This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

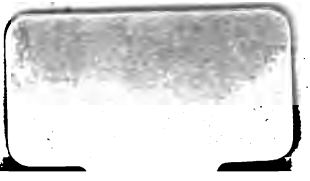
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

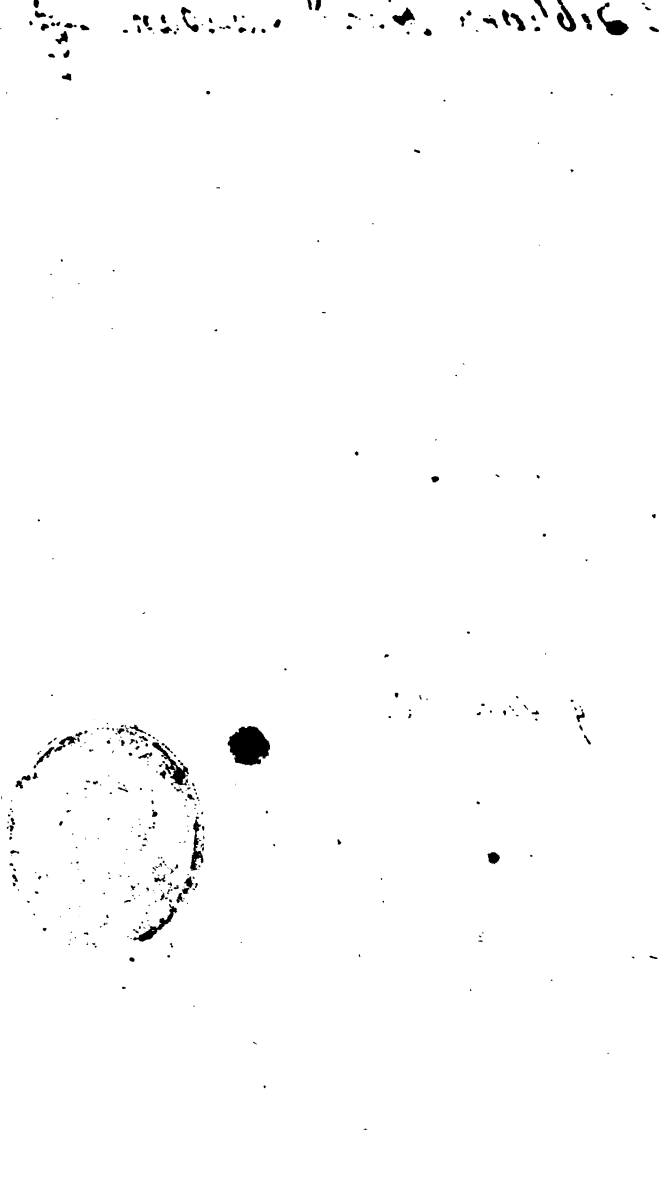
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



BCU - Lausanne

1094800466



Biblioth. Acad. Lausan.

JUGEMENS
DES
SÇAVANS
SUR LES
PRINCIPAUX OUVRAGES
DES
AUTEURS.

TOME QUATRIE'ME

CONTENANT

LES POETES.

PREMIERE PARTIE

A PARIS,
Chez ANTOINE DEZALLIER, rue
Saint Jacques, à la Couronne d'Or.

M. DC. LXXXVI.
Avec Privilege du Roy, & Approbation.

1A
65
8
1

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Verſailles le 23. jour de May 1685. ſignées JUNQUIERES, & ſcellées du grand Sceau de cire jaune, il eſt permis au Sieur A. B. B. D. M. D. L. de faire imprimer un Livre intitulé *Jugemens des Sçavans ſur les principaux Ouvrages des Auteurs, &c.* pendant le temps & eſpace de douze années conſecutives, à commencer du jour que chaque Traité de l'Ouvrage ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois; Avec tres-expreſſes inhibitions & défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de l'imprimer, ou faire imprimer, même d'en rien ex-

traire, à peine de trois mille livres d'amende, comme il eſt plus amplement porté par leſdites Lettres.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, le 29. May 1685.

Ledit Sieur A. B. a cedé ſon droit à ANTOINE DEZALLIER Libraire & Imprimeur à Paris.

Achevé d'imprimer le 20. Aouſt 1686.

DISCOURS

POUR SERVIR D'ECLAIRCISSEMENT

A quelques endroits qui ont pû arrêter quelques Perſonnes, dans les quatre premiers Volumes de cet Ouvrage.

ET

DE PREFACE

au Recueïl ſuivant des Poëtes.

PREMIERE PARTIE.

I.

S'IL eſt vrai que je n'aye pas eû le plaiſir de me voir trompé dans la prédiction que j'avois faite, que mon Ouvrage

1. Part. pourroit rencontrer quelques mécontens : je ne puis nier auſſi que je n'aye eu la conſolation de m'être trouvé veritable en ce point, & d'avoir fait au moins un bon jugement dans un Recueïl de Jugemens, lorſque j'ay conté avec certitude ſur la diverſité des goûts des hommes.

Comme cette derniere ſatisfaction eſt preferable à l'autre, j'aurois tort de me plaindre de ces Mécontens ; mais j'aurois raiſon auſſi de ſouhaitter qu'ils ne ſe plaigniſſent pas de moy. Car s'ils avoient fait reflexion ſur la nature & la conſtitution de l'Ouvrage, ils auroient jugé facilement que je n'ay pas moins ſongé à leur avantage qu'à celuy de ceux qui en ont eté pleinement ſatisfaits ; & que leurs intereſts ne me ſont pas moins chers ; puiſqu'à dire le vray, c'eſt à leurs Cenſeurs que j'en ay voulu. C'eſt auſſi à ceux-là qu'ils devroient s'en prendre, & je leur

en ay facilité les moyens en mettant dans ſon jour ce dont ils croient avoir ſujet de ſe plaindre. 1. Part.

Je dis que c'eſt à leurs Cenſeurs *que* j'en ay voulu, parce qu'aprés m'être un peu examiné moy-même, j'ay reconnu que je ne me mêlois d'autre choſe que de blâmer ceux qui ont tort de juger les autres mal à propos, & d'inſpirer à mes Lecteurs des ſentimens de reconnoiſſance pour ceux dont ils approuveront les jugemens.

Il faut avoir l'humeur un peu ſceptique pour en douter, aprés l'idée que je me ſuis formée de la plûpart de ces Cenſeurs & de ces pretendus Sçavans, que l'on appelle Critiques, & que j'ay conſiderez en plus d'une rencontre *comme des hommes plus ou moins environnez de tenebres, de foibleſſes, & de paſſions.* J'ay tâché de faire remarquer en divers endroits, que les Sentences de ces

Preface. sortes de Juges, loin d'être des Arrests irrevocables, ne sont souvent que les témoignages de leur propre ignorance, ou de leur malignité; & qu'elles contribuent plus que les Eloges à l'avantage & à la gloire de ceux dont ils se mêlent de juger. La maniere même dont je me suis aviſé quelquefois d'arranger ces divers jugemens, quand il s'agissoit de certaines personnes qui meritoient d'être menagées, n'est point trop enigmatique pour empêcher qu'on ne découvre tout d'un coup, le dessein que j'ay eu de commettre ces jugemens les uns avec les autres, & de les reduire innocemment à la necessité de se défaire mutuellement d'eux mêmes, sans avoir besoin d'aucun secours étrangers, ni d'aucunes des formalitez ordinaires de la réfutation. Et quoique j'aye fait semblant de les concilier ensemble dans plusieurs occasions, &

d'adoucir leurs contrarietez, je veux bien avertir le Lecteur que j'ay voulu luy laisser la liberté de se mocquer des uns & des autres, & l'exciter à redoubler ses vœux pour demander au Ciel un guide capable, de nous conduire surement & utilement dans la lecture des Livres, & dans l'étude des Sciences.

Cet éclaircissement ne paroît necessaire qu'à ceux qui ne sçavent pas le train de la République des Lettres. Car il n'est pas possible d'avoir quelque habitude avec les Livres, & d'ignorer en même-temps le peu de credit que les Critiques ont eu de tout temps dans l'esprit du Public, quand il a été question d'établir ou de ruiner la reputation d'un Auteur, je dis les Critiques mêmes les plus graves & les plus autorisez parmi les Sçavans. On ne s'est pas crû obligé de diminuer rien de l'estime qu'on a toûjours

S. Marc. faite de l'Hiſtoire de Salluſte, tant qu'on l'a pû conſerver, ſur la méchante idée que Quintilien en avoit donnée, & cet Auteur n'a pû venir à bout de décrediter pluſieurs des Poëtes qu'il a cenſurez. Le jugement deſobligeant qu'Horace a fait de Plaute, ſemble avoir fait plus d'affaires au Cenſeur Satyrique qu'au Poëte Comique. Les écrits de Ciceron & de Seneque n'ont pas laiſſé de ſubſiſter avec honneur, malgré le mauvais office que Dion l'Hiſtorien leur a rendu. Que pourrions-nous dire de l'autorité des Critiques Modernes, qui eſt moindre ſans doute que celle de ces Anciens ? Il n'eſt pas aiſé de nous faire voir un ſeul Auteur dont la bonne fortune ou la diſgrace ait été dépendante des jugemens qu'en auroient pû faire les Eraſmes, les Scaligers, les Lipſes, les Saumaiſes & les autres Cenſeurs de la Republique des Lettres.

II.

Mais quoique je ſois aſſez perſuadé que les Critiques, dont j'ay rapporté les jugemens, ont laiſſé les Auteurs dans le méme état qu'ils étoient avant que j'euſſe expoſé mon Recueïl au jour ; je n'ay pû croire que les reflexions qu'ils ont faites ſur les Ouvrages de ces Auteurs, nous ſoient inutiles pour la connoiſſance que nous en devons avoir. Et je cherche encore la raiſon que pourroient avoir ceux d'entre ces Auteurs que mon Ouvrage a pû mettre dans le trouble, pour murmurer contre des gens qui voudroient leur faire le même honneur qu'à tous ceux de l'Antiquité, en cherchant à les connoître par la même voie, & en les mettant au nombre des immortels, quoiqu'ils ne ſoient pas encore dépoüillez de leur mortalité.

1. Part. Ce ſont les marques de cette mortalité qui empêchent que leur merite n'ait maintenant tout l'éclat qu'il pourra avoir dans l'éternité, & nous ſommes obligez de dire que ce ſont juſtement ces marques qu'ils veulent ſouſtraire à nôtre connoiſſance, comme s'ils avoient ſongé moins à nous inſtruire qu'à nous ébloüir, & à nous impoſer par le prejugé de leur reputation.

Ils ne conſiderent point que c'eſt un avantage particulier aux Auteurs vivants, que n'ont point les morts, de voir que les Critiques n'attendent pas à publier ce qu'ils penſent d'eux, lorſqu'ils n'auront plus d'oreilles pour les entendre, ni de langue pour leur répondre, & quand nous ſuppoſerions leurs Ouvrages dans un point de perfection capable de rendre inutiles toutes les reflexions des Cenſeurs, ils devroient au moins concevoir que c'eſt une

épreuve pour leur vertu à laquelle on ne peut point proposer d'exercice plus glorieux que le bel usage qu'elle doit faire du bien & du mal qu'on pourroit dire d'eux. C'est une occasion qu'on leur presente de se distinguer parmi la foule des autres Auteurs, & de nous prouver qu'ils sçavent supporter également la loüange & le blâme, & qu'ils ont une indifference parfaite pour l'un & l'autre. Ils n'ont pas sujet de craindre que nous prenions une conduite si sage pour une nouveauté, puisqu'ils peuvent nous en montrer des exemples dans l'une & l'autre antiquité, qui sert de modele à tous ceux qui veulent vivre avec honneur, sous la qualité d'Auteurs. Je ne serois pas fâché qu'ils en voulussent douter, non pas pour leur en donner des preuves, mais pour avoir le plaisir de les provoquer à faire eux-mêmes l'exemple pour la

1. Part.

Sacr. & Profane

1. Part. posterité, & à se mettre au nombre des hommes extraordinaires de nôtre temps, qui travaillent, les uns par leurs actions, les autres par leurs Ecrits, à rendre nôtre siecle assez heureux pour devenir le modele des suivans.

Mais ces Messieurs n'ont pas jugé à propos d'entrer dans ces considerations, & ils n'ont pas été honteux de me faire connoître par la bouche de quelques-uns de leurs amis, que si je m'étois borné à ne recueïllir que des Eloges, j'aurois été *l'homme selon leur cœur*, & que j'aurois rempli parfaitement leurs desirs.

S'il étoit vrai que le chagrin que mon Ouvrage leur a pû donner n'eût point d'autre source que celle-là, il ne seroit peut être pas difficile d'en arrêter le cours, en leur representant qu'il n'étoit nullement necessaire qu'ils perdissent la tranquilité de l'ame, lorsque parmi diverses choses qui

les flatoient, ils y en ont apperçû d'autres qu'ils euſſent bien ſouhaité n'y point voir. Ils n'avoient qu'à conſiderer qu'en qualité de Lecteurs je les ay conſtituez les juges de tous ceux qui ont entrepris de dire leur ſentiment ſur leurs propres Ouvrages, (1) & que je m'étois propoſé dans mon avertiſſement de les prendre pour les garans du tort qu'ont les Critiques dont ils deſapprouvent les jugemens : en quoi je puis aſſurer que je n'ay point prétendu exiger d'eux qu'ils priſſent d'autre part à mon Ouvrage, que celle des Lecteurs les plus indifferens. 1. Part.

D'ailleurs, quand ils auroient dû apprehender que la verité & la juſtice ne ſe miſſent de la partie, & qu'elles ne les abandonnaſſent pour ſe ranger du côté de leurs Cenſeurs, n'auroient-ils

1. Avertiſſ. du 1. t. nomb. 3.

1. Par. 6. pas eu sujet de se consoler dans l'esperance de voir bien-tôt une revolution, s'il est vrai que M. Le Fevre le Docteur n'ait pas eu dessein de nous tromper par la datte du temps qu'il nous prescrit pour la durée des jugemens qu'on fait des Livres, & pour celle de la bonne ou mauvaise reputation d'un Auteur ? C'est le motif que ce Docteur témoigne avoir eu de bien esperer de ses Ouvrages, lorsque faisant reflexion sur l'inconstance & l'incertitude des jugemens des hommes, & voiant combien les goûts changent, je ne dis pas de siecle en siecle, mais de generation en generation, & souvent en moins de temps encore, il se promet de voir bien-tôt venir son tour, dés qu'il se sera fait connoître au Public, & qu'il aura eu la patience de laisser passer la reputation de son Adversaire. Il s'en est expliqué assez ouvertement, lorsqu'il a fait con-

noître à M. Arnaud, qu'il peut 1. Part.
ſurement ſe diſpoſer luy-même
à ſouffrir cette revolution, s'il
n'aime mieux ſe retirer au plûtôt
du commerce des vivans, pour
n'être pas témoin de la diſgrace
qu'il luy predit. Quoique je «
puſſe, luy dit il, (2) ſuppoſer «
le Public un peu trop prevenu «
en vôtre faveur, comme en «
étant infiniment plus connu que «
moy : toutefois je n'ay garde de «
le recuſer. Le gain de ma cauſe «
ne dépend pas ſeulement du «
ſentiment des hommes avec leſ- «
quels nous vivons ; mais auſſi de «
celuy du monde qui viendra «
dans la ſuitte. Hé ! qui peut ſça- «
voir ſi vous en ſerez plus connu «
que moy ? Le ſort des Livres «
n'eſt pas toûjours le même, & «
tel remporte le prix aujourd'huy «

2. Lett. de M. le Fevre dans la juſtific. de la Morale des Réformez, par M. Jur. Livre 6. pag. 273.

I. Part. « qui ne meritera rien dans dix
« ans : tel Auteur laisse les autres
« au dessous de luy dans un temps,
« qui se verra confondu dans un
« autre avec une foule de demi-
« Sçavans, dont le monde n'est
« toûjours que trop rempli.

Qui empêche tous les Ecrivains d'avoir autant de confiance en la vicissitude des choses qu'en témoigne M. le Fevre ? Et qui est l'Auteur qui pour peu qu'il eût de soin de sa reputation, n'aimât mieux passer d'abord par le dégoût du Public & par les censures des Critiques, étant sûr au premier tour de la revolution de faire prendre le change à ces Critiques, & de vivre enfin dans l'approbation publique?

III.

Mais nos Auteurs mécontens ne veulent pas de composition avec le Public, & toute la défe-

rence qu'ils peuvent avoir pour l'Avenir, ne peut pas les porter à ſe ſoûmettre aux caprices du tems preſent. On ſe trompe de croire qu'ils ſoient du nombre de ces Auteurs deſintereſſez qui s'abandonnent au jugement de leurs Lecteurs, & qui ſçavent preferer l'utilité publique à leur propre reputation. Comme ils ne ſe ſoucient point tant de ſe rendre infaillibles que de paroître tels, ils croient qu'on leur fait injure lorſqu'on les croit capables de faillir, & que les Connoiſſeurs ſe mettent en devoir de les reduire ſous leur critique. Mais quoique je leur aie fait aſſez connoître que je ne pretens pas m'intereſſer pour ces derniers qu'ils mettent parmi leurs Cenſeurs, & qui ſont tout le chagrin auquel il ſemble que mon recuëil ait donné occaſion, ils me permettront de leur dire que quelque raiſon qu'ils penſent avoir de preferer leur 1. Part.

1. Part. propre reputation à l'avantage qui pourroit nous revenir de leurs écrits, il leur seroit ce me semble infiniment plus glorieux de sacrifier cette pretenduë reputation à l'utilité publique ; parceque c'est un moyen inmanquable de la retrouver avec usure.

C'est ce qui me fait croire que tous les soins qu'ils ont pris pour me faire sçavoir, *qu'ils ont besoin de leur reputation* afin de travailler avec succez, étoient fort inutiles à mon égard ; puisqu'ils m'ont trouvé dans l'opinion de ceux qui estiment que la censure, telle qu'elle puisse être, ne peut nuire qu'à une reputation qui est fausse & injustement acquise, & qu'elle est d'un usage merveilleux pour affermir celle qui est établie sur des fondemens solides.

L'exemple de quelques-uns d'entre eux qui ont fait profession publique jusqu'à present de n'écrire que pour acquerir de la glo-

re, ne me perſuade pas encore entierement qu'un honnête homme puiſſe ſe propoſer cette reputation comme la fin principale de ſon travail, au prejudice de quelque utilité que ce puiſſe eſtre. Je conçois ſeulement qu'elle peut eſtre la recompenſe & la ſuitte de cette utilité, qui doit eſtre la regle de cette reputation : comme nous voions que les Grands qui veulent procurer une excellente education à leurs enfans, ne s'aviſent pas de ſe propoſer d'abord de faire la fortune des Gouverneurs & des Precepteurs qu'ils leur donnent, mais qu'ils ſongent uniquement à l'avantage de leurs enfans, & meſurent enſuite la recompenſe qu'ils preparent aux autres ſur l'utilité de leurs ſoins, & ſur les fruits qu'ils voyent de leurs travaux. 1. Part.

Un Auteur qui ne veut pas qu'on le touche ſous pretexte qu'il a beſoin de ſa reputation, auroit

1. Part. grand tort de s'imaginer que son Lecteur n'auroit pas autant de besoin de son tems & de son esprit, & qu'il lui seroit permis d'abuser de l'un & de l'autre pour acquerir cette plaisante reputation. S'il pretend faire un present gratuit au Public lorsqu'il publie un Ouvrage, quelle raison peut-il avoir de rien exiger de lui? s'il n'est pas assez desintereſſé pour ne pas demander d'encens, pour ne pas souhaiter d'approbation, & pour ne pas aspirer à cette reputation qu'il recherche avec tant d'ardeur, doit-il trouver étrange que l'on se mette en devoir d'examiner s'il a merité ce qu'il demande?

Que veulent donc dire ces Messieurs, lorsqu'ils nous font entendre que si l'on pretend découvrir leurs fautes, ou pour parler comme eux, manquer au respect & à la soûmission qu'ils exigent de nous, ils nous priveront des fruits

de leurs veilles ? Quoy, ſi un 1. Part.
Poëte a dit une ſaleté, un Hiſtorien une fauſſeté, un Theologien une nouveauté; ſi un Grammairien a fait des ſoleciſmes, un Chronologiſte des anachroniſmes, un Philoſophe des ſophiſmes, un Juriſconſulte des antinomies; il ſera defendu de dire que quelqu'un les a remarquez ? S'ils ne ſont pas impeccables, pourquoy veulent-ils que nous ignorions cette verité ? S'ils croient l'eſtre ſans ſe croire obligez de nous en donner des preuves, que nous donneront-ils à penſer autre choſe d'eux, ſinon qu'il y auroit dans la qualité d'Auteur une malignité fatale qui les aveugleroit juſqu'au point de leur perſuader qu'ils ne ſont plus hommes dés qu'ils ſont Auteurs ?

Ils n'écriront donc plus, ces « Meſſieurs ? s'ils voient qu'on ſe « mette ſur le pied de raiſonner « de leur conduite, & de parler de

I. Part. leurs ouvrages autrement qu'eux? Ils feront de nous un exemple terrible de leur severité pour toute la Posterité ; & ils se vangeront du Public d'une maniere si eclatante, que la brouïllerie pourra bien estre irreconciliable, si l'on ne trouve les moiens de faire revenir des Enfers un Menenius Agrippa pour les raccommoder à C'en est fait, *ils laisseront* ce pauvre *Public dans son ignorance ; ils nous abandonneront à nostre propre sens :* & pour nous punir par la privation de leurs lumieres, ils ne s'opposeront plus desormais aux efforts que font les tenebres de l'ancienne Barbarie pour envelopper & couvrir le reste de nostre siécle avec toute la posterité.

La menace est trop épouvantable pour pouvoir passer jusqu'à l'effet, & je pense qu'un defy qu'on leur auroit fait dans les formes pour l'execution, les auroit un

peu embaraſſez. Mais quand ils auroient pû ſe reſoudre à ces extremitez, l'inconvenient de voir le monde ſans livres ne ſera jamais à craindre ; puiſqu'il eſt à preſumer qu'il y aura toûjours plus d'Ecrivains que d'hommes ſages. S. Auguſtin ſe mocquoit autrefois de ceux qui pretendoient luy repreſenter que ſi chacun gardoit le celibat & la virginité, le monde periroit, parce qu'il n'apprehendoit pas d'être pris au mot en exhortant tout le monde à la continence : de même nous pouvons aſſurer auſſi que quelque choſe que l'on diſe ou que l'on faſſe contre les Auteurs, rien ne ſera capable de les arreſter, s'il eſt vray, comme l'a remarqué Juvenal (3.) que *la paſſion d'écrire eſt une maladie incurable, & qu'elle vieillit dans un cœur qu'elle a une fois infecté.* 1. Part.

3. Juven. Satyr. 7.

IV.

J'aurois lieu de finir icy, s'il avoit plû à nos Mécontens de terminer leur mauvaise humeur à la personne ou aux écrits des Critiques qui ne leur ont point paru favorables dans mon Recuëil. Mais dans l'apprehension de se battre contre des spectres & des morts, ou de rencontrer parmi ceux qui vivent encore, des gens de teste & de cœur, ils sont venus fondre sans consulter leur prudence sur celuy qui n'a recueilli les sentimens de ces Critiques que pour rendre à ceux qui se plaignent maintenant de nou eaux services, en tâchant de faire paroître leur merite avec plus d'exactitude qu'auparavant.

Mais loin de me faire croire que leur colere & leurs efforts me dûssent regarder, j'ay voulu leur faire connoître que je pre-

tendois bien profiter de l'avan- 1. Part.
tage que j'avois d'eſtre au deſſous d'eux: & bien perſuadé que ce n'eſt point pour les roſeaux que Dieu a créé les vents & la tempête, j'ay laiſſé tout paſſer par deſſus ma teſte, ſans m'imaginer que je duſſe prendre part à tout ce qui eſtoit trop eloigné de ma ſphere.

Je n'ay point trouvé de parti plus ſeur ni plus commode à prendre que celuy de l'indifference, qui m'a empêché de reſſentir les mouvemens dont ils ont eſté agitez, & qui m'a retenu même dans une aſſiette d'eſprit ſi calme, que ſi j'avois été Muſicien, j'aurois pû chanter leur colere avec autant de plaiſir & de tranquilité qu'Homere & ſes *Rhapſodiſtes* en eurent autrefois à chanter celle d'Achille.

A dire le vray, ſi l'on conſidere que cette colere n'a point eu d'autres effets, que d'échauffer

1. Part. le ſang de la veine de quelques Poëtes, qu'elle n'a produit que des *Songes* & des *Fables*, & qu'elle ne leur a ſuggeré qu'un peu de ces Vers dont les Poëtes Païens ſe ſervoient pour exprimer leur paſſion; il ſera aiſé de juger, que je n'en aurois pû faire d'autre uſage que celuy que l'on fait des chanſons des carrefours.

Catulle &c.

Quoique ces Vers ſoient du nombre des choſes que l'on doit abandonner à la riſée publique, & que ce ſoit peut-être s'oppoſer mal à propos à leur mauvaiſe fortune, que d'en renouveller la memoire: je puis dire qu'ils m'auroient fait moins d'honneur, s'ils n'avoient point deshonoré mes Adverſaires & mes Cenſeurs. Celuy qui s'eſt chargé de leur cauſe & de leurs interêts dans le Songe *Aſinus in Parnaſſo* a crû devoir emploier toute ſa vertu Poëtique pour les transformer en *inſectes volans*, & les faire fondre ſur

abeilles

l'animal

l'animal que Morphée a fait entrer dans ſon imagination. Mais il n'a point tenu à luy que ſon indiſcretion ne leur ait eſté mortelle, & s'il s'eſt bien ſouvenu des leçons de ſon Maiſtre, il a dû ſuppoſer que tous ces petits animaux auſquels il compare mes Cenſeurs, n'ont pû me picquer ni me laiſſer leur aiguillon, qu'il ne leur en ait couté la vie. a Poet. Virgile

Animas in vulnere ponunt. Geor. 4

Grace à l'imprudence du Poëte, grace auſſi à la conſtitution de la nature de l'Aſne, il ſe trouve enfin que le gros animal en a eſté quitte pour quelques legeres inſultes, & qu'il a ſurvêcu à tous ces petits Inſectes, qui ſe ſont precipitez à la mort de la maniere du monde la plus mal concertée. Mais nous avons toûjours oüy dire qu'il en eſt ſouvent des Poëtes comme des Prophetes & des De-

1. Part. vins ; que tous ces Suppôts d'inſpiraton ne ſont que les organes de la Divinité vraie ou fauſſe, qui ne s'accorde pas toûjours avec les intentions des Poëtes ou des Prophetes qu'elle inſpire, & qui leur fait dire quelquefois des veritez contre leur deſſein. Ceux qui ſe ſont appliquez à decouvrir les rapports merveilleux qui ſe trouvent entre les Poëtes & les Prophetes, n'avoient peut-être pas encore remarqué de Balaams parmi les Poëtes, qu'une puiſſance ſuperieure & inviſible oblige de parler autrement qu'ils ne veulent.

Je veux neanmoins avoir meilleure opinion de mes Cenſeurs que n'eſt celle que le Poëte nous en a voulu donner dans ſon Songe: je veux croire meſme avec quelques-uns d'entr'eux que ſa viſion n'eſt pas un veritable ſonge, & qu'il a voulu impoſer à ſes Lecteurs, lorſqu'il leur a fait a-

croire qu'il luy avoit été apporté par le valet d'un de ſes Dieux, lorſqu'il dormoit. Le caractere du ſonge nous fait aſſez voir, qu'il n'a rien de trop divin, & que le Poëte pourroit bien l'avoir forgé tout ſeul dans ſon cerveau, ſans autre ſecours que de ſon propre Genie qu'il a pris pour un Morphée. 1. Part.

Somnia quæ mentem ludunt volantibus umbris
Non delubra Deûm, nec ab æthere
Numina mittunt; (4.)
Sed ſibi quiſque facit.

Il n'eſt donc pas juſte de croire ſur la foy d'un Songe purement humain, que ceux qui m'ont attaqué par leurs Vers, ayent voulu expoſer leur vie pour une ſatisfaction ſi frivole. Et quelque deſir qu'ils ayent pû avoir de me nuire, je ne laiſſerai pas de les honorer toûjours avec la même ſincerité

4 V. & Att. ſec. in Orb. Muſc. pag. 143.

qu'auparavant. Je les prierois seulement de prendre garde, de ne pas confondre cet honneur que je veux bien leur porter avec le mouvement de la crainte. C'est une passion qui n'a non plus de part à mon ouvrage que celle de l'esperance, si je ne m'abuse moy-même: du moins puis-je assurer que je n'ay jamais perdu beaucoup de tems à faire des reflexions ou des raisonnemens sur les effets merveilleux de ces deux passions. Ainsi rien ne les empêche de voir que le respect que j'ay pour eux, est tres desinteressé. J'aurois mesme accompagné ce respect de mõ estime pour eux, s'ils avoient voulu se faire reconnoître dans leurs Vers. Mais la crainte d'y paroître ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire gens de Regle & d'honneur, les a portez à s'écarter si loin du chemin ordinaire des honnestes gens, ils s'y sont déguisez si parfaitement, &

ils ont eu tant de soin d'y supprimer jusqu'aux moindres marques de leur modestie & de leur retenuë, qu'ils ne sont point en danger d'y estre reconnus, ny mesme d'y passer pour des Chrestiens. Il faut avoüer pourtant que si leurs Vers ne peuvent nous servir pour nous faire juger s'ils ont du merite d'ailleurs, ils ne laissent pas de nous faire conjecturer que ce pourroit estre un excés de charité pour moy qui les auroit portez à ces extremitez, sans raisonner sur les inconveniens ausquels ils s'exposent. Et la charité paroîtra sans doute un peu excessive à celuy qui voudra considerer qu'ils ne se sont point ménagez eux-mêmes en cette occasion; qu'ils ont oublié ou negligé leurs propres interests; & qu'ils n'ont point fait difficulté d'alterer, non pas leur santé, mais leur propre reputation pour travailler à ma correction. 1. Part.

V.

Cependant il eſt toûjours fâcheux de voir, qu'une charité ſi ardente ait été ſans effet à mon égard, & de pouvoir dire que c'eſt la violence extraordinaire de leur zele qui a rendu inutile le deſir que j'aurois eu de profiter de leurs avis. Quoique je n'aye jamais prétendu joüir par force de leur colere, je pouvois pourtant eſperer d'en goûter les fruits, & preſumer que leur amertume & leur aigreur ne m'empêcheroit pas d'en retirer l'utilité que l'on trouve dans les fruits & les herbes ſauvages dont on uſe plûtôt pour rétablir ou conſerver ſa ſanté que pour flater ſon goût. Mais à dire le vray, il falloit autre choſe que des Vers pour me corriger; & s'il étoit conſtant que mes Adverſaires ſe fuſſent chargez de me faire connoître mes fautes, nous ne

voyons pas quelle excuſe ils pour- 1. Part.
roient avoir de s'être acquité ſi mal de leur commiſſion. Je me trompe, ou je ne leur ay point tant d'obligation : j'aime mieux croire qu'ils n'ont ſongé qu'à charmer leur chagrin au ſon de la Lyre, ſans porter leurs vûës plus loin.

Cependant une Commiſſion ſi honorable n'auroit pas été trop au deſſous de leur caractere. Je conviens qu'ils auroient uſurpé un droit qui appartient legitimement à mes amis. Mais ils auroient toûjours ſuppléé à leur défaut, de quelque maniere que ce pût être, & comme ils ne ſe ſeroient point rendus ſuſpects de cette fauſſe tendreſſe qui ſurmonte ſouvent les plus fermes & les plus incorruptibles d'entre nos amis, je n'aurois pas eu beſoin de précaution de ce côté là. Ils m'auroient procuré du moins un avantage capable de me conſoler de les voir agir

1. Part. en Adverſaires. Car encore qu'ils ſe fuſſent portez volontairement à remarquer mes fautes, ils ne m'auroient pourtant pas voulu obliger, ſans doute, de reconnoître ces ſervices comme des faveurs, puiſqu'ils n'auroient ſongé qu'à ſe ſatisfaire eux mêmes: ce que nous ne pourrions pas dire de ceux de nos amis qui prendroient le même ſoin, ſans tomber dans l'ingratitude.

Je n'aurois pas même deſeſperé de les voir changer de motifs & paſſer dans le parti de ces derniers; ſi j'étois parvenu à leur faire connoître la diſpoſition où j'ay toûjours été de les écouter dans les bons intervalles de leur paſſion. Car aprés avoir mis mon Ouvrage au nombre des compilations, ou les fautes ſont inevitables; aprés avoir bien compris que je ne pouvois me diſpenſer d'adopter celles des autres & d'y en ajoûter des miennes, en me

reposant sur la bonne foy d'autruy : il ne me restoit plus qu'à demander, ou à attendre qu'on corrigeât les unes & les autres, soit par des remontrances particulieres, soit par la voye de la réfutation publique. Ce dernier moyen n'ayant rien de contraire au droit des gens, m'auroit pareillement laissé la liberté d'user du même droit pour tourner à mon avantage, tout ce qu'on auroit pû écrire contre le dessein ou l'execution de mon Ouvrage. C'est aussi la maniere dont j'espere en user dans la suite, s'il se trouve quelques Censeurs qui veüillent prendre cette peine, sans examiner si c'est pour me nuire ou pour m'obliger. Car quelque mauvaise que puisse être leur volonté, je pretens bien dans le dessein de la rendre inutile, me servir d'un stratagéme nouveau pour les faire entrer dans mes interêts. Je ne le dissi-

1. Part. mule pas, je n'oublieray rien pour les obliger de prendre parti parmi les Garants & les Auteurs de mon Recueïl, pour convertir à mon uſage tout ce qu'ils pourront faire contre moi, & pour leur faire perdre la qualité d'Adverſaires, en leur conſervant celle de Cenſeurs. Je tâcheray de les deſarmer ſans violence, & j'employeray leurs propres armes, non pas contr'eux-mêmes, mais contre les Auteurs qu'ils jugeront à propos d'attaquer dans le Recueïl, & dont je rapporteray les jugemens pour les commettre les uns avec les autres, & pour donner au Lecteur le moyen de penſer tout ce qu'il voudra de la diverſité des *jugemens* des prétendus *Sçavans*, de la varieté ſurprenante des eſprits dans le genre humain, & de la maniere dont le peché a défiguré la verité & l'a renduë preſque méconnoiſſable.

Quoique je ne trouve rien qui

me paroiſſe déraiſonnable dans la conduite que je me propoſe de garder, d'autres plus éclairez que moy ne laiſſeront peut-être pas d'en juger autrement. Mais je me ſuis imaginé que ſi tout le monde l'avoit obſervée depuis qu'on s'eſt aviſé d'écrire les uns contre les autres, ſi au lieu de ſe refuter & de s'aigrir mutuellement, on s'étoit appliqué ſimplement à profiter les uns des autres & à prendre pour ſoy ce qui auroit été écrit contre ſoy, on n'auroit peut-être jamais connu le nom d'Adverſaire & d'Ennemi dans la Republique des Lettres; on n'y auroit point vû d'hoſtilitez. Les eſprits ſe ſeroient toûjours réünis immanquablement. On auroit joint enſemble tout ce que l'on auroit trouvé de bon dans les Ecrits que les uns ont faits contre les autres, on en auroit rejetté le reſte, & par un expedient ſi ſalutaire, on auroit peut- 1. Part.

1 Part. être trouvé le veritable moyen de fortifier le parti de la verité, d'entretenir avantageusement la societé humaine, & si je l'oſe dire, la paix de l'Egliſe & de l'Etat.

VI.

De tout ce que je viens de dire, il paroît aſſez, qu'encore que je ne connoiſſe perſonne plus ſujet à l'erreur ni plus capable de faire des fautes que moy, il ſeroit peut-être difficile de trouver quelqu'un qui eût plus d'envie de n'en point faire, ou de les reparer quand elles ſont faites. L'infaillibilité a quelque choſe de ſi divin & de ſi attirant, que ſi je la trouvois attachée au plus envenimé de mes Adverſaires, je courrois aprés luy ſans déliberation, & je quitterois volontiers toutes choſes pour ſuivre un homme qui me communiqueroit cette cette eſpece de beatitude, pourvû

qu'elle s'étendît auſſi ſur mes mœurs. Pafe. 1

Mais ſix mille ans d'experience nous ont aſſez appris à mettre l'accompliſſement de ces ſouhaits au nombre des viſions. La Religion & la Raiſon nous perſuadent, qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit plus ou moins environné de foibleſſes & des autres dépendances de nôtre mortalité : & toute la foy que j'ay au merite de mes Adverſaires, ne va pas juſqu'au point de me faire croire qu'ils en ſoient exempts eux-mêmes.

Le grand ſujet de conſolation pour nous, de voir que nos Maîtres ne ſont point impeccables ; lors même qu'ils nous apprennent à ne point manquer ! Pourront-ils s'empêcher de ſonger à leurs propres infirmitez, & ſe défendre en même temps de compatir aux nôtres ? Quoi qu'ils nous veüillent aſſez de bien pour ſouhaiter de nous voir au point

1. Part. de la perfection où ils n'ont pû atteindre, je ne crois pas qu'ils nous en vouluſſent mal, de ce que nos efforts ne réüſſiſſent pas toûjours à leur gré, & de ce que nous nous trouvons obligez de demeurer au deſſous d'eux, comme ils ſont au deſſous des autres.

S'ils font des fautes, ce n'eſt pas pour nous en donner l'exemple, & je les crois aſſez raiſonnables pour reconnoître que ce n'eſt pas en ce point qu'ils ſont nos Maîtres: mais lorſqu'ils ſont aſſez ſinceres pour nous découvrir leurs propres manquemens, c'eſt alors qu'ils nous font voir qu'ils ſont capables de nous donner toutes ſortes de leçons.

Quand leur exemple n'auroit point aſſez de force pour me porter à ſuivre leurs pas, la ſeule vuë de la juſtice que l'on doit au Public ne ſeroit que trop ſuffiſante pour m'obliger à faire connoître au moindre de mes Lecteurs en

quoy je l'aurois pû tromper aprés m'être trompé moy-même. 1. Part.

Dussé-je donc immortaliser mes fautes, je ne puis m'empêcher de leur donner ici tout le jour qu'elles pourront peut-estre jamais avoir. Et sans m'embarasser de ce qu'on en pourra juger, j'ay dessein de faire à la fin de ce discours une liste de celles qu'une seconde lecture de mon ouvrage & quelques avis de mes amis m'ont déja fait remarquer. J'y joindray mesme quelques opinions problematiques qui peuvent à la verité se defendre en cette qualité, mais qui ne s'accommodent pas assez avec cette exactitude que je souhaiterois garder jusques dans les moindres choses: & je continueray de faire de semblables corrections toutes les fois que l'on m'en donnera occasion.

Les Critiques qui sembloient avoir voulu cooperer avec moy dans ce loüable dessein, me don-

2. Part. nent sujet de croire qu'ils m'ont abandonné dés le commencement : & je n'ay pas mesme encore pû sçavoir l'usage qu'ils ont voulu que je fisse de quelques difficultez qu'ils m'ont fait proposer par Monsieur l'Abbé de la Rocque. Ils ne pouvoient mieux s'addresser, ni prendre des voies plus legitimes pour me faire sçavoir leurs pensées. Car encore que Monsieur de la Rocque ait pris depuis plusieurs années (5) la resolution de ne point rapporter de jugemens, & qu'il l'ait executée autant qu'il luy a esté possible dans la suitte : neantmoins je le considere dans une des premieres charges de la Republique des Lettres, où il luy est tres difficile de ne se point rendre le Rapporteur general des Parties. Et si j'avois crû devoir faire quelque réponse aux Critiques dont

5. Journal du 7. Juin 1677.

il parle, j'aurois pris à leur exem- 1. Part.
ple la liberté de la luy addreſſer, ne doutant point, qu'ayant bien voulu faire une exception de ſa regle en ma faveur, il n'euſt eu auſſi la bonté de leur faire connoître mes intentions, par le deſir de rendre une juſtice égale à tout le monde.

Si Monſieur de la Rocque avoit jugé à propos de donner ſon autorité & ſon ſuffrage aux objections qu'il nous a propoſées de la part de ces Critiques, & ſi le Public avoit voulu ſe perſuader de leur ſolidité ou de leur vray-ſemblance, j'aurois tâché de donner des preuves de la conſideration que j'ay pour l'un & pour l'autre, & de ſatisfaire ceux qui les auroient jugées dignes de réponſe. Mais comme il paroît que Monſieur de la Rocque n'y a point pris de part, & que le Public a voulu qu'on les laiſſaſt tomber, pourquoy entreprendre

maintenant de les relever ? Et si elles ont esté étouffées dans leur naissance, ne serois-je pas un indiscret de pretendre leur redonner la vie en leur rendant le jour ?

Je ne puis pourtant me dispenser de faire remarquer en passant que ces pretendus Critiques ont fait voir qu'ils étoient fort malheureux en conjectures, lorsqu'ils se sont imaginez *que le fonds de l'Ouvrage* que j'ay publié, *venoit de plus loin.* S'ils avoient eû intention de faire honneur à quelqu'un de mon travail, encore y auroit-il lieu de dissimuler cette fausseté, dans la vuë de quelque utilité qu'elle pourroit produire. Mais si l'idée qu'on m'a voulu donner de ces Critiques est veritable, il paroît assez qu'ils n'ont voulu forger cette opinion que pour tacher de faire part à d'autres de la peine & de la mortification qu'ils avoient en-

vie de me procurer. Si la Religion Chrêtienne eſt ſure & conſtante dans toutes ſes maximes, ces Critiques n'ont pas dû trouver leur conte à croire qu'ils auroient pû faire un menſonge de peu de conſequence, & un petit mal pour pouvoir ſe procurer un plus grand bien. L'obligation generale où nous ſommes tous de défendre la verité juſques dans les moindres choſes, ne me permet pas de donner lieu à l'impoſture, en laiſſant attribuer à d'autres ce qui n'eſt pas d'eux, quelqu'intereſt que j'euſſe de me ſouſtraire par un moyen ſi facile à la confuſion que je pourrois retirer de mon ouvrage. Il ſuffit donc d'avertir ces Meſſieurs, que leur opinion eſt fauſſe de toutes les manieres qu'on la puiſſe enviſager; que je n'ay receu aucun memoire ny aucun avis de perſonne, ni directement ni indirectement; que *le fonds de cet Ouvrage* 1. Part.

1. Part. *n'eſt pas venu de plus loin*; & qu'il n'a point d'autres ſources que les Auteurs anciens & modernes que j'ay citez par tout, & dont la lecture & l'uſage ſont d'un droit commun à tout le monde, ſi on en excepte quelques endroits qui regardent les Auteurs de nôtre tems, & qui ne ſont appuiez que ſur l'autorité de la voix publique, ce qui n'eſt pourtant arrivé que tres rarement. Une opinion auſſi peu raiſonnable que celle là, n'aura pas manqué de tomber entre les mains de quelques-uns de ces Ouvriers de fiction qui mettent toute leur induſtrie à donner l'air de vray-ſemblance aux conjectures les plus impertinentes. Mais il n'eſt pas à craindre que ces perſonnes puiſſent nous faire remarquer rien de demonſtratif ſur leur front, ni dans leurs yeux, ni dans le ton de leur voix, ni dans la hardieſſe de leur

pour établir dans l'esprit des autres, ce qui ne peut avoir de fondement nulle part. Et sans sortir des bornes de la modestie, je veux bien défier l'effronterie même, quelque audacieuse & quelque impudente qu'on puisse me la dépeindre, d'oser soûtenir une fausseté qui est ridicule dans toutes ses circonstances. 1. Part.

VII.

Nos Critiques m'ont fait proposer une autre objection qui est un peu plus vague, mais qui m'auroit veritablement chagriné si elle avoit plus de fondement. Il s'agit de sçavoir, si j'ay quelquefois oublié l'honnêteté, que j'ay fait profession de garder pour tous les Gens de Lettres. Quelques-uns m'en ont voulu faire douter, contre le témoignage même de ma propre conscience. Mais quoiqu'ils ne m'aient pas trouvé fort tendre à la persuasion

1. Part. ſur ce ſujet, je ne puis nier que je n'aye été ſurpris & touché ſenſiblement, lors qu'ils m'ont fait connoître, que quand il a été queſtion de marquer mes reſpects pour une Societé conſiderable dans l'Egliſe & dans l'Etat, j'aurois dû prendre des meſures mieux proportionnées entre un ſi grand Corps & un petit Particulier, comme ſi je m'étois écarté des regles de la prudence.

Neanmoins, je ſuis rentré aiſément dans mon premier calme, dés que j'ay conſideré que cette accuſation eſt non ſeulement tres facile à ruiner, mais qu'elle me preſente même une occaſion favorable pour faire voir à tous ceux qui pourroient encore l'ignorer, que j'ay donné en pluſieurs endroits de mon Recueïl des marques éclatantes du reſpect & de l'eſtime que j'ay pour la Societé en general & pour ſes membres en particulier. De ſorte

qu'on aura lieu de s'étonner de voir tant de témoignages d'une distinction particuliere de la Societé dans un Ouvrage, où il ne s'agit d'autre chose, que de considerer également tout le monde, sous la qualité d'Auteur, sans distinguer le diadéme d'avec la cale, ni la thiare d'avec le capuce. 1. Part.

En effet pourroit-on trouver quelque chose, qui fust plus honorable à la Societé que la maniere dont je l'ay opposée toute seule à tous les Heretiques de ces derniers siecles? N'ay-je pas insinué suffisamment qu'elle peut seule, & par le moyen de ses Livres seuls, tenir teste contre tous les ennemis de l'Eglise Catholique? (6) Et n'ay-je point fourni la matiere d'une reflexion à ceux qui ont remarqué divers rap-

6. Tom. 1. prejug. de la multitude pag. 439.

2. Part. ports entre la naiſſance de l'Heresie & celle de ſaint Ignace ; entre la ſeparation des Societez ſchiſmatiques d'avec l'Egliſe Romaine & l'établiſſement de la Societé des Jeſuites, pour juger des deſſein de la Providence ſur elle (7) ?

Quand il a été queſtion de relever la modeſtie des Auteurs qui renoncent genereuſement à la gloire & à la vaine reputation qu'on peut acquerir par les Livres, n'en ai-je point cherché l'exemple dans la Societé ? Et n'ai je pas dit, que *le premier Livre qu'elle ait jamais produit* (je ne parle pas des Exercices de Saint Ignace) *étoit de ces Anonymes*, qui publient la vertu des Auteurs qu'ils nous cachent : mais que *l'utilité du Livre avoit excité la curioſité du monde, avec tant d'effi-*

7. V. Imag. 1. ſæc. Soc. Jeſ. in Belg. cm Dom. Bouh. v. de S. Ign. &c.

cace,

autre, qu'on avoit découvert, enfin 1. Part.
qu'il étoit dû à Canisius ? (8). Je dis plus maintenant, & je crois avoir donné lieu par cette remarque à une raison tres-plausible pour conserver à la Societé un Ouvrage qui luy a fait tant d'honneur jusqu'icy, & pour défendre Canisius contre certains Critiques, qui n'ont point fait difficulté de le conter parmi les Plagiaires.

J'ay vû divers Auteurs, qui dans leurs Ecrits donnent à la Societé la qualité de *Sçavante*, mais je ne me souviens point d'en avoir vû aucun qui l'ait appellée, comme j'ay fait, *la plus Sçavante de toutes les Societez Regulieres* (9). J'avouë que j'ay suivi en ce point mon propre mouvement, plûtôt que l'autorité d'aucun ga-

8 Prejug. des Anonym. pag. 480.
9 tôm. 2. part. 1. des Critiq. histor. pag. 137.

1. Part. rant que je puiſſe alleguer, mais enfin je n'ay rien dit contre ma penſée, & s'il étoit beſoin d'induction pour prouver ce ſentiment, il ne ſeroit pas difficile d'en produire des exemples dans toutes ſortes d'Arts & de Sciences, en remontant depuis la Grammaire juſqu'à la Theologie. Et lorſque j'ay dit, qu'elle eſt *la plus abondante en toutes ſortes d'Ecrivains*, je n'en aurois pas même excepté ce qui regarde la Medecine, ſi je n'avois lû dans les Conſtitutions de la Societé (10) que l'étude de cette ſcience n'étoit point de ſa bienſéance, & qu'il étoit défendu de l'enſeigner chez elle. Car enfin je ne penſe pas qu'il fût aiſé à aucune autre Societé Reguliere, de produire autant de Livres, concernant la Botanique, la connoiſſan-

10 Conſtitut. cum Declarat. Soc. Jeſ. part. 4. cap. 12. § 4. pag. 192. tom. 2.

ce des Animaux, celle de l'A- 1. Part.
natomie du corps humain, la *Diætetique*, la Therapeutique, la Pharmaceutique, &c. que la Societé des Jesuites en a mis au jour sur ces matieres, sous le titre de la Physique. De sorte, que cette exception n'en est pas même une pour l'universalité des Sciences que je luy ai attribuée ; & d'ailleurs elle ne luy peut être que fort agreable, puis qu'elle est si conforme à ses Constitutions.

Je demande à ceux qui se connoissent un peu en respect & en estime, à quoy ils pourront attribuer le zele que j'ay témoigné pour les *Exercices Spirituels* de la Societé, & ce qu'ils peuvent penser de la severité avec laquelle j'ay appellé *Envieux & Ennemis de la Compagnie des Jesuites*, diverses personnes de merite d'ailleurs & qualifiées dans l'Eglise, pour avoir trouvé à redire à cet Ouvrage du Patriarche S.

1. Part. Ignace, lorſque j'ay relegué tous ces Cenſeurs parmi les Chicaneurs (11)?

Je leur demande ce qui auroit pû m'obliger de dépeindre Gaſpar Scioppius, le plus déterminé de tous les ennemis de la Societé, avec des couleurs ſi noires? Et ce qui m'a empêché de rapporter les Eloges qu'il a reçûs de pluſieurs Catholiques & de ceux même qui ont porté la pourpre dans l'Egliſe avec honneur & reputation? Cependant il eſt aiſé de voir que tout ce que Scioppius a fait contre quelques Heretiques pour s'attirer tant d'Eloges, n'eſt pas comparable à la dixiéme partie de ce qu'il a écrit & dit contre la Societé (12).

Quand j'ay fait une liſte des Gens de bien que Joſeph Scaliger

11 tom. 1. chap. 14. des defauts des Critiq. §. 3. de la chican. pag. 104.
12 Crit. hiſtor. tom. 2. part. 2. pag. 477.

avoit coûtume de déchirer par 1. Part.
des médiſances & des calomnies, ce n'a point été ſans doute pour deshonorer la Societé, que je l'ay aſſociée aux Peres de l'Egliſe, & que j'ay mis dans une même page (13) d'un côté les Peres Delrio, Pererius, Coton, Bellarmin : & de l'autre S. Athanaſe, S. Baſile, S. Ambroiſe, S. Auguſtin, S. Chryſoſtome, & S. Jerôme, comme les objets de l'inſolence & de la fureur de ce Critique.

Certainement il faut avoir bien envie d'interpreter à ſa mode les penſées d'autruy, pour juger mal de celle que j'ay euë, lors que j'ay tiré de la Societé quelques exemples pour le Prejugé de la multitude des Livres (14). Ces Critiques deſobligeans pouvoient bien aprés cela m'accuſer d'avoir

13 au même vol. pag. 332.
14 tom. 1. Prej. de la mult. des Livres pag. 417, 418, 419. & ſuivantes.

1. Part. mal parlé de Salomon, d'Eſdras, d'Origene, & de S. Auguſtin, dont j'ay rapporté auſſi les exemples au même endroit & dans la même intention : ils pouvoient bien me ſoupçonner d'avoir voulu mettre au nombre des méchans Auteurs Callimachus, Ariſtarque, Epicure, Ariſtote, Servius Sulpicius, Varron, Galien & d'autres des plus illuſtres Ecrivains de l'Antiquité qui m'ont fait dire (15) *qu'il n'eſt pas impoſſible abſolument de beaucoup écrire & de bien écrire tout à la fois.*

Il eſt donc fort inutile à nos Critiques d'alleguer cet endroit pour me ſoupçonner de n'avoir pas crû la Societé entierement infaillible dans toutes ſes parties, en matiere de litterature, & de m'objecter pour confirmer leur ſoupçon, que j'ay pris la liberté de dire ſur la foy d'autruy, qu'on

15 pag. 424. du même Prejugé.

avoit remarqué quelques fautes dans les écrits de quelques membres particuliers de la Societé, puis que je n'ay rien fait en ces rencontres qui ne puiſſe retourner à la gloire & à l'avantage de la Societé. Elle eſt ſans doute de la nature de tous les autres Corps qui ſont compoſez de parties differentes, & qui, ſans en excepter même l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, étant ſujets à diverſes repletions & à quelques humeurs peccantes n'ont jamais plus de joie, ni plus de ſatisfaction que lorſqu'ils en ſont purgez. Quelle merveille qu'une Societé ſi abondante en Ecrivains de toute eſpece, puiſſe trouver quelque choſe à reformer dans ce que peuvent avoir écrit quelques particuliers d'entr'eux hors de leur application ordinaire? Comme ſi cet inconvenient n'étoit pas une ſuite aſſez naturelle de la Multitude, dans les choſes de ce monde les plus di- 1. Part.

vines même, dés qu'il y entre quelque chose d'humain ?

Si ces Messieurs ont paru si curieux pour remarquer ceux des Ecrivains de la Societé, qui sont representez dans mon Recueil, comme les autres Auteurs qui semblent avoir manqué en quelque chose : pourquoy n'ont-ils point eu le même zele pour observer aussi ceux d'entr'eux que j'ay crû pouvoir défendre contre leurs Censeurs (16), en tournant à leur avantage ce que ceux cy prétendoient alleguer contr'eux? Pourquoy dissimulent-ils les Eloges que j'ay faits en toutes rencontres, d'un grand nombre d'illustres Jesuites dont j'ay eu occasion de parler dans ce que j'ay publié ? Qui les a empêché de produire Fronton le Duc, André

16 C'est ce qu'on peut voir au sujet de Fr. Turrien, M. R. G. C. R. R. & quelques autres.

Schott, François Bencius, Rosweyde, Bollandus, Henschenius, Papebrochius, & d'autres Auteurs de la Societé qui sont sans doute en tres-petit nombre, par rapport à ceux dont je seray obligé de publier le merite dans toute la suitte de mon Recueïl? Il est vray qu'ils produisent le P. Sirmond, le P. Petau, le P. Bouhours; mais ces trois personnes font assez de bruit dans le monde, pour exciter nôtre curiosité à sçavoir ce que ces prétendus Critiques en ont debité, & pour examiner la fidelité avec laquelle ils ont crû pouvoir representer le portrait que j'en ai fait. 1. Part.

VIII.

Il n'y a point d'Auteurs dans tout mon Recueïl, dont j'aye tâché de relever le merite avec plus d'inclination & de plaisir que le P. Sirmond, & quelque tome

que l'on en veuille ouvrir (17), on y découvrira aiſément le ſoin particulier que j'ay eu de marquer en toutes rencontres les grands ſentimens d'eſtime & de veneration dont j'ay toûjours été penetré à ſon égard, depuis que j'ay commencé à lire ſes Ouvrages.

Mes Adverſaires, qui prétendent que j'ay fait cela gratuitement & ſans leur ordre, ne m'en veulent pas tenir conte, & ils ont raiſon, puiſque je n'ay rien fait pour eux en ce point. Neanmoins je ne penſe pas qu'on puiſſe les excuſer d'être tombez dans un des vices les plus ordinaires aux mauvais Critiques, lors qu'ils ont voulu me chicaner ſur un mot dont ils ont crû pouvoir emploier

17 tom. 1. aux prejugez de l'âge des Auteurs. pag. 385, 386. tom. 2. p. 1. aux Crit. hiſt. tom. 2. part. 2. aux Crit. Gramm. tom. 3. aux Trad. &c.

l'ambiguité pour me faire un pro- 1. Part.
cez. Mais quoique je n'aie pas ſongé à prendre des precautions contr'eux ni contre les autres chicaneurs, quand j'ay dit que quelqu'un avoit jugé *la mediocrité du P. Sirmond preferable à la profondeur & à la vaſte étenduë de l'erudition du P. Petau* (18) : le mot de *Mediocrité* ne laiſſe pas de ſe trouver à l'épreuve de leur Critique. Car ſi ces Meſſieurs n'ont point encore oublié ce point de leur Grammaire, il ne tiendra qu'à eux de nous dire que la *Mediocrité* n'eſt autre choſe qu'*un juſte milieu entre le trop & le trop peu*. C'eſt une vertu ſi rare parmi les Sçavans, qu'il eſt plus aiſé de les trouver à quelqu'une des extremitez de la Science, que de les voir toucher ce milieu qui ne conſiſte que dans un point. C'eſt

18 aux Critiq. Gramm. pag. 446. à l'article du P. Petau.

1. Part. une vertu qui eſt le centre de toutes les autres, & qui ſemble même en être la meſure. Elle a toûjours été en tres-grande conſideration parmi les Anciens, comme parmi nous, & ſon prix n'a point été moins connu des Païens que des Chrêtiens. Ces Meſſieurs qui ſont Gens de Lettres pourroient nous apprendre que c'eſt cette Mediocrité dont Horace a fait de ſi grands éloges; que c'eſt elle qu'Aulu-Gelle a loüée dans Terence, quand il l'a oppoſée à l'abondance de Pacuvius & à la ſechereſſe de Lucilius, & quand il a relevé l'avantage qu'il avoit d'être au milieu de ces extremitez (19); que c'eſt celle qui a tant ſervi à diſtinguer Virgile d'avec Homere, & qui a

19 A. Gellius lib. 7. Noct. Attic. cap. 14.
20 Reflex. ſur la Poët. & Comparaiſ. d'Homere & Virg. Jul. Scal. Poëtic. &c.

porte le P. Rapin & Jules Scaliger 1. Part.
avant luy (20) à donner la preſéance au Poëte Latin ſur le Grec ; que c'eſt celle que M. de Balzac appelle *toute d'or, toute pure & toute brillante*, & qu'il eſtime plus que le genre ſublime dans les Comedies de Terence, d'Arioſte &c (21). Ils ne trouveront donc pas mauvais que ce ſoit auſſi celle qu'un Magiſtrat qui n'étoit pas, ce me ſemble, ſuſpect de mauvais goût, a jugé preferable dans le P. Sirmond à toute l'immenſité du P. Petau, pour les raiſons que j'ay marquées lorſqu'il en étoit queſtion.

Ainſi je n'ay pas ſujet de craindre que le plus capable de mes Cenſeurs avec toute ſa ſuffiſance, & toute ſa préſomption puiſſe venir à bout de perſuader au Public que ce que j'ay dit de la *medio-*

21 Balzac du caractere de la Comedie pag. 58.

1. Part. *erité* du P. Sirmond, ſoit un éloge *mediocre*, dés qu'elle l'éleve au deſſus du merite du P. Petau qui paroît infini d'ailleurs lors qu'on le conſidere à part, ou qu'on l'oppoſe à d'autres qu'au P. Sirmond.

Au reſte ſi l'on vouloit m'obliger de répondre de tout ce que j'ay écrit au ſujet du P. Sirmond, il me ſeroit aiſé pour ma propre ſatisfaction, de faire voir qu'il n'y a rien dans les Oraiſons Funebres ni dans les autres Eloges de ce Pere, qu'on a publiez en Proſe & en Vers, qui tende plus à ſa loüange que tout ce que j'en ay dit concernant les excellentes qualitez de ſon eſprit, la droiture & la ſincerité de ſon ame, ſa bonne foy, ſa franchiſe, ſa prudence, ſa modeſtie, ſon diſcernement, l'excellence de ſon goût, la ſolidité de ſon jugement, la longue experience qu'il avoit des Livres & des Auteurs, & ſon

érudition particuliere. Quoique j'euſſe fait aſſez pour la ſatisfaction de toutes les perſonnes raiſonnables en repreſentant ce Pere, comme un des plus excellens Critiques de ſon ſiecle, je ſuis pourtant allé encore au de-là en le propoſant comme le modele de la veritable Critique. Je me ſuis expoſé même à la mauvaiſe humeur des Partiſans de M. de Saumaiſe, lorſque j'ay tâché d'intereſſer le Ciel dans le rang que j'ay crû pouvoir donner au P. Sirmond au deſſus de ce Prince des Critiques, en diſant que la Providence divine ſembloit avoir voulu prolonger ſa vie juſqu'à la derniere année de celle de Saumaiſe, *afin de maintenir l'honneur & l'autorité de la critique que celuy-cy deshonoroit par ſa tyrannie.* Et ſi l'on veut bien excepter l'excellent Monſieur le Févre Precepteur de Loüis XIII. & l'ami particulier du P. Sirmond, je ne

à Petr. crois pas que dans tout le recueil des Critiques que j'ay ramaſſez, il s'en puiſſe trouver un à qui j'aye attribué plus de ces excellentes qualitez qui ſont propres à former un modele pour tous ceux qui embraſſent la profeſſion des Lettres en general, & celle de la Critique en particulier. Aprés cela je ne vois pas avec quelle confiance un Poëte pluſque ſeptuagenaire s'eſt imaginé pouvoir obtenir diſpenſe d'âge & de ſageſſe pour dire à mon ſujet.

Nec Sirmonde tibi, ô SCELUS! *pepercit.*

IX.

Nos Critiques ne m'accuſent pas, ce me ſemble, d'avoir rien attribué de mediocre au P. Petau, mais l'envie de me faire naître de nouvelles difficultez, leur a fait dire qu'on m'auroit déchargé

volontiers au sujet de ce Pere, de la commission que je me suis donnée de representer l'humeur critique de ceux qui se sont signalez au dessus des autres, & qui nous servent de regle. Ils conviennent pourtant que mon institut m'obligeant à marquer les caracteres differens sur tout dans les Auteurs de la premiere trempe, je n'ay pû me dispenser sans raison de dire quelque chose de l'humeur critique dans un homme qui fait profession de la Critique, non plus que de l'humeur Poëtique dans les Poëtes, sçachant que rien ne contribuë tant à nous les faire caracteriser. Mais ils craignoient peut-être que cela ne fust capable de donner quelque atteinte à la haute reputation du P. Petau dans l'esprit de ceux qui pourroient confondre les mœurs des Auteurs auſquelles je n'ay point coûtume de toucher, avec l'humeur ou la dis- 1. Petau

1. Part. position d'eſprit, dont l'expreſſion entre naturellement dans mon deſſein. Leur apprehenſion ſemble avoir augmenté lorſqu'ils ont crû qu'en appellant le P. Sirmond & luy les deux *Heros de la Societé* j'avois ſongé à les comparer à l'Achille & à l'Ajax du Camp des Grecs ; & à leur attribuer leurs défauts, en leur faiſant tenir le même rang dans la Societé qu'étoit celuy de ces deux Princes parmi leurs gens.

Il eſt vray que j'ay remarqué que la vertu qui faiſoit l'union des cœurs dans ces deux Peres ne faiſoit pas toûjours celle de leurs eſprits, & qu'encore qu'ils demeuraſſent toûjours étroitement attachez l'un à l'autre par le lien de la charité, on ne laiſſoit pas de les diſtinguer ſans confuſion, & d'appercevoir fort clairement la difference que Dieu avoit miſe dans leur naturel. Il eſt encore vray qu'aprés avoir caracteriſé

l'humeur du P. Sirmond comme j'ay fait, on ne peut gueres attribuer l'alteration de leur concorde qu'à l'humeur auſtere & difficile du P. Petau. Mais ces Meſſieurs ceſſeront peut-être de craindre pour la reputation de ce Pere, dés qu'ils voudront ſouffrir qu'on les renvoïe à l'Hiſtoire Eccleſiaſtique pour apprendre par l'exemple même des gens de lettres qui ſe ſont ſantifiez, que l'humeur auſtere & chagrine loin d'être incompatible avec la veritable vertu, luy ſert méme aſſez ſouvent d'écorce pour la couvrir & la conſerver. Ils jugeront fort aiſement que tous les petits differends qui peuvent être ſurvenus entre nos deux Peres en matiere de litterature, n'ont rien de fort extraordinaire lorſqu'on les conſidere auprés de ceux qui ſont arrivez quelquefois entre les plus ſçavans & les plus ſaints Docteurs de l'Egliſe dans le tems qu'elle 1. Part.

l. Barr. étoit la plus floriſſante, & qu'elle étoit le moins ſujette aux diviſions.

Je ne feray peut-être point injure au P. Petau de le comparer avec Saint Jerôme ; puiſque M. Valois ſon Panegyriſte l'a fait impunément avant moy. Tout ce que nous liſons dans l'hiſtoire de ce Saint, ne nous donne pas ſujet de croire qu'il ait été d'une humeur plus accommodante & plus facile que le P. Petau. Il s'eſt brouïllé je ne dis pas avec ceux qui converſoient neceſſairement avec luy, & qui logeoient ſous le même toit, ce qui n'auroit pas été fort ſurprenant, mais avec des gens éloignez de luy, écartez dans les parties differentes du monde, de l'humeur deſquels il n'avoit rien à ſouffrir. Et ſans parler de Rufin, de quelques Moines, du Patriarche de Jeruſalem &c. on ne peut pas oublier la maniere dont il a traitté Saint Au-

guſtin, & Saint Chryſoſtome même, à qui il n'avoit jamais eû affaire: cependant on a toûjours été tres perſuadé que tout cela n'a point mis d'obſtacle à ſa ſanctification. 1. Part.

Je veux bien croire encore avec Monſieur Valois (22) que le P. Petau a merité d'eſtre comparé avec Saint Baſile le Grand & Saint Grégoire de Nazianze: & s'il s'agit d'amitié & de correſpondance, je doute que l'Hiſtoire nous faſſe jamais l'union de ces deux Peres de la Societé plus grande que celles des deux Docteurs de l'Egliſe Grecque. Cependant on peut aſſurer dés aujourd'huy que le Public n'en ſçaura jamais tant ſur les difficultez qu'ont euës les deux premiers, qu'il en ſçait ſur les differends de ces deux Saints; & tout

22. Henrici Valeſii Orat. in funere Dion. Petavii.

1. Part. ce que le P. Petau & le P. Sirmon ont pû dire ou écrire l'un contre l'autre, n'eſt peut-être pas comparable aux duretez que nous liſons de ſaint Baſile à ſaint Gregoire, & de ſaint Gregoire à ſaint Baſile au ſujet de l'Evêché de Saſimes (23), ſans qu'on puiſſe dire qu'ils ayent rompu le lien de la charité Chrêtienne ni celui de l'amitié particuliere.

Voila des exemples de Saints & de gens de Lettres qui ne ſont ni inferieurs à nos deux Peres, ni deſagreables à ceux de leur Inſtitut & de leur profeſſion. Nous pourrions encore alleguer la brouïllerie du même ſaint Baſile avec ſon propre frere ſaint Gregoire de Niſſe (24), celle du

23. Baſil. M. Epiſt. 31. Greg. Naz. Or. 1. p. 7. Baronius ad ann. 371. God. Herman. vie de S. Baſile & de S. Greg. liv. 5. c. 23. pag. 516. 517. 518.
24. Baſil. Epiſt. 45. p. 72. & Herm. vie de S. Baſ. liv. 4. chap. 15. pag. 382.

Pape Saint Leon avec ſaint Hi- 1. Part.
laire d'Arles, & celles de pluſieurs autres Saints Ecrivains de l'Egliſe, pour faire voir qu'il n'eſt nullement extraordinaire que les Sçavans les plus vertueux ſoient ſujets à des chagrins mutuels que l'étude & la retraite aigriſſent encore davantage.

Je ne voudrois pas dire que le P. Petau ſe fuſt emparé de l'eſprit de ſaint Epiphane en étudiant & en commentant ſes livres, car toute l'aigreur qu'on a pû remarquer dans ſa maniere d'écrire contre diverſes perſonnes, n'approche pas de celle que ce Saint fit paroître contre le ſeul ſaint Chryſoſtome en un voyage qu'il fit à Conſtantinople, où il commit tant d'irregularitez.

Mais enfin quand les diſputes du P. Petau avec le P. Sirmond l'auroient porté juſqu'à la ſeparation, ce qui n'eſt jamais arrivé, qu'y trouveroit-on de ſi extraordinaire dont on ne puſt montrer

1. Part. un exemple en la personne des Apôtres saint Paul & saint Barnabé ? Et qui nous empêche de croire que Dieu l'eust pû tourner à sa gloire, & peut-être même à l'avantage de son Eglise, comme il fit la division de ces Apôtres ?

L'humeur chagrine & ce qu'on appelle *la vertu farouche* semblent être le partage ordinaire des Sçavans du Cabinet qui se donnent à l'érudition profonde, & qui s'y consument. Le commerce perpetuel qu'ils entretiennent avec les morts & les personnes de l'autre monde, les occupe si fort qu'ils ne sçauroient quelquefois souffrir les vivans, ni revenir avec les personnes de ce monde. Ils trouvent tant de charmes à la compagnie des gens de tous siécles, de toutes langues, & de tout Païs qui ne leur resistent jamais, qui ne murmurent jamais contre eux, qui ne leur font jamais

mais à charge, qui parlent & qui se taisent quand ils veulent, qui les instruisent, qui les consolent, qui les divertissent, & qui leur tiennent lieu de tout; qu'ils ne daignent plus s'assujettir aux incommoditez de la societé civile, qu'ils fuïent naturellement les compagnies, & qu'ils ne trouvent plus rien que de fade, de degoûtant, d'inutile, & de bizarre dans les conversations des autres hommes. C'est ce qui les porte à s'enfoncer dans leur retraite, & à ne se point laisser approcher si facilement, ni de toutes sortes de personnes. 1. Part.

D'ailleurs s'il étoit vray que le P. Petau, de sçavant qu'il étoit comme les autres, fust enfin devenu la Science même, se rencontrera-t il quelqu'un qui doive trouver mauvais que j'aye dit qu'il étoit plus inaccessible que le P. Sirmond; puisqu'on sçait assez que la veritable science ne

1. Part. s'apprivoiſe pas avec tout le monde ? Tout ce que j'ay dit de l'humeur de ce Pere n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'en pourroient dire ceux de ſa connoiſſance qui ſont encore vivans, ou qui ont connu ſes amis.

Il eſt aiſé de voir que je n'ay point eſté de l'avis de ceux qui pretendent (25) qu'il n'a jamais rien écrit que pour refuter quelqu'un, qu'il ne pouvoit vivre ſans ennemis, & qu'il a attaqué toutes ſortes de perſonnes parmi les Catholiques & les Heretiques, à commencer depuis Baronius & Scaliger juſqu'à ceux qui luy ont ſurvécu : puiſque je n'en ay rien dit, & que j'ay laiſſé tomber une penſée qui a été relevée & ſoutenuë par ceux qui ſe diſoient de ſes amis particuliers. Nous pourrions ajoûter même que ce qui a

25 Guy Patin Epître du 16. Février de 1645. pag. 7.

donné tant d'éclat à cette partie de la reputation du P. Petau, vient de la qualité des Adversaires que la Providence luy avoit destinez, & qui étoient sans contredit les plus illustres de la Republique des Lettres, & les plus grands hommes de son siécle. De sorte que comme leur resistance a esté grande, elle a dû aussi faire du fracas, & obliger ce Pere à les traitter avec toute la hauteur & toute la force possible. 1. Part.

Je n'ay vû dans tout ce grand nombre, personne qui fust plus à plaindre qu'un malheureux Fabricateur de Chronologie nommé d'Auzoles de la Peyre qui avoit eû la temerité de le provoquer, & qui a eu constamment la tête plus molle que les autres. Aussi le P. Petau a-t-il eu plus d'égard pour luy dans la vuë de sa foiblesse, & de son peu d'experience. Il est aisé de voir qu'il luy a fait grace, puisque, le pouvant

1. Part. taitter comme Apollon avoit faire Marſyas, c'eſt-à-dire en nôtre Langue, l'écorcher tout vif, & le donner en proye *aux Corbeaux du Pinde*, il s'eſt contenté aprés l'avoir bien châtié de l'envoyer pleurer ſur les derniers bancs de ſa claſſe (*26*) avec l'épée au côté, les Titres de ſa nobleſſe, & une barbe tirant ſur le gris.

X.

Il n'étoit nullement neceſſaire de remuer ici la cauſe des vivans, ni de les joindre à ceux qui ne ſont plus de ce monde, & pluſieurs raiſons pourroient me dé-

26. Dion. Petavius lib. 1 ſecund. part. Rationar. tempor. cap. 16. & 17. ad fin. ubi indoct. & inficet. voc. additque. *Diſcipulorum inter jubeo plorare cathedras*, idem in Præfat. ſecundæ part. ubi notat ejus ætatem jam ingraveſcentem, vocatque ruſticum, abnormem, &c.

tourner de parler du P. Bouhours qui eſt encore plein de vie, immediatement aprés avoir parlé de deux illuſtres Morts de la Societé. Mais puiſque nos Diſcoureurs m'y obligent, il faut me réſoudre à faire encore une fois violence à ſa modeſtie, & mettre de nouveau ſon humilité à l'épreuve. 1. Part.

Il faut donc, pour pacifier ces Eſprits inquiets, que le P. Bouhours ſouffre que je leur faſſe connoître le rang que je luy ay donné parmi les premiers Ecrivains de ſa Profeſſion, & la diſtinction que j'ay prétendu qu'ils fiſſent de ſon merite d'avec celuy de pluſieurs autres.

Je ne me ſuis pas contenté de choiſir deux des principaux Auteurs & Reſtaurateurs de nôtre Langue, Malherbe, & Patru, pour faire le paralelle de ce Pere avec eux, touchant la pureté du diſcours; de le preferer même à

2. Part. Malherbe (27) pour la Grammaire, & à Patru pour une eſpece de Critique (28) qui regarde particulierement les penſées de l'homme, quoique je n'aye point eu d'autre garant en ces deux rencontres, que ma propre inclination. Je n'ay pas crû auſſi devoir me borner à rapporter les Eloges qu'on a faits de ſes Ouvrages, comme j'ay fait au ſujet de pluſieurs Ecrivains du Commun. Mais pour faire voir que je l'ay conſideré comme un des Auteurs qui meritent de la diſtinction, j'ay eu ſoin de rechercher encore & d'expoſer au jour une partie des choſes que ſes Cenſeurs luy ont objectées. C'eſt un honneur qu'on ne fait gueres aux Ecrivains mediocres, ſoit parce

27 V. les Trad. nombr. 971. pag. 640. tom. 3. part. 2.
28 V. les Critiq. hiſtor. nomb. 250. pag. 300. tom. 2. part. 1.

qu'ils n'ont jamais eu l'avantage 1. Part.
de ſe faire des Envieux, & que
leur reputation ne paſſe gueres
leur ſiecle, ou même le temps de
leur vie : ſoit parce que le peu
d'utilité que l'on retire de leurs
Livres n'excite pas la curioſité
des Critiques avec aſſez d'effica-
ce pour rechercher leurs défauts.
Je me ſuis donc imaginé, & je ne
puis encore me défaire de mon
opinion, que le grand nombre
des Cenſeurs d'un Auteur, & que
la peine qu'on a priſe de l'exa-
miner de prés, eſt une marque
de l'eſtime qu'on en fait, & du
beſoin qu'on en a pour l'utilité
publique. Et je me ſuis fortement
confirmé dans ma penſée aprés
avoir vû que les plus beaux Ou-
vrages de l'Antiquité & des ſie-
cles poſterieurs ont été de tout
temps les plus expoſez à la Cen-
ſure, & que l'on a jugé même
de leur prix par le grand empreſ-
ſement qu'on a toûjours témoi-

a Part. gné pour découvrir & publier leurs défauts. C'eſt ce que j'eſpere de faire voir dans toutes les parties de mon Recueïl, lors qu'il s'agira de rapporter les jugemens qu'on a faits des plus grands Hommes, & particulierement des Auteurs Claſſiques, & des Peres de l'Egliſe même, ſans apprehender de donner la moindre atteinte à leur réputation.

Mais j'oſe aſſurer à l'avantage du P. Bouhours, que quand il a été queſtion de rapporter les objections de ſes Cenſeurs, je luy ay rendu un ſervice dont je ne me ſuis pas mêlé à l'égard de la plûpart des autres Auteurs. Si j'ay parlé de celles que Cleanthe luy a faites, j'ay ajoûté en même temps, que ce Critique *le chicane ſur une infinité d'endroits* (29): Si j'ay touché quelque choſe de cel-

29 tom. 3. part. 1. aux Gramm. Franc. pag. 269. ligne 25.

les que M. Menage a publiées contre luy, j'ay eu grand ſoin de dire qu'*il eſt toûjours fâcheux qu'il ait mêlé ſes reſſentimens particuliers avec la cauſe publique des Lettres* (30); *que ſes Obſervations ſont mêlées d'invectives; qu'on y trouve une infinité de choſes peu obligeantes*; qu'il le traitte *outrageuſement* & *qu'il luy rend injure pour raillerie.* 1. Part.

Enfin, je n'ay fait connoître nulle part plus clairement qu'au ſujet du P. Bouhours, que je n'épouſe ni les interêts ni le parti des Critiques que j'allegue pour garants, & que perſonne ne me peut obliger de répondre de la ſolidité & de la verité de leurs jugemens (31). C'eſt une regle que je me ſuis preſcrite à la tête de mon Ouvrage, & dont il ne

30 au même endroit pag. 272. ligne 15. & ſuiv. ligne 22. & ſuiv.
31 Avertiſſem. nombr. 3. &. 4.

1. Part. ſera pas aiſé de me faire départir dans toute la ſuitte. C'eſt à quoy nos Mécontens devoient avoir fait plus de reflexion pour ſe garantir de l'étourdiſſement, & pour ne me pas confondre ſi indiſcrétement avec les Garants qui ſe trouvent citez dans mon Recueïl. S'ils avoient eu la tête un peu plus libre & l'imagination plus nette quand ils ont lû ce que j'ay dit en general ſur ce ſujet dans mon Avertiſſement, & ce que j'ay écrit en particulier à l'occaſion du P. Bouhours, ils ne ſe ſeroient pas aviſé de m'imputer les ſentimens des autres, & ils ne m'auroient peut-être pas ſoupçonné d'avoir voulu approuver M. Menage, lors qu'il ſemble avoir voulu dire que ce Pere devoit une partie de ſon Art de parler & de ſa politeſſe aux occaſions qui l'ont fait rencontrer avec le beau monde. Ceux qui ont été touchez des expreſſions

que j'ay empruntées de mes Ga- 1. Part.
rants ſur ce ſujet, ont bien fait connoître qu'ils ſont plus intelligens que moy dans l'art d'interpreter les Auteurs, & plus clairvoians dans la penſée de M. Menage. Mais toute ma penetration s'eſt terminée à l'écorce de ces façons de parler, & ce que j'en ay lû dans cet Auteur & dans ceux qui l'ont imité (32), ne m'en a donné que l'idée d'une choſe indifferente : tant j'avois alors l'œil ſimple ! tant je croiois avoir le cœur droit, & bien muni contre le raffinement & l'ambiguité !

Le P. Bouhours eſt un homme que le merite ſingulier, & les ſervices rendus à la langue ont attiré chez les Grands : & ce n'eſt que par ces voyes là que j'ay eu l'honneur de le connoître, & de

32 Men. Obſerv. ſur la L. Fr. ſeconde partie. Critiq. general. de l'Hiſt. du Calvin. de M. Maimbourg, &c.

1. Part. jouïr même quelquefois de ſa converſation chez un Magiſtrat, où ſans craindre de devenir ſuſpect, j'oſe dire que l'on trouve encore quelque choſe de ce bon goût qu'y a laiſſé M. le P. P. pour le vray merite, & particulierement pour celuy des Gens de Lettres, dont il avoit été l'ame & le cœur durant ſa vie, ſi nous en croions la voix publique. J'ay ſouvent été édifié de la maniere dont ce Pere ſçavoit accommoder la regularité de ſon Inſtitut avec l'honnêteté civile, & il m'a ſuffiſamment perſuadé que la politeſſe de l'eſprit & la delicateſſe des manieres, ne ſont point incompatibles avec les maximes les plus entieres du Chriſtianiſme en general, & les Conſtitutions les plus exactes des Maiſons Regulieres en particulier.

XI.

Le deſir de ſatisfaire tout le monde, me porte à rechercher même hors de la Societé, ceux à qui ma conduite pourroit n'avoir pas été entierement agreable, & je les trouve aſſez bien raſſemblez en la perſonne de M. l'Abbé Menage, ou plûtôt reduits à luy ſeul. C'eſt un homme que j'ay dépeint en pluſieurs endroits, comme un Perſonnage d'une grande erudition, d'une litterature fort étenduë, fort diverſifiée, & fort agreable, d'un eſprit tres-beau, tres-aiſé, & tres-poli. Et quoique je n'aye jamais eu l'honneur de le connoître, que par la lecture de ſes Ouvrages, je n'ai pas laiſſé de reconnoître ſur la foy de ſes amis que c'eſt un homme d'une probité particuliere, d'une humeur tres-officieuſe & tres-careſſante,

1. Part. d'une modeſtie & d'une franchiſe ſemblable à celle des Anciens, & d'un merite qui l'a diſtingué des autres Sçavans & qui a beaucoup ſervi à faire de ſa maiſon une Ecole, qui ne ſent point le College. Mais puis qu'il eſt en peine de ſçavoir par quel motif j'ay rapporté de luy quelqu'autre choſe, qui a paru moins à ſon goût, il faut que je luy conte l'hiſtoire de mon embarras, pour voir s'il aura la charité de m'en tirer.

Innocemment, & dans la plus grande ſimplicité du monde, je me mets à la lecture des Livres de M. Menage, comme d'un Auteur grave & de grande reputation, ſans autre prejugé que celuy qu'avoient formé en moy toutes ces rares qualitez dont je viens de parler. J'y trouve effectivement cette erudition que j'y cherche, mais je la trouve preſque par tout envelopée d'un

je ne ſçay quoy, que le merite de M. Menage m'a toûjours empêché d'appeller par ſon nom, & qu'un Ecrivain Grec appelleroit peut-être *Philautie* dans un Athenien qui auroit été moins vertueux que cet Abbé. J'apperçois à travers d'une infinité de belles choſes un certain caractere d'eſprit qui fait en moy des impreſſions fâcheuſes. Je tâche de m'en défaire en paſſant d'une matiere à une autre ; mais je me retrouve par tout : je change de Traitté & de Livre, & ce ſont des rencontres perpetuelles entre mon Auteur & ſon Lecteur. Comme on ſe fait à tout, & comme l'habitude apprivoiſe enfin les humeurs les plus farouches, en liſant M. Menage je m'accoûtume inſenſiblement à ne me point mépriſer moy-même, quoique je ſois convaincu d'ailleurs, que je ſuis le plus miſerable de tous les hommes, lors même que 1. Part.

Ie Part. je me regarde dans le miroir de mon Auteur. Et parce que j'ay oüy dire qu'il faut se mépriser, & que j'en trouve même la pratique & l'exemple dans M. Menage, je m'accoûtume insensiblement à me mépriser par artifice, & peut-être par vanité. Dieu permet que je m'en apperçoive, & j'ay la malignité d'attribuer ces mauvais effets à la lecture de mon Auteur.

Tout cela ne regarde que la Prose de Monsieur Menage, & mon histoire seroit trop longue si j'entreprenois de raconter les divers effets que ses Poësies ont pû produire dans mon imagination, & les travaux qu'il m'a fallu essuier pour trouver dans ses vers les limites de la licence Poëtique.

Mais quelque mal-edifié qu'on puisse être du caractere qui regne dans les écrits de Monsieur Menage, rien ne nous empêche de

prendre même pour une vertu au moins naturelle la qualité dominante qui ſert à le former. Cette qualité, à quiconque y regarde de prés, ne paroît autre qu'une *naïveté* qui eſt ſans doute un des grands ornemens de l'ame, lorſqu'elle eſt accompagnée d'une franchiſe & d'une ſimplicité qui n'a rien de niais ni d'indiſcret.

On peut dire que c'eſt elle qui a porté Mr. Menage à ſe depeindre dans ſes écrits tel qu'il eſt, ſans fard, & ſans déguiſement; toûjours diſpoſé à loüer ſes amis, à blâmer ceux qu'il prend pour ſes ennemis, à cenſurer & à approuver avec une facilité égale, à parler volontiers de luy-même tantôt en bien quand il en peut faire naître l'occaſion, & quelquefois en mal, aimant mieux dire du mal de luy-même que de n'en rien dire du tout, ſelon la maxime de Monſieur de la Roche-

I. Part. foucaut (33). C'eſt auſſi cette qualité qui fait paroître en luy un eſprit ſans diſſimulation, une volonté ſans détour, un cœur ſans replis, tout rond, tout uni, mais en même tems noble & genereux, & qui fait voir une beauté d'ame toute nuë & ennemie de tout ce qui peut ſervir à la couvrir.

Mais à parler franchement, cette *naïveté* avec laquelle Mr. Menage decouvre par tout ce qu'il eſt, auroit été peut-être plus au goût des Anciens chez qui regnoit la ſimplicité qu'a celui de nôtre tems, où tout ce qu'on dit de ſoy-même ſoit en bien, ſoit en mal eſt également ſuſpect: & cette *franchiſe* accompagnée de ſon ingenuité aiant pû paſſer fort aiſement pour une vertu parmi les peuples qui vivoient au

33. Max. & ſent. &c. *on aime mieux parler mal de ſoy que de n'en point parler.* D. L. R. F.

Siecle d'or, ſemble avoir perdu ſon nom lorſqu'on l'a voulu mettre en uſage dans les Siécles de fer.

Ce n'eſt pas qu'elle n'ait conſervé ſa nature dans le cœur de M. Menage, mais vous diriez qu'elle change de qualité dés qu'il la fait paſſer dans ſes écrits, & qu'elle degenere en vice par la miſere de nôtre tems & par la corruption de nôtre cœur.

Malheur donc à ceux qui ne connoiſſent M. Menage que par ſes livres, & qui n'ont point aſſez de penetration pour voir qu'il y a deux hommes d'une coſtitution fort differente cachez ſous un même nom, & qu'il ne faut pas juger des qualitez de celui qui regne dans la converſation de ſes amis, par celles de cet autre qui entretient ſes Lecteurs dans les cabinets. Mais pour empêcher qu'il ne retombe une partie du même malheur ſur M. Menage,

1. Part. il seroit à souhaiter que celui des deux hommes qu'on voit en luy & qui fait honneur à l'autre, pust survivre à celui qui le deshonore, pour en effacer la memoire. Je veux dire que comme les écrits de M. Menage ne correspondent pas fort parfaitement aux actions vertueuses de sa vie, & comme sa vie au contraire est capable de faire honneur à ses écrits; il faudroit pour rendre à son merite toute la justice qui luy est duë, ou qu'il fust immortel & qu'il vêcust parmi les hommes autant que ses livres y dureront, afin de pouvoir toûjours dementir ses livres par sa vie; ou que ses livres pussent disparoître & s'aneantir lorsqu'il plaira à Dieu de disposer de sa personne pour l'autre monde, afin que la Posterité n'aille point juger de sa vie par ses livres.

XII.

Je n'aurois pas assez bien prouvé que je suis demeuré jusqu'icy dans le milieu que je m'étois proposé, c'est-à-dire dans une indifference égale envers tous mes Auteurs, quels qu'ils puissent être, si aprés avoir fait voir que je me suis écarté soigneusement d'une des extremitez, je ne montrois aussi le soin que j'ay eu de ne jamais approcher de l'autre. Mes Adversaires m'ont pris pour un homme de consequence lorsqu'ils m'ont jugé capable de discernement à l'égard des partis & des factions qui ont agité l'Eglise depuis un demi-siécle: mais ils m'ont fait une injure tres sensible lorsqu'ils ont pretendu m'adjuger aux uns plûtôt qu'aux autres, sans prendre mon avis ni mon consentement. J'apprens qu'ils n'ont point fait difficulté de pu-

1. Part. blier que j'avois voulu favoriſer une Societé que je n'ay jamais connuë que par la lecture de quelques Ouvrages qu'on luy attribuë, & que cette ſuppoſition, toute fauſſe qu'elle eſt, ne laiſſe pas de ſervir de principal fondement au chagrin qu'ils ont conçû contre moy. Mais s'ils ſont aſſez raiſonnables pour vouloir bien revoir un jugement qu'ils ont fait avec tant de precipitation, ils jugeront aiſément que s'il n'y a peut-être point d'endroits dans tout mon Recueïl qui ſoient plus defectueux que ceux ou je parle des Livres anonymes de Meſſieurs de P. R : je ne puis point donner auſſi de marque plus évidente, que celle là pour faire voir que je n'ay jamais eu de rapport avec eux, & que de tous les ſuppots de la Republique des Lettres, il n'y en a peut être pas dont j'aye eu moins de connoiſſance que de ces Meſſieurs.

Mais que diront ces Cenſeurs ſi *je* leur fais voir qu'avec toute *mon* indifference je n'ay pas laiſſé d'avancer bien des choſes peu avantageuſes à ces Meſſieurs & qui pourroient paſſer pour des duretez à leur égard, s'il étoit vray que j'euſſe jamais eu deſſein de choquer perſonne? Pourvû qu'on veuïlle me definir ce que c'eſt que leur ſocieté que j'ay pris long-tems pour une chimere à laquelle on a attaché un nom de Secte qui eſt rejetté de tout le monde, & dont je ne pretens pas renouveller la memoire aprés la défenſe qui en a été faite par l'Arreſt du Conſeil de l'an 1668: & pourvû que l'on veuïlle comprendre parmi ces Meſſieurs tous ceux à qui on a voulu donner ce nom, il me ſera tres-aiſé de produire un grand nombre d'endroits peu obligeans que je rapporterois icy, s'il s'agiſſoit d'obliger quelqu'un. 1. Part.

1. Part.

Je me contenteray de citer le fameux Optatus Gallus, que je n'ay point fait difficulté d'appeller un *Seditieux* (34), quoique mon sujet n'exigeât point cela de moy : & je crois en avoir dit autant en un seul mot, que tout le grand nombre d'Ecrivains qui ont pris la plume pour réfuter le Livre qu'il avoit écrit contre le gouvernement, & le Sermon sur saint Louis qu'il fit à Rome quelques années aprés. J'ajoûteray même que j'en ay traitté quelques-uns d'Ecrivains artificieux (35), & que j'en ay taxé plusieurs autres dans les divers prejugez des Engagemens, des Auteurs Anonymes, des Titres des Livres (36). Je n'ay rien dissimulé

Le P. Labbe & quelques autres ont mis cet Auteur de leur nombre.

34. Chap. 14. des défauts des Critiq. §. 3. pag. 104. Tom. 1.

35. Au prejugé des Titres Chap. 13.

36. Part. 1. des Jug. tom. 1. chap. 4. où il est parlé de la prevention dans les Prefaces.

de ce

de ce que j'ay ſçû qu'on leur avoit reproché dans leurs Livres de Grammaire & dans leurs Traductions, & je n'aurois pas omis les Remarques du P. Vavaſſeur & du P. Gaudin, ſi elles fuſſent venuës alors à ma connoiſſance. Quelques-uns de mes Cenſeurs m'ont fait connoître à la verité qu'ils euſſent ſouhaitté que j'euſſe rapporté ce que M. Jurieu & quelques autres Anonymes ont dit de l'humeur & du caractere de quelques-uns des Auteurs de P. R. Mais ils m'obligeront ſenſiblement de croire que je m'en ſerois fait un devoir tres étroit ſi M. Jurieu & les autres avoient parlé de leurs Grammaires & de leurs Traductions, ou ſi j'avois eu la moindre occaſion de placer leurs reflexions ailleurs que dans le recueïl des Theologiens, que 1. Part.

part. 2. chap. 6. au prejugé des Engagemens. Chap. 12. des Anonymes & autres endroits du 1. tome.

1. Art. l'ordre de mon Ouvrage ne me permet pas de publier encore si-tôt.

Enfin d'autres voiant la liberté que j'ay prise de rapporter quelque chose de ce qui s'est dit à l'avantage de ceux de ces Messieurs dont les Ouvrages ont reçû l'approbation publique, m'ont accusé hautement de les avoir voulu faire passer pour des *Heros*. Mais il est bon que ces Censeurs sçachent que je n'ay jamais traitté personne en cette qualité que les PP. Sirmond & Petau Jesuites (37) de mon propre mouvement; que si le Titre de *Heros* se trouve parmi les Jugemens que j'ay rapportez au sujet de Scaliger, de Saumaise, & de quelques autres Critiques Humanistes, il vient non pas de moy, mais des Auteurs que j'ay alleguez pour garants. Et je ne me souviens pas d'avoir jamais eu la pensée de

37 Au tom. des Crit. Gramm. pag. 446.

le donner à aucun de Meſſieurs 1. Part.
de P. R. Il eſt vray neanmoins qu'en une occaſion où je blame les Traductions d'un de ces Auteurs qu'on dit être de Port-Royal (38) j'en ay comparé la Societé *au Cheval de Troye*, dont le ventre a été fecond en Heros. Mais quelle conſequence voudroit on tirer d'une expreſſion qui n'a rien de ſerieux ni de ſolide, & qui conſtamment eſt bien plus Comique qu'*Heroïque* ? Si l'on veut conſiderer cela comme un grand honneur que j'aye fait à ces Meſſieurs, on doit donc auſſi me ſçavoir gré de ce que j'en ay rendu un tout ſemblable à tous les Caſuiſtes Eſpagnols, lorſque j'ay dit qu'*ils ſont ſortis du ſein de l'Eſpagne comme du ventre du Cheval de Troye* (39).

38. Au Tom. des Traduct. pag. 649. nombr. 975.
39. Au prejugé des Nations tom. 1. §. 5. des Eſpagnols pag. 271.

1. Part. Mais qui pourra s'empêcher d'admirer la bizarrerie des hommes dans cette diverſité de leurs gouts & de leurs jugemens à laquelle je me ſuis toûjous preparé, quoique je n'aye jamais crû qu'elle me duſt cauſer le moindre embarras, & que je duſſe y avoir le moindre égard ? Je ne puis attribuer qu'à cette bizarrerie l'avis qu'on m'a donné d'un autre coſté, que Meſſieurs de P. R. pourront ſe plaindre de divers endroits de mon Recuëil, où il leur ſemble que j'aye voulu les faire paſſer pour des Sectaires, ſous pretexte que je les ay quelquefois deſignez ſous un nom qui ſent le parti, quoiqu'ils ne s'en ſoient jamais accommodez & que je ne m'en ſois ſervi aprés les autres que pour eviter la Periphraſe.

Mais pour répondre generalement à tout le monde, je prie les uns & les autres de conſiderer

que je n'agis nulle part en Theo- 1. Part.
logien, & que je ne ſuis tout au-
plus que l'Hiſtorien de la Criti-
des autres. Comme la Providence
ne m'a point appellé à la défenſe
ni même à l'examen des veritez
de nôtre Religion, je n'auray ja-
mais la témerité de rien entre-
prendre ſur ce ſujet. Elle m'a fait
naître dans le ſein de l'Egliſe Ca-
tholique : elle m'y a fait élever
dans un amour parfait pour ſon
Unité & pour la Verité Ortho-
doxe. Si aprés toutes ces graces
on peut preſumer quelque choſe
de la miſericorde divine, j'ay
tout ſujet d'eſperer que rien au
monde ne ſera jamais capable de
me faire quitter ce ſein de nôtre
Mere commune. Je ne verray ja-
mais rien, je ne ſentiray jamais
rien que par elle & dans elle ; je
ne prendray jamais d'autre nour-
riture que la ſienne, & je ne reſ-
pireray point d'autre air ni d'au-
tre Eſprit, que celuy que luy

1. Part. donne ſon Epoux pour nous le communiquer. L'amour que j'ay pour ſon Unité, me fait deteſter tout Schiſme & toute Diviſion; celuy que j'ay pour ſa Doctrine me donne horreur de toute Hereſie & de toute Nouveauté. Et quoique je ne ſois que le dernier de ſes enfans, & de ceux même qui ne ſervent que de nombre, & qui luy ſont les plus inutiles, je ne laiſſe point de participer à tous les avantages des autres. Tant que je ſeray renfermé dans ſon ſein, je joüiray d'une tranquilité profonde, non ſeulement, à l'égard des troubles de dehors, qui ne me regardent point : mais même à l'égard des diviſions internes qui l'affligent de temps en temps, & qui vont quelquefois juſqu'à luy déchirer les entrailles, étant bien reſolu de n'écouter & de ne ſuivre qu'elle en ces rencontres.

SECONDE PARTIE
OU
PREFACE
Sur le Recueïl des Poëtes ſuivans.

XIII.

CEux qui auront eu la patience de lire les Eclairciſſemens que je viens de donner ſur quelques points des quatre premiers Volumes de mon Recueïl, voudront peut-être bien ſouffrir, que je leur propoſe encore quelques Avertiſſemens, touchant les Volumes ſuivans, qui compoſent le Recueïl des Poëtes, & particulierement, ſur la conduite de nos Poëtes Moder-

1. Part. nes. Je ne doute pas qu'ils ne jugent les Avertiſſemens auſſi peu neceſſaires que les Eclairciſſemens ; puiſqu'il ſuffit d'ouvrir le Livre pour reconnoître d'abord la Methode que j'y ay tenuë.

J'ay commencé par un petit Recueïl d'Auteurs, qui ont traitté de l'Art Poëtique, où j'ay réduit même ceux qui en ont écrit en Vers. J'eſpere en uſer ainſi aux Orateurs, aux Hiſtoriens, &c : & de mettre à la tête des Ouvrages, qui concernent les Sciences, ceux qui regardent l'Art & la Methode des mêmes Sciences. J'ay mêlé parmi les Traittez de l'Art Poëtique, quelques-uns de ceux qui ne regardent que la Proſodie & la meſure des Vers, c'eſt à dire, l'Art de la Verſification, à cauſe du rapport qu'il y a entre ces deux Arts. Mais le grand nombre de ceux qui ont paru depuis environ 150 ans m'a empêché de les rappor-

ter, jugeant d'ailleurs que ce ſont 2. Part.
plûtôt des Ouvrages de Grammaire. Pluſieurs de ceux qui s'attachent à l'ordre regulier des Sciences, mettent les Rhetoriciens & les Orateurs devant ceux qui traittent de l'Art Poëtique & devant les Poëtes. Ils ont pour en uſer ainſi des raiſons qui ne ſont nullement à rejetter : mais comme je ne vois rien de trop myſterieux dans cet Ordre, je ne vois pas auſſi grand inconvenient à le troubler, cela s'étant trouvé ainſi diſpoſé. Comme cet Ouvrage ne conſiſte qu'en Recueïls détachez, il ſera libre à chacun de leur donner tel ordre qu'il luy plaira.

Je n'ay point oſé toucher aux Poëtes Sacrez, dont les Ouvrages ſont partie de l'Ecriture Sainte, & j'en ay dit la raiſon, lors que j'ay parlé de Moïſe, par forme de Preface devant Homere. Je puis donc dire, que j'ay com-

2. Part. mencé par les Poëtes Grecs, qui achevent le premier Volume, & qui finiſſent à peu prés au temps où toute la Grece s'eſt trouvée aſſujetie à la Domination des Romains, qui peut paſſer auſſi pour le terme de la fécondité de la Grece pour les bons Poëtes.

Le ſecond Volume, comprend les Poëtes Latins depuis les Guerres Puniques juſqu'au ſiecle de Dante & Petrarque. J'y ay fait gliſſer quelques Poëtes Grecs, qui ont vécu ſous les Empereurs de Rome & de Conſtantinople. Comme le nombre n'étoit pas ſuffiſant pour en faire un Recueïl à part, je les ay mêlez avec les autres, ſelon l'ordre du temps qu'ils ont vécu, en me contentant de leur donner une marque de diſtinction.

Les 3 autres Volumes, contiennent les Poëtes Modernes, depuis le rétabliſſement des belles Lettres. J'ay crû, qu'il étoit de peu

d'utilité de les partager selon leur
païs, ou selon les Langues dans
lesquelles ils ont écrit, jugeant
d'ailleurs que cela auroit apporté
de la confusion dans ceux qui ont
fait des Vers en plus d'une langue.

J'ay continué de ranger tous
les Auteurs, selon le temps de
leur mort, autant qu'il m'a été
possible, & d'y être plus exact
que je n'avois été dans les pre-
miers Volumes, parce qu'encore
que cela paroisse peu important
pour mon sujet, je me persuade
aisément que l'exactitude n'est
inutile nulle part, & que la verité
doit regner par tout, jusques sur
les moindres choses.

XIV.

Quoique j'aye fait de temps en
temps des reflexions peu avanta-
geuses sur les Poëtes qui ont abu-
sé de leur Art, je ne crois pas
qu'on puisse me soupçonner d'a-

2. Part. voir voulu deshonorer la Poëſie, & de m'être voulu joindre avec ceux qui la font paſſer pour un Art pernicieux au genre humain, ou même avec ceux qui ſe contentent de la mettre au nombre des inutilitez de ce monde. J'oſe croire plûtôt, que j'aurois contribué quelque choſe pour relever ou maintenir ſa dignité, lorſque j'ay fait voir quels ſont ceux qui en ont fait un mauvais uſage en corrompant ſa nature & la faiſant ſervir à des uſages profanes, criminels, & entierement contraires à ſa premiere inſtitution.

Car on eſt preſentement plus que jamais perſuadé que la Poëſie n'a été miſe au monde, que pour honorer Dieu (40), &

40 S. Greg. de Nazianz. Carm. 54. de ſilentio in jejuniis.
Patet exemplo Moſis & alior. vetuſtiſſimor. hom.
Iſidor. Hiſpal. lib. 8. Origin. cap. 7. ubi Poët. Theolog. dicuntur, &c.

que ceux qui s'en ſont ſervi les premiers, ne l'ont emploiée qu'à chanter ſes loüanges, à décrire ſes merveilles dans la Nature, & à nous apprendre la maniere de luy plaire & de regler nos mœurs & nos actions ſur ſa volonté. S'il arrivoit quelquefois dans ces heureux commencemens, qu'on entreprît quelque choſe de plus, cette liberté ne s'étendoit qu'à loüer le merite dans les bons Anges ou dans les Hommes de bien, & à blâmer le mal dans les Demons ou dans les Méchans de la terre; & par ce moien on rentroit toûjours dans la premiere inſtitution de la Poëſie. 1. Part.

Le premier abus que les hommes en ont fait, vient de la perte qu'ils ont faite de la connoiſſance du vray Dieu. Dés qu'ils ſe ſont aviſez d'ériger les Creatures, ou leurs propres paſſions en Divinitez, auſſi-tôt on a vû les Poëtes ſacrifier tous leurs talens à ces

1. Part. passions, ou à ces Creatures, & donner, pour ainsi dire, un nouveau Systeme à la Poësie. Ils ont substitué à la place de la Verité le Mensonge revétu de la Vrayssemblance, & croiant qu'aprés cette licence, tout pouvoit leur être permis, ils ont jugé que s'ils pouvoient chanter les loüanges de leurs Dieux, celebrer leurs brutales amours, leurs haines, & toutes leurs foiblesses, il ne leur leur seroit point défendu aprés cela de se chanter eux-mêmes; de publier leurs propres amours, & leurs inimitiez. Et comme ils se sont rendus eux mêmes les Maîtres de cet Art, ils nous ont voulu persuader & par leur pratique & par les regles qu'ils en ont fait faire, que non seulement il n'y a point de veritable Poësie sans Fables & sans Amours; mais qu'il n'est pas même necessaire qu'il y ait des bornes, ni même du fondement aux loüanges qu'ils don-

nent à ceux qu'ils aiment ou 2 Pet.
qu'ils adorent : ni au blâme & aux injures dont ils chargent ceux qu'ils n'aiment pas, ou qu'ils mépriſent.

Tous ces changemens ou plûtôt ces alterations ſe trouvant tres conformes aux inclinations corrompuës de l'homme, loin de rencontrer le moindre obſtacle dans leur établiſſement, ſe fortifierent de plus en plus à meſure que le Genre humain ſe polit, & que les Langues ſe perfectionnerent. De ſorte qu'on peut dire que les Siecles les plus floriſſans hors de la Religion & du Culte du vray Dieu, ont été ceux où la Poëſie a été dans ſa plus grande corruption : & qu'elle a contribué pluſqu'autre choſe à répandre & entretenir l'Idolatrie dans le monde, & à faire regner plus d'une ſorte de Demons dans le cœur des hommes.

Quoiqu'on ne puiſſe pas ſoûtenir

que cette corruption eſt naturelle ou eſſentielle à la Poëſie ſans en condamner l'uſage abſolument, il faut pourtant qu'elle en ſoit bien inſeparable, s'il eſt vray que la Religion Chrêtienne qui a bien pû detruire le Paganiſme dans le monde, ne ſoit point encore venuë à bout de purger la Poëſie de cette infection invetereé.

Les Poëtes Chrêtiens qui ont paru durant les douze ou treize premiers Siécles, y ont travaillé inutilement, & ceux d'entr'eux qui ont tenté de ſubſtituer les veritez celeſtes & les operations de l'Amour divin aux Fables & à tout cet attirail des Amours profanes, voiant que le Genie Poëtique accoutumé au libertinage refuſoit de les ſuivre, & ſembloit ne vouloir point ſouffrir de reforme, ont mieux aimé renoncer à la qualité de Poëtes que de perdre celle de veritables Chrêtiens.

Depuis qu'on a fait refleurir la Poëſie avec les autres Arts & les Sciences dans ces derniers ſiecles, il s'eſt trouvé des Poëtes qui ont repris le deſſein de purifier le Parnaſſe, & de ſanctifier les Muſes, & les genereux efforts de quelques-uns d'entr'eux, nous font aſſez connoître que la choſe n'eſt pas impoſſible. Mais il s'eſt élevé une autre engeance de Poëtes plus conſiderables, ſans doute, quoique beaucoup moins ſcrupuleux, qui y ont apporté un grand obſtacle, &, ce qui eſt de plus fâcheux, qui ont fait un puiſſant parti dans la Republique des Lettres.

Ces Poëtes bien perſuadez que la licence Poëtique eſt d'une vaſte étenduë, ſe ſont imaginez peut-être, que par ſon moien ils pourroient trouver le ſecret de reconcilier JESUS-CHRIST avec Belial, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte, & d'accommoder leur

1. Part. Christianisme avec l'ancien Paganisme. Ils ne se sont pas contentés de joindre les Fables de l'un avec les veritez de l'autre ; mais ils n'ont pas même fait difficulté de mêler tout ce qu'ils ont trouvé de plus honteux dans les passions qui regnoient au milieu des tenebres de l'Idolâtrie, avec ce qu'il y a de plus pur & de plus saint dans les maximes de nôtre Religion. De sorte que, sans conter le Sacrilege, nous sommes obligez d'avoüer, que la Poësie se trouve plus corrompuë parmi ces Demi-Chrétiens & ces Demi-Païens, qu'elle ne l'étoit chez les Anciens, sur lesquels ils ont crû devoir au moins raffiner en galanterie.

En effet, s'il étoit necessaire de produire des preuves d'une verité qui nous est si peu glorieuse, nous avons entre un tres-grand nombre de mauvais exemples celuy du Tasse, qui passe

encore dans l'esprit de bien des Gens pour le Prince de tous les *Poëtes* Chrêtiens. Cependant il y a dans son Poëme de la Jerusalem délivrée, incomparablement plus de galanterie & d'amours deshonnêtes, qu'il ne s'en trouve dans tout Homere & Virgile ensemble. Parag.

Les Comedies de Terence & celles des Grecs même sont beaucoup plus modestes que celles de nos Modernes. Personne n'ignore aussi que les Tragedies des Anciens n'avoient point d'autre but, que d'exciter la Compassion & *la* Terreur dans les esprits de leurs Spectateurs & de leurs Lecteurs : & les Tragiques Modernes ont été obligez de confesser qu'ils ont changé le veritable caractere de la Tragedie, en y faisant entrer l'Amour. ἐλεοῦ καὶ φόβου ποιητὴς Arist. Poët.

XV.

Mais afin de ne me broüiller avec perſonne, je veux reconnoître de bonne foy que ſi nos Poëtes Modernes paroiſſent plus dereglez que les Anciens dans leurs Ecrits, ils ont d'ailleurs un avantage ſur eux, qui conſiſte dans une vie plus reglée. Car ces pauvres Païens abandonnez à leur concupiſcence & dépourvûs des lumieres de la Foy, vivoient ordinairement beaucoup plus mal qu'ils n'écrivoient : & pour ne nous point arrêter aux ſeuls Poëtes, nous voions que leurs Philoſophes qui avoient les plus beaux ſentimens du monde, ne laiſſoient point d'avoir les mœurs fort corrompuës, comme l'Hiſtoire nous l'apprend de Pythagore, de Socrate, de Platon, de Ciceron, de Seneque & de divers autres.

Au contraire, il s'eſt trouvé parmi les Poëtes Modernes d'honnêtes Gens, dont la conduite a toûjours paru fort ſage, lors même qu'ils faiſoient paroître du libertinage dans leurs Vers, de ſorte qu'il y auroit peut-être de la temerité à juger d'eux par leurs écrits, 2. Part.

Non liber indicium eſt animi, ſed honeſta voluntas
Plurima mulcendis auribus apta refert.
Accius eſſet atrox, conviva Terentius eſſet.
Eſſent pugnaces qui fera bella canunt (41).

C'eſt une reflexion qu'on a faite, ſur la maniere differente de vivre & d'écrire, qu'on a vû pratiquée depuis environ trois ſiecles par pluſieurs Theologiens, Dans Gerſon & d'autres depuis lui.

41 Ovidius lib. 2. Triſtium.

1. Part. qui ont fait paroître dans leurs Livres beaucoup de facilité & de condescendance pour les autres, & qui dans leur conduite particuliere étoient tres-severes à eux-mesmes, vivans dans l'observation la plus étroite des conseils les plus difficiles de l'Evangile (42). Le Président de Thou, trouvoit aussi cette difference tres sensible dans la personne de Du Bartas qui paroît grand Gascon, ampoullé, & fanfaron dans ses écrits, & qui étoit fort simple & fort doux dans ses mœurs (43). Remy Belleau étoit un homme tres-sobre au jugement de M. de Sainte Marthe (44). Cependant il a pris un plaisir singulier à tourner en nôtre langue

42 Joannes Charlierius ubi de Doctrina morali Joann. Gerson.
Lancel. de l'Hem. touchant Leon Less. Al. sur Esc. Fill. Sa. Sanct. &c.
43 Thuan. Hlstor. ad ann. 1590.
44 Sammarthan. Elogior. lib. 3. pag. 725

de la maniere du monde la plus Bacchique les chanſons à boire d'un des plus grands yvrognes d'entre les Poëtes de l'Antiquité. a. Paul. Anacreon.

M. Bayle nous a fait remarquer comme une choſe tout-à-fait ſurprénante (45) qu'une Demoiſelle de nos jours de grande reputation & qui fait l'ornement de ſon Sexe, aiant beaucoup écrit ſur l'amour, & aiant tourné de « tous les côtez imaginables cette « paſſion dangereuſe, elle ne l'ait « jamais ſentie. C'eſt aſſurément « une choſe tres rare, dit cet Au- « teur, que parmi tant d'intri- « gues d'amour, tant de rafine- « mens de tendreſſe, tant de plai « ſirs qu'il a fallu décrire dans « de longs Romans, elle ait été « inſenſible, & qu'elle ait pû « Mademoiſelle de Scudery.

45. Nouvell. de la Republ. des Lettres d'Octobre 1684. Article 9. pag. 273. 274.

4. Part. » empêcher qu'une passion qui
» étoit sans cesse dans l'imagina-
» tion ne décendît dans le cœur
» où l'on sçait que l'amour entre
» facilement de beaucoup plus
» loin. Avoir conservé sa mode-
stie, sa sageſſe, & son indifference au milieu de telles occupations, est quelque chose qui tient un peu du miracle. Les Protestans nous ont voulu faire passer pour une merveille approchante de celle là (46) que Beze soit bien entré dans l'esprit de Catulle & d'Ovide, & qu'il ait representé dans ses Vers toutes les tendresses d'une passion semblable à la leur, sans pourtant avoir rien contracté de leurs mœurs, & sans s'être laissé gâter sur ces modeles de corruption.

M. l'Abbé de la Chambre à la teste de l'Academie Françoise a

46. Melch. Adam. vit. Theol. Calvin. pag. 202. ex Anton. Fayo.

rendu

rendu un témoignage public à la modestie & à la sageſſe de M. de la Fontaine (47), & il nous a appris à mettre une grande difference entre la conduite particuliere de ſa vie, & les licences ſcandaleuſes de ſes contes. Nous n'aurons peut-être pas moins bonne opinion du Manſo Poëte Italien de ce ſiecle, ſi nous conſiderons avec quelques Auteurs de ſon Païs (48) qu'il ſe donnoit la diſcipline dans le tems même qu'il travailloit à la galanterie: qu'il faiſoit des actes de devotion & d'amour de Dieu devant & aprés avoir écrit de l'amour profane; & qu'il compoſoit ſes Vers & ſes Dialogues amoureux, lorſqu'il faiſoit les exercices les plus humilians & les plus penibles de la Confrerie de Nôtre-Dame. 2. Part.

47. Diſcours prononcé en l'Acad &c.
48. Jan. Nic. Erythr. in Pin. Viror. Illuſtr. V. & L. Craſſ. &c.

a. Part. Mais j'ay été tenté de rire quand j'ay lû dans le livre d'un Critique Moderne (49) que M. de Marolles avoit passé par dessus les Tibulles, les Catulles, les Properces, Martial, &c. sans se gaster en les traduisant, *comme le Soleil passe par dessus la bouë & les cloaques* qu'il éclaire sans en être infecté. M. de Marolles n'avoit garde de se gaster; puisqu'il se tenoit quelquefois presque aussi éloigné du sens de ces sales Auteurs, que le Soleil l'est de la bouë & des cloaques. Plût à Dieu donc que tous les Poëtes qui publient des obscenitez, imitassent M. de Marolles; qu'ils n'entendissent pas ce qu'ils écrivent; & que les Lecteurs n'y comprissent rien: car il n'y a au monde que le galimathias double qui puisse garantir les uns & les autres du danger.

49. Ch. Sorel Biblioth. Franc. au Traité de la Traduct.

Cette double conduite, n'eſt pas de l'invention de nos Poëtes Modernes, & c'eſt à d'autres qu'à eux que l'on doit rapporter la honte ou la gloire, de l'avoir introduite dans le monde, ne meritant en ce point que le blâme ou la loüange, d'avoir ſuivi l'exemple de ceux qui les ont devancez. C'eſt peut-être à leur Catulle qu'ils ſont redevables d'une leçon ſi commode, voici au moins ce qu'il leur enſeigne (50). 1. Part.

Nam caſtum eſſe decet pium Poëtam
Ipſum : Verſiculos nihil neceſſe eſt,
Qui tum denique habent ſalem, & leporem,
Si ſint molliculi, & parum pudici,
Et quod pruriat, incitare poſſint,

50 Catull. Epigram. 16.

2. Part. On me répondra sans doute, que Catulle n'a parlé que pour des Païens en cet endroit, & qu'il n'a point prétendu instruire des Poëtes Chrêtiens, & on aura tres-grande raison. Car j'avouë que je ne puis comprendre qu'un Poëte soit persuadé de la verité de la Religion Chrêtienne, de la solidité de ses maximes, & de l'obligation de les suivre; & qu'il puisse s'imaginer en même-temps qu'il luy est permis d'écrire d'une maniere opposée à la vie qu'il doit mener. Je demanderois volontiers à ces Messieurs, qui conservent si bien leur innocence sous la galanterie & les libertez de leurs Poësies, si ces Poësies sont du nombre des pensées, ou des paroles, ou des actions? S'il y a quelqu'une de ces trois choses qui n'ait point de rapport avec le cœur de celuy qui les produit? Si elles sont du nombre des cho-

ſes indifferentes ou pour ceux qui 1. Part.
les font, ou pour ceux qui les liſent ? & ſur quel pied elles ſeront jugées par celuy qui nous fera rendre conte de toutes nos penſées, & des moindres paroles oiſeuſes ? En un mot, je leur propoſerois volontiers le doute que leur conduite me fait naître ſur la queſtion de ſçavoir, s'il eſt poſſible que le cœur puiſſe être innocent, lorſque la bouche ne l'eſt pas ? C'eſt une objection, que je forme, non pas pour m'attirer quelque diſtinction embaraſſante ; mais pour avoir la ſatisfaction de voir qu'on m'y répond dans les termes de JESUS-CHRIST, que *ce n'eſt pas ce qui entre dans la bouche de l'homme, qui le rend impur ; mais que ce qui le rend impur, eſt ce qui ſort de ſa bouche ;* que *ce qui ſort de la bouche part du cœur*, & que *c'eſt ce qui rend l'homme impur* ; que *c'eſt du*

2. Part. *cœur que partent les mauvaiſes penſées*, &c (51).

Mais quoique je n'aye pas lieu d'eſperer que les Poëtes dont il s'agit, veüillent lever eux-mêmes ma difficulté, ni apprendre au Public le ſecret qu'ils ont pour unir enſemble les choſes incompatibles: je ne voudrois pourtant pas rendre ſuſpecte leur vertu & leur innocence. Au contraire, il ne tiendra pas à moy que tous ces Galants Chrêtiens ne paſſent encore pour de plus grands Saints que les trois jeunes Hebreux, que Dieu preſerva au milieu de la fournaiſe de Babylone; & qu'on ne nous propoſe leur exemple

51 Matthæi Ev. cap. 15. vers. 11, 18, 19. Non quod intrat in os coinquinat hominem; ſed quod procedit ex ore, hoc coïnquinat hominem. Quæ autem procedunt de ore, de corde exeunt, & ea coinquinant hominem: de corde autem exeunt cogitationes malæ, &c.

pour confondre tant d'Ecrivains 2. Part.
de ces derniers temps, qui prétendent que Dieu ne fait plus de miracles.

Mais à dire le vray, l'exemple & la prédication de ces fortes de Saints de nouvelle espece, produit des effets un peu differents de ceux qu'on a vûs dans ces anciens Saints. Car les miracles dans ces Anciens étoient suivis ordinairement de la conversion ou du moins de l'édification de leurs Spectateurs : mais s'il m'étoit permis de juger des autres par moy-même, j'oserois dire que la lecture de nos Poëtes lascifs ou galants, loin de nous convertir, n'a pas même la vertu de nous édifier ; quelques efforts que nous fassions en les lisant pour dire que *ce sont pourtant d'Honnêtes Gens ; que ce sont des personnes vertueuses, d'une sagesse & d'une continence exemplaire.*

XVI.

Je ne doute nullement, que pluſieurs d'entr'eux ne ſe ſoient apperçû de l'inconvenient que peut produire dans l'eſprit du Public cette difference ſenſible qui ſe trouve entre les exemples des uns & des autres. Car ce n'eſt peut-eſtre point à d'autres reflexions qu'il faut attribuer la réſolution qu'ils ont priſe de renoncer plûtôt à la galanterie & à toutes les Amours Poëtiques, que de paſſer pour des Saints ridicules, qui prétendent conſerver leur innocence & leur integrité, au milieu des feux impurs & tenebreux.

C'eſt ce qui en a porté quelques-uns à deſavoüer entierement leurs productions de galanterie, & quelques autres touchez d'une tendreſſe ſemblable à celle des Peres pour leurs ba-

tards, à les reconnoître ſimple- 2. Part.
ment comme les fruits de leur jeuneſſe déreglée. De-là ſont venus tant de *Juvenilia* en titre de Poëſie galante & licencieuſe. Les perſonnes graves qui n'ont pû ſe dépoüiller de cette tendreſſe & de cette affection naturelle, ont crû que ce titre pourroit ſervir à excuſer ces Ouvrages en les conſervant, & à mettre leurs Auteurs à couvert dans leur vieilleſſe ou dans les emplois honorables qu'ils tenoient dans l'Egliſe ou dans l'Etat. C'eſt pourquoy *ils* n'ont pas ſeulement compris ſous ce titre ce qu'ils ont fait en leur jeuneſſe, mais meſme dans un âge plus avancé : & ils ont crû que ce ſeroit un moien ſûr & honneſte pour ſauver & condamner tout à la fois tout ce qu'ils ont produit de puerile, de libertin, en un mot tout ce qui a pû nuire à leur réputation.

C'eſt au moins ce que l'on a vû

pratiquer au Cardinal Bembe à l'égard des bagatelles & des galanteries qu'il avoit fait paroître, meſme depuis ſa jeuneſſe, parce qu'il jugeoit qu'elles ne pouvoient point faire grand honneur à ſon Cardinalat (52). C'eſt auſſi une précaution, dont André du Cheſne a crû devoir uſer, pour mettre à couvert la réputation d'Etienne Paquier, Avocat General de la Chambre des Comptes, lors qu'il a publié ſes gayetez & ſes badineries.

C'eſt enfin ce qu'on peut penſer des *Juvenilia* de Muret, de Foppius, de Schetten d'Aëzma, d'Ambr. Francus, de Barthius, de Gebhard, de Rob. Keuchen, de P. Lindemberg, de Zach. Lundius, de Sigiſm. Jul. Mynſinger, de Rein. Neuhuſius, de Gabr. Schneider, de Mich. Vir-

52 Andr. du Cheſne Preface ſur la jeuneſſe de Pâquier.

dungus, de J. Ang. Werdenhagen, & de plusieurs autres qui n'ont pas voulu qu'on jugeât entierement de leur merite par ces ouvrages. Et l'on en a vû de si delicats sur ce point, qu'ils n'ont pas mesme voulu prester leur nom à leurs *Juvenilia*, ou qui l'ont voulu travestir ou changer peut-estre à dessein de nous persuader qu'ils pourroient estre de quelqu'autre Auteur que d'eux, comme on l'a remarqué dans Theodore de Beze. Mais on ne doit pas confondre avec ces Poëtes galants, le Pape Alexandre VII. sous pretexte du changement qu'on y a fait de son nom, & du titre de *Musæ Juveniles* qu'on a donné à ses Poësies, puisqu'elles ne contiennent rien que de tres-honête & de tres-sage. 2. Part.

D'autres ont crû, que Dieu seroit satisfait d'eux, s'ils tâchoient de réparer les fautes de leur jeunesse, par des Poësies sain-

8. Part. tes ou du moins ſerieuſes, ou meſme par d'autres ouvrages ou des actions de pieté, voiant qu'ils ne pouvoient ſupprimer leurs Vers licentieux, ni empécher le mal que leur lecture eſt capable de produire dans toute la Poſterité. Petrarque en a donné l'exemple à tous ceux qui l'ont ſuivi. Il tenta d'abord, d'abolir la memoire de toutes ſes Poëſies galantes, & des autres divertiſſemens de ſa jeuneſſe, en voulant les jetter au feu, mais le mal avoit déja gagné trop loin, & il s'étoit communiqué avec trop d'étenduë, pour pouvoir eſtre éteint. Il jugea qu'il falloit dreſſer une autre baterie, il fit pour cela quelques Vers ſerieux, puis des Ouvrages de Philoſophie Chrétienne, qui ſervent encore aujourd'huy à nôtre édification (53).

53. Petrarch. lib. 5. rer. Senilium Epiſt. ad Boccac. Item Pap. Maſſ. in Elog. ſeu vit. Petrarch. p. 99. 100. tom. 2.

On dit, que Clement Marot témoigna auſſi quelque repentir des excés de ſa jeuneſſe, & que Vatable eut tant de pouvoir ſur ſon eſprit par ſes remontrances, qu'il le fit renoncer à la galanterie, & entreprendre par un eſprit de pénitence la traduction des Pſeaumes en Vers François.

On n'ignore point quelle a été la converſion du fameux Aretin. On n'a trouvé rien en luy qui ne fût changé, juſqu'à ſon nom: & quelques-uns prétendent, qu'il y a ſi bien réüſſi, qu'il n'eſt preſque pas poſſible de reconnoître dans les livres de dévotion de Partenio Etiro, les marques du vieil homme, qui ſont ſi fortement empreintes dans les ouvrages de Pietro Aretino.

Joachim du Bellay, renonça auſſi à la galanterie, & à la Poëſie libre; & ce qu'il y a de bien eſtimable en luy, c'eſt qu'il le fit de fort bonne heure, pour s'ap-

4. Part. pliquer à des études conformes à l'Etat Eccleſiaſtique, où on le deſtinoit quand il mourut, âgé de 35 ans.

Ronſard meſme, abandonna enfin le métier, & pour faire voir qu'il étoit veritablement converti & pénitent, il voulut ſe faire Prêtre. En quoy il montra ſans doute qu'il avoit plus de devotion & de zele, que de ſcience & de lumiere: & qu'il connoiſſoit aſſez peu le veritable eſprit de l'Egliſe, qui n'a jamais propoſé le Sacerdoce, comme un état de Pénitence. De ſorte qu'à juger des choſes plus conformément aux Canons, Ronſard auroit peut-être mieux fait d'embraſſer l'état Religieux, puiſque les Monaſteres ſont faits pour les Pénitens.

Il ſemble pourtant que l'Egliſe ait ſouffert cet uſage, de donner la Prêtriſe aux Pecheurs Penitens dans ces derniers ſiecles: &

nous pouvons dire même que l'exemple de Ronſard n'a pas été unique pour les Poëtes laſcifs, qui changent de Stile & de Vie. Nous voions que Muret en fit autant que luy, & que ce fut même à la perſuaſion d'un celebre Jeſuite, appellé Bencius qui avoit été ſon Ecolier, & qui travailla ſi puiſſamment à ſa converſion, qu'il le trouva aſſez changé & aſſez affermi dans le bon chemin, pour le porter à la Prêtriſe (54). Bencius ne pouvoit paier à ſon Maître un honoraire plus utile, ni même plus convenable, par rapport à ſa Profeſſion. Du moins eſt-il bien contraire à celuy de Beze, qui pour récompenſer ſon Maître Melchior Volmar de l'avoir ôté du ſein de l'Egliſe Catholique, luy dedia ſes *Juvenilia* & le

a. Pere.

Le Pere Bernard ſe fit auſſi Prêtre ſeculier aprés avoir renoncé à la poëſie, mais ce n'étoit pas de la Poëſie laſcive ou galante, comme il paroit par les Poëſies diverſes que l'on garde Mſſ. de luy à Chalon ſur Saone.

54. V. Biblioth. Soc. J. per Alegamb. & Sotwel.

paia de galanterie & d'amourettes (55).

Nous pourrions alleguer encore l'exemple de Pontus de Thiard qui se retira de bonne heure du commerce malhonnête de cette espece de Poësie, & qui aiant vécu plus de 45. ans depuis se trouva en état d'en detourner plusieurs autres par ses actions, ses écrits de pieté, & ses remontrances, & de gouverner son Eglise avec édification. Philippes Desportes Abbé de Thiron & de Bonport renonça aussi aux Vers galants ausquels il opposa sur la fin de ses jours non seulement sa Paraphrase sur les Pseaumes, mais encore des Prieres & des Poësies Chrêtiennes. Il faut avoüer que sa Conversion fut un peu tardive, mais il faut considerer aussi qu'il étoit Ecclesiastique, & que

55. Ap. Melc. Adam in vit. Bezæ inter Calv. pag. 203.

quand les Gens de ſa profeſſion, ont une fois abandonné Dieu, il leur eſt ordinairement plus difficile de revenir qu'aux Laïcs. Nous pourrions en dire autant du fameux Docteur, Frere Lopé de Vega, Religieux Eſpagnol, le plus grand Comedien de la Terre, qui ne ſe défit peut-être pas entierement de ſes habitudes; mais qui tâcha du moins de les regler ou de les réformer par des ouvrages de pieté.

L'Italie qui ſemble être le ſejour naturel de la galanterie, auſſi bien que de la Poëſie, pourroit auſſi nous donner des exemples de ces changemens, & nous avons diverſes marques de converſion dans la conduite d'Anſaldo Ceba, Ottavio Rinuccini, & de pluſieurs autres qui ont tâché de pourvoir à leur ſureté de bonne heure, en ſe défaiſant d'une profeſſion ſi dangereuſe. Ce n'eſt pas que les goûts ne

Part. soient divers dans ce païs-là, & qu'on y aime si fort ces sortes de changemens. Nous en voions un exemple dans un celebre Evêque du Païs (c'est Paul Jove) qui n'a point fait difficulté de décharger son chagrin sur un Poëte d'Italie, nommé Gabriel Altilius, pour avoir voulu changer de vie & d'occupation, lors qu'il fut élevé à l'Episcopat. L'endroit est assez remarquable, pour meriter d'être rapporté icy en sa Langue. *Antistes factus à Musis per quas profecerat celeriter impudenterque discessit, magno hercle ingrati animi piaculo, nisi ad spem non injustæ veniæ ob id culpa tegeretur; quod ad sacras literas nequunquam ordinis oblitus tempestivè confugisset.* La bonne fortune d'Altilius luy inspira de se mettre à la lecture de l'Ecriture Sainte, & de se servir de ce pretexte pour couvrir sa faute. Sans cela l'Evêque de Nocere n'auroit pas excusé son confrere,

d'avoir quitté les Vers tendres & la galanterie. 2. Part.

La France n'a peut-être pas été moins feconde en Converſions miraculeuſes de Poëtes Pénitens : & ſans parler de ſaint Amant, & de tous ceux qu'on a vûs dans ces derniers tems convertis ſans en laiſſer des marques à la Poſterité ; ſans parler auſſi de ceux dont la converſion ſemble n'avoir été que paſſagere ou apparente, parmi leſquels on ne fait point difficulté de conter M. de Corneille, qui aprés avoir renoncé au Theatre & s'être mis à la Poëſie ſainte, ne laiſſa pas de retourner depuis à ſes premieres occupations : nous pouvons parmi les autres qui ont voulu nous édifier & nous rendre leur changement utile, propoſer M. Deſmarets de S. Sorlin, & M. de Brebeuf. Il faut avoüer que le premier n'a pû venir à bout d'éteindre en luy le feu Poëtique de

2e Part. l'Enthousiasme, mais au moins luy fit-il changer d'objet & de matiere en le transportant dans la devotion. Le second semble avoir eû plus d'autorité sur sa Muse, & tous ses feux paroissent si bien éteints dans ses Poësies Chrêtiennes, qu'il est fort aisé de voir que c'est un Brebeuf tout different du premier, & qu'il n'y a aucune dissimulation dans son changement. Je souhaiterois pouvoir ajoûter quelques exemples de nos Poëtes vivans, parce que je suis persuadé qu'ils seroient beaucoup plus touchans & plus propres à nous édifier; mais on ne s'étonnera pas qu'ils soient si rares, si l'on fait reflexion sur la reforme qui s'insinuë insensiblement dans l'art de faire des Vers lascifs, & dans la licence qui a regné jusqu'icy sur la galanterie. Comme il n'y a point de fonds à faire sur M. de la Fontaine aprés l'avoir vû manquer à

sa parole ; il ne se presente main- 2. Part.
tenant à mon esprit point d'autre exemple de conversion que celui de M. Menage. Quoique ce Poëte ne se soit jamais abandonné aux obscenitez grossieres ni aux saletez brutales dont tant d'autres semblent avoir fait leurs delices ; quoiqu'il soit toûjours demeuré dans les termes d'une galanterie delicate & d'une passion spirituelle, si l'on peut user de cette expression : il n'a point laissé de témoigner beaucoup de bonne volonté pour changer sa maniere de vivre & d'écrire. Il en a fait même une *componction* à Dieu en Langue Italienne, où il témoigne en termes tout-à-fait touchans reconnoître ses fautes ; il condamne ses engagemens, & sur tout l'infidelité avec laquelle il dit qu'il avoit abandonné Dieu pour Philis ; il pleure avec des gemissemens & des soupirs mêlez de sanglots ce qu'il appelle ses desor-

2. Part. dres, & il s'en accuſe de la meilleure grace du monde. Car quoiqu'il ne pretende nullement s'excuſer, il eſpere que Dieu aura pourtant la bonté de l'excuſer d'autant plus volontiers, que ce divin Createur ſembloit avoir contribué à le faire tomber dans le piege *en créant ſa Philis ſi belle & ſi aimable* (56). C'eſt franchement vouloir nous perſuader que Dieu eſt un peu cauſe du mal dont il s'accuſe, & un trait ſi peu attendu nous fait aſſez connoître combien les Poëtes que le zele emporte, ſont quelquefois dignes de compaſſion, & combien ils ont beſoin d'indulgence dans leurs meilleures intentions comme dans les plus mauvaiſes.

Quoiqu'il ſoit aſſez difficile de

56. Il ſig. Egid. Menagio nella Criſtiana compunzione, Madrigale XIX. à carte 306. dell'edizion. dell'ann. 1680.

bien juger de l'efficace de nos prieres par les differens effets qu'il plaît à Dieu de leur donner, nous pouvons dire sans temerité, que M. Menage n'avoit pas trouvé le veritable moyen de fléchir la colere de Dieu, & d'interesser encore si tôt sa misericorde en sa faveur. Du moins voions-nous qu'il est retourné à ses premieres habitudes peu de tems aprés avoir formé sa composition Chrêtienne, & qu'il est retombé dans les mêmes engagemens qu'il nous avoit dépeints comme fort criminels. C'est ce qu'il nous apprend luy-même dans une Elegie Latine, où le repentir l'aiant repris une seconde fois, il témoigne « pour ce coup être entierement « converti (57), se trouvant « chargé d'une nouvelle confu- « sion de voir que sa vieillesse n'é- « 2. Paral.

57. Ægid. Menag. Elegia XIII. pag. 561 ejusd. editionis septim.

2. Part. » toit pas moins embaraſſée dans
» ce commerce que l'avoit été ſa
» jeuneſſe. Il demande enſuitte
» à ſon Evêque, au medecin de
» ſon ame, qu'il le reduiſe en pé-
» nitence, qu'il le mette dans le
» ſac & ſous la cendre, qu'il luy
» ordonne des jeûnes, des diſci-
» plines, & tout ce qu'il voudra,
» qu'il eſt préparé à tout. On s'i-
magineroit peut-être que M. Menage a fait des crimes énormes, parce que ſon humilité luy fait demander d'être confondu parmi les Scelerats. Cependant M. Menage a toûjours mené une vie irreprochable aux yeux des hommes, il a toûjours vêcu avec honneur, & lui-même, tout abandonné qu'il eſt à la componction de ſon cœur, n'eſt pas aſſez hardi pour oſer dire qu'il ait jamais fait d'autre mal en public que celui d'avoir fait des Vers trop libres & trop galants, & d'avoir contrefait l'Amant. C'eſt

donc

donc de ſes vers dont il s'accuſe, 1. Part.
& dont il veut faire penitence ; *jugeant* avec toutes les perſonnes judicieuſes que ce ne ſont pas toûjours les pieces les plus diſſoluës qui corrrompent davantage les mœurs, ſoit parce qu'on eſt en garde contre le poiſon qu'elles preſentent à découvert, ſoit parce qu'il n'y a que ceux qui ſont déja corrompus qui les liſent : mais que celles qui renferment le poiſon ſous des expreſſions chaſtes & innocentes, ſont beaucoup plus dangereuſes. De ſorte que ſi depuis cette declaration publique M. Menage eſt encore retombé dans ſes anciennes habitudes, qui eſt ce qui aura le cœur aſſez dur pour n'être point touché de la foibleſſe de l'homme, lorſqu'elle ſe découvre ſans momerie ?

XVII.

Ces grands exemples nous font assez connoître que les Poëtes qui ont été persuadez que leur profession ne les dispensoit pas de joindre les vertus Chrestiennes avec la qualité d'honnête homme, n'ont pas crû que la licence ou même la simple galanterie dans les Vers pust subsister avec les maximes de l'Evangile.

Mais nous en voions plusieurs qui portant leurs vuës encore plus loin, & considerant la nature de la Poësie en elle même, n'ont pas jugé qu'elle dût entrer dans les dernieres occupations d'un honnête homme, quelque honneste & quelque serieuse qu'elle puisse estre. Ils estiment que quand elle est reglée & conduite par les regles de la Sageſſe, elle peut bien faire l'ornement de la jeuneſſe qu'il y a meſme

un certain âge d'homme auquel 1. Pan.
elle n'eſt pas toûjours malſéante: *mais* qu'elle ne peut point faire honneur à la vieilleſſe; & qu'un homme ne doit pas eſperer de vivre honorablement dans l'eſprit de la Poſterité, dés qu'il ſonge à mourir Poëte.

J'aurois mauvaiſe raiſon d'attribuer ce ſentiment aux Païens, puis que ceux d'entr'eux qui ont merité & porté la qualité de Poëtes, ne ſe ſont jamais aviſez de s'en défaire. Il eſt plus rare meſme, de trouver parmi eux des exemples de ceux qui ont paſſé de l'occupation de la Poëſie à quelqu'autre Profeſſion, qu'il ne l'eſt d'en trouver de ceux qui ont quitté leurs premieres Profeſſions, pour ſe donner à la Poëſie, & pour y finir leurs jours. Je doute auſſi, que l'on ait été dans cette opinion durant les premiers ſiecles de l'Egliſe, qui ont porté des Poëtes; & ſi nous voions d'un

2. Part. côté que saint Sidoine Apollinaire, renonça à la Poësie, dés qu'il fut fait Evesque de Clermont : de l'autre nous pouvons dire, que saint Gregoire de Nazianze ne commença proprement à se faire Poëte tout de bon, qu'aprés s'estre démis de l'Archevesché de Constantinople, & qu'il voulut mourir, pour ainsi dire, entre les bras de sa Muse.

Mais comme dans ces derniers siecles, la race des Poëtes s'est prodigieusement multipliée, le desir de se tirer de la masse des méchans Poëtes, qui veulent faire éternellement des Vers, a fait remarquer aux autres que la Poësie à sa saison dans la vie de l'homme, & qu'elle n'est pas de tous les âges, qu'elle ne s'entretient & ne se nourrit ordinairement que du feu & des boüillons de la jeunesse. De sorte que cette raison jointe à celle de la bienséance

a porté les plus judicieux de ceux d'entr'eux, qui ont pû arriver jusqu'à la vieilleſſe, ce qui eſt aſſez rare aux bons Poëtes, à finir l'exercice des Vers à cet âge, pour mieux conſerver la réputation que leur avoient acquiſe ceux qu'ils avoient compoſez dans la vigueur de leur jeuneſſe. C'eſt d'eux que nous apprenons, que l'*Apollon des Poëtes, qui eſt toûjours blond*, ſelon leur langage, *ne veut point couronner les cheveux gris; que les Muſes toûjours jeunes n'ont point de tendreſſes pour les vieux barbons, qui ont la folie de vouloir les careſſer.* 1. Part. Juvenes Chorus ille Sororum diligit, & ſurdâ deſpicit aure Senes. Frondibus æ ernis canos ornare capillos ipſe fugit flavis pulcer Apollo comis. Mé-nag.

C'eſt auſſi ce qu'avoit éprouvé Joſeph Scaliger, qui s'excuſe à M. de Peireſc, de ne pouvoir luy envoier des Vers qu'il luy demandoit, ſur ce que les Muſes le voiant ſur l'âge, luy avoient tourné le dos & l'avoient congedié du Par-

à Mart. naſſe (58): & M. Menage nous apprend (59) qu'il a connu un Poëte qui étoit l'admiration de la France en ſa jeuneſſe, & qui en eſt devenu la fable & la riſée, pour avoir continué de faire des Vers dans ſa vieilleſſe.

Je ne ſçay ſi cet exemple auroit fait peur à M. Menage, mais il eſt conſtant que la perſuaſion où il a été ſur ce point, luy a fait prendre des meſures ſemblables à celles des perſonnes judicieuſes. Il y a trente
Mars 1652. quatre ans qu'il s'eſt conſideré comme un vieillard, & qu'il a renoncé à la Poëſie en cette qualité, parce, dit-il, que c'eſt une choſe honteuſe à un vieillard d'être Poëte (60).

58 Joſ. Scalig. Epiſt. ad Peireſc. & Gaſſend. de vita Peireſc.
Puellas ex Helicone ſe ut ſeneſcentem averſatas.
59 Menag. Eleg. 10. ad Sorberium. p. 52.
60 Poëm. Lat. edit. 1652. in 4. pag. 74.

a. Patet.

Dum mihi fervebat juvenili in corpore Sanguis,
Et decuit, numeris luſimus innumeris.
Turpe Senex Vates, *Senior plectrumque, lyramque,*
Cateraque hic pono ludicra: Muſa vale.

Cependant, il eſt retourné depuis ce temps là ſur le Parnaſſe, & plûtôt que de ſoupçonner un honnête homme d'infidelité dans ſa promeſſe, il vaut mieux croire qu'il eſt rajeuni, & qu'il eſt rentré par ce moien dans la puiſſance de faire des Vers comme auparavant. C'eſt à ſon Medecin à nous dire, ſi ce renouvellement d'âge luy eſt arrivé par le miracle de la transfuſion, ou par quelques drogues ſecrétes que ſa Muſe luy auroit données, comme la Venitienne fit à Guillaume Poſtel, ou plûtôt, pour parler ſelon

5. Part. les Poëtes & ſelon M. Menage même (61), comme l'ancienne Medée fit à pluſieurs perſonnes qu'elle rétablit dans leur premiere jeuneſſe. Quoiqu'il en ſoit, le remede n'a point empêché M. Menage de retomber dans une ſeconde vieilleſſe dont il ſe plaint à M. de Sorbiere qui luy demandoit des Vers.

- - - Nos poſcere deſine verſus,
Luſtra decem Muſas eripuere mihi.

Le voila encore une fois privé de la preſence & du ſecours des Muſes & d'Apollon, quoi qu'il n'eût alors que cinquante ans: mais parce qu'il n'a rien promis cette ſeconde fois, il a pû, ſans manquer à ſa parole, faire autant de Vers qu'il a voulu, ſans l'inſpiration d'Apollon, ſans l'aſ-

61 Eleg. 10. ad font. Borbon.

ſiſſance des Muſes, & ſans ce feu Poëtique dont il s'étoit trouvé dépourvû dés ſa premiere vieilleſſe. Et comme en cet état la Verſification eſt un mêtier gênant & fort ſterile, il s'eſt trouvé dix ans aprés dans un nouveau dégoût pour les Vers, qui ſembloit augmenter avec l'âge, depuis que les Muſes luy avoient tourné le dos. Il a donc fallu de nouvelles plaintes pour nous faire connoître ſon déplaiſir & ſa confuſion (62). 2. Part.

Ah pudet annorum! mihi ſexageſima meſſis
Inſtat, & infecit cana ſenecta comas.
Et mea non unquam nugari deſtit ætas
Et nondum ludus deſeruique jocos.
Pœnitet actorum.

62 Eleg. 13. pag. 56.

2. Part. Depuis cette confeſſion, il s'eſt écoulé encore quatorze ou quinze ans, qui n'ont ſervi à M. Menage, que pour nous donner de temps en temps des preuves de l'inconſtance & de la fragilité humaine, & pour faire revivre les exemples de la vieilleſſe de Silius Italicus, de Baptiſte Mantoüan, de Jerôme Fracaſtor, de Jean Salmon ou Salmonius Macrinus, de Jean Dorat ou Auratus, & de quelques autres qui ont voulu joüir des privileges de leur jeuneſſe dans l'arriere-ſaiſon. Quelque choſe qu'on en puiſſe dire, il faut convenir que c'eſt toûjours une eſpece de ſervice que M. Menage rend à la Poëſie Latine, de vouloir tenir bon juſqu'à la fin, voiant lâcher le pied à la plûpart des excellens Poëtes qui nous reſtent aujourd'huy en cette Langue, & qui ſous pretexte de ſe faire une réputation plus ſolide, n'ont pas

le courage de porter la qualité de Poëtes jusqu'au dernier soûpir. 2. Part.

XVIII.

Ce que j'ay remarqué jusqu'ici regarde particulierement l'alteration que l'esprit de la veritable Poësie a soufferte depuis son origine & sa premiere institution, & plus encore parmi les Modernes que parmi les Anciens. Mais je ne puis me dispenser de parler encore d'un autre abus moins ancien qui l'a fait degenerer de sa premiere simplicité, & qui semble avoir donné atteinte à sa constitution & même à sa nature. Cette simplicité ancienne consistoit principalement dans une beauté naturelle, ennemie des ornemens étrangers, elle étoit toûjours soûtenuë, de la force, de la grandeur, & de la Noblesse dans les pensées & dans les expressions, ou accom-

pagnée de la douceur, de la naïveté & particulierement de ce qu'on appelle *Urbanité* : en un mot l'affectation n'étoit pas en uſage pour elle.

On ne connoiſſoit point d'autre artifice que celuy qui conſiſte dans les Genres differents mais ſimples de la Poëſie, qui prenoient leurs noms, ſoit des Auteurs qui les avoient inventez, ſoit des matieres auſquelles on les avoit appliquez d'abord, ſoit enfin de leurs meſures & de leurs pieds.

Cet heureux état, au moins en ce qui concernoit la Poëſie Latine, ſubſiſta juſqu'à la fin du ſiecle d'Auguſte, & l'on peut placer le premier point de la révolution pour la Poëſie, comme pour la Langue, au regne de Caligula & de Claudius. Ce fut dés lors que le bon goût fit place à l'amour des ſubtilitez, à la paſſion de n'écrire & ne parler plus

que par Sentences, de ne finir que par des pointes, & de n'employer que le grand ſtile pour toutes ſortes de ſujets. 1. Part.

Toutes ces affectations, qui ne laiſſoient pas d'être accompagnées de la ſolidité de beaucoup de bonnes choſes, occuperent les plus beaux Eſprits & les premiers Ecrivains de l'Empire comme les derniers, durant l'eſpace de prés d'un ſiecle; Mais on vit ce ſecond état dégénerer encore dés le temps d'Adrien & des Antonins. Les Eſprits ſe corrompirent ou diminuerent avec la Langue, & les Poëtes ſe trouvant enveloppez dans la diſgrace commune, ne ſongerent plus qu'à ſe ſignaler, par tout ce qu'ils pouvoient s'imaginer d'extraordinaire & de ſurprenant; & à éviter ſur toutes choſes, tout ce qui pouvoit être trop commun. Il paroît même qu'ils ſe ſentirent plus que les autres

1. Part. Ecrivains de la corruption generale, & qu'ils eurent moins de part au sens commun, que la Nature n'a point laissé de distribuer aux autres dans les siecles même les plus infortunez. Moins ils se trouverent pourvûs du jugement & de ce sens commun, plus ils tâcherent de se distinguer d'ailleurs par des inventions nouvelles, qui penserent ruiner les regles du veritable Art Poëtique.

C'est ce qui a produit dans le monde toutes les fausses subtilitez, toutes les manieres artificieuses de composer des Vers, & tous les jeux ridicules qu'on a introduits touchant les mots. De-là on a vû naître comme des avortons de l'Art, divers fruits de la foiblesse du cerveau humain, tels que sont les *Acrostiches*, les *Acro-mono syllabiques*, les *Enigmes*, les *Isolectiques* ou *Correlatifs*, es *Anagrammes*, les *Alphabets*, les *Anastrophes* ou *Cancrins* ou *Pa-*

lindromes, les *Anguinées* ou *Serpentins*, les *Centons*, les *Chronoſtiches*, les *Echos*, les *Cubiques & quarrez*, les *Symphoniaques* ou *Concordans*, les *Logogriphes*, les *Mnemoniques*, les *Paromœes* ou *Tautogrammatiques* dont les mots commencent par la même Lettre, les *Protées*, les *Philomeliſmes*, les *Euthyſylloges*, les *Paralleles*, les *Rimes*, les Vers *Leonins*, & diverſes autres nouveautez dont la belle Antiquité n'avoit preſque jamais ouy parler. 2. Part.

C'eſt peut-être par un effet du même goût qu'on a introduit tant de figures qu'on a données aux pieces de Vers, & qu'on a vû paroître des *Chœurs* Poëtiques, des *Ailes*, *des Oeufs*, des *Autels*, des *Trônes*, des *Spheres*, des *Verres & des Calices*, des *Croix* ou *Iſogrammes*, des *Fuſeaux*, *des jeux d'Orgues*, des *Haches*, des *Scies*, des *Rateaux*, des *Pyramides*, des *Colommes*, des *Triangles*, des *Glo-*

L'Autel, L'œuf, les Ailes & la Hache, de Simmias & de Doſiade de Rhode, ſont pourtant aſſez anciens.

bes, des *Cubes*, *des Trepieds*, des *Tours*, *des Horloges d'eau & de ſable*, des *bonnets*, des *chapeaux*, & d'autres formes dont on a laiſſé l'uſage aux enfans, depuis qu'on a tâché de rentrer dans le goût des Anciens.

Mais de toutes ces badineries on n'en voit pas qui aient regné plus univerſellement & dont on ſe ſoit encore moins défait juſqu'à preſent que les *Alluſions ſur les mots*. Ce ragoût que l'on a trouvé dans la rencontre des noms, & dans la recherche des pointes & des ſubtilitez que fait naître leur conſonance ou leur reſſemblance, eſt ſelon les Critiques un des principaux effets de la corruption du veritable Art de la Poëſie, & en même-temps une marque de la petiteſſe du genie de ceux qui les emploient & qui en font le fondement de leurs Poëſies. Et toutes les perſonnes à qui il eſt reſté quelque

goût pour les bonnes choſes, n'ont pû s'empêcher de conſiderer de tout temps, comme des ridicules & des impertinents ces Poëtes qui ont prétendu tirer des conſequences de la ſignification des noms, & en faire paſſer le ſens des choſes aux perſonnes qui les ont portez. 1. Part.

On a été même ſi delicat ſur ce point dans l'Antiquité, que quand il échappoit quelque choſe d'approchant à un Poëte, les Critiques ne manquoient pas de le remarquer à la confuſion du Poëte, ainſi qu'il paroît par la maniere dont Quintilien blâme Eurypïde de l'Alluſion froide & inſipide qu'il fait faire à Etheocle, ſur le nom de ſon frere *Polynices* dans la Tragedie des Pheniciennes, & comme avoit fait avant luy Eſchyle dans celle des ſept chefs devant Thebes. Mais quand même Quintilien ne ſe ſeroit pas aviſé de cenſurer ces πολυνείκους.

3e Part. Anciens pour ces baſſeſſes, leur exemple ne pourroit ſervir de rien pour excuſer & moins encore pour autoriſer ceux qui ſont venus aprés eux dans de ſemblables libertez, parce que ces Anciens ne les font faire que par des gens qui ne ſont pas raiſonnables, ou qui ſont aveuglez par la paſſion ou le deſir de la vengeance, ou par des femmes qui ſe chantent injure, comme lorſqu'Hecube dans les Troades d'Eurypide tire l'étymologie du nom de Venus de celuy qui marque la folie.

Application d'exemples. Ainſi ces badineries regardent ſeulement les perſonnages du Drame, au caractere deſquels elles conviennent, ſans retomber ſur la perſonne du Poëte, comme elles ſont lors que le Poëte les fait de luy-même & en ſon nom, ce qui arrive dans toutes ſortes de pieces de Poëſie, hors celles du genre Dramatique.

Auſſi les Critiques preten-

dent-ils n'avoir découvert aucun vestige de cet abus dans les Poëtes Grecs, * ni meſme dans les Latins juſqu'au cinquiéme ſiécle de l'Egliſe. C'eſt ce que Barthius ne fait point difficulté d'aſſurer de tous les Latins juſqu'à Auſone & Claudien : & quoique Scipion, Pompée, Caton, Auguſte, Domitien, Theodoſe, Gratien, Valentinien & Honorius aient porté des noms d'une ſignification fort heureuſe, neanmoins on n'a point remarqué que leurs Flateurs qui ont cherché tous les ſujets imaginables pour les loüer, ſe ſoient aviſez de tirer le moindre avantage du ſens qu'ils auroient pû exprimer de l'étymologie de ces noms. (63).

2. Part.

* sur tout à l'égard des Noms qui ne ſont pas faits exprés pour les perſonnes.

D'un autre côté nous pouvons

63. Gaſpar Barthius Adverſar. lib. 57. cap. 11. col. 2699. 2700. Petr. Victorius variar. Lection. lib. 36. cap. 24. pag. 202. 203.

F. Parr. dire que tant que la Poëſie a pû ſubſiſter avec quelque honneur dans la Republique ou dans l'Empire, les noms les plus propres à la riſée ou à la médiſance ont été en ſeureté ; & que les Poëtes les plus mordans n'ont jamais crû devoir faire entrer dans leurs Vers aucunes alluſions aux noms de leurs ennemis, quelque avantage qu'ils trouvaſſent dans leur ſignification (64). C'eſt pourquoi nous ne voions pas qu'on ait fait la moindre difficulté de porter les noms de Furius Bibaculus, Porcius Latro, Verres, Suillius, Vitellius, Caninius, Catulus, Aſinius, Brutus, Beſtia, Lurco, Bubulcus, Ruſticus, Servius, Turpilius, Tyrannus : & que ceux qui les ont portez aient ja-

64 Cela ne regarde point la liberté que les Rieurs ſe ſont toujours donnée de forger des ſobriquets & des brocards, comme *Caldius Biberius Mero* ſur *Claudius Tiberius Nero* &c.

mais rien apprehendé de la brutalité & de l'insolence des Poëtes de leurs tems qui ont fait des vers contr'eux. 2. Part.

Mais l'esprit de la veritable Poësie s'étant éteint avec celuy de Claudien selon les Critiques, ceux qui ont tâché dans la suitte des Siécles d'en retracer l'ombre, semblent s'étre attachez particulierement aux jeux des mots, aux allusions des noms, à leurs rencontres, & souvent aussi à leurs étymologies, n'ayant rien de plus solide à employer dans leurs Vers.

C'est ce qu'on a reproché même aux meilleurs d'entr'eux & particulierement à Sidoine Apollinaire qui est tout rempli de ces froides allusions, à Ennodius de Pavie, à Fortunat de Poitiers, à Coripe Africain, à Henry d'Auxerre, à Gunthere, à Galther ou Gautier, à Jean d'Hantwile, à Alain de l'Isle, à Joseph de

2. Part. Devona, & generalement à tous ceux qui ont tâché de se mettre au dessus de la lie des Versificateurs. L'état de la Poësie ne pouvoit être plus humilié ni plus cruellement deshonoré qu'entre les mains de ces Poëtes sauvages qui l'ont tenuë dans les fers par leurs allusions de mots & leurs rimes Leonines, durant les sept ou huit Siècles que l'ignorance & la barbarie ont regné sur la Republique des Lettres. Mais depuis qu'on a trouvé le moyen de faire revenir l'esprit des Anciens dans ces derniers Siecles, un des premiers soins de ceux que la Providence avoit destinez pour rétablir les Lettres a été de décrasser la Poësie, & de la debarasser de la bagatelle. On ne peut pas nier qu'ils n'aient fort heureusement travaillé à ce grand Ouvrage, & tant d'illustres Poëtes qui ont paru depuis Petrarque jusqu'à nous en ont donné des

preuves auſquelles il n'y a point de replique. Nous ſommes pourtant obligez de reconnoître que tous leurs efforts n'ont point été capables d'exterminer entierement la race de ces Poëtes ſauvages, dont les deſcendans s'étant multipliez juſqu'à nôtre tems, ont toûjours continué de faire impunément, je ne dis pas ſeulement des Enigmes & des Acroſtiches, mais des Anagrammes, des Alluſions ſur les noms & d'autres ſubtilitez pueriles que les Maîtres de l'Art n'ōt jugées tolerables que dans les Colleges pour donner durant quelques mois la torture aux petits Ecoliers dont on veut exercer les eſprits ; ou pour ſervir d'amuſement aux Pedans qui en font leurs delices, comme nous l'apprenons de M. Menage dans la vie de Garguille Mamourre (65). 2. Part.

65. Ægid. Menag. vit. Garg. Mam. pag. 15. 16. item pag. 37.

XIX.

J'aurois été tenté de faire icy une exception en faveur de ces Poëtes qui ont jugé à propos de rechercher mon nom, & son étymologie pour en retirer du sens, & pour fournir de la matiere aux allusions Poëtiques & aux *jeux d'esprit* dont ils nous ont divertis dans leurs Vers: mais je ne puis pas ne les pas abandonner à la regle generale.

Quoique tout le monde jusqu'aux Poëtes même, soit tres persuadé qu'il n'y a rien d'essentiel pour nous, ni rien qui nous regarde en particulier dans la signification des noms héreditaires que nous avons reçûs de nos Peres, & eux de leurs Ancestres: les Faiseurs de vers n'ont pas coûtume d'entrer dans ces considerations quand ils veulent loüer ou injurier quelqu'un par cet

cet endroit, & parce qu'ils veu- 2. Part.
lent trouver du ſens dans ces noms à quelque prix que ce ſoit, ils ſont obligez de recourir à l'étymologie & de remonter à leur Origine.

Celuy qui m'eſt échû ne meritoit pas d'être connu d'eux, & ils ont fait voir effectivement qu'ils ne le connoiſſoient pas, lorſqu'ils ont pretendu le tirer de l'obſcurité dans laquelle j'avois tâché de le retenir. Mais puiſqu'il s'agit de divertir encore une fois le Public, il faut les tirer eux-mêmes de la plaiſante erreur où ils ſe ſont precipitez par la paſſion dereglée qu'ils ont euë de me rendre un ſervice qu'on n'exigeoit pas d'eux. Il auroit donc été bon pour leur deſſein qu'ils euſſent ſçû que ce nom qu'ils ont voulu mettre en queſtion, ne marque autre choſe qu'*une couleur* qui ne peut être inconnuë qu'à des aveugles. L'Origine n'en eſt

2. Part pas trop obſcure, & ſans l'aller chercher parmi les premiers Egyptiens du tems de Pharaon, comme ont fait quelques Sçavans, il ſuffit de la mettre chez les Grecs, au danger de luy faire perdre quelque choſe de ſon antiquité, & de dire avec M. Menage dans ſes Origines Italiennes & Françoiſes (66) que du Grec » Βαῖον vient le Latin *Badius*, » puis les diminutifs *Badiolus*, » *Badioletus*, d'où vient le François » *Baillet*. On pourroit ajoûter même ſans rien diminuer de la verité de cette etymologie de M. Menage, que ce mot eſt de ces noms heureux qui n'ont pas pour une ſeule origine, puiſqu'on luy en a trouvé encore une autre qui n'eſt peut-être pas moins ancienne dans la Langue Grecque, & qu'Homere s'en eſt ſervi dans la ſignification des

66 Origines Italiennes de M. Menage p. 106. Voyez auſſi ſes Origines Françoiſes.

choſes qui avoient la meſme couleur (67). Du Grec βάλιος dont il ſe ſert eſt venu le Latin *Balius*: de-là s'eſt formé le diminutif *Baliolus* qui a été emploié par Plaute, pour marquer un homme de la couleur dont il s'agit (68): delà eſt venu auſſi le ſecond diminutif *Balioletus* & par ſincope *Balietus*, qui eſt le nom dont M. de Thou s'eſt ſervi dans ſon Hiſtoire (69) pour nommer un celebre Preſident du Parlement de Paris.* Mais pour ne point multiplier nos idées ſans neceſſité, on peut ſoûtenir avec Voſſius (70) que *Badius* & *Balius*, & par conſequent *Badioletus*, *Balioletus*, *Balietus* & *Baillet*, viennent tous d'une même ſource, & qu'ils

2. Part.

* René Baillet.

67 Homeri Iliad. π.
68 Plaut. comœd. Pœnul. Act. 5. Scen. 5.
69 Jac. Aug. Thuan. Hiſtor. ſui temp. ad ann. 1559.
70 Etymologie Ling. Lat. pag. 60. Col. 2.

2. Part. doivent leur extraction au mot de Baïs, comme cet Auteur le fait voir avec assez d'étenduë dans son Etymologicon de la Langue Latine.

Je n'ay aucun besoin de l'autorité de tous ces Sçavans hommes (71) pour tourner en ridicule ces Poëtes qui ont pretendu faire des vers sur mon nom sans le connoître, & celle de M. Menage seul est plusque suffisante pour confondre leur addresse & faire voir l'inutilité de leurs efforts, quand ils auroient été renforcez de M. Menage même.

C'est à l'Inventeur de *Baiuletus*, c'est-à-dire, du spectre aprés lequel ils ont couru, qu'ils ont obligation de la matiere de leurs Vers. C'est aussi à luy, quel qu'il puisse être, qu'il faut opposer M. Menage. Quoiqu'il ne faille pas

71 ausquels on peut ajoûter Nicod, Monet, & les Compilateurs du Calepin.

trop approfondir la difference qui paroîtroit d'abord entre ces deux Perſonnages, il faut tâcher de les diſtinguer au moins mentalement, pour ne les pas confondre tellement enſemble, que ſi l'un s'aviſoit de dementir l'autre, le démenti ne retombaſt ſur les deux enſemble comme ſur une même perſonne. M. Menage peut convaincre d'ignorance & de puerilité l'inventeur *du Baiuletus* non ſeulement par l'étymologie veritable qu'il vient de nous donner du nom dont il s'agit, mais encore par celle qu'il a donnée ailleurs de la Marote de nos faiſeurs de Vers. J'appelle ainſi leur *Baiuletus* qui deſcend en droite ligne de *Ba'ulus*, lequel ſelon M. Menage & les autres Sçavans (72) ſignifie *Baillif* ou *Bailly*, 2. Part.

72 M. Menage dans ſes Origines, M. Du Cange dans ſon Gloſſaire & les autres.

2. Part. dont la signification n'a pas le moindre rapport avec celle de mon nom. De sorte que les Faiseurs de Vers pour avoir peut-être eû trop bonne opinion de leur nouvel Etymologiste, m'ont laissé aller en paix, & m'ont abandonné pour se jetter sur un Fantôme, & pour exercer toutes leurs facultez Poëtiques dans les allusions que le mot de *Baculus* leur a donné lieu de faire sur les fonctions des Crocheteurs, que leur imprudence leur a fait attribuer fort mal à propos à tous les *Baillifs* du Royaume, ou à quelqu'un de ceux qui portent le nom de *Bailly*.

L'ambiguité ou la proximité des noms a trompé le Devin pour cette fois, & celuy à qui M. de Balzac donne une *Faculté divinatrice* pour l'Etymologie (73)

73 Le P. Bouhours dans ses Remarques. M. Menage tom. 2. des Observat. sur la Langue Françoise. pag. 595.

n'étoit peut-être pas pour lors sur 2. Part.
son trepied ; peut-être aussi pourroit-il bien avoir reçû l'inspiration de travers, & sans s'y être preparé. Je ne sçay au reste dans quelle vuë l'Auteur du Songe *Asinus in Parnasso* a pretendu nous faire connoître ce Devin d'Etymologies : ni par quel motif il a fait l'injure à M. Menage de vouloir le faire passer dans le monde pour ce Devin, à qui il attribuë la faculté d'interpreter les Songes, en luy demandant l'explication du sien (74) qu'il n'a pû sans doute esperer de luy, que par la force du mot & l'anagramme du *Bajuletus*. Mais ce Poëte n'a peut-être pas fait reflexion, en faisant son Songe, qu'il y a bien de l'indiscretion à loüer M. Menage d'une qualité qu'il avoit autrefois tant blâmée dans la personne du fameux

74 *Tu Somniorum scitus interpres*, &c.

2. Part. Pedant-Paraſite Mommor (75), & qui avoit fait voir apres Artemidore, qu'il n'eſt rien de plus ridicule & de plus impertinent, que d'*interpreter les Songes par les Anagrammes & par l'explication des noms propres.*

Ou les Allusions ſur les mots.

XX.

Quoiqu'il en ſoit, nos faiſeurs de Vers ont reconnu à la fin qu'on les avoit trompez dans l'Etymologie du nom, ſur lequel ils ont voulu égaïer leurs caprices. Ils peuvent auſſi reconnoître, que quand ils auroient rencontré juſte ſur ce point, c'eſt tout ce qu'ils auroient pû faire, que de parvenir enfin à la gloire de ces Poëtes ſauvages, dont j'ay parlé plus haut, qui mettoient

75 Ægid. Menag. de Vit. Gargil. Mamurr. pag. 37. item Artemidor. Oneirocritic. lib. 4. cap. 25. ex eod.

toute leur induſtrie dans les allu- 2. Part.
ſions & les jeux ſur les mots, dans les myſteres & les conſequences qu'ils tiroient des noms qui n'en avoient point, & qui n'avoient été formez que par le hazard.

Mais on ſe tromperoit de croire, que les Poëtes puſſent jamais ſe diſpoſer en qualité de Poëtes, à faire un bon uſage de la confuſion que leurs fautes pourroient leur produire; & qu'ils vouluſſent revenir de leurs égarements avec autant de bonne foy qu'on en trouve dans les Ecrivains des autres Profeſſions. Ainſi, loin de rien attendre de leur part de ce côté-là, il faut me réſoudre au contraire à leur entendre dire, que ſi les Poëtes ont le Privilege de renverſer l'ordre de la Nature, & d'alterer toutes ſortes de veritez, ils prétendent à plus forte raiſon avoir celuy de changer les noms de ceux dont ils parlent, pour ſe conſerver dans la liber-

2. Part. té qu'ils ont de tout dire impunément.

Ils ſe vantent de ſuivre en ce point les traces des Anciens, & de pouvoir nous donner des exemples du changement des noms des perſonnes, non ſeulement dans les Eclogues de Virgile ; mais encore dans Horace, Catulle, Tibulle, Properre, Ovide & particulierement dans Martial : & ils ont raiſon de nous propoſer cette conduite dans ces Anciens, comme un effet de leur diſcretion, parce qu'ils ne vouloient point expoſer l'honneur ou la réputation des perſonnes dont ils ſouhaittoient de dire leurs ſentimens avec toute liberté. C'eſt ainſi qu'Horace a changé celuy de Gratidia en *Canidia*., Tibulle celuy de Plautia en *Delia*, Catulle celuy de Clodia en *Leſbia*, Properce celuy d'Hoſtia en *Cynthia*, Cornelius Gallus celuy de

Cytheris en *Lycoris*, &c. Mais ces Anciens qui avoient le goût épuré, ne s'aviſoient pas de rafiner ſur le ſens de ces mots qu'ils donnoient aux perſonnes, ni de chercher des alluſions ſur ces nouveaux noms de leur invention, qui n'avoient aucun rapport neceſſaire aux qualitez de l'eſprit ou du corps. Je ne croirois pas même que nos méchans Poëtes fuſſent bien fondez ſur l'autorité des Poëtes Modernes, qui ont eu tant ſoit peu de réputation, quoique ceux ci ſemblent être un peu dégenerez de cette ſimplicité ancienne, qui ſe pratiquoit dans le changement des noms, & qu'ils aient eu quelquefois recours aux Anagrammes pour cacher les veritables noms. Et je ne vois pas comment ils pourroient abuſer des exemples de Malherbe, qui a changé le nom de Madame Renée en celuy de *Nerée*; de Du Bellay, qui a chan- 2. Part.

2. Part. gé celuy de Madame Viole, en celuy d'*Olive*, de M. Menage. qui a expliqué celuy de Mademoiſelle de la Vergne par celuy de *Laverna* : du moins ne doivent-ils pas ſoupçonner ce dernier d'avoir jamais voulu faire alluſion à la Deeſſe des voleurs, lors qu'il a voulu honorer la vertu, la ſcience, & toutes les qualitez de l'eſprit & du corps, qu'il a rencontrées dans une perſonne des plus accomplies du Royaume.

Mais tous ces grands exemples ne ſont pas capables de reformer ceux qui prétendent ne devoir ſuivre que leur imagination & leur paſſion. Comme ils nous obligent de les diſtinguer des bons Poëtes, en ce qu'ils portent la licence Poëtique non ſeulement au de-là des bornes de la verité comme ceux-ci, mais encore au de-là des regles de la juſtice : que puis-je attendre autre choſe d'eux, aprés qu'ils au-

ront vû le Recueïl que je publie 2. Parti
preſentement, ſinon de leur voir changer tout ce qui me regarde, juſqu'à mes mœurs & à ma nature, dans les Vers qu'ils me préparent peut-être pour la ſuitte? Il faut donc me diſpoſer à reſſentir les effets les plus bizarres de leur humeur capricieuſe, de leur chagrin, & de leur Muſe vindicative.

Certainement, je m'expoſerois moy-même à la riſée publique, ſi j'avois la ſimplicité, d'eſperer autre choſe d'une *Nation farouche (76) qui prend feu ſi aiſément*, ſelon l'expreſſion d'Horace & de M. Deſpreaux. C'eſt une nation qui ne vit que de fureur, s'il en faut croire un celebre Auteur qui a vécu long-temps chez elle, & qui a remarqué qu'étant

(76) Horat. Epiſt. 2. lib. 2. *genus irritabile vatum.*
Deſpr. Diſcours de la Satyr. p. 95.

5. Part. accoûtumée à converſer parmi des Leſtrigons, des Phéaques, des Polyphemes, des Typhons, des Circé, c'eſt à dire, des Barbares, des Cyclopes, des Geans, & des Sorcieres, y a appris à mettre en uſage toutes ſortes de malefices (77).

Il ne s'agit icy que des méchans Poëtes.

Le même Auteur prétend, que la maladie ordinaire des Poëtes, qui eſt la phreneſie, que l'on qualifie de fureur Poëtique, a coûtume de les troubler, juſqu'à leur faire décharger leur furie indifferemment, ſur ceux qu'ils ne connoiſſent pas, comme fit Ajax ſur un troupeau, qu'il prenoit pour une compagnie de Grecs. Cela veut dire du moins, que le mépris que les Poëtes croient qu'on fait de leurs Ouvrages, les tranſporte ſi loin, qu'ils ne reviennent jamais de

77 Caſp. Barlæus præf. ad Lect. Poëm. Conſt. Hugenii.

leur colere, & que, pour me ſervir des termes de Mademoiſelle le Fevre (78), *Les Poëtes étant naturellement fort diſpoſez à ſe faire de leur merite un Dieu auquel ils croient que tout doit rendre hommage, & qu'ils adorent eux-mêmes avec grande devotion*, ils ne ſçavent pardonner la moindre faute que l'on auroit faite contre le culte de leur Idole.

Eſtienne Pâquier diſoit (79) que celuy qui oſeroit attaquer ſes Epigrammes auroit affaire *à un Poëte & à un Avocat*. Si les Poëtes *Plaidans* ſont ſi terribles, que ne devrois-je pas apprehender des Poëtes *Porte épées* ? Et ſi les Poëtes *Reguliers* alloient joindre leurs forces avec celles

78 Ann. le Fevre, Preface ſur les Nuées d'Ariſtophane, aprés Ciceron. livre 4 des Queſt. Tuſcul. & apres Horace Epitr. 2. du livre 2.

79 Epiſt. ad Chriſt. Thuan. dedic. Epigramm.

5. Partie de ces deux eſpeces contre moy, j'avouë qu'une conſpiration ſi generale pourroit bien m'ôter l'eſperance de trouver jamais de retraite, ni dans le Cloître, ni dans le Palais, ni dans le Camp du Parnaſſe : mais je doute qu'elle fût capable de déplacer jamais mon eſprit de ſa ſituation ordinaire, & de luy ôter le calme qu'il a plû à Dieu de luy donner.

Quelque indifference que j'aye pour tout ce qu'il plaira aux méchans Poëtes de faire ou d'écrire contre moy, j'aurois pourtant mauvaiſe raiſon de ne m'y pas rendre ſenſible, ſi je les croiois capables de me corriger de mes défauts ou de me procurer quelqu'autre utilité. Mais ſi l'on s'en rapporte à M. De la Fontaine *

* Dans ſon dernier Ouvrage au Conte de la Clochette, pag. 137.

- - - - Dieu ne fit la ſageſſe
Pour les cerveaux qui hantent
les neuf Sœurs.

En effet, qu'y a-t il de bon à eſperer de ceux qui font profeſſion publique de n'écrire que pour leurs interêts, ou pour ſatisfaire leur paſſion particuliere? Quel fonds peut-on faire ſur des gens qui renoncent à tout diſcernement, pour confondre le merite, & qui ne font point difficulté de changer les vices en vertus & de tourner les vertus en vices, ſelon leurs beſoins, ou leurs inclinations corrompuës? Combien a-t on vû de *Faquins* dans tous les temps, élevez par les Poëtes juſques aux Cieux, parce qu'ils ſe faiſoient *traîner en litiere*? Combien d'*Honnêtes Gens*, jettez dans la bouë, à cauſe qu'*ils marchoient à pied*, & qu'ils n'étoient point en état de faire la fortune

2. Part. du Poëte, ou qu'ils se mocquoient de sa folie?

Le bien & le mal qu'on a fait aux Poëtes, ont presque toûjours été les deux ressorts les plus ordinaires qui ont fait remuer leur langue & leur plume: & si l'on veut sçavoir de quelle retenuë sont capables les plus sages & les plus moderez d'entr'eux, on apprendra par l'exemple de M. Corneille, c'est à dire, d'un des plus excellens & des plus hommes de bien parmi les Poëtes, jusqu'où peut aller la violence qu'ils se font pour vaincre leur tempérament, à l'emportement duquel les méchans Poëtes ne sçavent gueres resister. C'est tout ce que peuvent faire les plus genereux d'entr'eux, que d'emploier les mouvemens d'une passion, pour arrêter ceux d'une autre: encore faut-il que ce soit la vuë des grands biens, dont ils ont été comblez qui les empêche

de dire du mal de leurs Bienfai- 2. Part.
teurs & de leurs Mecenes, comme la vuë du mal qu'ils croient avoir reçû de leurs Ennemis, ne manque jamais d'étouffer le bien qu'ils en pourroient dire.

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Et m'a fait trop de mal pour en dire du bien (80).

C'eſt ce que le grand Corneille a dit du grand Cardinal, lorſqu'il n'avoit plus rien à eſperer ni rien à craindre de luy. En quoy je trouve qu'il a ſuivi les mouvements de la nature d'une maniere fort oppoſée à celle du Preſident Maynard, qui n'ayant jamais reçû ni bien ni mal du Cardinal de Richelieu, pouvoit ce me ſemble, ſe diſpenſer d'en dire auſſi du bien & du mal. Cependant il ne s'eſt point laſſé de l'adorer & de l'encenſer tant qu'il a vêcu, &

80 Relat. Hiſt. de l'Academ. Franc. pag. 139.

1. Part. qu'il l'a crû en état de luy faire du bien ; & l'on n'a pû arrêter l'impetuosité de sa verve ni le cours de ses médisances depuis la mort du Cardinal jusqu'à la sienne, tant qu'il a été en état de se plaindre de n'avoir rien reçû de luy.

Si ce sont là des effets de la moderation des plus modestes & des plus honnêtes d'entre les Poëtes, je ne vois pas quelles bornes nous pourrions pretendre de prescrire à la licence des méchans Poëtes qui voudront nous maltraiter. Ils sont les Maîtres des peintures & des caracteres qu'ils donnent aux personnes & aux choses qu'ils representent : & pour faire voir que leur Art consiste dans la fiction, ils s'attachent particulierement à contredire la Verité, de peur de se rencontrer avec les Historiens. C'est ce qui les porte souvent à nous dépeindre les gens tout differens de ce

qu'ils ont été veritablement : mais nous ne pourrions pas les accuſer de prevarication dans leurs devoirs, s'ils ſe contentoient de nous changer de mal en bien, & de repreſenter les hommes comme ils ont dû être en nous ôtant l'idée de ce qu'ils ont été effectivement, comme Homere a fait d'une femme infidelle & proſtituée dans l'Hiſtoire une ſage & vertueuſe Penelope; (81) & comme Virgile a fait d'un Traître de ſa Patrie un Heros plein de pieté, & d'un Bandi fugitif qui a perdu la bataille & la vie contre Mezentius ſelon la foy de l'Hiſtoire (82), un Conquerant & une Divinité. 1. Part.

Mais nos méchans Poëtes loin de rectifier les vicieux, ne font

81 Inſtit. Poët. Voſſii lib. 1. cap. 2. § 7. pag. 8. & Inſtit. Oratoriar. lib. 1. cap. 6.

82 Dionyſ. Petavius ex Conone & Photio Rationar. temp. p. 1. pag. 42.

2. Part. point ſcrupule de changer les caracteres des perſonnes vertueuſes de bien en mal, & de faire paroître les gens tels qu'ils n'ont jamais dû être, & qu'ils n'ont point été. L'inconvenient que nous y trouvons, c'eſt qu'encore que cette mauvaiſe pratique ſoit contraire à l'eſprit & aux regles de l'Art Poëtique, comme nous l'ont aſſuré Meſſieurs de l'Academie (83), elle ne laiſſe pas de ſe trouver en quelque maniere autoriſée par les exemples dangereux des plus celebres Poëtes de l'antiquité & de nôtre ſiécle. Parmi ceux là nous voions que Virgile lui même, tout Virgile qu'il étoit, n'a point fait difficulté de deshonorer une Princeſſe tres vertueuſe, & de luy ôter le caractere de ſa chaſteté & de ſon courage pour luy donner celuy

83 Sentim. de l'Acad. Fr. ſur la Tragicom. du cid.

d'une passion honteuse & d'une 1. Part.
lâcheté capable de desespoir. La conscience des Poëtes Grecs n'étoit gueres plus delicate ; puisque nous les considerons comme les uniques Auteurs de la mauvaise reputation des plus honnêtes gens de l'Antiquité, qui n'ont point eu pour eux toute la complaisance qu'ils souhaitoient (*). Parmi ceux cy, Daniel Heinsius a eu la hardiesse de damner l'innocente Mariamne contre la foy de

* Philostrate liv. 7. chap. 7. de la vie d'Apollonius de Tyane dit que les Poëtes ont fait passer Tantale pour un Avare, & qu'ils ont inventé son supplice aux Enfers, quoi qu'il eust été un tres homme de bien.

Les Poëtes ont aussi maltraitté Minos pour avoir arresté leur licence & leur brutalité, & l'ont reduit à estre Juge dans les Enfers selon Platon. Dial. Min.

V. aussi la Motte le V parmi ses Lettres ou petits Traittez.

2. Part. l'Hiſtoire (84); M. Corneille a fait des fanfarons & des orgueilleux de nos Martyrs qui avoient appris l'humilité de JESUS-CHRIST (85); M. Racine ſemble avoir ôté à Hippolyte l'innocence & la chaſteté que l'opinion de tous les Siecles luy avoit attribuée (86); M. Deſpreaux non ſeulement a dépeint Pelletier comme un Paraſite, luy qui ne mangea jamais chez autruy (87), mais il a encore eu ſoin de nous avertir luy-même (88) qu'il a fait les perſonnages de ſon Lutrin d'un caractere directement oppoſé au caractere des Chanoines de la ſainte Chapelle.

84 D. Heinſ. Tragœd. Herod. infanticid.

85 Traged. de Theodore & de Polieucte.

86 Traged. de Phedr. & Hyp.

87 Guerre des Auteurs pag. 206.

88 Préface ſur les deux dernieres éditions de ſes œuvres.

Ces

Ces exemples de la licence des Poëtes du premier ordre seroient capables de gaster nos méchans Poëtes, qui n'aiant pas leur merite ne doivent rien pretendre à leurs privileges, si l'on pouvoit dire que la passion animée par le desir de la vengeance laissast encore en eux quelque chose à corrompre. Il n'y a qu'un petit Canton dans toute l'étenduë de la République des Lettres où il semble qu'on ait reçû sans restriction les maximes les plus rigides de l'Evangile, & particulierement celles qui nous avertissent d'oublier les injures, & d'aimer ceux qui ne nous en ont point donné sujet. Mais on peut assurer qu'il n'y a point de quartier dans toute cette République, où l'on connoisse moins ces maximes que dans celuy qu'on appelle la montagne du Parnasse & ses dépendances, & qu'il n'ya point de lieu où l'on ait conservé plus scrupuleuse-

ment les restes de l'ancien Paganisme. Quoique les Poëtes d'aujourd'huy soient dans la Chrêtienté, ils ne laissent pas d'y faire bande à part, (je ne parle que des profanes & des vindicatifs qui font un mauvais usage de leur Art); ils ont leurs Dieux à part, & leur Enfer à part. Comme ils prennent la liberté de faire l'Apotheose de ceux qu'ils ont étouffez de leur encens; on leur feroit grand tort (89) de leur contester le privilege qu'ils croient avoir de loger dans leur Tartare ceux qu'ils ont sacrifiez à leur vengeance ou à leur caprice. Mais l'un & l'autre n'ont de realité que dans l'imagination de

89 Papyre Masson pag. 20. du 2. tome de ses Eloges, dit que Dante, Poëte Italien, a mis en Paradis, & en Enfer tous ceux qu'il a voulu, & que cette licence qu'on a tant condamnée devroit avoir rendu les Poëtes suivans plus sages.

ceux d'entr'eux à qui l'enthou- 2. Part.
siasme a fait tourner la cervelle.

Ceux de cette espece pourront bien encore soulever leur Parnasse contre moy, ils pourront bien étourdir le Public de leurs cris & de ce que M. de Santeüil de S. Victor appelle *les contes de leur mere l'oye*. Ils ne seront incommodes qu'à eux mêmes, & s'il y a quelque chose dans tout ce qu'ils seront capables de faire pour me chagriner qui puisse diminuer mon insensibilité, ce ne sera que la compassion de les voir agitez dans les accez de leur *fureur Poëtique*. Il faut les guerir par avance de la foiblesse qu'ils auroient de s'imaginer que des Vers de la nature de ceux qu'ils ont faits déja contre moy pussent jamais faire le moindre effet sur mon esprit. Il me reste, par la grace de Dieu, assez de sentimens de Christianisme pour ne pas craindre le sort de Lycambe ou de

3. Part. Bupale, quand nos Poëtes qui ſont d'ailleurs profeſſion d'être Chrêtiens, ſeroient plus mordans qu'Archilochus & plus envenimez qu'Hipponax. Je ne me mettray pas plus en peine d'expliquer leurs vers que ceux de la vieille Sibylle, quand ils leur auroient couſté plus de grimaces que cette Energuméne n'en faiſoit pour prononcer les ſiens, lorſque ſon Apollon la ſaiſiſſoit.

FIN.

CORRECTIONS

Pour les quatre premiers Volumes.

Au premier Volume.

Page 7. ligne 18. Je ne ſuis pas fortement perſuadé qu'il faille diſtinguer le celebre Critique *Ariſtarque*, d'avec le Grammairien, à qui Suidas donne plus de huit cens Volumes de compoſition, comme je l'ay marqué à la page 420. C'eſt pourquoy j'abandonnerois volontiers l'autorité des garants, ſur la foy deſquels j'ay dit que ce Critique s'étoit contenté de cenſurer les écrits des autres, ſans vouloir rien écrire luy-même.

Page 162. ligne 26. J'ay compris Politien parmi les Ridicules ſcrupuleux qui n'oſoient lire l'Ecriture Sainte, de peur de gâter leur beau Larin, quoique je ne l'aie nommé que dans les Citations qui ſont à la fin du livre, aiant ſuivi quelques Auteurs Allemans, Eſpagnols, & François : Mais Politien dans ſa 10. Epître du 4. livre, dit luy-même qu'il expliquoit publiquement l'Ecriture Sainte durant le Carême. C'eſt ce que Barthius a remarqué auſſi au 47. livre de ſes Adverſaires, chap. 5. col. 2193. Melanchthon, Vivés, du Pleſſis Mornay &c.

Page 163. ligne 19. J'ay dit que Saint Jerôme ſe plaiſoit encore dans ſa vieilleſſe à la

lecture de Plaute, & Saint Chryſoſtome à celle d'Ariſtophane. Le premier point n'eſt conteſté de perſonne, mais le ſecond n'a point la même évidence, & je ſerois volontiers de l'opinion de M. le Févre de Saumur, qui le met parmi les choſes de peu de fondement.

Page 309. *ligne* 22. Quoiqu'il ſoit vray qu'Agellius, ou Aulu-Gelle a écouté les leçons de Favorin à Athenes; neanmoins l'omiſſion du mot de *Rome* change la penſée que j'en aurois voulu donner. Je voudrois donc rétablir ainſi la Phraſe: *Phavorin enſeigna d'abord à Marſeille, puis à Athenes, & enſuite à Rome, où il eut A. Gelle pour Ecolier.* Parce que M. Gelle témoigne en deux endroits, qu'il avoit eû Favorin pour Maître dans Rome.

Lib. 14. c. 1. Lib. 16. c. 3.

Page 114. *ligne* 27. J'ay conté Auſone parmi ces Auteurs Payens, que quelques-uns ont voulu faire paſſer pour des Chrêtiens, par trop de zéle, & je ne puis nier que je ne le conſidere encore que comme un Payen, dans le Recueïl des Poëtes Latins. Neanmoins pluſieurs Sçavans prétendent qu'il étoit Chrêtien, & l'on peut voir outre Baronius, ce que M. le Brun en a dit dans la vie de Saint Paulin, chap. 2. n. 1. On peut donc ſuivre hardiment leur ſentiment, auquel je m'attacheray avec plaïſir, dés que les ſcrupules qui me reſtent ſur ce point ſeront levez entiérement.

Voyez auſſi l'Epit. 23. d'Auſone à S. Paulin v. 94. pag. 21. du 2. tom de S. Paulin, de l'édit. de M. le Brun.

Page 420. *ligne* 11. J'ay dit ſur la foy de Pline l'Ancien, d'Aulu-Gelle, de Voſſius, &c. que Carneade Philoſophe Academicien ſe purgeoit le cerveau avec de l'Ellebore blanc pour écrire contre Zenon le pere des

Stoïciens. Saint Auguſtin dit, que c'étoit lorſqu'il vouloit diſputer contre Chryſippe. Mais quoique l'autorité de Saint Auguſtin pour ces ſortes de faits, n'ait rien au deſſus de celle des Auteurs profanes ; cela nous fait toûjours penſer que la pluſpart de ces relations ſont ſuſpectes. C'eſt auſſi ce que j'ay voulu marquer, lorſque j'ay ajoûté aprés Oyſelius & quelques autres, *que l'on doute que ce fût au Chef des Stoïciens qu'en vouloit Carneade.* Lib. 1. contra Creſcon. c. 19.

Page 545. *ligne* 26. Il eſt dit que Ptolemée Philadelphe paia aux Atheniens quinze talens d'argent pour les Tragedies d'Eſchile, de Sophocle & d'Eurypide. Galien & le Giraldi aprés luy, racontent la choſe un peu autrement. Ils ne parlent que de Sophocle & d'Eurypide. Ils diſent que les Atheniens aiant refuſé à Ptolemée les exemplaires corrects de ces Poëtes qu'il leur avoit demandez, pour mettre en ſa Bibliotheque, il défendit qu'on leur laiſſât emporter du bled d'Alexandrie : mais que la neceſſité de vivre obligea les Atheniens de luy faire ce preſent, pour pouvoir acheter du bled ; & que ce Prince par reconnoiſſance, ne ſe contenta pas de leur accorder la liberté d'acheter le bled, mais qu'il le leur envoya gratuitement. de Poët. pag. 170.

Page 558. *ligne* 19. Il ſemble que j'aye voulu inſinuer par une note marginale que les trente mille livres de rente, que Deſportes gigna à faire des Vers, conſiſtoient en Abbayes, il eſt bon neanmoins de ſçavoir que les gratifications diverſes qu'on luy fit à la Cour y contribuérent quelque choſe. Car ſans parler des ſommes qu'il reçût de

l'Amiral de Joyeuſe en differentes fois, et l'une deſquelles il eût dix mille écus, les Rois de France Charles IX. Henry III. & Henry IV. le comblérent de divers preſens, & Claude Garnier aſſure dans ſa Muſe infortunée qu'il ſçavoit de luy-même qu'Henry III. luy fit donner contant dix mille écus qui faiſoient alors une ſomme plus conſiderable qu'aujourd'huy, auſſi bien que les 4000. livres d'or que le Roy Charles V. faiſoit payer tous les ans à Raoul de Preſles juſqu'à ce qu'il euſt achevé la traduction Fr. de la Cité de Dieu, avant que de luy donner une charge de Maiſtre de Requeſtes.

Page 561. ligne 18. J'ay rapporté ſur la foy de M. Naudé que M. Chapelain reçût mille francs du Cardinal Mazarin pour la Preface des Poëſies de Maynard. J'avois ſujet de croire que Naudé étoit témoin oculaire du fait, ayant été Bibliothecaire & domeſtique du Cardinal, cependant la Preface qui eſt aujourd'huy à la tête des Poëſies de Maynard eſt de M. de Gomberville, & nous n'avons pas d'autre Preface de Chapelain que celle qu'il a faite pour l'Adone du Cavalier Marin.

Melius Erythr. & Colletet du Sonnet.

J'aurois pû, au reſte, ajoûter au même Préjugé, les mille écus que le Cardinal de Richelieu donna à Claude Achillini Poëte Italien, pour un ſeul Sonnet; les huit mille écus ou *Nummes* que Terence eut pour la ſeule Comedie de l'Eunuque; & divers autres traits que l'Hiſtoire nous a conſervez touchant la recompenſe des Livres, & ſur tout des Poëſies: quoique de tous les Ecrivains, on n'en voie pas qui aient été plus expoſez à la miſere, à l'indigence, & à la mendicité, que les Poëtes.

Vit. Ter.

Au ſecond Volume.

Page 15. *ligne* 14. Il eſt dit d'Henry Eſtienne, *mort à Geneve*, au lieu de, *mort à Lyon établi à Geneve.*

Page 39. *ligne* 14. Le ſieur le Jay eſt appellé Preſident quoiqu'il ne l'aie jamais été. La même faute ſe trouve encore au troiſiéme Volume *page* 524. *ligne* 20. & quoiqu'elle ne faſſe injure à perſonne, il eſt important neanmoins qu'elle ſoit effacée, afin de ne point donner ſujet de confondre Guy Michel le Jay qui eſt mort Doien de Vezelay, avec Nicolas le Jay premier Preſident au Parlement.

Page 159. *ligne* 13. Scevole de Sainte-Marthe a été à la verité Preſident & Treſorier de France à Poitiers, il a même été Maire & Capitaine de la Ville: mais c'eſt ſon frere Louis qui en a été Lieutenant General, & non pas luy.

Page 189. *ligne* 3. Il faut dire Breſlavv au lieu de Vratiſlavv.

Au troiſiéme Volume, ou ſeconde Partie du ſecond Tome.

Page 186. *ligne* 5. Il eſt parlé du Traité d'Hippocrate ſur les *Inſomnies*, il faut dire ſur *les Songes*. C'eſt une faute qu'il faut corriger auſſi au Volume ſuivant, parmi les *Traducteurs* Latins, *page* 411. *ligne* 11.

Page 186. *ligne* 8. On veut que j'aye dit que

les quinze livres des Exercices que Jules Scaliger a faits de la ſubtilité contre Cardan ont été imprimez. C'eſt neanmoins ce que je n'ay point dit ; & quand je l'aurois dit, je ne l'aurois fait qu'aprés l'Auteur de ſa vie, & cinq ou ſix Critiques de conſéquence, que je nommerois ſi cela étoit neceſſaire. Je pourrois ajoûter auſſi, ſur la parole de M. Hyde, qu'ils ſe trouvent tous quinze imprimez dans la celebre Bibliotheque d'Oxford, au parquet des Arts, tablette S. nombre 2., & parmi les livres de Selden, tablette S. nombre 38. J'aurois lieu de ſoûtenir la même choſe, s'il étoit ſeur de s'en tenir aux titres des éditions que je n'ay pas vuës, comme de celle d'Hanavv, & de celle de Baſle, qui en promet même vingt & un livres. Mais enfin, je n'ay dit nulle part que ces quinze livres fuſſent imprimez, & je ne le voudrois pas dire encore n'aiant vû que deux editions in 4. du quinziéme de ces livres, qui comprend plus de trois cens Diſputes ou Exercices.

Page 428. ligne 3. J'ay parlé de M. Chevreau comme d'un homme qui ſeroit déja parti pour l'autre monde, quoiqu'il ſoit encore plein de vie, & que tout âgé qu'il eſt, il ſe diſpoſe à faire au Public un preſent conſiderable d'Hiſtoire Chronologique, avant que de faire le grand voyage.

Page 553. ligne 5. J'ay dit que la Plainte que les Proteſtans ont fait imprimer en Angleterre, ſur la lettre de S. Chryſoſtome, retranchée du Pallade de M. Bigot étoit attribuée à M. Juſtel par quelques-uns. Cela étoit vray alors, & je l'avois appris ainſi de deux ou trois Sçavans, qui ſont nom-

Expoſtulatio, &c.

mez dans la plainte même, & citez en témoignage. Neanmoins on prétend aujourd'huy que ce n'eſt pas M. Juſtel, mais on croit que c'eſt M. Allix, ci-devant Miniſtre de Charenton, & cette penſée ſe trouve confirmée par M. Bayle dans ſon mois de Juin de 1686.

Page 521. *ligne* 9. J'ay parlé de M. l'Abbé Ménage comme d'un Beneficier : mais j'ay appris depuis, qu'il n'a plus de Benefice, & qu'il a ſeulement quelque penſion ſur Benefice. Je ne voudrois pas même garantir ce dernier point. Au reſte, cela ne ſert qu'à autoriſer davantage la reflexion que j'ay faite ſur le peu de rapport de l'éloge de M. Pearſon, avec la perſonne de M. Ménage.

Page 562, & au 4. Volume *Page* 644. M. Perrault le Traducteur de Vitruve de l'Academie Royale des Sciences, eſt appellé *Charles* au lieu de *Claude*, mais c'eſt le nom de M. ſon frere de l'Academie Françoiſe, dont nous parlerons parmi les Poëtes.

Page 590. *ligne* 24. J'ay appellé M. de la Faye, un Scholiaſte Dauphin nommé *Michael Faÿus*, qui s'appelle en François M. du Fay. C'eſt juſtement dans la page où j'avois remarqué que M. Des-Prez en ſe donnant le nom de *Prateus*, s'étoit fait appeller du Prat dans les Nouvelles de la République des Lettres. Ces Meſſieurs qui aiment tant à ſe tourner en Latin, gâteront enfin toute l'Ortographe de l'*Onomatologie*, s'il ne ſe trouve quelque truchement pour les expliquer, & pour nous faire un *Index* pareil à celuy que Beſſin a fait des noms propres qui ſe trouvent *Latiniſez* dans l'Hiſtoire de M. de Thou.

Comme M. du Bois *Silvius*.

Au 4. Volume.

Page 16. ligne 12. & 26. Il faut dire *Raveneau* au lieu de *Ragueneau*.

Page 92. ligne 2. Il eſt dit que Raviſius Textor étoit de Noyon, ſous le pretexte de ſon ſejour en cette Ville, & du titre de *Noviodunenſis* qu'on luy donne : mais j'aime mieux m'en tenir à ce que j'ay dit au troiſiéme Volume, qu'il étoit de Nevers, étant certain que le mot de *Noviodunum* eſt commun à ces deux Villes.

Page 140. ligne 2. Il paroît que M. Hill auroit ajoûté quatre-vingts mille mots au Lexicon Grec de M. Robertſon. C'eſt ce que j'avois dit aprés M. Colomiez, qui ſpecifie ce nombre tout au long, ſans le mettre en chiffre. L'origine de l'erreur vient ſans doute d'un zero qu'on aura ajoûté au nombre de 8000. Quoiqu'il en ſoit, M. Bayle nous a tous rectifiez dans ſes Nouvelles du mois de Juin de 1686. page 731.

Bib. Not. choiſie pag. 80.

Pages 593, 596, 613, &c. Je dois me ſçavoir gré de ne m'être pas trompé plus que j'ay fait, touchant les Auteurs differens des Traductions de Port-Royal, vû le peu de connoiſſance que j'ay de ces Anonymes. Voici ce que j'ay appris depuis, 1. que la Traduction du *Sacerdoce de ſaint Chryſoſtome* eſt dûë à M. le Maître, auſſi bien qu'une bonne partie de celle de *S. Jean Climaque*, & le Recueil *des Leçons de l'Office du S. Sacrement*, & la *Critique* des Auteurs Eccleſia-

ſtiques, qui eſt à la fin; 2. Que celle des 4. & 6. *Livres de l'Eneide* en Proſe eſt de M. d'Andilly, que celle de *l'Office du Saint Sacrement* eſt de M. le Duc de L..... auſſi bien que celle des *Homelies de S. Gregoire le grand, ſur les Evangiles*, outre les deux que je luy ay attribuées à la page 612. que celle de *l'Office des Morts* n'eſt pas de M. de Sacy. Mais lorſqu'à la page 614. j'ay parlé du Traité de S. Bernard de *l'Echelle du Cloître*, je n'ay nullement prétendu dire que cet ouvrage fût de ce Saint; mais j'ay ſeulement ſuivi le titre ordinaire du livre, pour parler comme le vulgaire.

Page 640. *ligne* 24. J'ay attribué au P. Bouhours la Traduction en Proſe Françoiſe d'une petite piece de Poëſie Latine du P. Rapin, ſur un bruit qui courut alors; cependant celuy qui a fait les vers, a fait auſſi la Traduction comme je l'ay appris de l'Auteur même, & comme le diray plus amplement au Recueil des Poëtes Modernes.

Page 627. *ligne* 8. Il ſemble que j'aye voulu loüer les Traductions de M. l'Abbé de Pure, quoiqu'elles ſoient peu eſtimées. Ce que j'en ay dit n'eſt appuié que de l'autorité de M. Sorel, qui n'eſt pas un Critique du premier ordre. Mais ſi j'avois ſçû alors que M. de Pure n'étoit plus du nombre des vivans, je n'en aurois point retranché le mot de *peu* dont la place étoit entre celuy d'*aſſez* & celuy de *ſuccez*. Je n'aurois pas même eû ces égards, quoique je le cruſſe vivant, ſi j'avois trouvé par écrit dequoy appuyer ce ſentiment. Car je n'ay pas crû devoir me ſervir de ce que M. Deſpreaux a dit contre luy dans ſes Satyres, puiſqu'il ne s'a-

git point là des Traductions de M. de Pure.

Au reſte, je ne diſſimuleray pas icy qu'il y a cinq ou ſix Auteurs Modernes parmi les Critiques, les Grammairiens, & les Traducteurs, dont je n'ay parlé avantageuſement qu'en ſuivant des garants qui les ont loüez peut-être avec peu de diſcernement, parce que les uns & les autres ſont encore vivans. Je crois avoir expliqué ſuffiſamment les raiſons de cette conduite dans mon Avertiſſement. D'ailleurs, *j'ay fait mettre pied à terre à pluſieurs ſuperlatifs de ces Eloges, afin de preparer les voies à ceux qui viendront aprés nous pour les reformer.*

Nomb. 9

Je n'avois pas crû d'abord que la datte préciſe de la mort des Auteurs fût de grande importance dans un ouvrage où l'on ne fait pas profeſſion d'en rapporter la vie & les actions, & je m'étois contenté de marquer à peu prés le temps qu'ils avoient ceſſé de vivre & d'écrire, pour éviter la confuſion dans la ſuite que je leur ay donnée : mais puiſque j'ay voulu garder l'exactitude en ce point depuis ce temps-là, je ſouhaite qu'on corrige les dattes incertaines que j'ay priſes des Auteurs mal informez, ſur les certaines que j'ay marquées en d'autres endroits. Ainſi :

Leon. Aretin au Recueïl des Critiques eſt mort, non en 1440. mais en 1443. comme je l'ay marqué au Recueïl des Gramm. Latins.

Rod. Agricola au Recueïl des Critiq. Hiſt. eſt mort non en 1495. mais en 1485. comme je l'ay dit au Recueïl des Critiq. Gramm.

Dan. Heinſius mort, non en 1653. comme aux Traduct. mais en 1655. comme je l'ay dit aux Crit. Gramm. & ailleurs en 2. endroits.

Bellarmin aux Gramm. Hebreux mort, non en 1611. mais en 1621. comme je l'ay marqué en deux endroits.

Aubert le Mire (page 181. des Critiques Historiques) mort, non en 1639. mais en 1640. comme je l'ay écrit page 94.

Grotius mort, non en l'an 1646. comme aux Critiques Gramm. & aux Traduct. Latins, mais le 28 Aoust 1645.

Saumaise mort en 1653. selon Patin, mais j'ay suivi Clement & Konig qui marquent l'an 1652.

Sirmond mort, non en 1651. mais le 7. Octobre 1652.

Petau mort, non en 1653. mais l'11. de Decembre 1652

Pour Scioppius, Patin met sa mort en 1649. mais l'autorité de M. Galloys m'empêche de luy donner les mains, jusqu'à ce que j'en aie quelque demonstration.

Dans le Recueil des Poëtes qui suit, j'ay marqué la mort de M. de *Balzac* l'an 1657. suivant une liste des Academiciens : mais il mourut dés l'an 1654. au mois de Fevrier, comme je l'ay remarqué depuis par un discours du sieur Moriscet, & par la datte d'une Epigramme Latine de Mademoiselle de Chambon sur la mort.

C'est ce qui se trouvera corrigé dans l'*Errata*, aussi bien que les endroits où j'ay appellé M. *Favoriti* Secretaire des Brefs, au lieu de dire *Secretaire des Chiffres*, quoiqu'il ait dressé, dit-on, divers Brefs sous le Pape Innocent XI.

Il y a toûjours dans les livres quelques nouveautez, qui sont de l'invention des Ouvriers ; les plus ordinaires sont les chan-

gemens du t en th, comme il eſt arrivé dans le Recueil au mot d'*étymologie* & à celuy d'*Hamartole*; ceux de l'i en y, & quelques autres qu'il eſt inutile de remarquer; parce qu'on eſt aſſez accoûtumé à faire juſtice aux Auteurs ſur ce ſujet.

On auroit ſouhaité, peut être, que j'euſſe mis icy les ADDITIONS que j'aurois pû recueillir depuis la publication, mais parce qu'elles groſſiſſent de jour en jour, comme le demande la nature de l'ouvrage, j'eſpere en faire un volume à part pour n'incommoder perſonne.

JUGEMENS

JUGEMENS
DES PRINCIPAUX
AVTEVRS
QUI ONT TRAITE'
DE
L'ART POETIQVE.

M. XLVII.

PLATON. Philoſophe Athenien, né la 4. année de la 87. Olympiade, mort la 1. ann. de l'Olymp. 108. âgé d'un peu plus de 81 ans, 348. devant noſtre Epoque. Platon.

LE Dialogue auquel il a donné le nom d'*ION* traite du Caractere Poëtique, & de la maniere d'expliquer les Poëtes. Ion étoit un Interprete des Poëtes. Ceux de ſa profeſſion s'appeloient

Il pretend montrer que la Poëtique

Platon. est moins un Art qu'un Enthousiasme, & une imitation animée de l'Esprit d'en-haut, qu'on peut appeller *Fureur Poëtique*; jugeant qu'elle dépend moins de l'industrie de l'Homme, que d'une certaine impetuosité surnaturelle & divine, qui emporte d'une maniere insurmontable ceux qu'on appelle Poëtes (1).

Ils le sont parce qu'ils chantoient les Poësies d'Homere & des autres.

Dans ce Dialogue Platon nous représente Socrate qui s'entretient avec un Adorateur passionné d'Homere, qui n'avoit au contraire que du dégoust & de l'aversion pour les autres Poëtes. Socrate luy fait voir que pour le point qui faisoit le sujet de son estime & de sa passion, Hesiode traite les mesmes matieres qu'Homere, puis qu'il découvre ce qu'on peut dire de plus memorable des Dieux, de leur commerce avec les Hommes, de la production des Demi-Dieux & des Heros; de ce qui se passe dans le Ciel & dans les Enfers; de ce qui se fait dans la guerre & dans la paix; enfin de la vie & des actions des Justes & des Impies. Il luy fait remarquer aussi que les autres Poëtes ont travaillé sur ces mesmes matieres: & que, par consequent, s'il n'a du gousst & de l'amour que pour Homere, il n'en faut point chercher d'autre raison, que parce que

ne n'eſt que par le feu d'un eſprit divin qu'on devient Poëte, & qu'on devient auſſi paſſionné pour quelque Poëte avec le genie duquel on a plus de rapport (a). Platon.

Socrate continuë de l'inſtruire, ajoûtât qu'il a toûjours aimé la Poëſie, & qu'il faut s'appliquer continuellement à la lecture des bons Poëtes, & ſur tout du *divin* Homere dont on doit tâcher non ſeulement de penetrer le ſens, mais encore de retenir les expreſſions, & apprendre juſqu'aux moindres paroles (3).

Platon paſſe enſuite au Genie Poëtique, & à cette Fureur divine, dont il pretend que non ſeulement les Poëtes, mais auſſi ceux qui veulent lire leurs Ouvrages avec fruit doivent eſtre animez comme d'un eſprit celeſte qui puiſſe les ravir & les tranſporter hors d'eux-meſmes; de telle ſorte que les Lecteurs ou les Auditeurs ſoient attachez auſſi bien que les Poëtes à cet eſprit divin, comme pluſieurs anneaux de fer s'attachent entre eux & ſe tiennent ſuſpendus à un aimant, d'où il s'enſuit ſelon le P. Thomaſſin, que les Poëtes & ceux meſme de l'Antiquité la plus profane ne ſont que les organes & les interpretes de Dieu (4). Platon. Platon appelle quelquefois les poëtes, interpretes.

Mais il ſemble que Platon n'ait pas

Platon. esté toûjours uniforme dans ſes ſentimens à l'égard de la Poëſie & des Poëtes. Quoy qu'il ait toûjours reconnu qu'il y a quelque choſe de divin dans cette manie ou fureur Poëtique, il ne vouloit pas neanmoins que l'on ſouffriſt ceux qui en ſont poſſedez dans une Republique bien reglée, comme eſtoit celle qu'il avoit dans la teſte, parce qu'il ſuppoſoit que leurs Ouvrages pouvoient produire des effets dangereux pour les bonnes mœurs. Mais les Critiques conviennent (5) d'une part que ce ſentiment n'a donné aucune atteinte à l'autorité & à la dignité de la Poëtique; & d'un autre coſté, que l'on n'en a point eu moins bonne opinion du jugement de l'eſprit de Platon.

Il eſt vray qu'il rejettoit cette ſorte de Poëſie, qui conſiſte particulierement dans l'imitation des vices qui ſe répandent parmi les hommes (6), comme eſt le genre Comique & le Tragique meſme. Mais, au rapport de Proclus (7) & de Voſſius aprés luy (8), il ne donnoit point l'excluſion de ſa Republique à ceux des autres Poëtes qui avoient conſacré leurs talens & leur veine Poëtique à la loüange des Dieux, & des hommes qui ont eſté d'une probi-

té & d'un merite distingué. Platon.

Mais quoy qu'il ne soit peut-estre pas trop difficile de trouver dans Platon cette distinction assez nettement developpée, il semble neanmoins que son esprit, agité par la vûë du bien & du mal qu'il remarquoit plus ou moins dans presque toutes sortes de Poëtes, ait beaucoup balancé, lors qu'il luy faloit se déterminer sur le choix de ceux des Poëtes qu'il pouvoit admettre dans sa Republique. C'est sans doute ce qui a produit en luy cette inégalité de sentimens qui fut autrefois remarquée même par Eusebe de Cesarée en plus d'un endroit de ses Ouvrages (9), où il dit que si ce Philosophe semble dans quelques-uns de ses écrits rejetter les Poëtes & les Dieux des Poëtes, il reçoit en d'autres les uns & les autres; & que s'il songeoit à leur utilité en les approuvant, ce n'estoit que par l'apprehension du mal qu'ils pouvoient produire qu'il les avoit condamnez en d'autres rencontres, selon la remarque du P. Thomassin (10).

Cette conjecture me paroist plus raisonnable que le raisonnement de Nauger, ou plûtost de Fracastor qui dit que (x) Platon n'a condamné les Poë-

Platon. tes qu'à cause de l'imitation qu'il pretend estre toûjours accompagnée d'ignorance, & par consequent de fausseté, mais qu'en les bannissant de sa Republique il leur a permis de vivre par tout ailleurs, & qu'il a mesme recommandé à d'autres le soin de les defendre qu'il ne pouvoit pas prendre par luy-mesme.

Un autre Critique (11) croit avoir penetré plus avant dans les sentimens de Platon sur ce point, & il dit que sa pensée aussi bien que celle d'Epicure & de plusieurs autres Philosophes, estoit que tous les Poëtes generalement sont toûjours nuisibles à l'Estat, & que s'il y a quelques endroits dans leurs Poësies qui ne soient point capables de nuire à personne, on ne peut pas dire qu'il y en ait qui soient d'aucune utilité solide, & qui soient propres à autre chose qu'à divertir & amuser des enfans.

Il semble neanmoins que c'est imposer à Platon que de luy attribuer des sentimens si severes. Du moins Petrarque ne pouvoit-il pas croire qu'ils fussent tels, puis qu'il pretend que Platon n'en vouloit qu'aux Comediens (12). Mais il est visible que Petrarque s'est trompé, car ce Philosophe donne

en terme formels l'exclusion à Homere pour sa Republique ; & il semble mesme qu'on pourroit conclure par la maniere dont il le traitte, qu'il estoit porté à faire grace aux autres Poëtes en condamnant celuy-cy. C'est principalement ce jugement extraordinaire de Platon sur Homere qui a donné la gesne à la pluspart des Critiques qui ont taché de l'accorder avec l'opinion avantageuse où l'on est pour le Philosophe & pour le Poëte. Platon.

Maxime de Tyr rapporté par Vossius (13) croit que Platon n'ayant voulu former sa Republique que de ce qui estoit appuyé sur la raison, il apprehendoit que les fables d'Homere ne donnassent quelque atteinte au culte & au respect dû aux Dieux, & qu'elles ne vendissent des pieges à la pureté des mœurs. Mais on peut dire que ces deux raisons de Maxime sont sans fondement, s'il est vray, comme Platon luy-mesme semble en estre persuadé, que les veritables sentimens de la Religion & du culte de Dieu, & les maximes de la bonne Morale sont envelopées dans les Fables, ainsi que nous l'ont enseigné aprés les Anciens Monsieur Huet (14), le Pere le Bossu Chanoine Regulier (15),

Platon. & le P. Thomaſſin (16).

D'autres eſtiment (17) que Platon n'a donné l'excluſion à Homere que pour faire connoiſtre que ce Poëte n'eſt point propre pour tout le monde.

Quoy qu'il en ſoit, on peut aſſurer que Platon n'a point laiſſé d'avoir toûjours une opinion avantageuſe de la Poëſie en general, & qu'il n'a jamais changé de ſentiment à l'égard du Genie ou de la *Fureur Poëtique*, qu'il a toûjours priſe pour une inſpiration divine. Et l'on peut conclure avec Jules Scaliger (18) que le Dialogue d'*Ion* où il établit l'honneur & les avantages de la Poëtique, doit avoir ſur nos eſprits plus d'autorité que ſes Livres des *Politiques*, où il ſemble qu'il condamne quelques Poëtes, & dont certains eſprits chagrins ont voulu abuſer pour blâmer generalement la Poëſie & les Poëtes.

Il court un Livre parmi le monde qui a pour titre *La Poëtique de Platon*. Mais c'eſt un Ouvrage de Paul Beni qui l'a recuëilli de divers Dialogues de ce Philoſophe. Nous en parlerons ailleurs.

1 Joan. Serranus prolegomen. ad Platon. Dialog.
Petr. Petitus Diſſertation. de Furore Poëtico.

2 Le P. Thomaſſin de la maniere d'étudier & de

lire les Poëtes Chreſtiennement livre 1. chap. 6. num. 11. pag. 73, 74. Platon.

3 *Le meſme chap. 8. num. 10. 11.*
Et Platon luy-meſme au Dialogue *Ion.*

4 Thomaſſ. nombr. 12. du meſme chap. du livre cité plus haut.

5 Jul. Cæſ. Scaliger in lib. 1. Poëtices.

6 Plato in lib. Politicor. Dialog. 3. &c.

7 Proclus in Quæſtionib. Poëticis, quæſtion. 4.

8 Voſſius de natura Poëticæ cap. 3. parag. 20. pag. 21.

9 Euſeb. lib. 2. Præparat. Evangelic. pag. 75, 76.
Item lib. 12. cap. 4. 5. 20. 21. 22. 23. 24.
Item lib. 13. cap. 1. 2. & ſequentib.

10 L. Thomaſſ. de la man. d'étud. chreſt. les Poëtes, livre 1. chap. 8. num. 18.

11 Ger. J. Voſſius de Natur. Poëticæ cap. 8. parag. 1.
Ex Heraclide Pontico & aliis.

12 Franc. Petrarch. apud eumd. Voſſ.

13 Maxim. Tyr. apud eumd.

14 Petr. Dan. Huet. in lib. de Demonſtat. Evangelic.
Item Diſſertat. des Romans.

15 René le Boſſu Traitt. du Poëme Epique.

16 L. Thomaſſ. tom. 1. livr. 1. & 2. de la maniere d'étud. Chreſt. les Poëtes, & generalement dans tous les livres des trois tomes de cet Ouvrage.

17 Voſſ. pag. 41, 42, de Nat. Poët. &c.

18 Jul. Cæſ. Scaliger lib. 1. Poëtices pag. 10. 11.

M. XLVIII.

Aristote.

ARISTOTE

Philosophe de Stagire, mort la troisiéme année de la 114 Olympiade la mesme année que Demosthene, deux ans aprés Alexandre le Grand, & 322. devant nostre Epoque.

ARistote au rapport de Diogéne Laërce, avoit composé trois Livres de la *Poëtique*, un autre Traité separé sur le mesme sujet, & un Livre sur les Tragedies (1).

Mais de tous ces Ouvrages, il ne nous est resté que le premier des trois Livres, qui ne faisoient qu'une seule composition sur la Poëtique. Il est composé de XXVI. Chapitres, dans lesquels il établit les principes de la Poësie, de l'Epopœe, de la Tragedie, & de la Comedie : & il nous apprend que ce n'est autre chose que l'imitation de la Nature qui consiste dans le nombre, la mesure, le discours & l'harmonie (2).

Ce Livre qui nous reste ne paroist pas même entier à quelques Critiques, entre autres à Victorius (3). C'est peut-estre par ce qu'on n'y trouve rien de ce qu'Aristote avoit écrit sur la Comedie, selon la remarque d'un Auteur Anonyme (4). Mais il ne laisse pas d'estre achevé au sentiment de Vossius (5), qui pretend qu'il est aisé de le prouver par le bel ordre & cet enchaînement admirable qu'on y voit depuis le commencement jusqu'à la fin. Aristote.

Il ajoûte que c'est une erreur de croire qu'Aristote ait fait trois Livres de cet Ouvrage, puis qu'on n'en connoissoit que deux dans l'Antiquité, & que son premier Livre renfermant la principale partie de la Poëtique qui consiste dans l'Epopée & dans la Tragedie, ce qu'il avoit écrit de la Comedie, du genre Dithyrambique & des autres especes de Poësie, ne pouvoit pas luy avoir fourni de quoy faire plus d'un Livre de la proportion du premier (6). Car quoy que dans la vie de Socrate Diogene Laërce semble citer le troisiéme Livre de la Poëtique d'Aristote, il assure ailleurs (7) qu'il faut lire *des Poëtes* au lieu de la *Poëtique*, parce qu'Aristote avoit fait trois Livres des Poëtes : & que comme

Ariſtote. la meſme faute ſe trouve auſſi dans ce que l'on a de la vie d'Homere ſous le nom de Plutarque, c'eſt ce qui a jetté dans l'erreur pluſieurs Critiques d'entre les modernes.

Camerarius qui d'ailleurs eſtoit fort éclairé, s'eſt trompé auſſi lorſqu'il a crû (8) que ce que nous avons n'eſt que l'Abregé de la Poëtique d'Ariſtote, ou que c'eſt l'Ouvrage d'un autre Ariſtote. Car on y trouve ſon air & ſon genie, & les Anciens ont reconnu cet Ouvrage pour le fruit naturel de ce Philoſophe.

Scaliger le Pere avoit eſté tenté auſſi de refuſer à Ariſtote la gloire qui luy eſt dûë pour cet Ouvrage comme pour le reſte : mais comme il y voyoit des marques évidentes de l'eſprit de ce Philoſophe, il s'eſt contenté de dire à ſon fils Sylvius (9) que c'eſt un Ouvrage eſtropié & fort imparfait, & que ſans le reſpect dû à un ſi grand Philoſophe, il auroit ajoûté quelque choſe de plus fâcheux & de plus deſobligeant pour la reputation de cet Auteur.

Voſſius qui a bien vû ce que vouloit dire Scaliger, a eu raiſon de relever cette penſée, & de dire que cet Ouvrage n'eſt point ſi fort à mépriſer qu'il ſe l'étoit imaginé (10) ; que d'ailleurs il n'y

a rien dans toute l'Antiquité qui ſoit ſi excellent touchant la Poëtique ; & que ceux des Ecrivains modernes qui ont traité le meſme ſujet, ont acquis plus ou moins de gloire dans ces ſortes de travaux, à proportion qu'ils ſe ſont approchez ou éloignez de cet excellent modele. Ariſtote.

Lullus qui eſtoit un Ecrivain de l'Iſle de Majorque au ſiecle paſſé, dit meſme que s'il y a un Ouvrage parmi le grand nombre de ceux qu'Ariſtote a compoſez qui merite noſtre eſtime & noſtre admiration, c'eſt particulierement celuy qu'il a fait ſur la Poëtique (11), parce qu'il y a fait voir à quel degré de ſageſſe il s'eſtoit élevé au deſſus des autres Philoſophes.

C'eſt ce livre qui a fait juger au Pere Rapin (12) qu'Ariſtote eſtoit le plus ſage & le plus judicieux des Critiques de toute l'Antiquité. Et le Bibliographe Allemand qui appelle cet Ouvrage un fragment tout d'or (13), pretend qu'il renferme les jugemens les plus exquis que l'on puiſſe faire en ce qui regarde les reglos de la veritable Grammaire, & les maximes les plus ſaines de la Rhetorique. Il ajoûte que le peu qui nous reſte ſur la Tragedie eſt incomparable,

Ariſtote. & qu'il eſt difficile de rien trouver qui ſoit de meilleur gouſt parmi tous les Anciens.

En effet, ſelon la remarque du P. Rapin (14), on peut dire que la Poëtique d'Ariſtote n'eſt à proprement parler que la Nature miſe en methode, & le bon ſens reduit en principes.

Il eſtoit neceſſaire, au ſentiment de Voſſius (15), que ce fuſt un grand Philoſophe qui entreprît de traiter de l'Art Poëtique, pour s'en bien acquiter; mais il n'eſtoit pas neceſſaire que ce fuſt un Poëte. La maniere dont Ariſtote y a réüſſi, eſt une grande preuve de l'un & de l'autre. Quoique Diogene Laërce & quelques autres Critiques luy ayent donné des vers (16), cela n'a point paru ſuffiſant pour le faire mettre au rang des bons Poëtes. Cependant il n'y a point de Poëtes qui ayent mieux entendu toutes les fineſſes de l'Art Poëtique que luy. Les meilleurs d'entre les Poëtes qui en ont traité, ſont ſans doute Horace parmi les anciens, & Vida parmi les modernes. Mais Ariſtote a paſſé l'un & l'autre de fort loin, ſi on en croit le meſme Voſſius, & il a penetré la nature de la Poëtique beaucoup plus avant qu'eux, quoiqu'il les euſt precedé pour le temps,

Il y a pourtant un petit reſte de vers au 15. livre d'Athenée, qui a fait dire à Jules Scaliger liv. 1. de ſa Poëtiq. & à M. Petit qu'Ariſtote a merité quelque rang parmi les bons Poëtes.

& qu'il leur eust donné par ce moyen un grand avantage sur luy-mesme, en leur donnant lieu de profiter de ses lumieres, au lieu qu'il n'avoit eu personne à suivre que la Nature (17). Aristote.

On sera moins surpris d'une si grande difference que ce Critique a pretendu trouver entre Aristote & ces deux Poëtes, si l'on considere, dit-il, la force du genie du premier qui estoit au dessus de toute comparaison, & qui avoit passé, pour le dire ainsi, les bornes que Dieu a prescrites à l'esprit humain. D'ailleurs il est plus facile de reüssir en prose qu'en vers, parce qu'on y a plus de liberté pour exprimer sa pensée, & quelque volontaire qu'ait esté la contrainte d'Horace & de Vida dans leurs vers, on ne laisse pas d'estre porté à les excuser plûtost qu'Aristote, & que les autres qui écrivant en prose sur le mesme sujet n'auroient pas mieux fait qu'eux.

Comme Aristote a toûjours esté en grand credit dans le Monde sçavant, la peine qu'il a prise de travailler sur la Poëtique, n'a pas servi peu à autoriser cet Art; & on peut dire avec le P. Thomassin (18) que par le titre seul de son Traité de la *Poëtique*, aussi bien que par le dessein de l'Ouvrage, il en a fait l'A-

Aristote. pologie contre ceux qui paroissoient blâmer cet Art. Il semble mesme que ç'ait esté son dessein principal, lorsqu'il s'est appliqué d'abord à découvrir l'origine & la naissance de la Poësie & de tous les charmes qu'elle renferme, témoignant que l'Homme par son naturel est plus porté que tous les autres animaux à imiter & à contrefaire.

Mais quoiqu'on ait toûjours considéré Aristote comme un grand Maistre en cet Art, les Critiques ne se sont point crûs obligez de recevoir aveuglément toutes ses Maximes sans les examiner, & le respect qu'ils ont eu pour son merite ne les a point empêché de publier qu'ils avoient découvert quelques défauts dans cet Ouvrage.

Plusieurs ont pretendu au rapport de Vossius (19) qu'Aristote ne seroit pas un bon Maistre pour le Poëme Dramatique à ceux qui voudroient s'y perfectionner. Jules Scaliger, outre le peu de Methode & les autres défauts qu'il y trouvoit, sans oser les mettre au jour comme nous l'avons vû cy-dessus, blâmoit encore Aristote d'avoir mal divisé les parties de la Tragedie (20): & il semble que le P. Possevin ait voulu le suivre dans ce sentiment (21). Le Pere

Rapin témoigne auſſi (22) que les Sçavans n'ont pas pû goûter l'opinion où eſtoit Ariſtote que la Tragedie avoit l'avantage au deſſus du Poëme Epique, qui parmi les Humaniſtes & la pluſpart des autres Perſonnes de lettres, paſſe pour le plus accompli des Ouvrages dont l'eſprit de l'homme eſt capable. Ariſtote

Le meſme Pere dit encore ailleurs (23) qu'Ariſtote a écrit de la Poëtique dans un ordre peu exact, quoique la maniere en ſoit ſolide, en quoy il paroît avoir eſté plus clair-voyant que Voſſius qui avoit voulu ſoûtenir le contraire contre Scaliger.

Le Pere le Boſſu de ſon coſté ſemble vouloir nous faire croire (24) qu'Ariſtote eſt embaraſſé & difficile dans ſa maniere de debiter ſes maximes ſur la Poëtique. La raiſon qu'il nous en donne eſt que comme nous connoiſſons peu, dit-il, la veritable maniere d'enſeigner la Morale dans Homere, il arrive delà que nous trouvons de ſi grandes obſcuritez dans les preceptes d'Ariſtote & d'Horace, qui loüent ſi fort Homere de ce que nous avons tant de peine à y reconnoître, lorſque nous l'examinons ſuivant ces idées de perfection que nous nous figurons communément.

Aristote. Car quoique nous ayons dit plus haut qu'Aristote en composant son Ouvrage n'avoit point eu d'autre modele à suivre que la Nature mesme, il faut pourtant tomber d'accord avec M. Gueret (25) que s'il n'y avoit point eu d'Homere, il n'y auroit peut-estre point eu aussi de Poëtique d'Aristote, parce que selon toutes les apparences il n'y a eu que les vertus & les vices de ce Poëte qui ayent formé dans la teste d'Aristote toutes ces Reflexions dont il a composé les regles de l'Art Poëtique.

Nous ne devons pas omettre le jugement que le Sieur Borrichius Professeur de Coppenhague a fait de cet Ouvrage d'Aristote. Il dit (26) que dans la pensée de plusieurs Sçavans, ce celebre Philosophe s'est surpassé luy-mesme dans sa Poëtique; & que s'il a paru de la magnificence dans ses autres Ouvrages, ils ne peuvent presque s'empêcher de dire qu'il y a de la Divinité dans celuy-ci. Il ajoûte que ces Critiques n'ont pas trop mauvaise raison d'en juger de la sorte, parce qu'Aristote a tellement examiné & penetré la matiere, qu'il ne se peut rien inventer de plus subtil & de plus solide que ce qu'il en a dit. Mais il pretend en mesme-temps qu'il a ressenti

les droits & les facultez de la Poëſie Epique dans des bornes ſi étroites, qu'il ſemble avoir coupé les aiſles à l'Eſprit Poëtique pour l'empêcher de s'élever en haut. De ſorte, dit-il, que ſon Ouvrage reſſemble à un bel édifice dont les dehors ſont ſuperbes, mais dont les dedans ſont inhabitables, à cauſe que les appartemens y ſont trop étroits. Ariſtote

Nous ne pouvons pas mieux finir, qu'en rapportant en peu de mots le jugement que le P. Rapin a fait des principaux Commentateurs qui ont travaillé ſur cet Art Poëtique d'Ariſtote. Il dit que Pierre *Victorius*, Vincent *Madius*, & François *Robortel* interpreterent aſſez literalement le texte de ce Philoſophe, ſans entrer beaucoup dans ſon eſprit: Que *Voſſius* a commenté Ariſtote en pur Scholiaſte, André *Gili* en Rheteur, François *Patricius* en Hiſtorien, Jerôme *Vida* en Poëte qui veut plaire plus qu'inſtruire, Ant. Sebaſtien de *Minturné* en Orateur, Marc Antoine *Majoragius* & Antoine *Riccoboni* en Dialecticiens, Paul *Beni* en Docteur qui a le jugement fain, quand il ne s'agit pas de l'honneur de ſon païs. Il ajoûte qu'Alexandre *Piccolomini* & Loüis de *Caſtelvetro* l'ont fait en Critiques fort

Aristote. habiles, & mieux que les autres. Piccolomini traite Aristote plus honnestement que Castelvetro, mais celuy-ci nonobstant son chagrin & son humeur contrariante, l'emporte au dessus de tous les autres (27).

Quant au livre des *Didascalies* d'Aristote, il estoit constamment different de la Poëtique de ce Philosophe, & il comprenoit l'histoire des Poëtes jusqu'à son temps avec le dénombrement de leurs Ouvrages. Et l'on pretend que c'estoit encore un Ouvrage different des deux livres qu'il avoit fait sur les Poëtes, comme on peut le voir dans l'histoire Philosophique de Jonsius (28).

1 Diogen. Laërt. in Vit. Aristotel.
2 Guillelm. du Val in Prolegomen. ad Aristotel. opera.
3 Petr. Victorius in lib. 8. Politicor. Aristotel. ad cap. 7.
Item Comment. in Art. Poët. ejusd. Arist.
4 Bibl. curios. histor. Philolog. &c. pag. 45.
5 Ger. Jo. Voss. de Natur. Poëtic. cap. 5. par. 5. pag. 29.
6 Idem in Præfatione operis de Institutione Poëticæ.
7 Laërt. in Vit. Socrat. & Voss. de Natur. Poëtices ut supr.
8 Joachim Camerar. not. ad Aristot.
9 Jul. Cæs. Scaliger Epistol. præfix. Poëticæ ad filium Silvium.

10 Voſſ. præfat. de Inſtitut. Poëtic. Ariſtotel.
11 Anton. Lullus Balear. lib. 7. de Orat. cap. 5.
12 R. Rapin Compar. d'Homer. & Virgil. pag. 43. edit. in 4.
13 Anonym. Bibliograph. curioſ. pag. 45.
14 Rap. Avertiſſ. des Reflex. ſur la Poët. d'Ariſt.
15 Voſſ. præfat. Inſtitution. Poëtic.
16 Diogen. Laërt. in Vit. Ariſtotel. Athenæi lib. 15. & Jul. Scalig. lib. 1. Poëtic.
Ger. Voſſ. lib. 1. operis poſthum. de Poëtis Græcis pag. 56.
Laur. Craſſo de Poët. Græc. in fol. Italicè.
17 Voſſ. ut ſupr. præfat. Inſtitut. Poët.
18 L. Thomaſſin tom. 1. de la maniere de lire & étud. les Poëtes liv. 1. ch. 8. num. 2. pag. 96.
19 Apud Voſſ. præfat. ſupra laud.
20 Jul. Cæſ. Scaliger de Poët. lib. 1. cap. 2.
21 Anton. Poſſevin lib. 17. Bibliothec. ſelectæ cap. 2. pag. 409.
22 R. Rap. Compar. d'Homere & Virgil. pag. 9. edit. in 4.
23 Le meſme au livre des Reflexions ſur la Poëtique pag. 37.
24 René le Boſſu Chan. Reg. Traité du Poëme Epique livre 1. concluſion pag. 127.
25 Gueret de la Guerre des Auteurs.
26 Olaüs Borrichius in præfation. ad Diſſertationes ejuſdem de Poët. ex Ethopœia Ariſtotelic. item les Auteurs du Journ. d'Allemagne ou de Leipſic de l'an 1683. tom. 3. pag. 282.
27 R. Rapin Avertiſſem. des Reflexions ſur la Poëtique d'Ariſtote &c.
28 Joh. Jonſius lib. 1. hiſtor. Philoſ. ch. 11. pag. 54, 55. & parte. 3 Hiſtor. Peripatetic.

M. XLIX.

Horace.

HORACE

(*Quint. Horatius Flaccus*) de Venouse, mort en la 3. année de la 192 Olympiade, l'an 743 de la Ville de Rome, & dix ans devant l'Epoque Chrestienne.

HOrace est le seul des Auteurs Classiques, c'est-à-dire des bons Auteurs Latins, de qui nous ayons quelque chose sur la Poëtique. Porphyrion un de ses anciens Scholiastes cité par Vossius (1) dit qu'il avoit pris tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le livre que Neoptolemus Auteur Grec avoit fait sur ce sujet, quoique ce passage ne paroisse pas dans ce que Crucquius nous a donné du Scholiaste. Il paroît neanmoins selon le sentiment du P. Rapin (2), que la Poëtique d'Horace n'est qu'une interpretation de celle d'Aristote, & ce Critique remarque ailleurs (3) qu'Horace fut le premier qui proposa ce grand modele des Grecs aux Romains.

Mais quoiqu'au jugement du Bibliographe Allemand (4) ce livre qui n'eſt proprement qu'une Epiſtre aux deux Piſons, ſoit une excellente piece de Critique auſſi bien que ſes autres Epiſtres & ſes Satyres : neanmoins ce n'eſt pas un Ouvrage auſſi achevé & auſſi limé qu'on auroit pû ſouhaiter d'un homme de la capacité d'Horace. Horace.

Voſſius dit (5) que l'œconomie qu'il a gardée dans cet Ouvrage, n'eſt pas fort reguliere ni fort exacte, qu'il s'eſt contenté de ramaſſer beaucoup de preceptes enſemble, ſans ſe ſoucier beaucoup de leur donner de la ſuite & de la methode. Et le P. Rapin avoüe auſſi (6) que ſi on s'arreſte à l'ordre qu'il y a gardé, ſa Poëtique n'eſt pas mieux reglée que celle d'Ariſtote, parce qu'elle a eſté écrite dans une Epiſtre dont le Caractere doit eſtre libre, & n'avoir rien de contraint.

Pluſieurs Sçavans ſemblent tomber d'accord qu'il n'a pas ſi bien fait qu'Ariſtote pour ce point (7). Auſſi n'a-t-il point eu deſſein de faire un Ouvrage ſi regulier, au ſentiment de Barthius (VII), il ne s'y eſt preſcrit ni ordre ni methode, & il s'eſt contenté de dire les choſes de la maniere qu'elles ſe preſentoient à

Horace. luy ſans ſe geſner pour tâcher de les reduire en preceptes, ne devinant point qu'il pourroit tomber un jour dans les mains de Grammairiens & de Critiques de toute ſorte d'humeurs & de capacité differente. Mais il y en a peu qui ayent porté la ſeverité de la Critique ſi avant que Jules Scaliger. Il pretend en plus d'un endroit de ſa Poëtique qu'Horace a écrit de l'Art Poëtique ſans art, & il veut que ce ſoit une pure Satyre écrite avec beaucoup de negligence (8).

Ce Cenſeur pour tâcher de reduire cet Ouvrage dans quelque methode, & d'en retirer quelque utilité, l'a diviſé en trente-ſix chapitres. Mais il dit (9) que ſi nos Maiſtres ou les anciens Critiques euſſent eu le ſoin de nous faire cette diviſion, nous aurions découvert de meilleure heure le peu d'utilité que nous pouvons retirer de cet Ouvrage; & que pour luy il n'auroit pas eſté ſi long-temps dans la ſimplicité de croire que c'eſtoit une piece admirable, au lieu qu'il auroit reconnu bien-toſt par cette diviſion qu'il devoit chercher ailleurs du ſecours pour ſon deſſein. Il ſoûtient qu'aprés avoir lû cet Ouvrage, ſon eſprit n'en eſt devenu ni plus éclairé ni plus fort, ſoit pour l'invention, ſoit

pour

pour l'élocution & pour l'explication de ce qu'il auroit pû inventer. Horace.

Mais quelque juſtice qui puiſſe ſe trouver dans la Critique de Scaliger, on ne peut pas diſconvenir qu'elle ne ſoit un peu outrée, & que quand il a dit qu'Horace avoit écrit *ſans art*, c'eſt une alluſion froide & inſipide qu'il a voulu faire ſur le titre de la piece. Or il eſt conſtant, comme l'a remarqué meſme Voſſius (10), que jamais Horace n'a ſongé à donner à cet Ouvrage le titre d'*Art Poëtique*, qui eſt une invention des Critiques poſterieurs; mais c'eſtoit ſeulement une Epître du meſme caractere que les precedentes, l'ayant écrite à Cneus & à Lucius Piſon, contre quelques Ecrivains de ſon temps qui ſe vantoient d'eſtre Poëtes ſans connoître le genie de la veritable Poëſie.

1 Apud Voſſ. in lib. de Natur. Poëtices cap. 5. parag. 5. p. 26.

2 R. Rapin Reflexions ſur la Poëtiq. edit. in XII. pag. 27.

3 Le meſme dans l'Avertiſſem. des Reflex. ſur la Poëtiq.

4 Anonymi Bibliogr. curioſ. hiſtor. Philologic. pag. 46.

5 Ger. Voſſ. de Arte Poëtic. cap. 14. pag. 83.

6 Rap. Reflex. ſur la Poëtique pag. 36, 37. edit. in XII.

Horace. 7 Apud Vossium in Præfatione Institutionum Poëticar.

8 Jul. Cæs. Scaliger in Epistol. ad Silvium filium.

9 Idem Scalig. Poëtices libro 6. qui est Hypercriticus pag. 878, 879.

10 Voss. de Institut. Poët. in Præfat.

M. L.

PETRONE

Petrone.

(*Petr. Arbiter*) sous Neron, selon l'opinion commune.

DEpuis le siecle d'Auguste jusqu'à celuy de Charles-Quint, nous n'avons presque rien sur l'Art Poëtique qui soit tant soit peu considerable. Il nous reste neanmoins quelques fragmens de Petrone, où il a fait voir qu'il avoit le goust excellent sur ce sujet. C'est ce qui a fait dire au P. Rapin (1), que parmi les ordures de sa Satyre, il a laissé certains preceptes de la Poëtique qui sont admirables. Et le Sieur Borrichius reconnoissant aussi qu'il avoit le jugement fort sain en ce qui regarde la Poësie, ajoûte qu'il en a jugé suivant l'esprit &c

es lumieres d'Ariſtote (2). Mais nous parlerons de l'Ouvrage entier de Petrone parmi les Poëtes. Petrone.

Le P. Rapin Avertiſſem. des Reflex. ſur la Poët. tiq. d'Ariſtot.
Olaüs-Borrichius Diſſertation. de Poëtis pag. 58, 59.

M. LI.

TERENTIANUS MAURUS, Terent. Maurus.

Sous Trajan ſelon quelques-uns, & ſous les derniers Antonins ſelon d'autres. *Gouverneur de Siene dans la haute Egypte.*

SI c'eſt celuy dont parle Martial (1), il eſt conſtant qu'il vivoit au plus tard ſous Trajan, & qu'il eſtoit Gouverneur de Siene qui eſt une Iſle du Nil ſous le Tropique du Cancer. Mais ſans nous tourmenter du temps auquel il a vécu, il ſuffit de remarquer que ce que nous avons de luy regarde moins l'Art Poëtique que celuy de la verſification, parce qu'il y traite ſimplement de la

Terent. Maurus. mesure & de la quantité des vers.

C'est une composition qui est faite en petits vers, mais nous ne l'avons pas entiere. M. le Fevre de Saumur dit (2) qu'elle est ornée de toutes sortes d'élegances, & qu'elle est diversifiée par des agrémens & des beautez d'esprit qui rendent la piece aimable. Et Vossius dans toutes les occasions qu'il a euës de parler de l'Auteur & de l'Ouvrage, a toûjours témoigné (3) qu'il a traité cette matiere avec une douceur de stile admirable. Et c'est une espece de Titre pour l'Antiquité de l'Ouvrage.

1 Martial lib. 1. Epigrammat. 87.
2 Tanaquill. Faber in notis ad Longinum pag. 238.
3 Vossius Institution. Poëtic. lib. 1. p. 71. lib. 1. Idem lib. 3. ejusd. oper. pag. 84. Idem lib. 2. de Poëtis Latinis pag. 47.
4 Vidend. & Lil. Gregor. Girald. Dialogo 1. de Poëtar. Histor. pag. 1073. & seqq. edit. in 12.

M. LII.

THOMAS FANUCCI ou FANUTIUS,

Thomas Fanucci ou Fanut.

Vers la fin du quinziéme ſiecle & le commencement du ſeiziéme.

CEt Auteur avoit entrepris de faire voir en quoy conſiſte l'Art Poëtique, en faiſant la comparaiſon des Poëtes entr'eux. Mais Floridus Sabinus (1) témoigne ne faire pas beaucoup de cas de ſon Ouvrage, il le compare à une Corneille ou à une Pie qui n'a que du caquet, & il dit qu'il n'y a point de vieille qui l'emporte ſur luy pour le babil.

1 Franc. Florid. Sabin. apud Konig. in Biblioth. V. & N. pag. 296.

M. LIII.

Lil. Greg. Giraldi.

LIL. GREGOR. GIRALDI

De Ferrare, mort en 1552.

Num. 167

NOus avons déja parlé au premier tome des Critiques de l'Hiſtoire des anciens Poëtes Grecs & Latins qu'il a compoſée en dix Dialogues, & de celle des Poëtes Modernes ou de ſon temps en deux autres Entretiens. Quoiqu'il ſemble n'avoir recherché que ce qui concerne les temps, les lieux & les autres circonſtances de leur vie, & quelque choſe de ce qui regarde leurs Ecrits en general, neanmoins Voſſius qui en parle comme d'un homme de bon ſens, de beaucoup de jugement & de grande érudition, témoigne qu'il n'a pas laiſſé d'écrire beaucoup de choſes qui regardent l'Art Poëtique, & qui ſont fort utiles à ceux qui veulent en avoir la Pratique (1). Et Monſieur d'Aubignac pretend (2) qu'il a touché en pluſieurs endroits les plus importantes maximes du Theâtre.

1 Ger. Joan. Voſſius in Præfat. Inſtitution. Poëticar.

2 Hedelin d'Aubignac Pratiq. du Theâtre pag. 35, 36.

M. LIV.

JACQUES MICYLLUS, ou MOLTZER, mort en 1558.

Jacques Micyllus

NOus avons de luy trois livres ſur l'Art de faire des vers qu'il ne faut pas confondre avec celuy de la Poëtique, parce qu'il ne conſiſte que dans la verification, c'eſt-à-dire dans la Meſure & la Proſodie. Melanchthon jugeoit (1) qu'il ne ſe pouvoit rien trouver de plus ſçavant en ce genre: & Melchior Adam dit que c'eſt un Ouvrage fort achevé, & que perſonne n'a écrit en Latin ſur la Proſodie avec plus d'exactitude & d'habileté (2).

1 G. Matth. Konigius in Biblioth. V. & N. pag. 539, 540.

2 Melch. Adam in Vit. Philoſoph. Germanor. pag. 181.

M. L V.

Jul. Cef. Scaliger. JULES CESAR SCALIGER

Né en 1484, mort à Agen en 1558.

SA Poëtique eſt un des plus beaux & des plus accomplis d'entre les Ouvrages qui ſe ſoient jamais faits ſur cet Art. Il l'a diviſée en ſept livres. Dans le 1, il traite d'une maniere hiſtorique l'origine, le progrés, la fin, & l'uſage de la Poëſie. Dans le 2, il parle de la matiere de cet Art; dans le 3, de l'Idée ou de la forme; dans le 4, des choſes qui ſervent de preparatifs à la Poëſie; dans le 5, qu'il appelle *Critique*, il s'applique particulierement à faire les paralleles de divers Poëtes des uns avec les autres, & à comparer meſme les choſes entr'elles auſſi bien que les Perſonnes. Le 6, qui a pour titre l'*Hypercritique*, comprend les jugemens de divers Poëtes, en commençant par les Modernes & remontant juſqu'à ceux du temps d'Auguſte. Le dernier qu'il appelle *Epinomis*, eſt une explication particuliere de quel-

ques difficultez qui s'eſtoient trouvées dans ce qu'il avoit dit des Regles de l'Art, dans les ſix precedents. Iul. Cef. Scaliger.

Poſſevin témoigne (1) que c'eſt un Ouvrage de grande importance qui fait connoître que ſon Auteur avoit l'eſprit tres-penetrant, & une érudition prodigieuſe. Il ajoûte qu'il ſçavoit de bonne part que les Heretiques de Genéve y avoient mis les mains, lorſqu'il fut queſtion de l'imprimer dans cette Ville, & qu'ils y avoient retranché & ajoûté tout ce qu'ils avoient jugé à propos. Il pretend que cela regarde particulierement les jugemens qu'il a portez ſur les Poëtes. Il trouve mauvais, entr'autres choſes, qu'il ait pris la liberté de cenſurer Ariſtote, Pauſanias, & les autres que l'Antiquité nous a rendus venerables. Il n'a pourtant pas crû devoir attribuer cette hardieſſe à l'infidelité de ceux de Geneve. Le meſme Critique accuſe encore Scaliger de n'avoir pas bien executé le deſſein de ſon premier livre, dont le titre ſemble nous promettre l'hiſtoire de la Poëtique.

Le P. Mambrun aprés avoir reconnu une varieté admirable d'érudition dans cet Ouvrage, ajoûte (9) que quand on devroit prendre pour un paradoxe le

Iul. Cæs. Scaliger. sentiment qu'il en a, cela ne l'empêchera pas de dire avec assurance que tous ces sept livres sont remplis d'un grand attirail de Grammaire, qu'il y a entassée avec quelques ornemens & beaucoup d'abondance ; mais qu'on n'y trouve point ce fonds de doctrine que doit produire dans un homme la connoissance de la Nature & des proprietez de la chose qu'il a entrepris de traiter. Il accuse mesme Scaliger d'avoir peché contre la matiere du Poëme Epique.

Gaspar Barthius pretend de plus (VIII) qu'il y a une erreur perpetuelle dans tout cet Ouvrage qu'il appelle divin d'ailleurs, que cette erreur vient d'un entestement & d'une prévention contre Homere en faveur de Virgile, qu'il tâche de preferer au premier en toutes rencontres. Il dit que l'érudition excessive dont il a rempli cet Ouvrage l'a souvent accablé, ou du moins luy a offusqué le jugement, jusqu'à luy faire croire qu'il pourroit nous persuader que Virgile n'estant revêtu que des dépoüilles d'Homere, sans pourtant luy avoir rien osté, n'a point laissé de l'effacer. Barthius ne s'est gueres moins éloigné de la juste mediocrité dans le parti qu'il a pris pour Homere contre Virgile. Mais

cela ne doit point nous empêcher de reconnoître l'injustice que Scaliger a faite à Homere & à la plûpart des autres Poëtes Grecs, sur lesquels il n'estoit point capable de porter son jugement, comme son propre fils nous l'a voulu persuader. Inst. Cef. Scaliger.

M. d'Aubignac assure aussi (3) qu'il s'est trompé en divers endroits de cet Ouvrage sur divers points des pieces des Anciens. Neanmoins il ne laisse pas de dire ailleurs (4) que Scaliger dit seul sur le sujet de la Poëtique plus que tous les autres; & qu'il n'en faut pas perdre une parole, parce que, à son avis, elles sont toutes de poids.

Vossius écrit (5) que bien que Scaliger ne fust pas un Poëte tout-à-fait mépriſable, il avoit neanmoins bien fait voir par cet Ouvrage qu'il estoit incomparablement plus habile dans la connoissance de l'Art Poëtique que dans la pratique de la Poësie; & que comme il n'a esté inferieur à personne pour l'érudition, on peut assurer qu'il a passé de fort loin tous ceux qui avoient fait paroître quelque industrie en ce point. Il témoigne encore ailleurs (6) que la solidité & l'exactitude du jugement de Scaliger dans cet Ouvrage, sont à

Iul. Cef. Scaliger. l'épreuve de toute ſurpriſe.

Un Allemand meſme n'a point fait difficulté d'appeller ces livres ou Ouvrage *divin* pour la ſublimité de ſon jugement, dit-il, & la Critique incomparable qui y regne par tout ; de ſorte qu'il peut diſputer du prix avec les Anciens qui ont travaillé ſur le meſme ſujet (7).

On peut conſulter encore les jugemens que les Sçavans ont faits ſur le 5, & le *6*, livres de cet Ouvrage en particulier, & que nous avons rapportez au premier tome des Critiques (8).

1 Ant. Poſſevin Biblioth. Select. lib. 17. cap. 1. & 2.
2 Idem ibid. pag. 408. cap. 1.
3 Hedelin d'Aubignac Pratique du Theatre livre 2. chap. 2. pag. 98, 99.
4 Le meſme au livre 1. chap. 5. pag. 35.
5 Ger Jo. Voſſ. de Arte Poëtic. pag. 27.
6 Idem Voſſius lib. de Naturâ Poëtices cap. 2. paragr. 7. pag. 11.
7 Bibl ographe. Anonym. curioſ. Philolog. hiſtor. pag. 46.
8 Tom. 1. des Critiques hiſtoriques nombre 168. pag. 196, 197.
VIII. Gaſpar Barthius lib. 47. Adverſarior. cap. 22. col. 1231.
9 Petr. Mambrun Diſſertation. de Epico Carmine prolegomen. pag. 335.
Item ibid. quæſt. 3. part. 1. pag. 343, 344.

M. LVI.

JEROME FRACASTOR

Jerôme Fracaſt.

Medecin de Verone, mort en 1553.

NOus avons de Fracaſtor un Traité de la Poëtique & des devoirs d'un Poëte en forme de Dialogue, ſous le nom de Nauger ſon amy & Poëte comme luy. Il pretend faire voir que la fin de cet Art n'eſt pas la ſeule delectation ou le deſir de plaire, mais encore celuy de profiter aux autres par le moyen de l'imitation en quoy doit conſiſter toute la Poëſie. A dire le vray, ce ſont plûtoſt des eloges que des preceptes de l'Art; mais on ne laiſſe pas d'y trouver l'explication de la nature & de l'eſſence de la Poëtique, & l'expoſition des qualitez d'un veritable Poëte. Sa maniere de traiter ſon ſujet eſt un peu trop ſombre & trop ſeche pour un Dialogue, elle eſt auſſi quelquefois trop obſcure & trop embaraſſée pour un recüeil de preceptes qu'on doit ſuivre. C'eſt ce qui

excite rarement le desir de le lire aujourd'huy, sur tout depuis que le nombre de ces sortes de Traitez s'est multiplié, & que les derniers Auteurs qui ont écrit sur cette matiere ont tâché d'effacer ceux qui les ont devancez.

Le Dialogue de Fracastor se trouve parmi les autres Ouvrages en Prose, imprimez à Venise in 4.

M. LVII.

Antoine Sebastien de Mint.

ANTOINE SEBASTIEN DE MINTURNE,

Evesque d'*Ugento* dans la Terre d'*Otrante*, vers l'an 1564.

CEt Auteur a fait six Livres *de Poëte* qui furent imprimez à Venise l'an 1559. Il y traite de la nature & des vertus de l'Art Poëtique avec beaucoup d'exactitude & de diligence, si l'on en croit le P. Gallucci Jesuite Italien (1), lequel ne laisse pas de loüer ailleurs cet Ouvrage d'une maniere qui nous fait connoistre qu'il y a encore quelque cho-

ſe à ſouhaiter. Le P. Rapin ne paroiſt pas entierement ſatisfait de ſa maniere d'écrire (2), parce, dit-il, qu'il a traité ſa matiere en Orateur.

1 Tarquin. Gallutius Tract. de Elegia cap. 4. pag. 395.
2 Ren. Rap. avertiſſem. ſur les Reflex. touchant la Poëtiq.

M. LVIII.

Ieröme Vida.

JEROME VIDA

De *Cremone*, Eveſque d'Albe, mort en 1566.

IL s'eſt acquis beaucoup de reputation par ſon Art Poëtique qu'il a compoſé en Vers. Jules Scaliger témoigne qu'il a merité d'autant plus de gloire qu'il a traité ſa matiere avec beaucoup plus d'art & de methode qu'Horace même. Mais ce qu'il ajoûte paſſera peut-eſtre pour un paradoxe dans l'eſprit de pluſieurs, lors qu'il dit, que Vida entre les modernes s'eſt élevé au deſſus d'Horace, comme les anciens Latins ont ſurpaſſé les Grecs, quoy qu'ils leur euſ-

Ierome Vida. ſent tracé le chemin (1).

Voſſius ſemble auſſi donner les mains à tout ce que nous venons de rapporter de Scaliger (2).

On ne peut pourtant pas dire que ce dernier ait pris l'Art Poëtique de Vida pour une piece tres-accomplie. Il tombe d'accord écrivant à ſon fils Silvius, que Vida eſt homme de bon ſens, & de prudence, & qu'il a donné de fort bons enſeignements, mais qu'ils ſont plus propres pour redreſſer les Poëtes quand ils manquent & leur faire voir leurs fautes, que pour les introduire dans l'Art Poëtique, & pour leur former l'eſprit & l'imagination; de telle ſorte qu'ils ſont moins propres à faire un Poëte, qu'à reformer celuy qui l'eſt déja. Il ajoûte qu'à la verité Vida a bien rétabli cet ordre ſi neceſſaire dans l'Art Poëtique qu'Ariſtote avoit negligé, & qu'Horace avoit perverti & gaſté: mais qu'il a traitté ſa matiere pluſtoſt comme un Poëte que comme un Maiſtre, & qu'il paroît avoir eſté fait pluſtoſt pour le theâtre que pour l'école (3).

C'eſt auſſi le ſentiment du Pere Rapin qui témoigne (4) que Vida ſemble s'être étudié à plaire en qualité de Poëte plûtoſt qu'à donner des preceptes ſe-

rieux. Et le Pere Mambrun qui reconnoiſt d'ailleurs que la compoſition de cette piece eſt ſçavante, que la verſification en eſt belle, & que les maximes meſme en ſont fort bonnes pour la plus part, pretend que la ſuitte & les proportions n'y ſont pas aſſez bien gardées, pour donner lieu de croire qu'on puiſſe faire de ſes preceptes un corps juſte & compoſé de toutes ſes parties à qui on puiſſe donner le nom d'Art Poëtique (5). Ieronim Vida.

1 Jul. Cæſ. Scaliger lib. 6. Poëtices pag. 802. 803. edit. Commelin.
2 Ger Jo. Voſſius de Arte poëtic. pag. 27.
3 Scalig. Epiſtol. ad fil. Silvium, præfix. poëtic.
4 Ren. Rapin. avertiſſem. des Reflexions ſur la Poëtiq.
5 P. Mambrun Diſſertat. de Epico Carmine prolegomen. pag. 335.

Louis de Castelvetro.

M. LIX.

LOUIS DE CASTEL-VETRO

De *Modene*, mort en 1571. dans le païs des *Griſons*.

COmme ce qu'il a fait ſur la Poëtique d'Ariſtote eſt un Ouvrage qui regarde autant la Critique & l'explication des Auteurs que l'Art Poëtique, nous avons rapporté parmi les Critiques Grammairiens les jugemens que les Sçavans ont fait de ſon travail (1). Nous nous contenterons d'ajoûter ici que Monſieur d'Aubignac dit (2) que *dans ſon grand caquet Italien, il enſeigne de belles choſes.*

1 Tom. 2. part. 2. des Critiques nombr. 376, pag. 210.

2 Hedelin d'Aubignac, pratique du Theâtre, chap. 5. pag. 35. livre 1.

M. L.X.

JACQUES PELETIER *Du Mans*, Medecin, Mathematicien, & Poëte, mort en 1582.

Jacques Peletier.

IL publia son Art Poëtique en deux Livres, à Lyon l'an 1555. in VIII. Il n'y a rien de fort singulier, si on en excepte la bizarrerie de son Ortographe. Neanmoins plusieurs ont jugé ses maximes assez judicieuses.

Il a mis aussi en François l'Art Poëtique d'Horace, qui fut imprimé à Paris 1545. in VIII.

M. LXI.

Torquato Tasso.

TORQUATO TASSO

De Bergame, né à Sorrento au Royaume de Naples, mort en 1595.

ON a de luy *la Cavalette*, ou un Traité de la Poësie Italienne, & quelque autre chose sur l'Art Poëtique en general, où il a travaillé en Maistre, capable de faire luy-mesme des regles. Le P. Rapin le cite quelquefois, ce que l'on peut prendre pour une marque de son estime (1). Et le P. Gallucci le met au nombre de ceux qui ont traité de la Nature & des effets de l'Art Poëtique avec exactitude & diligence (2).

On peut conter encore parmi les Traitez de l'Art Poëtique de la langue Italienne, toutes les Réponses & les Apologies que le mesme Torq. Tasso a faites contre les Censeurs de ses Poësies, où l'on voit que la necessité de se défendre luy suggere de l'industrie & des maximes assez singulieres.

1 Comp. d'Hom. & Virg. & Reflex. sur la Poët.

2 Tarquin. Gallut. Tract. de Elegia cap. 4. pag. 395.

M. LXII.

FRANCOIS PATRIZZI

François Patrizzi.

Ou Patricius, qui eut la teste coupée à *Rome* l'an 1597.

PAtricius a écrit en Italien l'Histoire de la Poësie en dix Livres.

Le P. Possevin dit (1) qu'il s'en est acquité avec beaucoup d'exactitude, d'érudition, & de fidelité, & qu'il y propose un grand nombre de questions importantes. Nicius Erythræus qui conte trois decades de cet Ouvrage, pretend qu'il est difficile d'estimer assez le prix de ce que vaut ce travail (2). Mais le P. Rapin témoigne qu'il s'est contenté de faire l'Historien dans cet Ouvrage, sans s'étendre beaucoup sur les regles de l'Art (3).

1 Ant. Possevin lib. 17. Biblioth. select. cap. 3. pag. 411.

2 Janus Nicius Erythr. in Pinacothec. 1. pag. 204. 205.

3 Ren. Rapin avertiſſem. des Reflex. ſur la Poëtiq.

M. LXIII.

Paul Beni

PAUL BENI

De *Gubio* ou *Eugubbio* au Duché d'*Urbin*, mort l'an 1624. le 12. Fevrier.

OUtre les grands Commentaires qu'il a faits ſur la Poëtique d'Ariſtote, on a encore de luy une centaine de Diſputes ou Diſſertations Poëtiques pour l'éclairciſſement des difficultez qui ſe trouvent dans les Preceptes de cet Art, & elles ſont jointes à ces Commentaires.

On eſt encore redevable à ſon induſtrie de la Poëtique de Platon, qu'il a recüeillie de divers Dialogues de ce Philoſophe.

Nous pouvons ajoûter à ces Ouvrages Latins qui concernent l'Art Poëtique quelques autres qu'il a faits en Italien, & qui y ont quelque rapport, comme

1. La comparaison de Torq. Tasso avec Homere & Virgile ; & celle de l'Arioste avec Homere. Dans ce Traité il compare mal à propos l'Arioste à Homere, & le Tasse à Virgile, selon le sentiment du P. Rapin (1) & sa passion dereglée le porte mesme quelquefois à preferer le Tasse à ces deux Anciens. Paul Beni

2. Le Commentaire sur le Godefroy ou la Jerusalem du mesme Tasse, où l'on juge qu'il y a bien des inutilitez.

3. La Réponse aux considerations de Malacreta sur le *Pastor Fido* du Cavalier Guarini.

Quelque vehemence qu'on pretende trouver dans son zele pour les uns contre les autres, on ne laisse pas de convenir qu'il écrit avec solidité & beaucoup d'érudition, si l'on s'en rapporte au témoignage du sieur Thomasini (2). Et le P. Rapin assure (3), que quand il ne s'agit pas de son païs, il paroist avoir le jugement fort sain dans tout ce qu'il a écrit de l'Art Poëtique.

Neanmoins le P. Mambrun paroist ne l'avoir pas estimé si fort, du moins semble-t'il s'estre fait un plaisir de le refuter en diverses rencontres (4) & il y a apparence que c'est de luy aussi bien que de la pluspart de ceux dont nous

avons parlé plus haut qu'il veut parler, lors qu'il dit que quelques Italiens qui ont traité de l'Art Poëtique, ont manqué dans la methode pour avoir affecté trop d'érudition.

1 Ren. Rapin avertiſſem. des Reflex. ſur la Poëtiq.
2 Jac. Philipp. Thomaſin. elegior. tom. 1. pag. 351.
3 R. R. ibid. ut ſupra.
4 Petr. Mambrun Diſſertat. de Epico carmine.

M. CXIV.

JULES CESAR BOULANGER

Iules Cef. Bouleng.

Jeſuite, de Loudun, mort l'an 1626, en Latin *Bulengerus*.

POur ce qui regarde le Livre qu'il a fait du Theatre, Monſieur d'Aubignac pretend qu'on n'y doit chercher qu'un recüeil de paſſages qui peuvent eſtre utiles, pourvû qu'on ne s'arreſte pas toûjours aux inductions qu'il en tire. Car il y a grande apparence, dit-il, que Boulenger apprenoit les choſes qu'il

qu'il a écrites à meſure qu'il les écrivoit.

Hedelin d'Aubignac Pratiq. du Theâtre livr. 1. chap. 5.

M. LXV.

LOPE' FELIX De Vega Carpio, Eſpagnol, mort en 1635.

Lopé Felix.

LOpé de Vega s'eſt aviſé de ha-« zarder une nouvelle methode de« Poëtique qu'il appelle *le Nouvel Art*, « toute differente de celle d'Ariſtote, « pour juſtifier l'ordonnance de ſon « Poëme Epique, & de ſes Comedies « que les Sçavans de ſon païs criti-« quoient ſans ceſſe. Ce qui luy reüſſit « ſi mal, qu'on ne jugea pas meſme ce « Traité digne d'eſtre mis dans le Re-« cüeil de ſes Ouvrages, parce qu'il n'a-« voit pas ſuivi Ariſtote en cette Poëti-« que, qui eſt pourtant le ſeul qu'on « doit ſuivre. «

C'eſt le jugement qu'en fait le Pere Rapin, & ce ſont ſes propres termes. Cet Ouvrage fut imprimé à Madrid en

1621. sous le Titre de *Discurso sobre la Poësia culta.*

Preface des Reflexions sur la Poëtique pag. 84. 85. edition. in 4.

Alexandre Don.

M. LXVI.

ALEXANDRE DONAT

Jesuite, de *Sienne*, mort l'an 1640.

CE Pere a fait trois Livres de l'Art Poëtique en un petit volume in 16. publié à Rome en 1631.

Monsieur l'Abbé Verjus faisoit une estime particuliere de ce petit Ouvrage, assurant qu'on pouvoit dire peu de choses de differentes sortes de Poësie qu'il n'eust touchées suffisamment pour en instruire les plus ignorans, & pour satisfaire les plus doctes.

Preface des Panegyriques de M. Verjus pag. 12

M. LXVII.

TARQUINIO GALLUCCI

Tarq. Galluc.

Jesuite Italien, mort en 1649.

NOus avons de luy divers Ouvrages concernant l'Art Poëtique, sçavoir; 1. Trois Oraisons sur l'Allegorie ou la Fable de Virgile. 2. Un Traité de la Tragedie, 3. Un de la Comedie, 4. Un de l'Elegie, 5. mais le plus considerable au jugement de plusieurs Critiques, est celuy auquel il a donné le titre de Defenses de Virgile.

Il est aisé de juger que son dessein dans ce dernier Ouvrage a esté de justifier Virgile à quelque prix que ce fust. Pour cet effet il rapporte toutes les objections qu'il a crû qu'on pouvoit faire sur divers endroits de ce Poëte. Mais il y en a plusieurs qu'il n'a point proposées dans toute leur force, de peur de s'oster la facilité d'y répondre. Neanmoins parmi quelques raisonnemens as-

ſez foibles, il s'en trouve d'aſſez raiſonnables, ſoûtenus meſme de beaucoup d'humanitez & de beaucoup de belles maximes concernant l'Art Poëtique.

M. LXVII.

Ger. Jean Voſſius.

GER. JEAN VOSSIUS

De Ruremonde, mort en 1649.

VOſſius a donné au public, 1. Un Livre de la Nature & de la Conſtitution de la Poëtique, 2. Trois des Inſtitutions Poëtiques, c'eſt à dire, des preceptes de l'Art, 3. Et un de l'Imitation Poëtique qui regarde auſſi celle de l'Art oratoire en quelque choſe.

Grotius dit (1), qu'il nous y apprend des choſes de fort grande importance, & en grand nombre, quoy que ces livres ſoient petits & en petit nombre. En effet ces cinq livres ne ſont proprement qu'un ouvrage; mais des plus accomplis & des plus eſtimez du ſiecle, particulierement pour la grande lecture que ſon Auteur y fait paroiſtre.

Il a ſuivi exactement Ariſtote en ce

qui regarde les preceptes qui concernent l'Epopœie ou le Poëme Epique, & la Tragedie. Il ne pouvoit avoir un meilleur guide, & si nous avions ce qu'Aristote avoit écrit sur les autres genres de Poësie : ce que Vossius en a dit en seroit sans doute encore meilleur, comme il semble l'avoüer luy-mesme (2), parce qu'il a esté obligé de marcher presque seul, & sous la conduite de quelques autres Anciens de moindre reputation. Ger. Jean Vossius.

Son œconomie est plus commode & plus naturelle que celle de Jules Cesar Scaliger. Il témoigne n'avoir pas voulu toucher aux preceptes qui sont communs à la Rhetorique & à la Poëtique, parce que Scaliger en avoit traité fort amplement, & qu'il l'avoit fait luy-même avec beaucoup d'étenduë & plus à propos dans ses livres de Rhetorique.

C'est aussi le sentiment du P. Mambrun, que Vossius a esté plus penetrant & plus industrieux (3), parce, dit-il, qu'il s'est attaché à Aristote avec plus de fidelité & de fermeté que Scaliger.

Il a reduit tout l'Art Poëtique en Aphorismes. C'est sa methode de proposer d'abord des sommaires pour faciliter l'intelligence des jeunes gens, & pour

Ger. Jean Vossius. s'accommoder aux besoins de ceux qui n'ont pas le loisir de lire toutes les recherches d'érudition que les Sçavans & les gens de cabinet exigent d'un Auteur. Ensuite il a coûtume de s'étendre en autoritez & en raisonnemens ; mais il a eu soin d'y faire changer le caractere de l'impression comme dans la plusparт de ses autres livres, pour en faire faire la distinction à son Lecteur avec plus de facilité.

Son stile n'est point fardé, ni trop recherché ; il n'est pas mesme toûjours fort pur. C'est ce qu'il a bien reconnu luy-mesme. Mais il ne s'est pas soucié d'y remedier. Il ne s'est appliqué qu'à devenir clair & intelligible.

Quelque exactitude qu'il y ait apportée, on convient qu'il a laissé encore quelque chose à faire à ceux qui sont venus aprés luy. Monsieur d'Aubignac dit (4), qu'il a fait voir qu'il estoit tres-intelligent dans la vieille Poësie, mais qu'il s'est trompé quelquefois en ce qu'il a dit des pieces de Theâtre des Anciens aussi bien qu'Heinsius. Il ajoûte, que de tout ce qu'a fait Vossius sur la Poëtique, „ il n'y a rien dont on se doive tant garder que du troisiéme Chapitre de son premier livre, où il traite

des erreurs des Poëtes. Car en voulant corriger les Anciens, il eſt tombé luy-meſme dans de grandes fautes.

1 Hug. Grotius in Epigramm.
2 Voſſ. Præfat. Inſtitution. Poëtic.
3 Petr. Mambrun. Diſſert. de Epico carmine part. 1. quæſtion. 3. pag. 344.
4 Hedelin d'Aubignac Pratiq. du Theâtr. livre 2. chap. 2. pag. 98.

M. LXIX.

DANIEL HEINSIUS

Daniel Heinſius

De *Gand*, mort en 1654.

MOnſieur de Balzac aſſure (1) que les deux Traitez d'Heinſius ſur la Satyre d'Horace ſont deux chefs-d'œuvre. Il dit qu'il ne penſe pas avoir jamais vû enſemble plus d'Antiquité renouvellée, plus de raiſon *continuë*, plus de ſubtilité appuyée de plus de force. Il ne s'amuſe pas, continuë-t'il, à élever ſur un mot qui ne reçoit point de difficulté un trophée de paſſages tous ſemblables, à la mode de nos

Poëte. faiſeurs de notes qui les entaſſent les unes ſur les autres, & qui n'apportent dans leurs écrits que la crudité & l'indigeſtion de leur lecture. Il traite la Grammaire en Philoſophe, & il ſoumet les livres à la raiſon, & l'autorité que le temps leur a donnée aux Principes que la verité a établis.

Mais quelque veritable que ſoit ce jugement de Balzac, & quelque eloge que le P. Mambrun ait donné à Voſſius pour s'eſtre attaché mieux que les autres à la methode d'Ariſtote, il ſemble que c'eſt à ces deux Auteurs que ce Pere en ait voulu, lors qu'il a dit (2) qu'il s'eſt trouvé des Holandois (auſſi bien que des Italiens) fort ſçavans hommes d'ailleurs, qui ayant traité amplement de la nature de la Poëſie & des qualitez du Poëte, l'ont fait pour la pluſpart ſans art & ſans ordre, parce qu'ils ont mieux aimé ſe laiſſer aller à la tentation de leur literature & de leur Latinité, que de prendre la methode & de montrer le veritable chemin qui conduit à la Poëſie. Mais la raiſon qu'il en apporte ne ſera peut-eſtre pas goûtée de tout le monde, lors qu'il dit que c'eſt parce que la plus grande partie de ces Sçavans ne ſçavoient pas aſſez de

Voſſius & Heinſius n'étoient pas Holandois de naiſſance, mais ils l'eſtoient d'établiſſement.

Philoſophie pour pouvoir penetrer aſſez avant dans la connoiſſance de la Nature & de la ſubſtance des choſes. Daniel Heinſius.

Quant à ce qui regarde Heinſius en particulier, le Bibliographe Anonyme pretend (3), que ce qu'il a fait ſur la Poëtique eſt rempli d'une Critique élegante & agreable, & qu'il y a apporté tant d'artifice & d'induſtrie, qu'on ne s'apperçoit quaſi pas qu'il y ait rien d'étranger, & que quoy qu'il ait preſque tout pris des autres ce qu'il dit ſur ce ſujet, il ſemble que tout y ſoit nouveau, & que tout vienne de luy.

Monſieur d'Aubignac dit, que quelques ſçavant qu'il fut, il n'a point laiſſé de ſe tromper quelquefois, lors qu'il a voulu nous donner l'Art de compoſer la Tragedie (4).

1 Balzac lettre ſur l'Infanticide pag. 142. 143.
2 P. Mambrun Diſſertat. de Epico Carmine quæſt. 3. part. 1.
3 Bibliograph. curioſ. Hiſtorico. Philolog. pag. 61. 62.
4 Hedelin d'Aubignac Pratiq. du Treâtr. livr. 2. pag. 98.

M. LXX.

M. Colletet.

1. MONSIEUR COLLETET

(*Guillaume*) Parisien de l'Academie, mort vers 1659.

2. Et MONSIEVR MERCIER

(*Nicolas*) Sous-Principal du College de Navarre.

1. NOus avons l'Art Poëtique de M. Colletet, qui comprend 1. Un Traité de l'Epigramme, 2. Un du Sonnet, 3. Un du Poëme Bucolique, 4. Un de la Poësie Morale, 5. Un Discours de l'Eloquence Poëtique & de l'imitation des Anciens.

Ces Ouvrages ne sont point tant l'effet d'une forte imagination que d'une lecture assez diversifiée ; mais qui est un peu confuse dans les commencemens de chaque Traité. Car le reste n'est presqu'une liste de Poëtes qui ont travaillé dans chaque genre de Poësie.

On peut dire que ces Recüeils ont leur agrément & leur utilité; nonobſtant le grand nombre des fautes de fait qui s'y rencontrent, comme c'eſt l'ordinaire des Ouvrages de cette nature; & on luy a pour le moins l'obligation de nous avoir fait des Catalogues aſſez recherchez de nos Poëtes François, & capables de nous faire regretter la perte de ſon grand Ouvrage des Vies de ces meſmes Poëtes dont cet Art Poëtique n'eſtoit qu'une eſpece d'avant-gouſt. M. Colletet.

2. Le Traité que Monſieur *Mercier* a fait en Latin de l'Epigramme a eu aſſez d'approbation dans le public, & Monſieur Colletet l'a conſideré luy-meſme comme un Ouvrage curieux, recherché, & qui a la beauté qu'on peut ſouhaiter dans ce genre d'écrire. Mais pluſieurs eſtiment que la meilleure partie de cet Ouvrage eſt duë à M. le Venier Penitencier d'Auxerre, qui eſt mort depuis M. Mercier.

M. LXXI.

M. Sarazin.

1. MONSIEUR SARAZIN

(Jean Antoine) Secretaire du Prince de Conty.

2. MONSIEVR MENAGE

(Gilles) aujourd'huy vivant.

1. ON a imprimé parmi les Oeuvres de M. Sarazin un Traité de la Tragedie que M. Peliſſon appelle ſçavant & agreable (1). On peut dire que c'eſt la Piece qui a fait connoiſtre Monſieur Sarazin dans le monde, quoy qu'elle ait parû ſous un nom étranger, auſſi eſt-elle une des premieres productions de cet Auteur. Il la fit pour faire remarquer au public les beautez d'une Tragedie de Monſieur de Scuderi, qui a pour Titre l'*Amour Tyrannique*; & elle luy a merité de la part de Monſieur de Balzac (2), non ſeulement ſon amitié, mais en-

core la qualité de Docteur excellent, M. Sarrau
& qui debite beaucoup de choſes d'une maniere tres-agreable.

2. Monſieur *Menage* a traité auſſi de l'Art Poëtique ; car ſans parler de ce qu'il a donné ſur l'Aminte du Taſſe, il nous a donné encore une Réponſe au Diſcours ſur l'*Heautontimorumene* de Terence, où il traitte pluſieurs queſtions touchant le Poëme Dramatique. Il ne faut point s'arreſter au mal qu'en ont dit Monſieur l'Abbé d'Aubignac, & quelques autres Critiques chagrins, parce qu'on doit eſtre perſuadé qu'ils n'ont eſté, ni aſſez deſintereſſez, ni aſſez éclairez pour en bien juger.

M. LXXII.

Le Pere Mambr.

LE P. MAMBRUN,

(Pierre) Jesuite, mort l'an 1661. à la Fleche le 31. d'Octobre.

SA Dissertation *Peripatetique* du Poëme Epique, parut à la Fleche in fol. l'an 1661. aprés ses Poësies.

Ce Pere voyant que la plusparт des Modernes qui avoient traité de l'Art Poëtique n'avoient pas réüssi à son goût, à cause de l'ignorance où il croit qu'ils estoient de la Philosophie, s'est trouvé obligé en faveur du Public de reduire en Art les maximes qu'Aristote a données sur l'Epopée ou le Poëme Epique, de leur donner de la methode, & de leur prescrire des loix comme l'école des Peripateticiens a coûtume de faire à la Logique & à la Physique. * Il dit qu'il a tenu cette methode, parce qu'il est tres-persuadé qu'on ne peut point connoître la verité par une autre maniere de disputer que celle des Peripateticiens, assurant nettement que la verité n'a de

*Persuasissimum mihi est aliâ disputandi ratione quam Peripateticâ veritatem teneri non posse.

lieu nulle part, non pas meſme dans la Poëtique ſans la Philoſophie d'Ariſtote (2). *Veritas ſine Ariſtotelis Philoſophia ne in Poëtica quidem locum habet.* Ce qui a eſté conſideré par pluſieurs perſonnes comme un veritable Paradoxe. Le Pere Mambe.

Avec toute la certitude de ſa Methode, M. d'Aubignac n'a point laiſſé de luy trouver quelques défauts, du moins a-t-il pretendu que ce Pere s'eſtoit trompé quelquefois ſur quelques points des pieces des Anciens Poëtes (3).

Quoiqu'il ait affecté des manieres toutes Peripateticiennes ou Scholaſtiques, il promettoit neanmoins de bien parler Latin dans cette Diſſertation, & de ne rien dire qui puſt choquer les perſonnes qui ont le gouſt délicat, & les oreilles tendres. Mais quoiqu'il ne manquaſt pas de facultez pour s'acquiter dignement de ſa promeſſe, il paroît qu'il ne s'en eſt pas toûjours ſouvenu dans la ſuite, ou que voyant que la belle Latinité n'eſt pas toûjours compatible avec le ſtile didactique de l'Ecole des Philoſophes, il a preferé la gloire d'eſtre clair & methodique à celle de parler ſcrupuleuſement, & de faire du Latin châtié & poli.

Le Pere Mambr.

Quelques-uns ont jugé que le Pere Mambrun fait trop le triomphant ſur les avantages de la Langue Latine au deſſus de la Françoiſe, & qu'il a trop affecté de rabaiſſer l'étude de la Poëſie Françoiſe pour élever la Latine. Et il ſe peut faire que les raiſons qu'il apporte pour montrer qu'il vaut mieux écrire en Latin qu'en François, ne ſont pas aujourd'huy du meſme poids que de ſon temps (4).

Il eſt bon de remarquer que cet Auteur eſtoit du nombre de ceux qui ne veulent pas qu'on croiſe ou qu'on renverſe la matiere dans le Poëme, & qui ſoûtiennent qu'on doit ſuivre l'ordre hiſtorique de la Narration. Il pretend avoir pour luy Ariſtote & ſes Scholiaſtes, & il ne fait point difficulté de vouloir tenir teſte ſur ce point à Horace, à Macrobe, à Vida & à Jules Scaliger, ſoûtenant que ni Homere ni Virgile n'ont pas troublé cet ordre dans ce qu'ils avoient entrepris de raconter. Mais le P. Mambrun n'eſt pas le ſeul des ſçavans Critiques dans ce ſentiment.

1 Petr. Mambrun Diſſert. Peripatet. de Epic. Carmin. pag. 336.

2 Idem ibid. part. 1. pag. 353.

3 Hedel. d'Aubign. Pratique du Theatr. livre 2. chap. 2. pag. 99.
4 Mambr. ibid. part. 2. pag. 462. vers la fin.

M. LXXIII.

M. DE LA MESNARDIERE (*Hippolyte Jules*) Lecteur du Roy, de l'Academie Franç. mort vers l'an 1663.

M. de la Mesnardiere.

CEt Auteur a fait un Traité de la *Poëtique*, où il parle particulierement du Poëme Dramatique & de ſes eſpeces.

Il s'applique ſur toutes choſes à faire connoître ce que c'eſt que la Tragedie, à en expliquer les parties, les circonſtances, & la fable, les mœurs, le langage, c'eſt-à-dire les termes & les expreſſions, & tout ce qu'ont coûtume d'agiter ceux qui ont traité de la Poëtique, & il conclud par la diſpoſition du Theâtre & par la Muſique.

Le Sieur Roſteau (1) témoigne eſtimer ce travail, & il ſemble dire que M. d'Aubignac meſme ne l'a pas rendu en-

M. de la Mesnardiere.

tierement inutile, quoiqu'il ait traité le meſme ſujet avec un peu plus d'éclat & qu'il ait écrit aprés luy. M. Furetiere le conſidere auſſi comme un homme qui a aſſez bien traité ſon ſujet (2). Et M. d'Aubignac luy-meſme dans la Pratique du Theâtre parle de cet Ouvrage de M. de la Ménardiere comme d'un livre fait avec jugement ; il dit ailleurs (3) qu'il a bien reüſſi, & en un autre endroit (4) que c'eſt un travail docte & fort raiſonnable. Enfin le P. Frizon témoigne dans le ſecond livre de ſon Traité du Poëme pag. 177. que cette Poëtique de M. de la Ménardiere eſt écrite avec beaucoup de capacité & d'élegance. Cependant il ſe trouve encore aujourd'huy des Critiques qui auroient demandé à M. de la Ménardiere un peu plus de diſcernement & plus d'experience.

1 Roſteau dans ſes ſentimens Manuſcrits ſur quelques Auteurs que le P. du Moulinet a eu la bonté de me communiquer pag. 78.

2 A. Furetiere Nouvell. Allegoriq. des troubles du R. d'Eloq. pag. 91.

3 Hedelin d'Aubignac prat. du Theâtre livr. 3. chap. 9. pag. 334.

4 Idem livre 1. chap. 5. pag. 35.

5 Le meſme livre 4. chap. 5.

M. LXXIV.

M. D'AUBIGNAC.

M. d'Aubignac.

(Hedelin.)

CE fut pour complaire au Cardinal de Richelieu que cet Abbé travailla à son Ouvrage de *la Pratique du Theâtre*, & ce fut par son ordre qu'il fit un *Projet pour le rétablissement du Theâtre François*, contenant les causes de sa decadence & les remedes qu'on y pouvoit apporter. Mais la mort du Cardinal fit avorter ce dessein, dont il ne nous a donné qu'une idée assez legere à la fin de son Traité.

Il paroît mesme que la Pratique du Theâtre se soit senti de cette disgrace, & l'Auteur témoigne luy-mesme (1) que ne pouvant se mettre au dessus de son affliction, il s'est trouvé obligé d'abreger ou d'estropier les matieres.

On ne peut pas nier que ce ne soit un Ecrivain assez judicieux, & qui entendoit fort bien la Poësie dramatique.

M.d'Aubignac. Il a voulu rétablir, dit-il (2), la Pratique du Theâtre sur le gouſt des Anciens, ſans neanmoins s'enteſter de leurs fautes. Mais il ne s'eſt attaché qu'à leur gouſt & à leur ſens, jugeant qu'on ne pourroit reüſſir ſi l'on vouloit ſuivre leurs manieres qui ſeroient ridicules ſur noſtre Theâtre.

Il dit (3) en parlant des diſcours didactiques ou des Inſtructions, qu'il eſt le premier qui ait traité cette matiere, & qu'il y a fait des reflexions qui ne ſont point ailleurs. Mais quand il auroit avoüé qu'il a profité des leçons des Anciens, il n'en auroit pas eſté moins honneſte-homme.

M. Roſteau nous apprend (4) que l'Abbé d'Aubignac eſtoit homme de grande étude & de bel eſprit, & que la Pratique du Theâtre eſt un de ſes meilleurs Ouvrages. Il pretend meſme que perſonne ne peut ſe vanter d'avoir rien fait d'égal en ce genre, qu'il connoiſſoit parfaitement le genie de la Poëſie en general & particulierement celuy de la Comedie Grecque, Romaine, Italienne, Eſpagnole & Françoiſe. En quoy ce Critique paroît avoir donné quelque choſe à l'amitié qu'il avoit pour cet Auteur.

Il semble que cet Abbé pour donner une belle couleur à son travail & pour tâcher de justifier ses intentions, ait voulu nous faire croire que c'est un principe de Religion qui l'a porté à écrire. Il a crû devoir nous mettre en teste d'abord que les Spectacles sont absolument necessaires au Peuple pour l'instruire & pour l'exciter au bien. C'est en vain, « dit-il, qu'on veut porter à la vertu « les Peuples, les ames Vulgaires, & les « Esprits du dernier ordre par un dis- « cours soûtenu de raisons & d'autori- « tez : ils ne peuvent comprendre les « unes, & ils ne veulent pas deferer aux « autres (5). « M. d'Aubignac.

Mais les Peuples seroient bien malheureux si dans le Christianisme il n'y avoit pas d'autre chemin qui les conduisist à la vertu que celuy du Theâtre & de la Comedie, dont cet Abbé s'est fait le Docteur & l'Apologiste. Ce plaisant debut a fait tomber sur ce livre le zele & la censure des Predicateurs de l'Evangile, & ils ont eu grande raison de condamner les intentions d'un Ecclesiastique qui a pretendu transporter les droits & les privileges de la Chaire au Theâtre,

Cet Auteur ne s'est pas contenté de

M. d'Aubignac. vouloir nous persuader que la Comedie & les Spectacles sont necessaires à la Religion, il a crû devoir encore y interesser l'Estat & la Societé civile, pretendant qu'il n'est rien de plus important pour le gouvernement de celuy-là, ni rien de plus propre pour chasser l'oisiveté de celle-cy (6).

A ces mauvais raisonnemens prés, les Censeurs mesmes tombent d'accord que le Traité est rempli de maximes utiles & raisonnables, sur tout pour ce qui regarde les regles de la Comedie (7).

Il a fait encore quelques autres pieces concernant l'Art Poëtique, comme le *Terence justifié*, & il a ajoûté à la fin du Traité de la Pratique un Examen de l'*Ajax* de Sophocle, & un jugement de *Penthée* qui est une Tragedie joüée sous le Cardinal de Richelieu.

1 Hedelin d'Aubignac livre 1. de la Prat. du Theatre pag. 20.
2 Idem ibid. chap. 4. liv. 1. pag. 29. 30.
3 Idem ibid. liv. 4. chap. 5. pag. 411.
4 Rost. sent. sur quelques Auteurs pag. 79.
5 D'Aubignac liv. 1. chap. 1. pag. 5. 6.
6 Idem ibid. pag. 8, 9, 10, &c.
7 A. Furetiere Nouvell. Allegoriq. des troub. du R. d'Eloquence pag. 91.

M. LXXV.

M. DE SCUDERY, *Scudery*

(Georges) de l'Academie, mort vers 1668.

LE P. LE MOINE *LeMoine*

(Pierre) Jeſuite, mort en 1671.

ILs ont fait des Traitez du Poëme Heroïque, en quoy ils ont eſté precedez & ſuivis de divers autres Poëtes, qui ont crû qu'il eſtoit de la bien-ſéance de mettre à la teſte de leurs Poëmes quelque Diſſertation ſur la Poëſie.

Mais on peut dire que la pluſpart de ces nouveaux Maiſtres n'ont point tant ſongé à nous donner des leçons ſur la Poëtique, qu'à prevenir les objections qu'ils prévoyoient que la Poſterité ne manqueroit pas de leur faire ſur les défauts de leurs Poëmes. C'eſt pourquoy on peut conſiderer ces Ouvrages plû-

Scudery. LeMoine

toſt comme des Apologies particulieres, que comme des Traitez reguliers de l'Art Poëtique.

Le Traité de Monſieur Scudery eſt à la teſte de ſa Rome vaincuë ou ſon Alaric. Quant à celuy que le Pere le Moine a mis devant ſon Saint Loüis, Monſieur Roſteau pretend qu'il eſt admirable en ce qu'il contient, ſi on en excepte quelques petites expreſſions qui ne répondent pas à la grandeur de l'Ouvrage (1).

1 Roſteau ſentimens MSS. ſur quelques Auteurs pag. 67.

M. LXXVI.

1. M. DESMARETS De Saint Sorlin (*Jean*) de l'Academie. Desmar.

2. & M. DE MAROLLES (*Michel*) Abbé de Villeloin, mort en 1681.

LDans ce que M. Desmarets nous a donné sur les Poëtes Grecs, Latins & François, il semble avoir voulu établir de nouveaux principes & de nouvelles regles de l'Art Poëtique; & sous pretexte de vouloir tirer la Poësie d'entre les mains des Profanes, il a crû pouvoir impunément attaquer ceux des anciens Poëtes qui ont toûjours esté les mieux receus dans la Republique des Lettres; & qu'il luy estoit permis de fouler aux pieds les maximes d'Aristote & celles des autres Maistres de l'Art. Mais il paroît n'avoir voulu donner de contentement qu'à son propre Esprit; &

Desmar. ſes nouvelles entrepriſes ayant eſté ſans ſuccés, il a fait ſans doute moins de tort à la reputation d'Homere & de Virgile qu'il a attaquée, qu'à la ſienne en particulier.

Il faut avoüer neanmoins que M. Desmarets ne peut-eſtre blâmé par les perſonnes équitables d'avoir voulu employer ſes facultez pour tâcher de rendre la Poëſie toute Chreſtienne, & de la reſtituer à Dieu depuis tant de ſiecles que les Démons l'avoient uſurpée. Les moyens dont il pretendoit ſe ſervir pour une ſi haute entrepriſe, n'ont point eſté receus du Public ni goûtez des Critiques judicieux, parce qu'il ne les avoit pas pris ſur les regles de la prudence & du bon ſens : mais on ne peut pas nier que ſa fin ne fuſt excellente & conforme aux ſentimens de la Nature, telle qu'elle eſtoit avant ſa corruption. Il ſemble qu'il auroit dû faire voir d'abord le tort que l'on a eu de ſe prévaloir de la malice & de la corruption du cœur de l'homme, & montrer enſuite les avantages que l'on pourroit tirer des ſentimens de droiture & de religion qui ne quittent jamais entierement le fond de l'ame, quelque déreglée qu'elle puiſſe-eſtre, & qui ſont ce que Tertullien appelle *les ti-*

moignages d'une ame naturellement Chrétienne (1). Peut-estre auroit-il par cette voye trouvé plus surement le remede que l'on cherche à la corruption de l'esprit, & à celle du cœur qui paroît dans la Poësie profane. De Marolles.

2. M. de MAROLLES de son costé a fait un Traité du Poëme Epique, mais il n'a point eu beaucoup plus de vogue que l'Ouvrage de M. Desmarets dont nous venons de parler. Le raisonnement & l'érudition n'y sont pas dans toute leur étenduë. Il avoit entrepris entr'autres choses de justifier Virgile sur l'antidate ou l'anachronisme fameux qu'il a fait pour joindre Enée à Didon. Mais le P. Labbe luy fit voir aussi-tost que cet anachronisme est incontestable, comme M. Bayle l'a aussi remarqué (2). Le curieux discours que ce Pere fit sur ce sujet, se trouve à la fin du premier tome de son Chronologue François.

1 V. la Pref. de Ch. Perrault sur le Poëme de Saint Paulin.

2 Nouvelles de la Rep. des Lettres tom. 1. pag. 494, 495.

M. LXXVII.

Le P. Vavasseur. 1. LE P. VAVASSEUR, (*François*) Jesuite, mort en 1681.

Ch. de S. Antoine. 2. & CHARLES DE SAINT ANTOINE, De *Padouë*.

1. NOus avons déja parlé du Traité du Pere Vavasseur sur l'Epigramme comme d'un Ouvrage de Critique (1), parce que la seconde partie est employée à l'examen de quelques Recüeils d'Epigramme. Mais la premiere regarde nostre sujet ; & nostre Auteur a eu dessein d'y traiter de la Nature & des vertus de l'Epigramme.

Le P. Frizon Jesuite témoigne qu'il s'en est acquité avec tant de suffisance & de politesse, qu'on n'y peut rien ajoûter que les témoignages de l'admi-

ration & des congratulations du Public. Le P. Vavasseur.

Le Pere Vavasseur a mis ce Traité à la teste du Recüeil de ses Epigrammes, afin de nous donner lieu de voir s'il a bien pratiqué les maximes qu'il a voulu donner aux autres.

2. CHARLES DE S. ANTOINE a fait aussi un Traité sur l'Art des Epigrammes qui est estimé de M. Borrichius (2), qui dit que les preceptes qu'il en donne sont fort considerables. Ch. de S. Antoine.

1 Tome premier des Critiques hist. nombre 68. pag. 30.

2 Olaüs Borrichius Dissertation. de Poëtis pag. 114.

M. LXXVIII.

Le Pere le Brun.

LE P. LE BRUN

(*Laurent*) Jesuite, mort en 1663.

LE Sieur Borrichius que nous venons de citer, dit que cet Auteur n'a point fait à la verité beaucoup de vers, mais qu'en recompense il a composé des Regles pour l'Art Poëtique avec un jugement exquis (1). C'est peut-estre l'opinion que les Etrangers ont du merite de cet Auteur. Mais ceux de son païs qui l'ont connu de plus prés, voyant que le premier point est entierement faux, cherchent d'autres raisons pour se persuader de la verité du second.

L'Ouvrage du P. le Brun a pour titre l'*Eloquence Poëtique*, ou *Les Preceptes de l'Art Poëtique autorisez par des exemples*, à Paris 1655. in 4. Il est écrit en Latin, & il est accompagné d'un autre Traité sur le mesme sujet, sous le nom de *Figures Poëtiques*, ou *Lieux communs de l'Eloquence Poëtique.*

1. Ol. Borr. Dissert. 3. de Poët. ad fin. pag. 114.

M. Corneille.

M. LXXIX.

M. CORNEILLE

L'aiſné (*Pierre*) de Roüen, mort l'an 1684.

CE celebre Auteur nous a laiſſé trois Traitez concernant l'Art Poëtique; 1. un du Poëme Dramatique ; 2. un de la Tragedie ; 3. & un des trois unitez, de celle d'Action, de celle de Jour, & de celle de Lieu.

Les Critiques jugent que ces Traitez ne ſont pas entierement indignes d'un homme qui a élevé le Theâtre François *au plus* haut point où on l'ait jamais vû. On peut dire que ce ſont des Reflexions qu'il a faites ſur ſes propres Ouvrages ; & que ſi dans ſes Ouvrages il n'a point toûjours eu égard aux maximes de ceux qui l'avoient precedé, on peut dire qu'il a diſpoſé des Regles de l'Art comme un Maiſtre experimenté qui ſçait en faire le choix & l'application quand il le juge à propos. D'ailleurs il ne croyoit pas que l'Art Poëti-

M. Corneille, que fuſt encore tellement perfectionné de ſon temps, qu'on ne puſt plus y ajoûter aucune regle ou en reformer quelques-unes de celles que les Anciens avoient faites ſelon les lieux & les temps où ils vivoient.

On peut dire encore à ſa gloire que comme Homere a eſté le modele ſur lequel Ariſtote & les autres ont formé leurs regles de la Poëtique pour le genre Heroïque, les meilleurés regles du genre Dramatique que nous ayons, ſont les Ouvrages de Corneille, ſur leſquels on peut hardiment faire un Art Poëtique pour ce genre.

Car quelque choſe que la raiſon ait pû preſcrire à l'Art Poëtique, on ne peut nier que l'invention des Poëtes & le choix qu'il leur a plû de faire de certaines choſes au préjudice des autres, ne luy ayent donné ſa matiere & ſa forme, ſelon la remarque qu'en a faite le P. le Boſſu (1).

1 René le Boſſu Trait. du Poëme Epiq. livr. 2. chap. 1.

M. LXXX.

M. N.

M. N.

L'Auteur Anonyme d'un Recüeil d'Epigrammes Latines & de Sentences Grecques, Latines, Eſpagnoles, & Italiennes, imprimé in 12. à Paris en 1659. a mis à la teſte de cet Ouvrage une Diſſertation Latine ſur les Epigrammes qui merite ſon rang parmi ce qui s'eſt fait de meilleur ſur l'Art Poëtique.

C'eſt un Traité de la *Beauté Poëtique*, dans lequel cet Auteur a eu deſſein de diſtinguer la veritable & ſolide beauté, d'avec la fauſſe & l'apparente. Il y examine d'où vient cette grande difference *dans* les goûts divers des Critiques ſur ce ſujet : pourquoy les chanſons des Villages & du Pont-neuf qui ſouvent n'ont rien que de déraiſonnable & de groteſque, ne laiſſent pas de plaire, au lieu que Terence, Virgile, &c. qui ſont remplis de cette veritable beauté plaiſent à peu de gens.

Il s'applique particulierement à découvrir cette Beauté dans le ſon & la cadence des vers, & dans tout ce qui eſt

M. N. de la juriſdiction de l'oreille qui eſt le juge de cette Beauté.

Mais il s'eſt borné pour la recherche de cette Beauté dans le genre Epigrammatique. Il y traite des vertus de l'Epigramme avec exactitude & beaucoup de diſcernement. Il fait voir que le nombre des excellentes Epigrammes eſt beaucoup plus petit que pluſieurs ne ſe l'imaginent, & il met hardiment au rang des défectueuſes celles dont le ſujet eſt faux, fabuleux, équivoque, hyperbolique, déciſif ſur un point conteſté, étranger, accidentel, tiré de loin, choquant, mal-honneſte, bas, vil, odieux. Il met au meſme rang celles qui ont de la malignité, celles qui ont trop de babil, celles qui ſont vulgaires & triviales, celles qui ont des ſubtilitez puerils, groteſques, & celles où les alluſions & les jeux ſur les mots paroiſſent affectez.

Le P. Vavaſſeur a cenſuré divers endroits de cette Diſſertation, & a trouvé à redire non-ſeulement à quelques-uns de ſes ſentimens, mais encore à quelques mots de ſa Latinité (1).

(1) Voyez le P. Vavaſſ. Tr. de l'Epigramme.

M. LXXXI.

LE P. RAPIN,

P. Rapin.

(*René*) Jesuite, de Tours, né l'an 1621.

NOus avons de cet Auteur divers Ouvrages qui concernent l'Art Poëtique ; comme 1, la comparaison d'Homere & Virgile ; 2, les Reflexions sur la Poëtique ; 3. la Dissertation sur l'Eclogue, &c.

Le premier de ces Ouvrages est un veritable Traité du Poëme Epique, & on peut dire que c'est un des plus reguliers & des plus judicieusement conduits de tous ceux qui se sont faits dans ces derniers temps sur cette matiere. Il n'a point esté moins bien receu parmi les Etrangers que chez nous. Les Anglois l'ont mis en leur Langue avec les autres Traitez du mesme Auteur qui regardent les belles lettres ; & l'an 1684. on le vit paroître separément traduit en Latin imprimé à Utrecht in 12.

P. Rapin. Les Auteurs des Actes des Sçavans qui se publient à Leipsick en Allemagne, font de grands éloges de cet Ouvrage (1). Ce Traité fait voir, disent-ils, que celuy qui l'a composé est un homme d'une doctrine exquise, & qu'il est merveilleusement exercé dans la lecture des anciens Auteurs. En effet ce sont des maximes qui paroissent choisies avec discernement, & que l'Auteur a voulu établir sur la raison, sur le bon sens, sur le goust le meilleur des Anciens, sur une longue experience de l'Art, & sur une grande connoissance de l'esprit de l'homme.

On peut dire la mesme chose du Traité des *Reflexions* que M. Bayle appelle l'*Art Poëtique du Pere Rapin* (2), parce qu'effectivement c'est un des plus raisonnez d'entre les Ouvrages de cette nature. On peut dire mesme qu'il est un des plus universels, quoiqu'il ne soit pas un des plus gros. Car il ne renferme pas seulement le genre Epique, ou le genre Dramatique, moins encore une seule espece comprise sous ces genres; mais il comprend presque tous les genres de Poësies, & il leur prescrit des regles solides & judicieuses.

Nous avons rapporté ailleurs le ju-

gement avantageux que Monſieur l'Abbé Galloys a fait de ces Reflexions (3), & il y faut ajoûter celuy de Monſieur de Segrais, qui dit (4) que ces Reflexions ſont un beau Traité, & que le Pere Rapin n'eſt pas moins bon juge de Poëſie qu'excellent Poëte. P. Rapin.

1 Acta Eruditor. Lipſienſ. Decemb. 1684. pag. 560.
2 Nouvell. de la Republ. des Lettr. de Septembre 1684. pag. 131.
3 Partie premiere des Critiques nombre 70. pag. 38.
4 Préface ſur Virgile nombre 6. pag. 9.

M. LXXXI.

Le Pere le Boſſu.

LE PERE LE BOSSU

(*René*), Chanoine Regulier.

CEt Auteur publia l'an 1675. un gros mais fort beau Traité du Poëme Epique en ſix Livres. C'eſt un un des plus conſiderables qui ayent encore eſté vûs ſur ce ſujet juſqu'à preſent, ſoit pour la diſpoſition & la clarté qui paroiſt dans ſa methode, ſoit pour l'exactitude qu'il a apportée dans l'examen de ſa matiere, ſoit enfin pour la ſolidité avec laquelle il traitte les choſes meſmes qui ſembleroient en avoir le moins.

Ce Pere témoigne qu'il n'a point entrepris cet Ouvrage pour former des Poëtes à la maniere d'aujourd'huy qu'il ne connoiſt pas aſſez, dit-il, mais ſeulement pour ſe faire un fondement aſſuré dans le deſſein qu'il avoit d'expliquer l'Eneïde de Virgile.

Il pretend que dans cette reſolution il

n'a point dû s'arreſter à tout ce que l'on a inventé en ces derniers temps, parce qu'il n'eſt pas perſuadé que ce qu'ont penſé quelques nouveaux Auteurs ſoit une raiſon univerſelle, & une notion commune que la nature devoit avoir miſe dans la teſte de Virgile. Mais laiſſant à la poſterité à decider ſi ces nouveautez ſont bien ou mal imaginées, il s'arreſte ſeulement à ce qu'il a crû trouver dans Homere, dans Ariſtote, & dans Horace. Il a voulu les interpreter les uns par les autres, & Virgile par tous les trois, comme n'ayant qu'un meſme genie & une meſme idée de la Poëſie Epique (1). Le Pere le Boſſu.

1 Ren. le Boſſu chap. 1. du liv. 1. du Poëme Epiq.

M. LXXXII.

Le Pere Menetr.

LE PERE MENETRIER

(Claud. Franc.) Jesuite.

NOus avons de ce Pere un Traité des Representations de Theâtre anciennes & modernes qui se font en Musique, & que nous appellons communement *Opera*. Cet Ouvrage parut in 12. à Paris l'an 1681, & il devoit servir d'avant-gouſt au grand dessein qu'avoit alors cet Auteur de publier la Philosophie des images qui consiste dans les paroles, les choses, & les actions, & dont il nous a donné quelques volumes depuis ce temps-là.

On ne peut pas nier que ces Representations ne fassent partie de la Poësie Dramatique, & qu'ainsi ce Traitté n'appartienne à l'Art Poëtique autant qu'à la Musique.

C'est un Ouvrage plein de recherches curieuses & assez nouvelles. L'Auteur voulant donner plus d'autorité à tout ce qu'il avance, n'a point fait difficulté

de faire remonter l'origine de l'*Opera* non ſeulement juſqu'à David, mais encore juſqu'au temps de Moiſe & de Job, pretendant que le Livre qui porte le nom de ce dernier eſt une veritable Repreſentation Dramatique compoſée par Moyſe ou par quelque autre Ancien, pour eſtre repreſentée devant les Iſraëlites. Il ſemble s'eſtre étudié par la ſuitte hiſtorique qu'il donne des Actions de Theâtre, à nous faire voir que ces ſortes de Repreſentations ſont enfin arrivées à leur perfection dans ces derniers temps. Le Pere Menetre.

M LXXXIII.

MONSIEUR BORREMANS

(*Antoine.*)

IL a fait en forme de Dialogue un Traité des Poëtes & des Prophetes, qui fut imprimé à Amſterdam en 1678. Nous en avons déja dit quelque choſe parmi les Critiques que nous ne repeterons pas ici, pour ne point ſortir de noſtre ſujet (1).

Il ne s'eſt pas geſné beaucoup, dit-il,

M. Borremans.

pour faire des recherches fort ſçavantes & fort rares ; mais il a écrit ce qui luy eſt venu dans la penſée. Il ajoûte que telle eſt la nature du Dialogue, où l'exactitude trop ſcrupuleuſe eſt à charge, & où la bien-ſéance ne demande pas qu'on obſerve tant d'ordre, comme il le pretend. Mais il ſemble ne s'eſtre point ſouvenu de cette maxime, lors qu'il a chargé ſon Traité de citations, ce qui fait voir qu'il a voulu eſtre plus exact qu'il ne dit, quoy qu'il ait reconnu luy-meſme que cette methode de tant citer de Grec & de Latin, & cette affectation d'érudition eſt peu convenable à la nature du Dialogue & de l'entretien familier.

1 Tom. 2. part. 2. des Crit. Grammair. numb. 586. pag. 559.

2 Borrem. de Poët. & Proph. Præfat

M. LXXXIV.

LE PERE THOMASSIN (*Loüis*), Prestre de l'Oratoire.

Le Pere Thomas.

NOus devons à ce sçavant Homme *la Methode d'étudier & d'enseigner chrestiennement & solidement les Poëtes, par rapport aux divines Ecritures & aux Lettres Saintes*, c'est à dire aux connoissances que nous acquerons dans la lecture des Peres & des Authours Ecclesiastiques. Cet Ouvrage parut en trois volumes in 8. à Paris l'an 1681. & 1682.

Il pretend faire voir dans ce bel Ouvrage, que l'Eglise a regardé dans les siecles mesmes de sa plus grande ferveur la liberté de faire enseigner les Poëtes par des Professeurs Chrestiens, comme un des poincts les plus importans de sa discipline & de sa morale. Il en montre l'utilité que ces Professeurs mesmes en sceiroient autrefois contre le Paganisme, ne croyant pas qu'il y eût de methode plus commode pour faire prendre le parti du Christianisme aux Gens de Let-

Le Pere Thomas. tres & aux Philoſophes des premiers ſiecles qui feignoient de n'eſtre point ſi touchez des miracles que des impoſtures & des infamies qui paroiſſoient dans la Religion Payenne.

Il croit que le doute où ſemblent eſtre pluſieurs perſonnes, ſi cette lecture nous eſtoit autrefois licite ou utile, n'eſt venu que de la mauvaiſe maniere dont quelques-uns s'en ſont acquitez. Car il n'eſt ni licite ni utile de faire cette lecture ſeulement pour paſſer agreablement quelques heures, & pour donner une vaine ſatisfaction à noſtre curioſité. Mais il eſt libre & utile, & il eſt meſme neceſſaire pour les avantages de la Religion & de la Morale Chreſtienne, qu'on ne laiſſe point perdre la memoire de tant d'ennemis que nos Anceſtres ont terraſſez, de tant de fauſſes Divinitez qui avoient impoſé au monde, de tant de vices où la creance de ces Divinitez avoient precipité l'Univers, de tant de Poëtes & d'autres Ecrivains qui n'ont pû défendre une ſi mauvaiſe cauſe ſans la trahir & ſans combattre la verité, ſans donner des preuves & des armes invincibles à ſes defenſeurs, & ſans ſe défaire d'eux-mêmes (1).

Mais il faut avoüer que le deſſein du Pere Thomaſſin regarde moins les regles de l'Art Poëtique que l'uſage que l'on doit faire de la lecture des Poëtes & de la Poëſie des Anciens. Neanmoins les Poëtes Chreſtiens pourront y trouver la pluſpart des maximes neceſſaires pour ſanctifier leur Muſe, quoy qu'il ſemble que l'Auteur n'ait point eu d'autre intention que d'inſtruire les jeunes Gens. Le Pere Thomaſſ

Cet Ouvrage comprend ſix Livres, dans le premier deſquels il traitte de l'utilité que l'on peut retirer de la lecture des Poëtes qui ont precedé de beaucoup les Philoſophes & les Hiſtoriens; du grand credit qu'ils eurent dans le monde, & enfin des precautions qu'il faut prendre, & des regles qu'il faut garder dans cette lecture, afin qu'elle puiſſe eſtre utile.

Dans le ſecond il rapporte les avantages qu'on peut retirer de la lecture des Poëtes par rapport à l'Ecriture Sainte. Il y fait le plan de l'Iliade, de l'Odyſſée & de l'Eneïde, pour en faire voir les rapports avec l'Ecriture. Il y examine la Cenſure que quelques-uns des anciens Philoſophes & des Peres de l'Egliſe ont faite d'Homere & des Fables.

Le Pere Thomaſ. Il s'y applique à faire voir que les Poëtes ont connu les veritez les plus importantes des Ecritures divines.

Dans le troiſiéme il traitte des perſonnes illuſtres de l'ancien Teſtament, dont les Payens ont fait leurs Divinitez, & des fauſſes Divinitez dont il eſt parlé dans les Livres de l'ancien Teſtament.

Dans le quatriéme il parle des Dieux naturels ou du culte de la nature & de ſes parties ; des Dieux Hiſtoriques, c'eſt à dire, des Hommes qu'on a mis au nombre des Dieux. Dans le cinquiéme, il parle de la Religion des Poëtes, & dans le ſixiéme de leur morale.

Mais il ſemble que la corruption de nos temps & de nos mœurs n'ait pas peu contribué à gaſter les fruits que toute la France & toute l'Europe meſme devoit recüeillir d'un Ouvrage ſi laborieux pour ſon Auteur, & ſi utile pour le Public. Il n'a point eſté facile juſqu'ici de perſuader aux libertins, aux débauchez & aux eſprits volages qu'ils doivent lire les Poëtes pour y apprendre la morale & la reforme de leurs inclinations, & pour autre choſe, en un mot, que pour ſe divertir & ſatisfaire leur paſſion. Ils ſe contentent de loüer l'erudition profonde de

noſtre Auteur, & comme s'ils craignoient de devenir honneſtes gens par la lecture de cet Ouvrage, ils tâchent de ſe défaire de ſes charmes & de ſes attraits, en nous alleguant que noſtre Religion nous met d'autres Livres en main que les Poëtes pour reformer nos mœurs. Le Pere Thomaſſ.

Voila peut-eſtre une des principales raiſons de la froideur & de l'averſion que quelques eſprits chagrins ont témoigné pour un Ouvrage qu'on ne ſçauroit trop eſtimer.

M. Petit. M. LXXXV.

MONSIEUR PETIT

(*Pierre.*)

NOus avons de cet Auteur un Traité de la *Fureur Poëtique*, qui fut imprimé à la teſte du Recüeil de ſes Poëſies à Paris en 1683. in 8.

C'eſt un Traité fort ſingulier, & il contient des recherches ſçavantes qui font connoître que l'Auteur eſt bien penetré de ce qu'il enſeigne, & qu'il eſt également habile dans la Philoſophie & dans la Poëſie.

Meſſieurs de Leipſick qui donnent au public les Actes des Sçavants, nous font concevoir une idée fort avantageuſe de cet Auteur en plus d'un endroit de leur Ouvrage, & ils diſent du Traité de la Fureur Poëtique en particulier (1) que c'eſt une Diſſertation tres-élegante & tres-docte.

L'Ouvrage paroiſt ſi rempli dans ce qu'il contient, qu'il ne ſeroit pas aiſé aux

aux Lecteurs les plus intelligens & les plus appliquez de s'apercevoir qu'on y puſt rien ajoûter, ſi l'Auteur n'avoit jugé à propos luy-meſme d'en avertir ſes amis. Mais le principal & peut-eſtre l'unique effet de cet avis ſera ſans doute d'exciter dans les eſprits de ſes Lecteurs la paſſion de voir inceſſamment une nouvelle edition de ce Traité, avec les augmentations que Monſieur Petit veut bien leur faire eſperer. Petit.

Ce qui me paroiſt d'autant plus important, que depuis l'*Ion* de Platon, c'eſt à dire depuis plus de deux mille ans, il me ſemble qu'il n'avoit preſque point paru de Traité ſi ſingulier & ſi détaché ſur ce ſujet.

Au reſte, comme Monſieur Petit s'eſt conſommé dans la lecture de Platon auſſi bien que dans celle des autres anciens Philoſophes, on doit eſtre moins ſurpris de voir une ſi grande conformité de ſentimens & de connoiſſances entre Platon & luy. Mais loin de témoigner contre les Poëtes le chagrin que Platon a fait paroiſtre contre eux, il a bien voulu meſme augmenter leur nombre, & faire voir qu'il connoiſſoit les effets de

cette *Fureur Poëtique*, autant par sa propre experience que par les écrits des Anciens.

z Acta Eruditor. Lipſ. ann. 1684. tom. 3. pag. 329.

M. LXXXVI.

LE PERE FRISON.

Friſon.

(Leonard) Jeſuite, du Perigord, né en 1628.

CE Pere publia en 1682. trois Livres du *Poëme* à Bourdeaux, dans le deſſein de donner de nouvelles regles de l'Art Poëtique, ou de rendre quelques-unes de celles des Anciens proportionnées à la portée de la jeuneſſe d'aujourd'huy.

Car voyant que de tous ceux qui avoient traité de cet Art avant luy, les uns l'avoient fait trop generalement ou trop ſuperficiellement; les autres s'étoient élevez trop haut, & y avoient meſlé trop d'érudition: il a crû devoir

travailler pour l'utilité des enfans & des commençants ; & qu'ainſi il devoit s'accommoder à leur capacité, en tenant un milieu entre ces deux extremitez. Frison.

Il s'applique particulierement à traiter du genre Heroïque, il ne touche le Lyrique & l'Elegiaque qu'en paſſant. Il dit qu'il n'a voulu rien dire du Dramatique, parce qu'on ne peut rien ajoûter à ce qui s'en eſt dit dans ces derniers temps.

Dans ſon premier livre il traitte de la matiere, de la forme, & de l'invention Poëtique : dans le ſecond de la diſpoſition & des parties : dans le troiſiéme de la diction Poëtique, de la ſtructure des Vers, de leur nombre & de leur meſure.

Il a tâché de reduire ce qu'il dit de l'Epopée ; en ſorte qu'il pût repreſenter l'Iliade, l'Odyſſée, & l'Eneïde en une eſpece de petit tableau, pour les proportionner à la petiteſſe des enfans (1).

Son deſſein principal a eſté de rendre ſa Poëtique Chreſtienne, de découvrir les moyens de traiter les myſteres de noſtre Religion, de former des Poëtes Chreſtiens, & de ruïner les ſenti-

Frison. mens de ceux qui pretendent que les sujets qui sont simplement pieux ou purement miraculeux ne sont point propres pour la Poësie.

Il ne paroist pourtant pas si difficile qu'estoit M. Desmarests, qui ne vouloit point de composition avec les anciens Poëtes. Car loin de rejetter les inventions & les expressions des Anciens, il veut qu'on les imite, & il propose les moyens de le faire à la fin de son ouvrage où il donne des exemples de parodies qu'on peut faire sur tout ce qu'on peut appliquer à nostre Religion. De sorte que la Poësie Chrestienne selon luy consisteroit dans l'Imitation des meilleurs Poëtes de l'Antiquité aussi bien que dans celle des actions de l'homme.

Dans l'intention que le P. Frison a euë de ne s'attacher qu'à ce qu'il y a de plus utile & de plus agreable dans l'Art Poëtique, il a crû devoir se servir beaucoup de Ciceron, selon que l'a remarqué Monsieur de la Roque (4) soit pour l'érudition, soit pour le stile. Ce qui fait, dit-il, que ce Traité n'est pas composé sechement à la façon des livres Didascaliques, mais qu'il tient beaucoup de l'air des Traitez Oratoi-

tes du Maistre de l'Eloquence. Neanmoins il ne s'est pas tellement donné à Ciceron dont il a pris l'Orateur pour son modele, qu'il ne se soit aussi appliqué fortement à imiter Quintilien dans ses Institutions pour sa maniere de traitter (5). Et l'on peut ajoûter que la quantité & la qualité des morceaux de Vers qu'il y insere pour servir d'exemples, ne sert pas de peu pour interrompre & diversifier son stile Didactique. Frison.

1 Leon. Fris. præfat. ad libr. de Poëmat.
2 Idem in opere pag. 84. 85. & in indice.
3 G. Becan. Epistol. Dedicat. ad B. Virginem post Sidron. Hosisch. Poëm.
4 Journal des Sçavans du 3. Aoust de l'an 1682.
5 Leon. Fris. ibid ut supr.

M. LXXXVII.

MONSIEUR DESPREAUX

Des-preaux

(*Nicol. Boileau*), Parisien.

OUtre un Discours sur la Satyre, nous avons de luy un Art Poëtique en vers, divisé par quatre chants ou quatre livres.

On peut dire de cet Ouvrage le contraire de celuy du Pere le Bossu, & que comme nous n'avons encore eu personne qui ait mieux connu que Monsieur Despreaux le genie de la Poësie moderne, & qui par consequent ait pû mieux découvrir les bonnes & les mauvaises qualitez des Poëtes de ces derniers siecles, personne n'a pû mieux reüssir que luy à nous donner les regles d'un nouvel Art Poëtique.

Cet Ouvrage ne laisse pas d'estre formé sur le goust des Anciens; & quoy qu'il semble qu'on n'y retrouve point toutes leurs manieres dont on a crû

pouvoir se dispenser dans les derniers siecles, il paroist assez neanmoins qu'il a jetté les fondemens de son Art sur les maximes des anciens Maistres, en se reservant pourtant le droit de les reformer ou de les ajuster à nos usages, dans les endroits mesmes où il semble qu'il n'a songé qu'à les traduire. Desp reaux.

Il est difficile de rien ajoûter à l'adresse avec laquelle il a fait cette union, & l'on peut hardiment produire cet Ouvrage pour faire voir que les regles nouvelles ne détruisent nullement celles de nos premiers Maistres, mais qu'elles peuvent servir à les perfectionner; & pour montrer qu'il y a de l'injustice à vouloir condamner les Ouvrages de ceux qui n'ont pû prevoir les caprices des Modernes.

D'un autre costé, il est aisé de remarquer par cet Art Poëtique, que ces derniers venus n'ont peut-estre eu gueres moins d'esprit que les Anciens; que dans les choses qui dépendent du choix & de l'invention, ceux-là peuvent avoir aussi des imaginations qui soient justes & heureuses comme en ont eu ceux-cy; & que personne ne doit trouver mauvais que les uns & les autres

Desp. aient ſuivi dans leurs imaginations le genie des temps où ils vivoient, des Etats dont ils ſuivoient la police, des mœurs & des coûtumes qui eſtoient en uſage chez eux, de la langue qu'ils parloient & de la Religion meſme à laquelle ils eſtoient attachez.

Au reſte l'habileté, la delicateſſe, & la ſolidité de jugement n'éclatent pas moins dans cet Ouvrage, que dans les autres qui nous ſont venus du meſme Auteur; quoy qu'il ſemble que Monſieur Deſmarets & Monſieur Pradon ayent voulu rapporter toutes ces bonnes qualitez à Horace, à Scaliger, à Vida, & aux autres Auteurs que Monſieur Deſpreaux a ſuivis dans cet Ouvrage.

M. LXXXVIII.

Mademoiſelle LE FEURE, le Fevre.

/ Autrement

Madame DACIER

De Saumur, fille de Tanneguy, Originaire de Caën.

CEtte Demoiſelle a mis à la teſte des trois Comedies de Plaute, qu'elle a traduites en noſtre langue avec des Remarques, une curieuſe Diſſertation en forme de Preface touchant la Poëſie Dramatique & le Theâtre des Anciens. Elle y recherche avec exactitude l'origine de ces ſortes d'Ouvrages, leurs accroiſſemens, & les divers changemens qui leur ſont arrivez. Elle y traite de la vieille Comedie, de la moyenne, & de la nouvelle, de la Satyre, & de toutes ſortes de Repreſentations de Theâtre. Mais on ne peut pas nier que Terence n'ait eu quelque choſe à ſouffrir de la tendreſſe & de l'inclination particuliere

le Fevre. de Mademoiſelle le Fevre pour Plaute.

On peut mettre encore au rang des Ouvrages qui regardent l'Art Poëtique l'Examen ſelon les regles du Theâtre qu'elle a fait, non ſeulement de l'Amphitryon, du Rudens & de l'Epidicus de Plaute, mais encore du Plute & des Nuées d'Ariſtophane. Et il n'y a pas une de ces pieces qui ne faſſe connoiſtre quel eſt le fonds de la doctrine, & la certitude de l'experience que Mademoiſelle le Fevre a acquiſe dans tout ce qui regarde les belles lettres & l'Antiquité.

M. LXXXIX.

LE PERE DE MOURGUES.

de Mourgues.

CE Pere publia en 1684. un Traité de la Poëſie Françoiſe, où l'on voit qu'il deſcend juſques dans un détail des moindres choſes qui peuvent regarder ſon ſujet, ſelon le rapport de Monſieur de la Rocque (1), qui ajoûte qu'il ne s'eſtoit juſqu'ici rien trouvé de plus ample ſur ce ſujet.

Il y decide tout ce qui peut faire difficulté, tant ſur la rime & le nombre des ſyllables, que ſur l'arrangement des Vers, & il appuye ſes Reflexions par des autoritez priſes des Ecrivains les plus celebres, comme l'a encore remarqué le meſme Auteur.

1 Journal des Sçavans du 22. Janvier 1685.

M. XC.

Renald. **LE SIEUR RENALDINI**

(*Charles*) né en 1615. Professeur à Padouë receu l'an 1665.

LA troisiéme & derniere partie de son premier tome de Philosophie, comprend sa Poëtique qu'il a exposée par Dissertations. Ce qui fut imprimé à Padouë en 1681. in folio.

Il s'est appliqué particulierement à la methode & à la netteté, pour donner de l'ordre & de la suite à sa matiere.

Pour faire mieux connoître la nature de cet Art, il s'applique d'abord à faire la distinction de la Poëtique d'avec la Poësie, & de la Poësie d'avec le Poëme. Ensuite il traite de la mesure, de l'imitation & de ses défauts, de l'origine & des causes de la Poësie, & de la fureur Poëtique. Il passe ensuite à la fiction Poëtique, à la fable, aux pro-

prietez du Poëme, aux mœurs & à l'expreſſion ou au ſtile. Dans la derniere Diſſertation, il traite de divers genres de Poëſie, de toutes ſortes de Drames, de la Tragedie, de la Comedie, de l'Epopée, de l'Eclogue, de la Satyre, du Roman, de l'Elegie, de l'Epigramme, de l'Epitaphe, & de l'Eloge (1). Renald.

1 Act. Eruditor. Lipſienſ. ann. 1682. pag. 173, 174.

M. XCI.

Liſte de divers autres Ouvrages ſur l'Art Poëtique, que j'ay vûs citez avec approbation par ceux qui ont eu occaſion d'en parler dans leurs Ecrits, mais dont je n'ay point trouvé de jugemens aſſez precis pour en faire des Chapitres à part.

I. DIEGUE GARZIA DE RENGIFO, ou plûtoſt Jean Garze de R. Jeſuite Eſpagnol, Regent au College d'Avila, publia ſous le nom de ce Diegue l'*Art Poëtique Eſpagnol* en Langue vulgaire à Salamanque l'an 1592. in 4. C'eſt un Ouvrage fort approuvé & qui a eſté loüé par Meſſieurs de Port-Royal dans la partie de leur Grammaire Eſpagnole, qui regarde la Poëſie de ceux de la Nation en leur Langue.

II. ALPHONSE LOPEZ de Valladolid Medecin, qui vivoit ſur la fin de l'autre ſiecle, eſtoit un fort méchant Poëte à la verité, mais il ne laiſſoit pas

de bien ſentir la bonté des vers. Comme il n'eſt pas fort extraordinaire de ſçavoir juger d'une choſe quoiqu'on ne *la* puiſſe pas faire, on ne doit pas eſtre ſurpris d'apprendre que ce Lopez ait fait un gros Traité in 4. de l'Art Poëtique imprimé à Madrid l'an 1596. ſous le titre de *Philoſophia antigua Poëtica* en Langue vulgaire. Et cet Ouvrage joint & confronté avec ſon Poëme Eſpagnol de *Pelage*, fait voir en effet qu'il eſt plus aiſé de donner des regles & des leçons aux autres, que de les mettre ſoy-meſme en pratique, comme le judicieux Nic. Antonio nous l'aſſure de ce Lopez.

III. GEORGE FABRICIUS Allemand de Kemnitz, a fait ſept livres de l'*Art Poëtique* en Latin, imprimez en diverſes villes d'Allemagne, où l'on trouve beaucoup de lecture à la façon des Sçavans du Païs.

Il a fait encore diverſes *Comparaiſons des Poëtes Latins* tirées de la Critique de Jules Scaliger. Sans parler d'un autre Recüeil de divers Auteurs publié ſous le titre de l'*Abregé de l'Art Poëtique* imprimé à Genevo l'an 1592. Les principaux de ces Auteurs ſont ce Fabricius & Scaliger.

IV. Loüis Dolce Italien de Veniſe, a fait un Traité en Langue vulgaire de la Poëſie Italienne, que pluſieurs eſtiment autant que le *Tempo*, qui avoit écrit avant luy ſur le meſme ſujet. Il a fait encore un Diſcours ſur la Satyre, ſans parler de ce qu'il a donné auſſi en ſa Langue ſur les Satyres & l'Art Poëtique d'Horace, & de ſes Commentaires ſur l'Arioſte qui appartiennent auſſi à l'Art Poëtique.

V. Laurent Gambara de Breſſe (qui mourut l'an 1586.) a fait un Traité Latin de la maniere de rendre la Poëſie parfaite, imprimé à Rome in 4. l'année de ſa mort. Il pretend faire voir dans cet Ouvrage qu'il y a un obligation indiſpenſable à tout Poëte, ou à tout Verſificateur & Rimeur ſe diſant Poëte, de retrancher non-ſeulement tout ce qui peut eſtre mal-honneſte, laſcif & libertin dans les vers, mais encore tout ce qui ſent la Fable & le culte des fauſſes Divinitez.

VI. Jacques de Brugg ou Pontanus Jeſuite de Boheme fort verſé dans les Humanitez, & plus capable de juger des bons vers que d'en faire, a donné en Latin trois livres d'*Inſtitutions Poëtiques* qui ont eſté bien receuës du

Public, comme il paroît par les diverſes editions qui en ont eſté faites en Allemagne & en France. Il a fait encore un Traité ſur cet Art ſous le titre de l'*Apprentiſſage de la Poëtique*. Pontanus mourut à Auſbourg le 25. jour de Novembre de l'an 1626. âgé de 84 ans. Ce que j'ay voulu marquer de luy comme de Gambara, parce que je n'auray point occaſion de parler d'eux parmi les Poëtes, quoiqu'ils ayent fait des Poëſies l'un & l'autre.

VII. GEORGE SABINUS Allemand Profeſſeur à Francford ſur l'Oder, qui eſtoit en reputation de faire d'aſſez bons vers, a compoſé un Traité en forme de Preceptes pour apprendre à faire des vers à l'imitation des Anciens. Et l'on peut dire à la recommandation de cet Ouvrage qu'on a bien voulu s'en ſervir dans la France au ſiecle paſſé.

VIII. Il paroît auſſi que l'on a eſtimé l'Inſtitution Poëtique de JEAN BUCHLERUS Allemand, & l'Abregé des Maximes de cet Art par CONRAD BACHMAN auſſi Allemand. L'Art Poëtique de FRANÇOIS DE MACEDO Portugais alors Jeſuite, celuy de VITUS DE BERING Danois, & de quelques autres Auteurs dont la Liſte ne pourroit

qu'ennuyer le Lecteur.

IX. Il en faut pourtant distinguer ce que CAMPANELLA fameux Dominicain a fait sur ce sujet dans sa Philosophie raisonnable, dont la Poëtique fait une cinquiéme partie.

X. Le Traité qu'on attribuë à FAMIANO STRADA celebre Jesuite Romain, & qui est compris en cinq livres, quoiqu'il n'en soit point parlé dans les les recüeils Bibliothecaires de la Societé.

XI. Celuy de JACQUES MASENIUS Allemand qui parut l'an 1661. sous le titre *Palæstra Eloquentiæ ligatæ.*

XII. Le Traité que Monsieur Vossius le jeune a fait *Du Chant des Poëmes, de la force & des vertus du nombre & de la cadence* imprimé à Oxford depuis quelques années.

XIII. La *seconde Plume* de Monsieur CARAMUEL DE LOBKOVVITZ, c'est-à-dire le tome qui contient ses *Rhythmiques* qui fut imprimé in folio l'an 1663. à Sant-Angelo, qui estoit sa maison de campagne dans son Diocese de Campagna au Royaume de Naples; puis en 1668. dans la Ville mesme de Campagna augmenté de deux fois plus que la premiere edition. Il traite dans ce tome de la quantité discrete, & il repre-

ſente les idées des nombres qui peuvent-eſtre communes à toutes ſortes de Langues.

La troiſiéme *Plume* du meſme CARAMUEL ou ſon 3. tome imprimé à Rome l'an 1663. in folio, dans lequel il traite de la quantité continuë des ſyllabes, de la durée & de la meſure de la prononciation, où il a fait l'ingenieux à outrance dans le raffinement ſur ce qui concerne tous les ſecrets vrais & chimeriques de la verſification, & où il a formé divers Labyrinthes d'où il n'eſt pas trop bien ſorti luy-meſme.

XIV. Enfin s'il ne s'agiſſoit que de faire un ſimple Catalogue des Traitez ſur l'Art Poëtique de diverſes Langues & Nations differentes; j'aurois pû rapporter pour la Poëſie des Hebreux les Traitez de *Jean Gabriel Drechſler*, imprim. à Leipſick in 8. en 1672. de *Theodore Ebert* impr. à Leipſick en 1628. 1640. & 1662, de *Laurent Fabricius* impr. à Vittemberg in octavo en 1626, de *Laurent Friſius* impr. à Coppenhague in 4. en 1672. de *Gilbert Genebrard* impr. à Paris in 4. en 1587, de *François Gomarus* impr. à Leïde in 4. 1641. d'*Antoine Jourdain* Jeſuite, dont on dit que

l'Ouvrage n'a pourtant pas esté encore imprimé.

Pour la Poësie des Grecs, j'aurois pû aussi ajoûter les Traitez singuliers de *Jean Volandus* en 4. livres impr. à Leipsick en 1613. in octavo, d'*Abdias Pretorius* impr. à Vvittemberg en 1561, 1572. in octavo, de *Christofle Helvicus* à Giessen en 1610, in 8. à Nuremberg en 1623. de *Proclus* dont la Chrestomathie a esté traduite & commentée par *André Schott* Jesuite, des Peres *Jacques Greser*, *Pierre Halloix*, *Nicolas Caussin*, *Philippe Labbe* Jesuites, & de plusieurs autres qui ont traité aussi bien de la Prosodie & de la versification Grecque que de la Poëtique.

Mais il seroit moralement impossible de rapporter tous ceux qui ont traité singulierement de la Poësie Latine, & il est encore plus aisé d'en faire des amas qu'un choix & un discernement.

Pour ce qui est de la Poësie en Langues vulgaires, quoique j'en aye rapporté assez de Traitez pour satisfaire le Lecteur, j'aurois encore pû ajoûter aux François les Traitez de *Thomas Sibillet*, de *Pierre de la Ramée*, & de *Pierre de Ronsard*, *&c.* aux Italiens *Girolamo Bruseni*, *Francesco Patrizio*, *Giovan Battiste*

Signa, Tomaso Stigliani, Camillo Pellerino, Giulio Camillo Delminio, Anſaldo Ceba, Lelio Guidiccioni, Giuſeppe Battiſta, dont la Poëtique ne parut qu'en 1676. *Jean Bapt. Giraldi, Jaſon de Nores,* qui outre ce qu'il a fait contre le Verat ou Auteur du *Paſtor Fido*, a donné une Poëtique, un Traité des cauſes des progrez que la Comedie, la Tragedie, & le Poëme Epique ont receus de la Philoſophie, & une explication de l'Art Poëtique d'Horace, &c. Aux Eſpagnols *Miguel Sanchez de Viana, Vicente Eſpinel, Luis Alonſo de Carvalho, Geronimo de Mondragon, Gonçalo Argote de Molina, Manuel Faria de Souſa,* &c.

Je finiray par un Traité de la Poëſie Allemande écrit en Langue vulgaire par le Sieur *Daniel George Morhofen* & imprimé à Kiel in octavo l'an 1682. Meſſieurs de Leipſick qui nous en ont fait un Extrait dans les Actes de cette année, diſent que l'Ouvrage ſe diviſe en trois parties, dont la premiere regarde generalement la Langue Allemande, la ſeconde traite de la Poëſie des Allemans & de leurs Poëtes, & la troiſiéme de leur Art Poëtique. Les cinq premiers chapitres de la ſeconde partie, ſont employez à traiter de la Poëſie des autres Nations

pag. 871. an. 1682.

de l'Europe en Langues vulgaires. Dans le premier, il parle de la Poëſie Françoiſe qu'il établit la plus ancienne de toutes dans les Provençaux & les Languedochiens. Dans le 2, il traite de la Poëſie Italienne qu'il fait venir de la Françoiſe. Dans le 3, de l'Eſpagnole, à laquelle il ne paroît pas beaucoup favorable. Dans le 4, de l'Angloiſe qu'il dérive de la Langue des anciens Saxons ; & dans le 5, de la Flamande ou Teutonique qui n'eſt pas differente de l'Allemande d'aujourd'huy. Le reſte de cette ſeconde partie eſt employé à faire voir l'antiquité de la Poëſie Allemande à laquelle il donne trois âges, dont le premier commence aux Germains dont parle Tacite, le ſecond à l'Empereur Charlemagne qu'il fait Poëte Allemand, & le 3, à Martin Opitius qui vivoit dans noſtre ſiecle.

La troiſiéme partie de l'Ouvrage de M. Morhofen comprend les preceptes de l'Art, & l'examen de diverſes objections que Meſſieurs Voſſius (*Iſaac*), Deſmarais (*Roland*), & Sluſius ont formées ſur les difficultez qu'il ſe trouve dans la Langue Allemande pour la belle Poëſie.

FIN.

JUGEMENS DES SCAVANS SUR LES PRINCIPAUX OUVRAGES DES POETES.

PREMIERE PARTIE.

M. XCII.

MOYSE.

Legiſlateur & Gouverneur des Iſraëlites.

IL ſemble que ce ſoit faire honneur à la Poëſie & aux Poëtes Chreſtiens de leur donner un Chef de leur Profeſſion, qui ait eſté auſſi de leur

Religion, afin de ne point laisser aux Gentils la gloire qu'ils se sont attribuée d'avoir esté les Auteurs de cet Art merveilleux.

C'est ce qui se rencontre incontestablement en la personne de Moyse, à qui pas un Critique, ce me semble, n'a refusé jusqu'ici la qualité de Poëte, soit qu'il ait écrit en Vers, soit qu'il n'ait écrit qu'en Prose. Il a consacré cet Art plusieurs siecles avant qu'Homere en eust fait un usage profane; & il en a honoré la verité eternelle, avant que celuy-cy se fust fait considerer comme le Pere de tout ce qu'il y a de mensonges & d'infamies dans les Fables & dans la Religion Payenne.

Nous avons de la Poësie de Moyse le Cantique du Deuteronome (1), & le Livre de Job, dont il est l'Auteur, selon toutes les apparences. S. Jerôme dit qu'il n'y a rien de plus beau que ce Cantique, ni rien de plus accompli que le Livre de Job pour la Poësie mesme; & il ajoûte sur la foy de Joseph & d'Origene, qu'ils estoient composez en vers Hexametres & Pentametres (2).

Les Interpretes de l'Ecriture & les Critiques sacrez n'ont pas manqué de faire à l'envi les éloges de ces deux pie-

ces divines, & le respect qui est dû à l'Ecriture Sainte nous donne scrupule de transcrire ces témoignages glorieux dans un Recueil dont la suite doit estre presque toute profane.

L'ignorance où nous sommes de la veritable mesure & de la cadence des Vers qui estoient en usage parmi les anciens Hebreux, ne nous empesche pas de reconnoître, que l'air, l'esprit, & la majesté de la veritable Poësie y regnent par tout. Il n'y a même aucune necessité que ces ouvrages ayent esté mis en vers, pour pouvoir estre considerez comme des œuvres Poëtiques, comme l'a tres-bien remarqué le P. Thomassin (3). Ce n'est pas la seule Versification qui fait les Poëtes, & les Critiques sont convenus de dire (4) que la Poësie n'est pas toûjours liée ny renfermée dans la mesure & le nombre des pieds.

On peut mettre de la Prose en vers qui ne sera rien moins que de la Poësie, parce qu'elle n'aura rien de ce tour particulier, ny de cette elevation singuliere, ny de ces expressions vives, ni de ces figures hardies & surprenantes de la veritable Poësie. Et nous verrons dans la suite de nostre Receüil un grand nombre d'Ouvrages Historiques, Philosophiques,

& Theologiques en vers, qui n'ont pourtant pas acquis le titre de veritables Poëtes à leurs Autheurs (5)

Au contraire perſonne n'ignore que toutes les beautez particulieres de la Poëſie ne ſe puiſſent trouver en un diſcours où les regles des vers ne ſeront nullement obſervées, & l'on convient que c'eſt veritablement de la Poëſie plûtoſt que de la Proſe, comme ſont la plûpart de nos Romans, & quelques Dialogues de Platon, que quelques-uns ont mis au rang des Poëtes pour ce ſujet (6).

Or il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe, que les ouvrages de Moyſe dont nous parlons, ſont remplis de ces expreſſions energiques, de ces images vives & ſingulieres, de ces tours hardis & ſurprenans, & de ces riches deſcriptions qui ſont auſſi peu convenables aux autres Ecrivains, qu'elles ſont propres aux Poëtes (7).

1. C'eſt le XXXII. Chapitre du Deuteronome.
2. Hieronym. præfat. in Chronic. Euſebian.
3. L. Thomaſſ. Method. d'étud. & d'enſeign. Chreſtiennem. les Poëtes, livr. 1. part. 1. chap. 6. num. 4. 5. pag. 68. 69.
4. Ger. Jo. Voſſ. in inſtitutionibus. Poëtic. Horatius ſatir. 4. libri. 1. ſic habet

Neque enim concludere verſum

Dixeris esse satis; neque si quis scribat uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc esse Poëtam,
Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

6. Quintilian. Institution. Oratoriar. Voss. in libris de art. Poëtic non semel
7. Thomassin. au livre cité nombr. 8. pag. 70.
8. Le P. Menestrier au Traité des Representat. en Musique témoigne que le Livre de Job est une Piece Dramatique, & d'autres Critiques l'ont aussi consideré comme une Comedie sainte faite pour l'instruction & la consolation des Israëlites durant leurs voyages & leur sejour au desert d'Arabie.

JE ne parleray pas de David, ni de Salomon, ny d'aucun des autres Auteurs sacrez qui ont écrit en vers, parce que la distinction qui leur est dûe m'empesche de les comprendre dans mon dessein, & je n'aurois pas même parlé de Moyse, si je n'avois crû qu'il estoit bon d'avertir le Lecteur que la Poësie estoit originairement consacrée au culte du vray Dieu.

DES POETES GRECS.

M. XCIII.

HOMERE,

Dont on ne connoiſt ni le temps ni le païs,

Appellé *Meleſigene* de ſon vivant.

Homere.

IL faut ſuppoſer qu'Homere n'eſt nullement un fantôme, quelque avantage que les defenſeurs de cette imagination pretendent tirer de l'incertitude où nous ſommes du Païs qui luy a donné la naiſſance, meſme aprés le curieux Traitté que Leo Allatius a fait ſur ce ſujet; & du temps auquel il a vécu, nonobſtant toutes les Hiſtoires que les Anciens & les Modernes ont faites ou forgées de ſa vie.

Ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que l'on convient qu'il eſt le plus ancien de tous les Poëtes profanes, dont les Ouvrages ſoient venus juſqu'à nous. Car on n'ignore pas que ce que nous avons ſous les noms d'*Orphée* & de *Muſée* n'eſt

que le fruit de l'imposture des temps postérieurs (1). Homere.

Nous avons sous le nom d'Homere les Poëmes de l'*Iliade* & de l'*Odyssée* qui luy ont merité l'admiration & les éloges de toute la Posterité. Comme il n'est pas possible de les renfermer en un seul volume, je me reduiray à un petit nombre de ceux que je croiray pouvoir contribuer quelque chose à l'idée que nous devons avoir de ce Poëte.

§. 1.

Des Jugemens avantageux qu'on a portez d'Homere.

PLatón qui paroît d'ailleurs ne luy avoir point esté fort favorable, tombe d'accord qu'il est le plus excellent & le plus *divin* de tous les Poëtes, & qu'il a mieux traité que tous les autres toutes les choses qu'il a entrepris d'écrire (2). Dans un autre endroit il reconnoît qu'il est le chef de tous les Sages & Philosophes, & il l'appelle le Prince de tous les Tragiques (3). Il dit mesme ailleurs que les Ouvrages d'Homere renferment toute la Philosophie divine & humaine (4). Aristote qui semble avoir examiné cet Auteur avec plus d'exactitude que Pla-

Homere. ton, dit (5) qu'il a toutes les parties neceſſaires à un Poëte accompli, & que cela paroît également dans l'Iliade & dans l'Odyſſée, quoique ces deux Poëmes ſoient d'une conſtitution toute differente. Il ajoûte qu'il eſt le ſeul des Poëtes qui ait bien connu ſon ſujet, & qui n'en ſoit pas ſorti (6). Il prétend meſme que de tous ceux qui avoient paru juſqu'à ſon temps, il n'y a que luy ſeul qui merite le nom de Poëte, non pas ſeulement pour avoir mieux écrit que les autres, mais particulierement pour avoir introduit l'imitation pour le genre Dramatique, ayant eſté le premier, dit-il, qui ait eſtabli la forme & les perſonnages de la Comedie, qui ait retranché tout ce qui eſt capable de deſhonorer les perſonnes, & qui ſe ſoit contenté du ridicule pour la repreſentation (7).

σχήματα

Les autres Critiques qui ont ſuivi ces deux Philoſophes parmi les Grecs & les Romains (8) n'en ont pas jugé moins avantageuſement. Patercule qui ſçavoit aſſez bien l'art de faire des Portraits (9) nous dépeint Homere comme le plus eminent Genie qui euſt jamais paru juſqu'alors, qui a eſté ſans exemple, & qui a merité ſeul le nom de Poëte pour la

grandeur de ſes ouvrages & l'éclat de ſes Vers. Il dit que comme il n'avoit eu perſonne avant luy qu'il pût imiter, il ne s'étoit auſſi trouvé perſonne aprés luy qui euſt eſté capable de le ſuivre, & qu'il n'eſt pas poſſible de rencontrer depuis Homere & Archilochus un homme qui puiſſe ſe vanter de donner la perfection à une choſe, dont il aura eſté luy-meſme le premier Auteur. Homere.

Plutarque dans un diſcours qu'il a fait exprés ſur Homere (10), ou du moins qui luy eſt attribué, s'étend fort au long ſur ſa grande erudition & la connoiſſance univerſelle qu'il pretend qu'il avoit de toutes les ſciences : & quoique dans tout ce Traité il n'entre point dans ce qu'il y a de plus eſſentiel au Poëme, il ne laiſſe pas de nous donner une grande idée de ſon caractere, & de nous faire aſſez concevoir quelle pouvoit eſtre l'etenduë de ſon vaſte genie.

Le meſme Autheur a fait un autre Traitté de la lecture des Poëtes, où il loüe Homere d'une ſageſſe tout à fait ſinguliere (11), & il dit qu'il en a donné des preuves ſuffiſantes par l'attache qu'il a priſe de blâmer preſque toûjours par avance les mauvais diſcours avant que de les faire tenir, & de loüer au contraire

Homere & de recommander les bons ; & qu'il en a uſé de meſme à l'égard de pluſieurs actions conſiderables avant que de les rapporter. Dans le Traitté qu'il a fait ſur l'excés & la demangeaiſon de parler, il écrit (12) qu'entre les ſingularitez que l'on dit d'Homere, il n'y en a point de plus veritable que celle d'avoir eſté le ſeul au monde qui n'a jamais raſſaſié ni dégoûté les Hommes, d'avoir toûjours paru nouveau à ſon Lecteur, toûjours tout autre, toûjours divers, toûjours floriſſant, & toûjours rempli de nouvelles graces ; & d'avoir uſé d'artifice pour faire paſſer inſenſiblement ſon Lecteur d'un conte à un autre, afin d'empeſcher qu'on ne s'apperçoive de ſes redites. Enfin l'on voit dans les Apophthegmes qui portent le nom du meſme Plutarque, qu'Homere eſtoit ſi univerſellement eſtimé & receu dans la Grece, qu'Alcibiade eſtant entré un jour dans une Ecole où il ne trouva point les œuvres d'Homere, il donna un ſoufflet au Maiſtre ſans luy rien dire davantage, pour marquer ſon indignation (13).

Philoſtrate dit (14) qu'Homere a gardé toutes les meſures dans une harmonie parfaite, & qu'il a obſervé toutes les figures. Il ajoûte que tous les autres Poëtes

ont eu chacun quelque talent particulier pour une chose, mais qu'Homere les a eu tous rassemblez en luy, & qu'ainsi il a surpassé tous ceux de cette Profession, & entr'autres Orphée pour la majesté & la grandeur de l'expression, & Hesiode pour la douceur; qu'il exprime toutes choses divinement; en un mot que qui n'aime point Homere est un fou. Homere.

Ce n'est pas seulement l'artifice de la composition qu'on a loüé dans Homere, on y a aussi estimé dans tous les temps cette Morale qu'on pretend y voir regner presque par tout.

En effet c'est Homere qui a fait dire à Aristote (15) que les Poëtes sont plus Philosophes que les Historiens. Homere a enseigné la Philosophie Morale non pas en reciant seulement comme un Historien, dit le P. le Boſſu (16), mais en proposant ce qu'une personne à qui il donne un nom tel qu'il luy plaît a dû faire, & dire vrayſemblablement ou neceſſairement en pareille occaſion.

Homere a fait pour la Morale, ajoûte le même Auteur, ce que les Theologiens ont fait pour la expliquer Divinité. La trop grande diverſité des actions & des perſonnes divines ſi peu proportionnées à noſtre intelligence, l'a comme forcé à

Homere. partager une seule idée de l'essence simple & unique de Dieu en plusieurs personnes, sous les differents noms de Jupiter, Neptune, Mars, Junon, Diane, &c.

C'est pour la beauté & pour l'importance des enseignemens de la Morale qui sont dans ses Ouvrages, qu'Horace le prefere aux Philosophes qui estoient le plus en reputation de sagesse & de probité (XVII). Et il paroît assez qu'il a jugé Homere plus propre pour enseigner & inspirer la vertu aux hommes que tous les Philosophes de l'Antiquité. C'est aussi le sentiment de Vossius à l'égard de ce Poëte (XVIII).

Qui quid sit pulcrũ, quid turpe, quid utile, quid non. Plenius & melius Chrysippo & Crantore dicit.

Je ne m'arresteray pas à rapporter ce qu'en ont écrit les Auteurs du bas Empire (15), ni mesme ce que les plus celebres & les plus saints d'entre les anciens Peres de l'Eglise, & particulierement saint Basile & saint Gregoire de Nazianze ont dit à son avantage (16), parce que ce seroit retourner sur mes pas, & confirmer tout au plus ce que j'ay déja rapporté des Anciens. Mais on ne peut pas s'empescher de remarquer que la plus-part des Modernes ont esté du mesme gousts que les Anciens en ce point.

Jules Scaliger admirant la grandeur extraordinaire de l'esprit d'Homere,

dit que l'Art paroît dans tout ce qu'il a écrit d'une telle maniere, qu'il semble l'avoir plûtoſt inventé que cultivé : & qu'ainſi on ne doit pas eſtre ſurpris d'entendre dire que c'eſt plûtoſt l'idée de la Nature que l'art que l'on trouve en luy (17). Homere.

Lipſe quoy qu'acuſé d'eſtre peu intelligent en Poëſie, & de ſçavoir aſſez mal diſtinguer le merite des Poëtes, a cru parler juſte, lors qu'il a appellé Homere la ſource de la ſageſſe la plus cachée & la plus myſterieuſe, & le Roy des Poëtes & des Sages (18).

M. le Fevre de Saumur qui a fait un abregé des vies des Anciens Poëtes Grecs, dit que dans toute l'Antiquité on croioit avoir aſſez bien prouvé une choſe, quand on produiſoit le moindre paſſage d'Homere, pour appuyer une opinion, ou pour reſoudre quelques doutes (19). Ce qui faiſoit voir le point où eſtoit montée l'autorité de ce Poëte, & juſqu'où l'on portoit l'eſtime & la veneration qu'on avoit pour ſes écrits.

Mais il ſemble que perſonne n'ait penetré plus avant que le P. Rapin dans l'examen de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes qualitez. Et pour ce qui regarde les premieres, il dit dans ſes Reflexions ſur la

Homere. Poëtique qu'Homere ayant eu un genie accompli pour la Poëſie, eut auſſi l'eſprit le plus vaſte, le plus ſublime, le plus profond, & le plus naturel qui fut jamais (20). Il témoigne ailleurs que c'eſt le modele le plus parfait de la Poëſie heroïque (21).

Le meſme Auteur dans la comparaiſon qu'il a faite d'Homere & de Virgile, écrit (22) que de tous les ſçavans de l'Antiquité, Homere luy paroiſt le plus admirable & le plus incomprehenſible, qu'il eſt le premier Maiſtre & le premier exemple que les Sçavans puiſſent ſe propoſer: & qu'il a paru tres verſé dans les ſciences, avant qu'on en euſt donné des preceptes, & qu'on euſt preſcrit des regles aux Arts.

En effet on le conſidere, ſelon M. Petit (23), comme le premier Auteur & comme la ſource meſme de toutes les inventions Poëtiques: & ceux qui l'ont ſuivy ont paru ſi éloignez de cette heureuſe abondance accompagnée de tant de pureté & de force, qu'ils ne paſſent que pour des ruiſſeaux, & des égouts meſmé, pour la pluſpart.

C'eſt ce qui a fait dire à M. Gueret que les Dieux de l'Antiquité doivent leur origine à Homere, que la langue Grecque n'a point d'autre ſource que ſes Poë-

mes; que c'eſt dans eux ſeuls qu'on peut trouver la parfaite Epopée; & que ſans luy, quelque choſe qu'en ait voulu dire Sophocle, il n'y auroit non plus de Poëtique d'Ariſtote que d'Eneïde de Virgile. Enfin il fait dire à Homere que s'il reprenoit tout ſon bien, la pluſpart des beaux Eſprits qui ont paru depuis luy n'eſtant revêtus que de ſes dépoüilles, n'auroient preſque rien de reſte (24). Homere.

M. Deſpreaux nous le repreſente (25) comme inſtruit immediatement par la Nature même, & témoignant qu'il a ſceu parfaitement l'art de plaire, il ajoûte que

Son Livre eſt d'agrémens un fertile treſor.
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace.
Par tout il divertit, & jamais il ne laſſe.
Une heureuſe chaleur anime ſes diſcours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ſes vers un ordre methodique,
Son ſujet de ſoy-meſme & s'arrange & s'explique.
Tout ſans faire d'apprets, s'y prepare aiſément
Chaque vers, chaque mot court à l'evenement.

Pluſieurs ont pretendu qu'Homere

Homere. n'eſtoit pas moins parfait dans la pluſpart des autres connoiſſances que dans la Poëſie. Nous avons déja vû qu'il eſtoit conſideré comme le Chef de tous les Theologiens du Paganiſme, &, pour le dire ainſi, comme le veritable Pere des Dieux de la Grece. Nous avons auſſi remarqué que les Anciens le faiſoient paſſer pour le premier Maiſtre de la Philoſophie & le plus excellent de tous les Philoſophes. Le P. Rapin a pretendu meſme (26) que la Philoſophie que Platon a écrite ſur l'Ame, qui eſt ſon chef-d'œuvre, eſt moins priſe des Egyptiens comme l'ont cru Jamblique & Porphire, que d'Homere. Et l'on peut dire que ce n'eſt que par cet endroit que les ſaints Peres enviſageoient l'utilité que les Chreſtiens pourroient retirer de ſes ouvrages, témoignant qu'ils y trouvoient une Philoſophie Morale qui ne devoit eſtre imperceptible qu'à ceux qui n'avoient pas l'adreſſe de la developper (27).

On peut dire meſme que ceux d'entre les Ecrivains du Chriſtianiſme qui ont paru les plus delicats & les plus difficiles ſur la ſainteté & la ſeverité des Maximes de l'Evangile, ont crû pouvoir trouver dans les Poëmes d'Homere des veſtiges obſcurs ſans doute, mais pour-

tant encore reconnoiſſables, des veritez de la Religion veritable, eſtablies par les ſaintes Ecritures. C'eſt ce que le Pere Thomaſſin dans le ſecond Livre de la Methode d'étudier & d'enſeigner Chrétiennement les Poëtes, a fait voir d'une maniere également utile & agreable (28). Homere.

Comme il n'y a rien qui contribuë tant à la gloire d'Homere que ce point, & qui ſoit plus propre pour regler les jugemens que nous en devons faire, il ne ſera point inutile de rapporter ici quelques-unes de ces veritez principales que ces Critiques clairvoyans ont cru y appercevoir. On trouve dans Homere, diſent-ils, & dans Virgile meſme qui n'a fait que ſuivre Homere dans ſes ſentimens,

» I. Qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, tout » bon, & tout puiſſant.

» II. Qu'il y a une infinité de bons An» ges : qu'il y en a auſſi une infinité de » mauvais.

» III. Que cet air & ce monde eſt rem» pli d'une multitude de bons & de » mauvais Anges.

» IV. Que les bons Anges ſont appel» lez des Dieux, & que les mauvais por» tent auſſi quelquefois le meſme nom.

Homere. V. Que tous les biens & tous les maux viennent de la Providence & de la Toute-puissance de Dieu, qui fait les premiers, & qui permet les seconds.

VI. Que Dieu execute ses conseils & ses desseins par le ministere des bons & des mauvais Anges.

VII. Que les Anges nous environnent invisiblement, & nous aident ou nous resistent selon les ordres de la Providence Divine.

VIII. Que les bons & les mauvais Anges ne sont pas seulement soumis à Dieu, mais qu'ils sont aussi soumis les uns aux autres; que les mauvais le sont aux bons, & qu'il y a encore quelque subordination de quelques-uns des bons aux autres, & de quelques-uns des mauvais à d'autres mauvais.

IX. Que Dieu appelle quelquefois les bons Anges à son conseil, & qu'alors même les mauvais s'y ingerent, Dieu le permettant ainsi.

X. Que les uns & les autres *apparoissent* quelquefois aux hommes sous la figure empruntée des hommes mêmes.

XI. Qu'ils sont quelquefois opposez les uns aux autres, non seulement les bons aux mauvais, & les mauvais aux bons, ou les mauvais aux mauvais;

Mais auſſi, quoy que rarement, les bons aux bons, ayant des deſſeins de part & d'autre fort loüables, mais contraires, pendant que Dieu ne leur découvre pas encore ſa volonté. Homere.

XII. Que les mauvais Anges trompent quelquefois les hommes.

XIII. Que les bons & les mauvais Anges combattent quelquefois inviſiblement, ſe meſlant dans nos batailles, & les uns & les autres eſtant abſolument dependans de la volonté & de la ſupreme puiſſance de Dieu.

XIV. Que bien qu'il faille tout attribuer à la volonté toute-puiſſante de Dieu, & au miniſtere des Anges, il ne faut pas laiſſer de faire de noſtre part tous nos efforts pour faire reüſſir nos actions.

XV. Qu'encore que nous fuſſions avertis d'ailleurs que noſtre entrepriſe ne reüſſiroit pas, il faudroit toûjours faire nos efforts pour accomplir noſtre devoir, parce que Dieu veut que nous nous efforcions, quoy qu'il ne veüille pas nous donner toûjours un ſuccés favorable.

XVI. Qu'il n'y a point ni d'autre deſtinni d'autre fortune que la volonté de Dieu.

Homere. „ XVII. Qu'il faut rendre à Dieu la
„ gloire meſme des moindres choſes,
„ des arts, de l'adreſſe, des forces du
„ corps, des combats heureux.
„ XVIII. Que les bons Anges parlent
„ ſouvent au nom de Dieu, & en pren-
„ nent le nom & la qualité.
„ XIX. Que les Demons meſmes eſtant
„ quelquefois Miniſtres employez par les
„ bons Anges, ne ſont pas faciles à di-
„ ſtinguer d'avec les mêmes bons Anges.
„ XX. Que les hommes ont eſté quel-
„ quefois poſſedez par les Demons.
„ XXI. Que les Demons ont eſté quel-
„ quefois crûs corporels & capables d'un
„ commerce impur avec les femmes,
„ d'où ſont venus les Geants.
„ XXII. Que les premiers ſiecles aprés
„ le Deluge ont eſté des ſiecles d'igno-
„ rance & de groſſiereté.
„ XXIII. Que les hommes y traittoient
„ alors entr'eux & avec Dieu d'une ma-
„ niere peu civile & peu reſpectueuſe,
„ juſqu'à ce que la Religion & la ſageſſe
„ ont civiliſé tout le monde.
„ XXIV. Qu'on ne ſervoit Dieu alors &
„ qu'on ne s'attachoit d'abord à la Re-
„ ligion que par l'amour des biens tem-
„ porels.
„ XXV. Qu'on ne doutoit pas nean-

oins de l'immortalité de l'ame, ni « Homere.
es recompenſes ou des chaſtimens de «
vie future. «

XXVI. Qu'on ſe portoit à la vertu «
ar la vûë de la renommée & de la «
loire dans les ſiecles à venir. «

XXVII. Qu'on n'ignoroit pourtant «
pas tout à fait les vertus ſolides & «
réelles qui ne peuvent venir & ſe prati- «
quer que par le principe de l'amour «
de Dieu, de la juſtice, & de la loy eter- «
nelle. «

XXVIII. Que les Sacrifices, les Au- «
tels, les Temples, les Propheties, les «
Viſions & les Songes Prophetiques & «
les Obſeques magnifiques, ont eſté a- «
lors dans un uſage encore plus fre- «
quent que dans les ſiecles ſuivans. «

Voila les rapports merveilleux que le P. Thomaſſin a trouvez entre l'Ecriture ſainte & les Ecrits d'Homere. Mais quelque facilité qu'il y ait à tirer tant de belles veritez d'un fonds ſi fecond; il ſemble que pour peu que les Eſprits malicieux vouluſſent eſtre ingenieux; il ne leur ſeroit peut-eſtre pas plus difficile de tirer du meſme fonds preſque autant de contre-veritez aſſez facheuſes.

Quoy qu'il en ſoit, on ne peut nier que ceux qui voudront chercher avec

Homere. attention divers principes de la veritable Theologie dans les ouvrages d'Homere, n'en puissent venir à bout, malgré toutes les fables & les obscuritez qui les enveloppent.

Et Plutarque dit (*) que si on veut considerer un peu de prés les fictions que l'on blâme le plus dans ce Poëte, on trouvera sous cet exterieur des instructions tres-utiles : quoy que plusieurs esprits malicieux abusant de la liberté que donne l'allegorie, y donnent des explications peu necessaires & peu obligeantes, pour ne rien dire de plus fâcheux des consequences qu'ils pretendent en tirer.

Il n'est peut-estre pas plus difficile d'y trouver de la Politique, de la Jurisprudence, de la Medecine, & des Mathematiques.

Un Autheur Anonyme qui a écrit un Traitté singulier de l'autorité d'Homere parmi les Jurisconsultes, dit que ce qui fait le sujet de son étonnement & de son admiration (29) c'est de voir que dans les Pandectes & les Institutes du Droit Civil on allegue l'authorité d'Homere seul beaucoup plus souvent que celle de tous les autres Poëtes ensemble, & que celle de tout ce qu'il y a eu d'Orateurs

de Philosophes mesmes, qui semblent voir plus de liaison avec les Jurisconsultes que les Poëtes. Il ajoûte qu'à peine trouve-t'on une citation de Platon & d'Aristote dans tous les anciens Jurisconsultes & dans les Compilations de Droit. On peut dire que ni Demosthene, ni Ciceron, ni aucun des autres Orateurs n'y sont pas plus citez, non pas mesme Virgile ; mais on s'y est servy des témoignages d'Homere en plusieurs rencontres. Et cet Auteur prend occasion de là de le preferer à Virgile, comme nous le verrons ailleurs. Homere.

On peut donc conclure, non pas en raillant & en tournant la conclusion en ridicule, comme semble avoir voulu faire un celebre Philosophe de nos jours (30), qu'on trouve dans Homere comme dans un tresor inépuisable tout ce qu'on y peut chercher sur presque toutes sortes de connoissances. En effet, suivant la Reflexion du Pere Rapin (31), on peut dire que c'est dans ses Poëmes qu'ont puisé & que se sont formez 1. les Legislateurs, 2. les Fondateurs des Etats, 3. les Philosophes sans en excepter Socrate, Platon, Aristote, &c. 4. les Medecins, 5. les Astronomes, 6. les Geometres, 7. les Rois, les Princes

Homere. & les Generaux d'Armées, & les Peintres. Et comme il a esté en quelque façon l'Auteur du Paganisme dont il a establi la Religion dans ses Ecrits, on peut asseurer que personne n'a eu tant de sectateurs que luy.

Ainsi aprés tant de jugemens avantageux, il semble que Casaubon n'ait point eu trop mauvaise raison de dire (32) que quiconque ose bien mépriser Homere, ne merite point d'autre punition que celle d'estre abandonné à son propre sens & à sa folie.

---

§. 2.

De quelques defauts d'Homere en general, & de quelques jugemens desavantageux qu'on a portez de luy.

QUoique le parti de ceux qui se sont declarez contre Homere soit peut-estre le plus petit, il n'est ny le moins fort ny le moins raisonnable : & je crois que malgré la malediction que Casaubon semble avoir jettée sur luy, il n'auroit pas laissé de devenir victorieux de l'autre, si la necessité où l'on est de mettre les anciens Poëtes entre les mains

des

des jeunes gens, jointe à l'utilité qu'il y a d'apprendre l'eſtat de l'Antiquité fabuleuſe n'avoit dû les porter à traiter avec indulgence une infinité de choſes qu'ils auroient pû condamner ſans ces conſiderations. Homere.

Il eſt vray que l'on voit dans le parti d'Homere la pluſpart des Anciens & preſque tous les Critiques de ces deux derniers ſiecles. Mais il ne faut pas mépriſer celuy d'une infinité de perſonnes qui ſans eſtre fort habiles ny en Grec ny en Latin, ne laiſſent pas de ſe connoiſtre en bonnes choſes, & d'avoir un diſcernement fort ſeur & une penetration admirable, ſelon la reflexion judicieuſe de M. Bayle (33) qui ſemble avoir voulu nous faire remarquer aprés M. le Fevre de Saumur, que les Traductions qu'on a faites d'Homere en langue vulgaire ne contribuent pas beaucoup à diminuer le nombre de ces perſonnes, ny à affoiblir leurs raiſonnemens.

Neanmoins tous ceux de ce dernier parti n'ont point porté la liberté d'opiner juſqu'au point d'accuſer toute l'Antiquité venerable de n'avoir pas eu le ſens commun dans l'eſtime exceſſive où elle paroiſt avoir eſté pour les Ouvrages d'Homere.

Homere. Cette conduite seroit d'autant moins honneste qu'il s'est trouvé mesme parmy les Anciens des censeurs d'Homere dont l'authorité est fort considerable, & qui n'ont pas eu le mesme sort que Zoile.

Tout le monde sçavant n'ignore pas que Platon a voulu bannir Homere de la Republique, dont il nous a voulu laisser le Plan, soit qu'il creust que ses fables & ses fictions fussent prejudiciables au respect dû aux Dieux, soit qu'il les creust dangereuses pour la pureté des mœurs. Car ce Philosophe ne se contente pas (34) de reprendre Homere de ce qu'il attribuë aux Dieux des actions criminelles dont il n'y a que les plus scelerats d'entre les hommes qui soient capables, mais il le condamne absolument & d'une maniere qui semble estre generale, parce que quelque bon tour qu'on puisse donner à sa Poësie, elle est toûjours capable, disoit-il, de nuire aux Gens de bien.

Ce jugement de Platon a bien exercé des gens qui ont tâché d'y donner des explications. Lactance dit (35) que ce Philosophe a cru sans distinction que les Poëtes estoient des enchanteurs d'autant plus dangereux qu'ils sont plus agreables & plus decevans dans leurs discours.

Vossius pretend que Platon n'a point

a dessein par cette conduite de faire omber Homere des mains de tout le nonde, mais qu'il a cru seulement qu'il ne faloit pas admettre indifferemment tout le monde à la lecture de ce Poëte, comme n'estant pas proportionné à la foiblesse des ignorans (56): & que c'est uniquement ce qui l'avoit porté à luy refuser son rang dans la Republique qu'il vouloit former. Car il n'y a pas d'apparence, ajoûte ce Critique, que Platon eust voulu témoigner du mépris pour celuy des Grecs duquel il avoit retiré tant d'utilité. Homere.

Il est vray qu'Heraclide du Pont n'a point fait difficulté d'appeller Platon le plus ingrat des hommes au sujet d'Homere, mais on sçait assez que cet Heraclide s'estoit laissé aveugler par la passion qu'il avoit pour ce Poëte, & qu'il n'avoit pas le discernement de reconnoistre ce qui merite des loüanges dans les écrits d'Homere d'avec ce qui n'en merite pas. Car les personnes raisonnables doivent estre persuadées que Platon avoit toûjours d'ailleurs une tres-grande consideration pour luy, mais qu'il ne pouvoit se resoudre de le preferer à la verité, comme il le témoigne en parlant de luy dans un de ses livres de la Republique (57). ἐν οἷς ἀπὸ τῆς ἀληθείας εἴρηκε.

Homere. Le P. Thomaſſin ayant entrepris d'examiner le fait de Platon plus particulierement, dit qu'il n'a rabaiſſé la gloire d'Homere que parce qu'encore que celuy-ci eût traitté des Empires & des Republiques, de la guerre & de la paix, des vertus & des vices, on ne pourroit montrer une ſeule Ville qu'il euſt reformée, comme Lycurgue fit à l'égard de celle des Lacedemoniens; & qu'on ne pouvoit point dire qu'Homere euſt élevé à la vertu pluſieurs diſciples pendant ſa vie, comme avoit fait depuis ce temps-là Pythagore & pluſieurs autres Philoſophes. Mais on peut répondre à Platon que ſi Homere n'a point eu de diſciples durant ſa vie, il a eu pour admirateurs, pour auditeurs, & pour ſectateurs tout ce qu'il y a eu de grands & de ſçavans Princes, & de Philoſophes ſans en excepter Platon meſme (38). Si Homere n'a point formé d'Eſtat ſur ſes idées de la vertu & ſur ſes loix de la Morale: Platon qui l'en blamoit n'a point eſté plus heureux que luy dans la ſuite, puis que ſa pretenduë Republique ne ſe trouve & ne s'eſt jamais trouvée que dans ſes Livres (39). En quoy il eſt plus facile de juſtifier Homere que Platon, puiſque ce n'a jamais eſté la fin ni le deſſein ni la Profeſſion des

oëtes de former ou de gouverner des tats. Homere.

Platon, au jugement du P. Thomaſſin 40), merite plus d'attention dans un utre endroit de la meſme Republique, ù il ſe plaint des mouvemens & des acions de baſſeſſe, de molleſſe, & de diſſolution qu'Homere attribuë à ſes Heros & aux Dieux meſmes, dont il ſoüille le om & la Majeſté par des combats, des leſſures, des larcins & des adulteres. Il plonge les Heros, les Demons, & les Dieux dans pluſieurs crimes, & il donne à tous les méchans des exemples funeſtes pour autoriſer leurs violences & leurs impuretez.

Platon n'a point eſté le ſeul des Anciens qui ait témoigné eſtre choqué de la conduite d'Homere. Longin qui avoit le gouſt fort bon pour les choſes raiſonnables, ne pouvoit ſouffrir particulierement tout ce qu'il attribuë aux Dieux contre leur caractere (41) : & Philoſtrate n'y trouvoit pas moins à redire, comme on le voit dans ſes Tableaux de plate-peinture (42), quoique ſaint Juſtin le Martyr ſemble avoir voulu excuſer Homere, pretendant qu'il avoit pris ces idées dans Orphée, & qu'il avoit ſuivy l'opinion commune de ces temps-là.

Homere. C'eſt le ſentiment du P. Rapin qui ajoûte (43) qu'effectivement Homere n'a pas traité ſes Dieux avec tout le reſpect dû à leur condition, quelque choſe qu'on puiſſe alleguer pour l'excuſer.

Voſſius, le P. le Boſſu, le P. Thomaſſin & divers autres Critiques Modernes, voulant détourner noſtre imagination de tant d'idées choquantes pour tâcher de nous faire faire un bon uſage de cette lecture, reconnoiſſent d'abord (44) qu'elle ne peut pas eſtre utile à tout le monde, mais ſeulement à ceux qui ſçavent faire le diſcernement de la fable & de l'écorce exterieure d'avec le myſtere, la verité, & l'inſtruction morale, qui y eſt cachée deſſous ces apparences. Ils tâchent de nous perſuader qu'Homere & les autres Poëtes meſmes qui l'ont imitez dans cette methode, n'ont pas pretendu nous propoſer des exemples à ſuivre par le ſens qu'ils ont voulu donner à leurs fables. Mais ils ont ſeulement voulu faire connoiſtre, dit Voſſius, les myſteres, & les veritez naturelles à ceux à qui l'eſtude de la ſageſſe & de la Philoſophie de ce temps-là donnoit la clef de toutes ces fables & des allegories qui eſtoient alors de tres grand uſage, pour envelopper ces veritez & pour ne les

point exposer ouvertement à la connoissance du commun des Peuples qui auroient pû les profaner par le mauvais usage qu'ils en auroient fait, & par le peu de respect qu'ils auroient témoigné pour elles. Homere.

Le P. le Bossu tâchant aussi, mais avec une sage precaution, de diminuer l'aversion que les personnes scrupuleuses pourroient avoir pour la lecture d'Homere, remarque que le goust qu'avoit toute l'Antiquité sacrée & profane, Grecque & Barbare pour les fables, pour les paraboles, & les allegories, donnoit à Homere (qui vivoit dans le temps, que toutes ces manieres figurées estoient du grand usage) une liberté qui auroit pû estre blâmable dans les Poëtes posterieurs, quoy qu'elle luy fust permise. Cette liberté faisoit dans Homere des beautez qui auroient esté fort mal receuës dans les Poëtes Modernes. C'est neanmoins, dit-il (45), ce qui a exposé Homere à des censures, où il y a souvent plus de nostre ignorance que de sa faute.

La coûtume de ces temps-là estoit, continuë-t'il, de laisser les mysteres cachez aux Peuples, & de ne point expliquer les allegories: les Sages se faisoient une étude particuliere de découvrir ces

C'eſt le ſentiment du P. [illegible]
re (42) qu'effectivement [illegible]
traité ſes Dieux avec tout [illegible]
à leur condition, quelque [illegible]
puiſſe alleguer pour l'ex[illegible]
Voſſius, le P. le Boſſu, [illegible]
ſin & divers autres Critiq[illegible]
voulant détourner noſtre [illegible]
de tant d'idées choquantes [illegible]
de nous faire faire un bon [illegible]
re lecture, reconnoiſſent [illegible]
qu'elle ne peut pas eſtre [illegible]
monde, mais ſeulement [illegible]
veut faire le diſcernement [illegible]
de l'écorce exterieure d'avec [illegible]
la verité, & l'inſtruction [illegible]
eſt cachée deſſous ces [illegible]
tâchent de nous perſuad[illegible]
& les autres Poëtes [illegible]
imiter dans cette [illegible]
prendre des [illegible]
ſuivre par [illegible]
à leurs fil[illegible]
vaches [illegible]
[illegible]

les endroits
ient tant Ho-
tant de peine
nous voulons
de perfection
mmunément.
tre choſe que
ens, lors que
Homere a af-
, quoy que
zard d'eſtre
re mocquez
core aujour-
avoit point
us ne pou-
'il ait voulu
é aux Peu-
quer qu'à un
de beaux Eſ-
s Critiques.
demen
de
qui
ous
peur
& de

Homere. sens cachez, & cette penetration faisoit une partie considerable de leur doctrine. Comme nostre siecle d'ailleurs si éclairé & si curieux ne témoigne point, sur tout en Europe, avoir grand gouſt pour ces connoiſſances qui ne ſont plus à noſtre uſage, mais qui ſont encore les delices des Orientaux; c'eſt peut-eſtre ce degouſt & cette negligence qui nous cache les plus grandes beautez d'Homere, & qui ne nous laiſſe voir qu'une écorce trop ſimple & trop groſſiere pour nous faire juger avantageuſement de ſon eſprit & de ſa conduite. Mais loin de le condamner ſur ce pied-là, nous devons preſumer qu'il avoit raiſon d'en uſer ainſi, & de s'accommoder à la maniere de ſon ſiecle.

Le meſme Critique pretend neanmoins (46) que la préoccupation où nous ſommes à l'égard des Fables & de leur explication fait tort à Homere dans noſtre eſprit. Parce que nous voulons ſouvent y trouver des vertus & des bontez morales qui n'y ſont pas, & que nous penſons y devoir eſtre regulierement; ce qui vient ſans doute du peu de connoiſſance que nous avons de ſa veritable maniere d'enſeigner la Morale. C'eſt auſſi ce qui eſt cauſe que nous trouvons de ſi

grandes obſcuritez dans les endroits meſmes où les Anciens loüent tant Homere de ce que nous avons tant de peine d'y reconnoître, lors que nous voulons l'examiner ſuivant ces idées de perfection que nous nous figurons communément. Homere

Nous ne faiſons donc autre choſe que ſuivre la penſée des Anciens, lors que nous croions avec eux qu'Homere a affecté de faire le myſterieux, quoy que nous nous expoſions au hazard d'eſtre trompez avec eux, & d'eſtre mocquez de ceux qui pretendent encore aujourd'huy que le bon homme n'y avoit point entendu fineſſe. Mais nous ne pouvons pas nous imaginer qu'il ait voulu ſerieuſement demeurer caché aux Peuples pour ne ſe communiquer qu'à un petit nombre de Sages & de beaux Eſprits, comme le veulent nos Critiques. Car ſi cela eſtoit, non ſeulement Alcibiade auroit eu grand tort de donner à un Maiſtre d'Ecole ce ſoufflet dont nous avons parlé plus haut, mais il ſeroit encore difficile de juſtifier tant de commentateurs & de Scholiaſtes anciens qui ont entrepris de nous developper tous ſes myſteres, & ceux qui ont écrit pour expliquer l'eſprit de ſes fables & de ſes allegories (47).

Homere

En effet Denis d'Halicarnaſſe qui ſemble avoir ſouhaité que ces myſteres fuſſent demeurez enveloppez dans leur écorce conformément à cette pretenduë intention d'Homere, n'eſtoit guere perſuadé que ces Ecrits en qualité de Rhapſodies ne deuſſent eſtre entendus que des Sages. Et dans la ſuppoſition qu'il fait que ces Fables renferment les ouvrages de la Nature ſous leurs allegories, il trouve mauvais qu'il y ait ſi peu de gens à qui elles puiſſent eſtre utiles, & qu'elles ne ſervent qu'à quelques perſonnes intelligentes qui s'appliquent particulierement à en rechercher le ſens caché (48). Il conclud de là que loin de contribuer à corriger les Peuples qui ne comprennent que l'exterieur & la lettre de ces fables, & à leur faire quitter le vice en leur cachant ainſi la verité, elles ne ſervent qu'à les corrompre davantage, ne pouvant avoir que du mépris pour ces Divinitez qu'on leur dépeint ſujetes à tant de foibleſſes & de diſgraces, & prenant plaiſir à appuyer leurs débauches & leurs impuretez par l'exemple honteux de ces Dieux pretendus (49).

A dire le vray, ſoit que toutes les choſes que dit Homere ſoient des Allegories, ou qu'elles ſoient de veritables hiſtoires,

il eſt difficile que le Peuple & particulierement les Enfans qui ne ſont point capables de ce diſcernement, comme l'a remarqué Platon (50), puiſſent deviner que dans l'eſprit de ce Poëte les adulteres des Dieux, leurs haines, leurs diviſions & les autres vices qui leur ſont attribuez, doivent eſtre de bonnes leçons de continence, d'amour les uns pour les autres, de reſpect pour les parens & les ſuperieurs, & des autres vertus dont on trouve les preceptes dans les écrits des Poëtes moraux & des Philoſophes. Homere

C'eſt pourquoy Ciceron que nous pouvons conſiderer comme un des plus judicieux & des plus ſages d'entre tous les Philoſophes de l'Antiquité, ſemble avoir eu grande raiſon de blâmer Homere d'avoir voulu attribuer aux Dieux les imperfections des Hommes, témoignant qu'il auroit eſté beaucoup plus à ſouhaiter qu'il euſt pluſtoſt donné aux Hommes quelques-unes des excellentes qualitez des Dieux (51). Cette belle reflexion de Ciceron a eſté loüée de ſaint Auguſtin (52). Effectivement elle eſt tres-juſte & tres-moderée. Elle eſt juſte en ce que bien qu'Homere n'ait pas eſté l'inventeur de ces fables infames, il n'eſt pas beaucoup plus excuſable que s'il en a- Humani ad Deos transferebat, Divinam allem ad nos.

Homere. voit esté l'Auteur, parce qu'il les a publiées & les a renduës immortelles dans le monde, & que ses Livres en ont infecté la plus belle partie du genre humain jusqu'à l'établissement du Christianisme. Elle est d'ailleurs tres-moderée, puis que Ciceron nonobstant ces considerations n'a point jugé à propos de rabbaisser le prix des Poësies d'Homere. Le P. Thomassin paroît en avoir esté si fort persuadé, qu'il a crû qu'il estoit mesme de l'interest public d'expliquer ces Passages de Ciceron & de saint Augustin en faveur d'Homere (53).

On peut mettre au nombre des censeurs les plus considerables d'Homere, Joseph l'historien des Juifs, qui écrivant contre Apion (54) s'est appliqué à ramasser tout ce que la fable a de plus rebutant sur les crimes, les seditions, & les inimitiez des Dieux, & il loüe Platon de luy avoir donné l'exclusion pour sa Republique, mesme aprés l'avoir couvert de couronnes & de parfums. Mais il faut avoüer avec le P. Thomassin (55) que nous n'aurions pas aujourd'huy autant de raison de blâmer Homere pour ce sujet qu'en avoit Joseph; parce qu'il écrivoit pour un peuple qui, quoy que retiré de l'idolatrie & maintenu de Dieu

d'une maniere particuliere, ne laiſſoit, pas d'y avoir toûjours une pente ſi forte qu'il avoit ſujet de craindre que la langue Grecque eſtant auſſi commune parmi tous les Juifs de la Paleſtine & du reſte de l'Empire qu'elle l'eſtoit de ſon temps, les Poëſies d'Homere ne les fiſſent tomber dans l'Idolatrie, comme il leur eſtoit arrivé ſouvent ſous le gouvernement des Juges. Homere.

Il y a lieu de croire que c'eſt une ſemblable raiſon qui a porté les anciens Peres de l'Egliſe à cenſurer les Ouvrages d'Homere & d'Heſiode, parce que les nouveaux convertis au Chriſtianiſme eſtoient encore foibles & environnez de Gentils, & que cette lecture pouvoit aiſement les faire retomber dans leur ancienne Religion, ou dans leurs premiers deſordres. D'ailleurs comme ces Autheurs Eccleſiaſtiques travailloient par leurs Ecrits auſſi bien que de vive voix à convertir les Payens à la Foy Catholique, ils ſe faiſoient un devoir principal de décrier les Fables & les Poëtes pour mieux combatre l'Idolatrie, & faire connoiſtre que ces Dieux de la Fable n'eſtoient autres que les Demons, qui remplirent la terre d'illuſions, & qui en profanerent meſme le Ciel (56).

Homere. Ce n'eſt pas ſeulement dans le Chriſtianiſme qu'on décrioit Homere d'un commun conſentement, il y avoit parmi les Gentils des ſectes entieres de Philoſophes qui n'eſtoient pas moins zelées contre luy. Plutarque témoigne que les Epicuriens ne traitoient tous les Poëtes generalement de Canaille qu'à cauſe des ſottiſes d'Homere (57), & parce que Metrodorus de Lampſaque avoit découvert ſes défauts dans ce qu'il avoit recuëilli des Allegories de ce Poëte.

Dion Chryſoſtome contemporain de Plutarque n'a point fait difficulté d'appeller Homere *Le plus grand impoſteur du Monde dans les choſes meſmes les plus difficiles à croire*, au rapport du P. Rapin (58) qui dit que c'eſt parce que ce Poëte ne menage pas aſſez ſes Prodiges, ni les operations de ſes Dieux.

Voila une partie des ſentimens que l'on avoit des Ouvrages d'Homere dans l'Antiquité, qui paroiſt avoir eſté aſſez partagée entre ſes Cenſeurs & ſes Approbateurs. Les Modernes n'ont pas eſté juſqu'ici dans une beaucoup plus grande conformité d'opinions ſur ce point.

Quelque grand qu'ait eſté le nombre des admirateurs d'Homere dans ces

deux derniers siecles, on n'ose pas dire Homere.
qu'il l'ait emporté sur celuy d'une infinité de Gens qui sans se piquer beaucoup de belles Lettres ne laissent pas d'avoir assez de jugement & de bon sens pour ne point se laisser trop prevenir en sa faveur sur tant de témoignages glorieux que les Autheurs luy ont rendus dans presque tous les siecles.

La plus part semblent estre tentez en lisant les Poësies d'Homere de demander à tous ces sçavans qui ont fait ses eloges d'autres raisons que celles qu'ils ont apportées pour le loüer. Car sur la foy d'un Critique d'importance (59) nous pouvons assûrer que ces Messieurs ne font point grand cas de tout ce qu'a fait Homere, quelque chose que les Commentateurs & les Traducteurs ayent faite pour prevenir ou guerir en eux ce degoust. Ils soûtiennent malgré les Amateurs de l'Antiquité, qu'il n'y a ni force ni sublimité dans ses idées, & qu'il a « des pauvretez qu'on ne pardonneroit « pas aujourd'huy au moindre de nos « Versificateurs. On a tâché depuis quelques années qu'on l'a fait parler en nôtre langue, de luy oster plusieurs bassesses qui sont tout à fait éloignées de nos « manieres : mais avec toutes ces pre- »

Homere. » cautions, on n'a point sauvé le Prince » des Poëtes du mépris de nos connois- » seurs.

Dans le siecle passé, Erasme avoit remarqué dans Homere trop peu de gravité pour un Poëte Epique, & suivant l'opinion d'un Ancien dont nous avons un petit Traité de la Comedie & de la Tragedie sous le nom de Cornutus ou d'Asper, il a cru qu'il tenoit plus du caractere Dramatique que de l'Heroïque (60).

Jules Cesar Scaliger pretend qu'Homere est un Auteur de peu de solidité, qu'il a fait un grand nombre de fautes de jugement, & qu'il est rempli de badineries pueriles (61). Il se mocque de ceux qui pretendent tirer de ses Fables des veritez Physiques ou des instructions Morales. En un mot il a recüeilli une longue liste de fadaises & d'impertinences semées par toute l'Iliade pour nous persuader qu'Homere estoit un fou achevé.

M. l'Abbé de Boisrobert, qu'on appelloit *Le Bel Esprit du Cardinal de Richelieu*, disoit (62) que ce n'estoit qu'un veritable Rhapsodiste à qui les seules *bévûes* des Critiques ont donné du nom & de la reputation. Il pretendoit que ses

Poëmes n'eſtoient compoſez que de chanſons pareilles à celles du Pont-neuf qu'il chantoit en Public. Les plaiſans « Heros, diſoit-il, que ceux de l'Iliade « & de l'Odiſſée, qui ſe diſent des injures de Crocheteurs ! Il pretendoit qu'il « n'y a pas de ſens commun dans la pluſpart des choſes qu'il repreſente, point de jugement, point de proportion ni de rapport ; & il en vouloit à tous les Critiques qui s'eſtoient efforcez ſi mal à propos de relever ſon pretendu merite. En quoy il ne faut pas douter qu'il n'ait paſſé les bornes de la moderation. Homere.

M. Deſmarets de ſaint Sorlin paroiſt n'avoir pas eſté moins animé contre Homere que M. de Boiſrobert, & il a voulu meſme envelopper Virgile dans la condamnation qu'il en a faite (63). Si l'on veut s'en rapporter à ſon jugement, Homere & Virgile ſont remplis d'imperfections & de puerilitez. Il pretend qu'ils n'ont point ſçeu faire parler chaque perſonne ſelon ſa condition, ſelon la raiſon, ſelon le devoir, & ſelon la bienſéance ; qu'ils ont écrit ſans jugement, & qu'ils ont eu un defaut d'eſprit univerſel (64). Il tâche de nous perſuader qu'ils n'ont que des imaginations baſſes & ridicules, des ſuperfluitez inſupportables ; & qu'on

Homere. ne voit dans tout ce qu'ils ont fait que de fausses pensées, de fausses pointes, de fausses railleries, de faux complimens, & de faux discours; enfin qu'ils n'ont que de l'obscurité & du galimathias (65).

Mais c'est perdre le temps que de nous arrester davantage à écouter un si mauvais Critique. Ce n'est pas qu'il ne se trouve une grande partie de ces defauts dans Homere plustost que dans Virgile; mais il paroist que le sieur Desmarets n'a point eu d'autre envie dans le Traité qui sert d'addition à son Livre des Poëtes Grecs, Latins & François, que de ruiner la reputation de ces deux Auteurs, & d'attaquer tous les endroits de leurs Poëmes sans distinction.

Le P. Rapin a esté beaucoup plus reservé & mieux fondé en raisonnement, quoy qu'il semble n'estre pas beaucoup plus favorable à Homere que ni Jules Scaliger, ni Boisrobert, ni mesme Desmarets: mais quand on ne parle qu'avec apparence, & quand c'est la raison elle-mesme qui prescrit des bornes à la censure, on ne peut commettre d'excés dans la critique des défauts d'un Autheur.

Le P. Rapin dit donc (66) qu'Homere pour estre merveilleux par tout s'est ren-

du blâmable en voulant tout faire par des voyes extraordinaires ; qu'il met ſes Dieux à tous les jours, & qu'il en diſpoſe comme de ces perſonnages de la Comedie qui ſont à tout faire ; qu'il ne menage ni le rang de ces Dieux ni la paix & la tranquilité de leur condition ; en un mot que ce ſont des forçats & des eſclaves qu'on employe à tout. Homere.

Le meſme Auteur accuſe encore Homere (67) de s'abandonner ſans ceſſe à l'emportement & à l'intemperance de ſon imagination, ſans preſque aucun diſcernement. Il pretend que ce Poëte ſort preſque toûjours de ſon ſujet par la multiplicité & l'artifice de ſes Epiſodes. Il le compare à ces voyageurs qui ont bien du chemin à faire, & qui toutefois s'arreſtent par tout, & s'amuſent à tous les objets ſur leſquels ils jettent la vûe en paſſant. Il ne ſe donne point, dit-il, de coup d'épée dans l'ardeur du combat ſans qu'il prenne occaſion de conter des hiſtoires & de faire des genealogies. En un mot il ſemble par tout ce qu'il en dit ailleurs (68), qu'Homere ne s'eſt pas rendu entierement le Maiſtre de ſa matiere, ni de ſon Eſprit.

§. 3.

Homere. *Jugement particulier de l'Ordonnance des Poëmes d'Homere, de la Fable, & de l'Action.*

LE P. Rapin que nous avons déja cité, trouve Homere assez peu regulier dans l'Ordonnance de la Fable qu'il a establie dans ses deux Poëmes (69). On appelle la Fable d'un Poëme la constitution des choses qui y sont employées & qui consiste 1. dans la suite naturelle de l'Action principale & de toutes les matieres qui la composent. 2. dans le temperament juste du Vray-semblable & du Merveilleux, 3. & dans l'arrangement & la convenance des Episodes avec l'Action principale. C'est ce que ce Critique n'a pas trouvé toûjours fort bien observé dans Homere.

Aristote loüe Homere d'avoir bien gardé l'unité de l'Action, il dit *mesme* (70) que c'est dans ce point qu'il semble regner sur tous les autres Poëtes, & qu'il paroist tout à fait divin. La raison qu'il en apporte est que bien qu'il eust pû prendre pour sa matiere une Action toute entiere qui eust son commencement, ses suites & sa fin, il a mieux aimé n'en

prendre qu'une partie & l'embellir de ſes Epiſodes & de ſes autres ornemens, de ſorte, dit-il, que toute l'Iliade & toute l'Odyſſée ne renferment pas enſemble plus de matiere qu'il en faut pour une Tragedie ou pour deux tout au plus. Homere.

Mais avec tout celà l'unité d'Action n'eſt point parfaite dans les deux Poëmes d'Homere. Car ſelon la remarque du P. Rapin (71), quoy que la mort d'Hector duſt finir l'Action dans l'Iliade, il y a encore deux Livres qui la ſuivent, le XXIII. qui contient les jeux pour la mort de Patrocle, leſquels ne ſervent de rien à l'Action principale, & le XXIV. qui contient les pleurs des Troïens & la rançon du corps d'Hector qui ſont hors d'œuvre, parce que l'Action principale eſtoit complette ſans celà. Une faute ſi contraire à la nature d'un veritable Poëme ſe trouve auſſi dans l'Odyſſée, & il y a un Livre entier aprés le denouëment de l'Action. L'Auteur que nous venons de citer attribuë ces defauts au peu de diſcretion du Poëte qu'il dit n'avoir pas eſté entierement le Maiſtre de ſon eſprit en ces occaſions (72). Mais s'il eſtoit de l'intereſt de quelqu'un de juſtifier ou d'excuſer Homere, on pourroit peut-eſtre alleguer que ces deux Poëmes ont

Homere. eſté faits devant les regles de l'Art Poëtique, & que le ſens commun n'avoit ſans doute point encore fait connoiſtre alors en quoy conſiſtoit l'unité de l'Action, & ſi le denoüement en devoit faire la concluſion.

Le temperament juſte du Merveilleux avec le Vray-ſemblable, qui eſt la ſeconde partie de l'Ordonnance du Poëme Epique, n'eſt pas aſſez bien gardé dans Homere, comme nous l'apprend encore le P. Rapin (73). Ce Poëte menage ſi peu le Vray-ſemblable, dit-il; & il pouſſe ſi loin le Merveilleux par une trop grande envie qu'il a d'eſtre toûjours admirable, & d'enlever l'eſprit, qu'il ne laiſſe rien faire ni à la raiſon, ni à la paſſion, ni meſme à la nature: tout ſe fait par machines.

On n'a point trouvé auſſi qu'Homere ait fait paroiſtre un grand diſcernement dans le mélange des Epiſodes, & dans l'arrangement qu'il leur devoit donner pour faire voir la convenance qu'ils avoient avec l'Action principale. L'Auteur que nous venons d'alleguer témoigne (74) que les Epiſodes de l'Iliade & de l'Odyſſée ſont ſi longs & ſi éloignez, qu'on y perd de vûë Achille & Uliſſe, qui en ſont les Heros, dans l'eſpace de pluſieurs Livres.

§. 4.

Jugement de la Partie des Poëmes d'Homere qui regarde les Mœurs, & les Caracteres de ſes Perſonnages.

PAr les Mœurs du Poëme nous n'entendons point la Morale du Poëte dont nous avons parlé plus haut avec aſſez d'étenduë, mais les mœurs qu'il attribuë à ſes Perſonnages & à ſes Acteurs.

Le P. Rapin dans ſes Reflexions ſur la Poëtique (75) pretend qu'Homere n'a pas toûjours gardé le caractere de ſes perſonnages, ni leurs mœurs dans toutes les bienſéances : & il nous fait remarquer encore les meſmes defauts dans la comparaiſon qu'il a faite d'Homere & de Virgile (76), aſſurant qu'il n'obſerve preſque jamais les bonnes mœurs dans ſes Acteurs, & qu'il menage tres-rarement cette bienſéance que Virgile a ſceu pratiquer parfaitement.

En effet Homere nous repreſente les Peres durs & cruels ; & les Heros foibles & paſſionez ; les Dieux miſerables, inquiets, querelleurs : en un mot les deux principaux Heros des deux Poëmes Achille & Uliſſe ſortent ſouvent de

Homere. leur caractere pour se laisser aller à des bassesses, & tomber dans des infamies.

Mais nostre Auteur ajoûte qu'on doit bien pardonner ce foible à Homere, parce qu'il écrivoit en un temps où les mœurs n'estoient pas encore formées.

Il est plus difficile de dire si Homere a merité le blâme dont plusieurs l'ont chargé pour avoir donné un Heros à son Iliade qui n'estoit pas homme de bien, en supposant mesme qu'il luy ait fait toûjours exactement garder son caractere. Il est vray que Virgile a formé le sien sur la vertu humaine : mais comme remarque le P. le Bossu (77) puis qu'Aristote & Horace approuvent la conduite d'Homere dans les mœurs qu'il a données à son Achille, & qu'ils proposent ce Heros comme un modele que les Poëtes doivent suivre, les mauvaises mœurs de ce Personnage peuvent nous convaincre que selon les regles d'Aristote & celles d'Horace, & selon la pratique d'Homere il n'est nullement necessaire que le principal Personnage d'une Epopée soit un homme de bien.

§. 5.

Des sentimens d'Homere, de ses Pensées & Sentences.

COmme les sentimens ont beaucoup de rapport avec les mœurs, que les principes des uns sont aussi ceux des autres, & que, selon le P. Rapin, les sentimens ne sont proprement que les expressions des mœurs : on ne doit pas estre surpris que les Critiques ne nous fassent pas concevoir pour les sentimens qui paroissent dans les Ouvrages d'Homere une opinion plus avantageuse que celle qu'ils nous ont donnée des mœurs qu'il y a representées. Homere.

Les sentimens d'Homere, dit l'Autheur que nous venons de citer (78) ne sont jamais si beaux que ses discours. Car on ne peut nier que tous ses Acteurs & ses Personnages ne parlent assez bien ; mais ils ont pour la plupart des sentimens tout à fait indignes de leur caractere. C'est ce que ce Critique fait voir particulierement en la personne de ses Heros : quoiqu'en un autre endroit, il n'ait pas laissé de reconnoistre qu'Homere est toûjours grand dans ses senti-

Homere. mens aussi bien que dans ses expressions (79).

C'est ce qu'avoit remarqué autrefois Longin dans son Traité du Sublime (80) où il dit que les pensées d'Homere sont toutes sublimes, & que c'est principalement en cette partie qu'il a fait paroistre sa capacité, & l'élevation de son esprit.

Macrobe témoigne aussi qu'Homere a tellement rempli ses Poëmes de Sentences, que tous ses bons mots passent pour des Proverbes dans la bouche de tout le monde (81), & il semble qu'on ait eu presque le mesme gouſt dans ces derniers temps. Ce qui paroist par le soin qu'on a eu de faire divers recueils des Sentences de ce Poëte sur toutes les matieres de la Morale qu'on a reduites en lieux communs.

Mais le P. Rapin qui avoit fait aussi toutes ces reflexions avant nous, pretend aprés Heinsius, que toutes ces Sentences & ces maximes de Morale sont plûtost du Theatre & du genre Dramatique, que de l'Heroïque, dont le caractere le plus essentiel est la narration, qui doit estre unie & simple, sans affectation de figures, & sans cet attirail de Reflexions qui oste au discours sa

couleur naturelle & sa force (82). Homere.

Et dans le siecle passé Jules Scaliger avoit déja dit que les Sentences & les pensées d'Homere, & par consequent les sentimens qu'il donne à ses personnages sont trop effeminez, trop vulgaires; qu'ils n'ont presque point de sens, & qu'ils sont sans force; de sorte qu'il ne les croyoit point capables, disoit-il, de faire danser son valet de cuisine (83).

---

§. 6.

Du stile, de l'expression du discours &c.

PErsonne n'a eu en aucune langue, au sentiment du P. Rapin dans ses Reflexions (84), toutes les qualitez de l'expression & de la diction dans un plus eminent degré qu'Homere: & ce Pere dit encore dans un autre Traité (85) que c'est principalement dans cette partie que ce Poëte triomphe; & que c'est ce qu'il y a de plus accompli dans tout ce qu'il a fait. C'est un avantage qu'on ne peut luy disputer, & qu'il a acquis sans contredit sur tous les autres Poëtes.

On n'a jamais, continuë-t'il, parlé plus purement ni plus naturellement que luy. Il est le seul qui ait trouvé le secret

Homere. de joindre à la pureté du ſtile toute l'élevation, & toute la grandeur, dont la Poëſie heroïque peut eſtre capable. C'eſt pour cela que Longin le propoſe toûjours comme la regle la plus juſte du genre ſublime.

M. le Fevre de Saumur témoigne (86) que ſon ſtile eſt plein, égal, & tres-pur; que les expreſſions en ſont fortes & nettes; que la clarté & la facilité y ſont par tout également admirables; & que c'eſt le plus beau & le plus aiſé de tous les Poëtes Grecs. Il les a tous ſurpaſſez par l'agrément, la meſure, le ſon éclatant des paroles, & par la varieté du nombre: & Athenée pretend (87) qu'il n'y a rien de plus propre à eſtre chanté que les Vers d'Homere, tant l'harmonie leur eſt naturelle.

Quintilien eſtime (88) que jamais perſonne ne l'a ſurpaſſé dans la ſublimité & l'élevation pour les grandes choſes, & dans la proprieté de l'expreſſion pour les petites; qu'il a le ſtile ouvert & preſſé tout à la fois; qu'il eſt agreable & grave en meſme temps; qu'il eſt admirable pour ſon abondance & ſa breveté; qu'il n'eſt pas moins excellent Orateur que Poëte; en un mot qu'il eſt la regle du diſcours.

C'eſt pour cela qu'il a eſté conſideré comme le Maiſtre & le Modele de la langue Grecque par les ſçavans, dit Dom Lancelot (89), qui ajoûte qu'Homere renferme luy ſeul tous les mots & toutes les dialectes de cette belle langue. Outre que tous les Auteurs Grecs ſont pleins de citations de ce Poëte & d'alluſions à ſes vers : de ſorte qu'il eſt difficile de bien entendre ces Auteurs qu'aprés avoir lû Homere. Homere.

Le P. Cauſſin diſoit meſme (90), que bien que ce Poëte ſoit plein de douceurs & d'agrémens, ces beautez & ces avantages ne ſont pourtant ſenſibles qu'à ceux qui ſçavent le Grec, & que ceux qui pretendent le lire en Latin font bien connoiſtre qu'ils preferent les amplifications puériles au poids de ſes Sentences & à la gravité de ſon eloquence.

Ariſtote au rapport de Plutarque (91) eſtimoit tant cette grandeur & cette nobleſſe de ſtile dans Homere, qu'il diſoit que ce Poëte eſtoit le ſeul qui ſceuſt faire des noms & des termes qui euſſent du mouvement, à cauſe de la vivacité de leur expreſſion.

Le P. Rapin a remarqué (92) que la pluſpart des Anciens qui ont donné tant

Hor. ep. d'éloges à Homere n'ont eu en vûë que la noblesse & l'élegance de son stile, & la grandeur de ses expressions. Il dit que c'est cet talent admirable de l'expression qui a rendu Sophocle son admirateur perpetuel; qui l'a fait appeller le Prince des Poëtes Heroïques par Platon, & qui l'a fait regarder comme estant infiniment au dessus de tous les autres par Socrate, Aristophane, Xenophon, Democrite, Eschile, Pindare, Aristote, Theocrite, Moschus, Licurgue, Aristide, Denis d'Halycarnasse, Patercule, Dion Chrysostome, Plutarque, Lucien, Athenée, Philostrate, Hermogene, Maxime de Tyr, Origene, Longin, Jamblique, Stobée, Themistius, & d'autres Anciens qui sont rapportez par le P. Rapin dans sa comparaison d'Homere & de Virgile. Enfin il fait voir en plus d'un endroit, que c'est par ce merveilleux avantage de la Parole qu'Homere a imposé à toute l'Antiquité, & que le charme & l'enchantement où l'on a vû tant de scavants dans tous les siecles pour ses Poëmes ne vient que de cet artifice.

Cet avantage paroist particulierement dans les occasions où il faut exhorter, persuader, ou consoler. C'est en quoy Quintilien le trouvoit admirable (9)

Et c'eſt proprement dans les narrations qu'il excelle au deſſus de tous les Poëtes qui ont paru juſqu'icy. Neanmoins Scaliger y trouvoit à redire (95), & des jugeoit trop longues. Homere.

Plutarque a crû auſſi qu'Homere eſtoit loüable d'avoir uſé toûjours d'Epithetes qui ne ſont ni étranges ni figurées (94). Mais Jules Scaliger n'a point eſté entierement du ſentiment de Plutarque. Car il dit nettement que ſes Epithetes ſont pour la pluſpart froides, plates, puerils, & hors de leur place (96). M. Deſmarets trouvoit auſſi que les Epithetes d'Homere eſtoient oiſives, inutiles, ambitieuſes, enflées, importunes, laſſantes & ridicules (97). Le P. Rapin n'en parle pas d'un air ſi mépriſant. Mais comme la maniere dont il a tranſmis le diſcours & l'expreſſion d'Homere eſt également agreable & ſinguliere, on ne ſera pas fâché d'en voir icy une eſpece d'abregé. Voicy donc un peu de mots ſeulement que ce Critique trouve à redire dans ce ſtile & cette expreſſion ſi vantée dans l'Antiquité (98).

Les Tranſitions qui doivent par leur caractere eſtre fort variées pour deffendre le Lecteur, ſont toutes ſemblables dans la plus grande partie des ou-

Homere. vrages de ce Poëte. On n'en peut conter tout au plus que vingt ou trente fortes dans toute l'étenduë de prés de trente mille vers. Et ainſi une meſme liaiſon ſe preſentant d'ordinaire eſt fort ſujette à donner du degouſt par une ſi frequente repetition.

2. Les comparaiſons y ſont froides, contraintes, quelquefois peu naturelles, jamais fort excellentes, quoy que dans un ſi grand nombre il ne ſe puiſſe faire qu'il n'y en ait quelques-unes d'aſſez juſtes. M. Deſmarets avoit déja dit auparavant (99) qu'il eſt plein de comparaiſons fauſſes & baſſes.

3. Les Deſcriptions (continuë le P. Rapin), qui ſont ce qu'il y a de plus puerile & de moins grave dans l'éloquence y ſont trop frequentes & trop étenduës, & elles portent avec elles un certain air d'affectation.

Le bel endroit par lequel Homere s'eſt fait enviſager de plus agreablement, cõſiſte dans ſes Epitheres & dans ſes Adverbes. Jamais imagination n'a eſté ni plus riche ni plus heureuſe. Si on luy oſtoit ſes Adverbes & ſes Epitheres, on luy oſteroit bien de ſa grace. C'eſt ce qui le pare le plus, & qui fait une de ſes plus grandes beautez. Mais ces Epitheres qui

Homere.

forment tant sont fort simples & fort ordinaires, sans ajouter un nouveau sens aux paroles qui leur sont jointes.

Mais le veritable caractere d'Homere est la prolixité à dire & à raconter les choses. C'est le plus grand parleur de toute l'Antiquité, & les Grecs mesmes tous grands Discoureurs qu'ils estoient ont repris dans Homere cette intemperance de paroles comme un defaut considerable du discours. Il est dans des redites non seulement des mesmes paroles, mais aussi des mesmes choses, & dans des repetitions perpetuelles. Il est vray qu'il parloit toûjours naturellement, mais il parloit trop. Ce flux de langue & cet épanchement d'imagination qui luy est ordinaire fait qu'il porte les choses plus loin de beaucoup qu'elles ne doivent aller, & qu'il fait presque toûjours des peintures trop finies; & ainsi il ne laisse rien à faire à l'esprit du Lecteur.

Il semble aussi qu'on ne puisse pas aisement excuser la longueur des Harangues qu'Homere fait faire à ses Heros dans la chaleur du combat: de sorte que le temps se passant en discours inutiles, il ne reste souvent plus assez de jour pour donner la bataille. C'est ce qu'ont re-

Homere. manqué Jules Scaliger (*) M. Guezet (**) & les autres Critiques qui n'ont point fait difficulté d'accuſer Homere de peu de jugement pour ce ſujet.

§. 7.

Jugement ſur l'Iliade en particulier.

LE plus celebre de tous les Poëtes eſt Homere, & le plus important des Ouvrages d'Homere eſt l'Iliade. Il faut reconnoiſtre avec les Critiques que la pluſpart des eloges dont on a comblé Homere luy ſont dûs plûtoſt pour l'Iliade que pour le reſte de ſes Ouvrages.

Denis d'Halycarnaſſe loüe principalement dans ce Poëme l'ordonnance du deſſein, la grandeur & la magnificence de l'expreſſion, & les mouvemens doux & paſſionnez des ſentimens (100).

C'eſt ce Poëme particulierement qui au ſentiment du P. Thomaſſin a fait declarer à Horace que ny Chriſippe ny Crantor qui avoient excellé entre les Philoſophes Stoiciens & Academiciens, & qui avoient donné la Morale la plus reglée & la plus achevée, n'avoient ny ſi bien compris ny ſi heureuſement expliqué la nature & les loix de l'honneſte

& de l'utile, de la vertu & du vice, qu'Homere dans son Iliade (101). Horace, dit ce Pere, rend raison de ce qu'il a avancé, en disant que l'Iliade representoit admirablement les passions emportées & les funestes suites de la conduite insensée de plusieurs Rois & de plusieurs Peuples. Tout ce qui se passe dans la ville assiegée & dans le camp des Assiegeans est une peinture tres-belle des effets magiques de toutes les passions, & des malheurs incroyables où elles precipitent les hommes. Homere.

Ce mesme Auteur ayant entrepris en un autre endroit de faire voir une partie des convenances & des conformitez de l'Histoire de l'Iliade avec celle du vieux Testament, pretend que de part & d'autre on peut dire que c'est une espece de Theocratie, c'est à dire, que la Police humaine & le gouvernement de l'Estat ont tant de liaison avec la Religion, qu'il semble que c'est Dieu seul qui regne, que les Rois n'agissent que par ses ordres, & qu'ils n'ont de pouvoir que pour executer ses commandemens (102).

Si l'on fait la guerre, c'est pour venger un crime commis contre les Dieux, il ne se fait point d'entreprise qui ne

Homere. soit precedée d'un sacrifice, c'est l'inspiration ou l'*impulsion* des Dieux qui donne le mouvement à toutes choses. On rencontre par tout des Prophetes, des Prodiges, & des Augures, qui font connoître la volonté des Dieux & qui déterminent tout.

Quelques vaillans & quelques sages que soient les hommes, c'est ordinairement quelque Dieu qui les anime & les fortifie, qui les éclaire & les conduit dans leurs grandes actions. Et au contraire de quelque lumiere & de quelque assistance extraordinaire du Ciel que ces Sages & ces Braves se croyent soûtenus, ils font de leur costé tous les efforts dont ils sont capables. Enfin quelques efforts qu'ils fassent, ils n'esperent la victoire que de Dieu; & lors mesme qu'ils sont persuadez que Dieu favorise leurs Adversaires, ils ne s'épargnent pourtant pas, & ne laissent pas d'employer toutes leurs forces, se soumettant du reste à la puissance & à la volonté de Dieu.

Le P. le Bossu a fait la comparaison de la Fable de l'Iliade avec celle d'Esope, pour faire voir qu'une Epopée est une veritable Fable, & que ce terme qu'on luy applique n'est point en cela metaphori-

que & figuré ; mais qu'il eſt en ſon ſens propre & naturel ; & que ce ſens eſt le meſme que quand on donne le nom de Fables aux fictions d'Eſope (103). La verité morale & l'inſtruction eſt viſiblement la meſme en l'une & en l'autre. Eſope dans la fable des Chiens & du Loup, & Homere dans celle de l'Iliade ont voulu enſeigner que la mauvaiſe intelligence entre ceux d'un meſme parti les expoſe aux inſultes de leurs ennemis & les perd, & que la concorde les conſerve & les rend victorieux. Toute la difference qu'il y a, c'eſt que celle d'Homere eſt *raiſonnable**, c'eſt à dire qu'il luy donne des noms d'Hommes ; & celle d'Eſope eſt *morale**, c'eſt à dire qu'il luy donne des noms de Beſtes, & qu'il attribuë des mœurs à ce qui n'en a point. Homere.

* λογικὸς * ἠθικὸς C'eſt la diviſion qu'Aphthone & les autres donnent aux Fables.

Quant à l'expreſſion & au tour qu'Homere donne à ſon diſcours en general, le P. Rapin dit (104) que toute l'Iliade eſt remplie d'endroits nobles, elevez, & qui donnent de grandes idées de tout ce qu'il repreſente.

Neanmoins tout le monde n'a point crû que ce fuſt une piece achevée. Quintus de Smyrne, dit le Calabrois, & Typhiodorus qui ont entrepris de con-

Homere. tinuer Homere ont remarqué que l'Iliade est imparfaite, parce que la mort d'Hector n'est point une decision des choses, mais seulement un obstacle osté à la decision qui n'arriva qu'un an aprés cette mort (105).

D'autres Critiques ont jugé que ce Poëme estoit achevé par rapport au dessein qu'avoit eu Homere, mais ils n'ont point trouvé bon qu'un Poëme qui n'a point d'autre but que l'honneur des Grecs, finisse par celuy que l'on fait à Hector chef de leurs ennemis (106).

Nous avons déja vû plus haut que l'unité de l'Action n'est point parfaite dans l'Iliade, selon la remarque du P. Rapin qui est un des principaux garants de ce que nous venons de rapporter, & de ce que nous dirons encore dans la suite. Tout ce qui est employé à la composition des deux derniers Livres est hors d'œuvre, & ne sert de rien à l'Action principale qui estoit complete sans cela.

Pour ce qui regarde l'ordonnance de la Fable de l'Iliade, le mesme Auteur pretend (107) que l'Action faisant le sujet principal qui est la guerre de Troye est defectueuse & imparfaite, en quoy il suit le sentiment de plusieurs Critiques.

Car cette guerre n'a dans l'Iliade ny commencement ny fin. D'autres veulent que ce soit la colere d'Achille qui est l'Action. Mais cette colere n'a ny milieu ny fin au jugement de nostre Critique. Car elle est effacée par une autre colere d'Achille contre Hector pour la mort de Patrocle ; & le plus grand defaut est que le reste du Poëme n'a aucune liaison avec cette colere. Homere dans l'espace de XVIII. Livres n'y pense plus, comme s'il avoit tout à fait oublié sa proposition & son dessein. Il ne parle dans ce long espace que de sieges, de batailles, de surprises, de consultations de Dieux, & tout se rapporte au siege de Troye. C'est ce qui a donné lieu à plusieurs de croire que la guerre de Troye estoit l'Action & le sujet de la Fable comme elle a donné le nom au Poëme. C'est peut-estre ce qui a porté Horace à donner à Homere la qualité d'*Ecrivain de la guerre de Troye* (108). Ainsi de quelque costé que l'on regarde ce Poëme, il paroist defectueux en ce point. Homere. Iliade.

Quant au Heros de l'Iliade, il s'est trouvé quelques Critiques qui ont entrepris de justifier Homere, sur ce qu'il n'a point jugé à propos d'en faire un homme de bien. Nous avons vû plus §. 4.

Homere. haut en parlant des mœurs & des caracteres des Personnages les raisons qui ont porté le P. le Bossu à prendre ce parti, dans lequel il a crû avoir suivy Aristote & Horace. Mais il semble que le P. Rapin ait eu d'autres vûës. Il paroist, dit-il, aprés le Tasse (109) que l'intention d'Homere n'a point esté de donner dans son Heros l'idée d'un grand Capitaine ny d'un Prince accomply, mais de montrer simplement combien la discorde est prejudiciable dans un party, & ainsi de faire la peinture d'une action terrible & merveilleuse tout ensemble. Cependant Aristote dans sa Poëtique veut que dans les images & les portraits que fait le Poëte, il represente les personnes non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'elles doivent estre; & Platon au 5. Livre des Loix veut que l'imitation ne se fasse que des choses les plus accomplies. D'ailleurs, ajoûte le P. Rapin, comme l'image dans une imitation juste, doit ressembler à son original, cet original ne doit point estre ny un homme ny un Prince en particulier: mais l'idée d'un Prince ou d'un homme accomply en general.

§. 8.

Jugement sur l'Odyssée en particulier.

LE P. le Bossu dit (110) que l'Odyssée n'a pas esté faite comme l'Iliade pour instruire tous les Estats de la Grece reünis & confederez en un seul corps, mais pour chaque Estat en particulier. Ce Poëme est plus pour le Peuple que celuy de l'Iliade, où les Sujets sont plus maltraitez par la mauvaise conduite de leurs Princes que par leur faute. Mais dans l'Odyssée ce n'est point la faute d'Ulisse qui perd ses sujets. Ce Sage Prince ne fait rien qui ne doive les rendre participans de son retour. Aussi le Poëte dit-il, dans l'Iliade qu'il chante *la Colere d'Achille qui fut cause de la mort des Grecs*: & dans l'Odyssée au contraire il avertit ses Lecteurs que les *Sujets perissent par leur propre faute*. Homere.

Le P. Thomassin ne paroît pas beaucoup éloigné de ce sentiment. Il dit qu'il y a cette difference entre ces deux Poëmes, que l'Iliade est une imitation du gouvernement des Estats, & que l'Odyssée contient la narration de la conduite des personnes & des familles

Homere. particulieres (111). Il ajoûte que cette image de la perſonne & de la famille d'Uliſſe paroît bien plus achevée que celle du gouvernement des Eſtats dans l'Iliade. La matiere eſt peut-eſtre plus proportionnée à l'eſprit ou du Poëte ou des Lecteurs, quand il ne s'agit que de la ſage conduite d'un particulier ou d'une famille. Il ſe peut faire auſſi qu'afin que la peinture fût vray-ſemblable, il ait fallu mettre cette inegalité entre ces deux grands Ouvrages, & donner moins de perfection, non pas à l'Iliade, mais à l'hiſtoire repreſentée dans l'Iliade, qu'à l'Odyſſée; parce qu'il eſt en general bien plus aiſé de bien gouverner une perſonne ou une famille particuliere, qu'un Roy ou un Eſtat. Il conclud que bien que l'Iliade imite & repreſente auſſi parfaitement que l'Odyſſée, neanmoins l'objet qu'elle imite & qu'elle repreſente non ſeulement n'a pas eſté, mais il n'a pû eſtre auſſi parfait que celuy de l'Odyſſée. C'eſt la raiſon pour laquelle tout luy paroît mieux concerté dans l'Odyſſée que dans l'Iliade.

L'Odyſſée ſemble avoir encore une autre eſpece d'avantage ſur l'Iliade. Car au lieu que celle-cy repreſente les paſſions emportées, & les ſuites funeſtes de

la conduite insensée des Princes & des Peuples : l'autre au contraire fait voir dans la personne d'Ulisse un modele accomply de sagesse & de vertu, comme Horace l'a remarqué (111), & nous propose des exemples admirables de patience, de frugalité, de prudence, de moderation dans les travaux & dans la fuite des plaisirs trompeurs de la Vie. Et saint Gregoire de Nazianze qui nous rend ce témoignage de l'Odyssée, ajoûte (112) qu'Homere a jamais pensé que les richesses pussent ajoûter le moindre éclat à la vertu, & que s'il a avancé en quelque endroit le contraire, ce n'a été qu'en s'étudiant par-là à faire voir qu'il vouloit tourner en ridicule. Le Poëte Claudien qui vivoit peu de temps après ce saint écrivant à une Princesse Chrestienne, prouvoit (113) que l'Odyssée d'Homere n'est qu'une image parfaite de la pudicité & de la chasteté conjugale d'Ulisse qui n'essuya toute cette longue suitte de tempestes & de traverses sur mer & sur terre pendant l'espace de vingt années, que pour répondre par sa constance invincible à la fidelité inviolable de Penelope sa femme, qui ne surmonta pas de son costé de moins rudes attaques. C'est ce qu'on peut voir en plusieurs endroits de

Homerus

Quid virtus & quid sapientia possit utile proposuit nobis exemplar Ulissem.

Anne aliud tota molitur Carminis æstu Mœonides nisi ta fenisti Quid strenua Charibdis Armavit, quæve Scylla canes, quod pocula Circes Antipha-

Homere.

l'ouvrage du P. Thomassin qui fait sur ce Poëme & sur l'Iliade un grand nombre de reflexions également sçavantes & utiles (115).

Il faut dire un mot de ce que les Critiques ont pensé de la composition & de l'ordonnance de l'Odyssée. Le P. Rapin témoigne que cet Ouvrage a des beautez tout à fait singulieres & comparables même à ce qu'il y a de plus grand dans l'Iliade (116). Il ajoûte qu'il y a du sublime, de l'heroïque, du naïf, & du naturel presque par tout.

Mais quand le P. Rapin a écrit en un autre endroit que le Poëme le plus parfait d'Homere est l'Odyssée, il n'a entendu parler que de l'Action & de l'ordonnance de la Fable qui dans la verité a paru à plusieurs plus reguliere & plus achevée que celle de l'Iliade. Nonobstant cet avantage, dit cet Autheur (117), Homere ne laisse pas de commencer l'Odyssée par un Episode de quatre Livres. C'est pecher contre la regle, qui veut que l'Episode, qui est une espece de digression du sujet ne soit pas trop long, mais proportionné à la grandeur de l'ouvrage; qu'il ne soit pas contraint, forcé, ny tiré de loin, pour ne pas estre étranger, ni trop frequent

tæ vitata fames, surdoque caninæ Remige fœtentem cantus trâsvectat aceta a Lumine fraudatus Cyclops, contempta Calypso. Penelope decus est, atque uni tanta paratur Scena pudicitiæ. Terræ Pelagique labores Et toties eadem fœvi bellis quot fluctibus annis, conjugii docuere fidem.

pour ne pas faire une confusion de matiere. Mais Homere sort de son sujet sans y estre presque entré, & pour faire un bâtiment regulier, il commence par une piece hors d'œuvre. Homere.

Le P. le Bossu paroît avoir esté dans le mesme sentiment à l'égard d'un défaut si sensible, sur tout aprés avoir remarqué que l'Odyssée avoit esté aussi notée par Aristote pour l'étenduë des Episodes (118).

Si l'on considere mesme l'Action de l'Odyssée avec un peu d'exactitude, comme a fait le P. Rapin, on reconnoistra avec luy (119) qu'elle n'est pas plus parfaite que celle de l'Iliade. Elle commence par les voyages de Telemaque, & elle finit par ceux d'Ulisse. C'est ce qui a fait dire à Paul Beni (120) que la Fable de l'Odyssée est double. Le P. Rapin qui allegue cet Autheur n'en convient pourtant pas entierement; mais il ne laisse pas de convenir qu'il est difficile de trouver dans l'Odyssée la suite de l'Action principale fort juste, & dans les proportions que demande Horace pour la liaison naturelle des parties. Ce voyage de Telemaque n'a aucune convenance avec celuy d'Ulisse qui est l'Action principale. Il n'est bon à rien, dit le

Homere. même Ecrivain ; il ne sert pas même d'occasion à son retour. Et si l'on veut s'en rapporter au Beni, les quatre premiers Livres de l'Odyssée ne sont ny Episode, ny partie de l'Action, & n'ont aucune liaison avec le reste de l'ouvrage. A le bien prendre, on ne sçait ce que c'est.

Plusieurs veulent aussi, selon la remarque du P. le Bossu, (121), que la Fable de l'Odyssée soit *double*, puis que le denoüement fait passer Ulisse & ceux de son party d'un estat miserable en une honneste tranquilité ; & qu'il jette ses Rivaux de la joye où ils avoient esté dans une mort honteuse. Cette même Action est aussi *implexe*, ou impliquée, ajoûte ce Pere, puis que non seulement elle est denoüée par cette double Peripetie *, mais encore par la Reconnoissance d'Ulisse. Mais il n'y a ny Reconnoissance ny Peripetie, ny rien d'impliqué dans l'Iliade.

* On appelle Peripetie le changement de fortune qui arrive aux personnes dans le dénoüement d'une piece.

Pour ce qui est des qualitez de la composition, Longin qui estoit un des plus judicieux & des plus fins critiques de toute l'Antiquité pretend, (122) qu'Homere témoigne par toute l'Iliade une force merveilleuse, mais qu'il est fort affoibli dans son Odyssée. Il y fait voir,

dit-il, que c'eſt la propre d'un grand eſprit, lors qu'il commence à vieillir & à decliner, de ſe plaire aux contes & aux fables. Car l'Odyſſée a été compoſée après l'Iliade. Il y a quantité de choſes dans l'Odyſſée qui ne ſont que la ſuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a tranſportées dans ce dernier ouvrage comme autant d'Epiſodes de la guerre de Troye. C'eſt pourquoy l'Odyſſée n'eſt à proprement parler que l'Epilogue de l'Iliade. Homere.

De là vient que comme Homere a compoſé ſon Iliade durant que ſon eſprit étoit en ſa plus grande vigueur, tout le corps de ſon ouvrage eſt Dramatique & plein d'Action : au lieu que la meilleure partie de l'Odyſſée ſe paſſe en narrations, ce qui eſt le genie de la vieilleſſe : tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier Ouvrage au Soleil, quand il ſe couche, qui a toûjours ſa meſme grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ny de force. En effet il ne parle plus du meſme ton. On n'y voit plus ce ſublime de l'Iliade qui marche par tout d'un pas égal ſans que jamais il s'arreſte, ou qu'il ſe repoſe. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de paſſions entaſſées les unes ſurles autres.

§. mere. Il n'a plus cette meſme force, &, s'il faut ainſi parler, cette meſme volubilité de diſcours ſi propre pour l'Action, & mélée de tant d'images naïves des choſes. Nous pouvons dire que c'eſt le reflus de ſon eſprit qui comme un grand Ocean ſe retire & deſerte ſes rivages. A tout propos il s'égare dans des imaginations & des Fables incroyables. Mais il ne laiſſe pas de s'y trouver des endroits qui ſont fort beaux ſans doute, & il faut conſiderer que cette vieilleſſe dans Homere, eſt apres tout la vieilleſſe d'Homere, & que d'ailleurs il faloit beaucoup plus de fable & de narration que d'Action dans ces endroits-là (123).

§. 9.

Du peu de conſequence des fautes d'Homere.

VOila une partie des ſentimens que quelques Critiques anciens & modernes ont eus des Ouvrages d'Homere. Et quelque grand que ſoit le nombre des defauts qu'on luy a reprochez, il ſemble que ſes bonnes qualitez ayent prevalu ſur nos eſprits, & que leur poids

poids ait fait plier les plus seveves d'entre ses Censeurs. Homere.

Horace qui nous avoit fait remarquer qu'Homere n'a point esté exempt de fautes, nous a avertis en mesme temps que ces fautes ne sont pas assez considerables ny assez nombreuses pour nous empescher de retirer de ses Ouvrages toute l'utilité que l'on peut attendre d'un excellent travail. Si ce sont des fautes, dit-il, elles ne doivent point nous arrester & encore moins nous choquer, dautant qu'elles ne naissent que de l'infirmité humaine ou d'une negligence pardonnable (124). Aliquando bonus dormitat Homerus

Non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit Natura.

Messieurs de l'Academie semble estre entrez dans les sentimens d'Horace, & ils disent nettement (125) qu'on a tort de s'emporter contre Homere pour ses fautes, qui doivent plûtost estre excusées & respectées mesme pour leur vieillesse, parce qu'estant faites devant les regles de l'Art Poëtique, elles sont nées libres

Homere. & hors de la juriſdiction des Critiques.

Le Cardinal du Perron eſtoit auſſi de cet avis pour l'indulgence avec laquelle il faut enviſager les defauts de ce Poëte. On en doit toûjours loüer l'invention, diſoit-il, le temps où il vivoit ne permettoit pas que l'ouvrage ſe puſt tant polir. Depuis on a donné des regles ſur le Modele qu'il en avoit tracé (126).

Enfin outre toutes ces conſiderations qui doivent nous porter à l'excuſer, le P. Rapin en rapporte encore une qui eſt fort importante, ſi elle eſt bien veritable. C'eſt, dit-il, qu'il n'a jamais dit d'impietez ni d'ordures; & qu'il a toûjours eſté ſevere & vertueux comme un Philoſophe (127). C'eſt une gloire qu'il attribuë auſſi à Virgile, & qui a eſté moins conteſtée à ce dernier qu'à Homere.

§. 10.

Histoire ou jugement historique des Ouvrages d'Homere.

J'Ay oüi dire à un homme de lettres des païs étrangers qu'on travaille en Allemagne à faire voir qu'il n'y a jamais eu d'Homere, & que les Poëmes qui portent son nom ne sont que des rhapsodies ou des compilations que les Critiques ont composées de diverses pieces de vers ou chansons détachées, à qui on a donné la liaison & la suite que nous voyons aujourd'huy. J'avoüe que ce sentiment me paroistra toûjours paradoxe, jusqu'à ce que le public soit en possession de ce curieux Livre. Et il faut une resolution plus qu'ordinaire pour entreprendre de déraciner un préjugé establi depuis plus de vingt-sept siecles. Homere.

On pretend du moins qu'Homere n'a point eu la gloire de cette invention, comme le remarque le P. Rapin (128) & l'on connoît cinq ou six Auteurs qui avoient décrit les avantures de Troye, tant en Vers qu'en Prose avant luy, mais quelques-uns se sont imaginez qu'Homere a tâché de supprimer tous ces ouvrages dans l'esperance de passer pour le

Homere. premier Auteur de l'Iliade.

Il eſt bon remarquer une choſe qu'Elien a rapportée dans ſon recueil de l'*Hiſtoire* mélée de diverſes choſes (129), & qui certainement peut contribuer beaucoup à nous faire diminuer quelque choſe de l'eſtime que toute l'Antiquité a euë pour Homere, ſi la ſuppoſition eſt veritable. Elien écrit que l'opinion des anciens Critiques eſtoit qu'Homere n'avoit compoſé l'Iliade & l'Odyſſée que par morceaux, ſans unité de deſſein: & qu'il n'avoit point donné d'autre nom à ces diverſes parties qu'il avoit compoſées ſans aucun ordre dans la chaleur de ſon imagination, & dans l'impetuoſité de ſon genie, que celuy du ſujet & de la matiere dont il traitoit: Que *Lycurgue* de Lacedemone fut le premier qui apporta de l'Ionie en Grece ces diverſes parties tout-à-fait ſeparées les unes des autres, & ſans ſuite; & que ce fut *Piſiſtrate* qui les arrangea & en fit les deux Poëmes de l'Iliade & de l'Odyſſée en la maniere que nous les avons aujourd'hui. C'eſt de là que quelques-uns veulent que ſoit venu le nom de *Rhapſodies* qu'on a donné à ces deux Ouvrages. Il ſemble que Joſeph ait eſté du meſme ſentiment qu'Elien (130), & le Pere Rapin y ajoûte Plu-

tarque dans la vie de Lycurgue & Cicero au troiſiéme Livre de l'Orateur. De ſorte que pour peu qu'on ait égard à l'autorité de ces Auteurs, on ne ſçaura que penſer de la pluſpart des éloges & des honneurs qui n'ont eſté rendus à Homere que dans la ſuppoſition qu'il eſtoit auſſi-bien l'Auteur de la ſtructure & de l'ordonnance de l'édifice que des materiaux. Il y a apparence que ces Critiques d'Allemagne, dont nous avons parlé plus haut, ont pris cette opinion pour le fondement de ce qu'ils ont à nous dire de nouveau ſur ce ſujet. Homere.

Il paroît par ce que nous venons de rapporter touchant l'action de Lycurgue, que les Anciens ont crû qu'Homere eſtoit d'Ionie, à cauſe que la Dialecte dont il s'eſt ſervi dans ces vers, eſt preſque Ionique par tout. Monſieur le Fevre de Saumur dit (131) que ce n'en eſt pas une preuve convainquante, & il le montre par l'exemple d'Hippocrate & d'Herodote, qui n'eſtoient ni l'un ni l'autre d'Ionie, quoy qu'ils ayent écrit tous deux en Ionien. Ce Critique veut que le Poëte ait compoſé ſes Ouvrages en Eolide, vis-à-vis de Lesbos, parce que les Commentateurs ont remarqué que quand il décrit un ſacrifice, il ſuit la

Homere. pratique des Eoliens, & non pas celle des autres peuples qui composoient l'une & l'autre Grece : outre qu'il dit que le vent du couchant vient de Thrace. Il ajoûte qu'on n'a pourtant pas sujet de s'étonner qu'Homere ait suivi la Dialecte Ionique, parce que ce langage est incomparablement plus beau que tous les autres, dautant qu'il estoit le plus connu & le plus estimé.

Le nombre des Critiques & des Commentateurs ou Scholiastes de l'un & de l'autre sexe, qui ont travaillé sur Homere est fort grand : & il n'est pas aisé à conter, parce que les ouvrages de la plus-part d'entr'eux sont perdus.

Quoi que nous aions dit sur le rapport de Ciceron & d'Elien (132) que c'est à Pisistrate que nous sommes redevables de l'ordre des matieres & de l'ordonnance de la Fable qui est dans ces deux Poëmes : neanmoins Diogene Laërce pretend (133) qu'Homere a encore moins d'obligation à Pisistrate qu'à Solon l'un des sept Sages de la Grece, qui s'estoit appliqué serieusement à débroüiller la masse confuse & indigeste de ses poësies, afin d'en rétablir le sens, de remettre les vers à leur place, & d'en faire une edition assez correcte & assez exacte

pour pouvoir estre multipliée & répandue par tout le monde (134). Homer.

Ce fut pourtant le celebre *Aristarque*, qui, selon Plutarque, (135) divisa les deux Poëmes d'Homere par Livres, & les marqua des lettres de l'alphabet des Grecs. Car auparavant luy, c'est-à-dire, avant le temps de Ptolemée Philometor on lisoit les ouvrages d'Homere tout de suite. Il en corrigea mesme le texte en qualité de Critique & de Grammairien, & l'on voit dans le mesme Plutarque (136) des vers qu'Aristarque a retranchez d'Homere, à cause de l'impieté & de la cruauté de leur expression. Ainsi lors que le P. Rapin a dit qu'Homere n'avoit jamais dit d'impietez, il faut entendre cela de l'Homere corrigé par Aristarque.

Monsieur le Fevre dit (137) que cet Aristarque est le plus celebre de tous les Scholiastes d'Homere, & qu'ayant fait paroître une habileté singuliere dans la correction du texte en ostant les fautes qui s'y estoient glissées par la negligence des Copistes, ou par la temerité des premiers Grammairiens, il a merité qu'on honorast de son nom les Censeurs & les Critiques qui ont paru dans la suite avec distinction.

Homere. Nous avons crû devoir prendre cette occasion pour rendre quelque justice à cet Aristarque, parce que comme nous n'avons rien de luy, il ne nous a point donné sujet de parler de luy au Recueil de nos Critiques.

Mais nous n'avons rien à dire du fameux Zoïle, qui a voulu se signaler au depens d'Homere par l'aigreur de sa Critique, qu'il n'avoit entreprise que pour perdre la reputation de ce Poëte. Nous avons dit ailleurs un mot du mauvais succés de cette Critique (138), qui l'a fait appeller *Homero-Mastix* dans toute la Posterité, & il suffit de remarquer ici qu'il a laissé son nom à tous les méchans Critiques, qui par un stile satyrique & médisant ont plûtost déchiré les Auteurs qu'ils ne les ont corrigez.

Il s'est trouvé aussi parmi les anciens Philosophes des Critiques qui ont voulu commenter ce Poëte, mais d'une maniere philosophique, pour tâcher d'y faire voir les moiens de regler nos sentimens touchant la Divinité & la Religion, & de reformer nos mœurs. C'est ce que fit Proclus Philosophe Platonicien, qui expliqua tout Homere par des maximes tirées de la Philosophie (139).

Nous n'avons aujourd'huy que deux

Scholiaſtes Grecs ſur Homere, ſçavoir Homere
Euſtathius Archeveſque de Theſſalonique, & Didyme que le P. Rapin appelle un des plus exacts Interpretes d'Homere (140), mais Monſieur le Fevre pretend que c'eſt un Auteur ſuppoſé (141). Nous avons parlé de l'un & de l'autre au Recueil des Critiques Grammairiens.

Il court dans le monde une Vie d'Homere qui paroît n'avoir pas eſté écrite par un Auteur moderne. On pretend meſme qu'elle a eſté compoſée par Herodote l'Hiſtorien. Ambroiſe Camaldule la déterra du fonds d'une Bibliotheque à Mantoüe il y a deux cens ans. Mais les Critiques les plus intelligens n'ont jamais pû ſe perſuader qu'elle fuſt d'Herodote (142).

Enfin ſi on eſt curieux de ſçavoir le jugement qu'on doit faire des ouvrages d'Homere par les honneurs divins que l'Antiquité Payenne luy a rendus, par les Temples & les Autels qu'on luy a dreſſez dans diverſes villes de la Grece, l'Aſie & l'Egypte, & par les autres Monumens de ſon immortalité, on poura ſe ſatisfaire dans le docte ouvrage que Monſieur Cuper publia l'an 1683. ſur l'Apotheoſe de ce Poëte.

Les meilleures editions d'Homere ſont

Homere. celle de Rome avec les Commentaires d'Euſtathius en quatre volumes in fol. celle de Baſle, plus rare & moins bonne avec le meſme Euſtathius. Celle d'Henry Eſtienne, & celle qui fut faite à Straſbourg. Emeric Caſaubon rabaiſſe fort celle d'Hollande donnée en 1656. par Schrevelius en deux volumes in quarto, & il a fait meſme un écrit exprés pour en découvrir les défauts. Borrichius dit neanmoins que cette edition de Schrevelius n'eſt pas à rejetter (143). Maiſon pretend que celle de Monſieur Grevius Profeſſeur d'Utrecht, aura le deſſus des autres par ſon excellence.

1 Ger. Jo. Voſſ. de Poëtis Græcis cap. 2 pag. 8, 9.
2 Plato in Dialog. Jone tom. 1. oper. pag. 530.
3 Idem in Theæteto pag. 152. 153. tom. 1. item in Jone pag. 531.
4 Idem Plat. in libr. de ſummo bono. Et ex eo Tarquin Gallutius Oration. 1. de Virgilii Allegoria, pag. 212
5 Ariſtotel. de Art. Poëtic. cap. 24. pag. 70. edit. in 8.
6 Idem in eodem libro, pag. 72.
7 Idem ibidem cap. 4, pag. 10.
8 Cicero, Vitruvius, Aul. Gell. Athenæus, Macrob &c.
9 Vell. Patercul. lib. 1. hiſtor cap. 5.
10 Chez le P. Rapin Compar. d'Homer. & Virgil. chap 16. pag. 62.
11 Plutarch. Libro de legendis Poëtis fol. 11 H

in fol. edit. Vaſcoſi. Homere.

12 Idem libr. de nimia loquacitate fol. 91. A.

13 Apophthegm. des Princes dans Plutarq. fol. 196 G.

14 Philoſtratus, & ex eo Laur. Craſſus in opere Italico de Poëtis Græcis.

15 Ariſtot. Poëtic. cap. 9.

16 René le Boſſu Livre 1 du Poëme Epique ch. 2. pag. 8.

17 Horat. Epiſtol. lib. 1 Ep. 2.

18 Ger. Jo. Vaſſ. de nat. Poëtic. cap. 9. pag. 52.

19 Macrob. Saturnal. & ante illum alii de quib. ſupr.

20 Baſil. M. Greg. Naz. Cyrill. Alex. Fulgent. Ruſp. &c. Tarquin. Gallutius Oration. 1. de Virgilii Allegoria; pag. 212.
Thomaſſin Preface de la Methode d'étudier chreſt. les Poëtes nomb. 6. pag. 5. Le meſme livre 1. chap. 2. nombr. 7. pag. 20, 21.

21 Jul. Cæſ. Scalig. Poëtices lib. 5. cap. 2.

22 Juſt. Lipſ. in Epiſtol.

23 Tann. le Fevre Abregé des Vies des Poëtes Grecs, pag. 6.

24 P. Rapin Reflexions ſur la Poëtiq. pag. 8. edit. in 12. part. 1.

25 Le meſme ſeconde part. Reflexion 15.

26 Comparaiſ. d'Homer & Virg. pag. 11. ch. 2.

27 Petr. Petit. Diſſertat. de Furore Poëtic. pag. 54. 55. prefix Poëmat. edition.

28 Gueret de la Guerre des Auteurs, pag. 46. 47.

29 Deſp. Art. Poëtiq. Chant 3. pag. 205. 206.

30 R. Rap. Comp. d'Hom. & Virg. edit. in 4. pag. 11.

31 Tarq. Gallut. orat. 1. de Virgil. allegor.

32 L. Thomaſſ. Method. liv. 2. chap. 1. nombr.

Homere. 2. pag. 312, 313, 314.

* Plutarch. de legend. Poëtis tom. opuscul. Moral. in fol. fol. 12, D. Idem ibidem fol. 29. &c.

29 Dissert. Anonym. de Auctoritate Homeri apud JC^tos in 8.

30 Fr. M. de la R. De la Ver. &c.

31 R. Reflex. sur la Poëtiq. pag. 89. edit. in 4. Reflex. 4.

32 Is. Casaub. dissert. de Homero. Ce passage de Casaubon est rapporté aussi par le P. Rapin pag. 10. de la Compar. d'Homer. & Virgil. in 4. & par M. Bayle pag. 87. 88. du 1. tome des Nouvelles de la Rep. des lettres de l'an 1684.

33 Tan. le Fevre, dans la Vie d'Homere pag. 7. M. Bayle Nouv. de la Rep. des Lettres du mois de Mars 1684. pag. 87.

34 Plato in libris 2. & 3. de legibus.

35 Lactantius lib. 5. Institution. divinar. cap. 5.

36 Ger. J. Vossius de Nat. Poëtices cap. §. 8. 6.

37 Heraclid. Pontic. liber de Allegor. seu Fabul. Homeri apud eumd. Vossium &c.

38 Thomassin livre 1. chap. 8. nombr. 14, 15, 16, 17, pag. 105, 106, 107.

39 On sçait l'histoire de Plotin Philosophe Platonicien vers le milieu du troisiéme siecle de l'Eglise, qui receut la permission d'établir les maximes de la Politique de Platon dans une Ville & d'y faire regner la Republique de ce Philosophe.

39 C'est aussi ce que S. Augustin reprochoit aux Platoniciens pour faire voir les avantages de la Philosophie de Jesus-Christ au dessus de celle de Platon.

40 Plato lib. 3. de Republ.
& L. Thomass. liv. 1. pag. 106. 107.

41 Dion. Caſſ. Longin. de ſublimi, & dans le P. Rapin Reſl. ſur la Poët. Homere.
42 Philoſtrat. Icon. cité par le meſme Auteur pag. 59. 60 in 12.
43 R. Rap. au Traité cité Reflex. xxv. pag. 106. in 4.
44 En divers endroits des Livres qu'ils ont faits ſur ce ſujet.
45 Ren. le Boſſu Tr. du Poëme Epique livr. 1.
45 Le meſme concluſ. du 1. livre pag. 124. 125.
47 Tatian. Aſſyr. contr. Gent. pag. 206. edit. Baſil. ubi de Metrodoro Lampſacen.
Heraclid. Pontic. ſcripſit de Allegor. & fabul. Homeric.
& Scriptor. incert. ſub nomine Phurnuti ſeu Cornuti &c.
48 Dionyſ. Halycarnaſſ. lib. 1. Antiquitat. Rom.
49 Voſſ. de Nat. Poëtic. cap. 8. §. 6. pag. 44. 45.
50 Plato lib. 2. Politicor. ſeu de Republ. & ex eo Thomaſſ. lib. 2. part. 1. cap. 6. num. 2, 3, pag. 379, 380.
51 Cicero in 1. Tuſculan. quæſt.
52 S. Auguſtin. de Civit. Dei lib. 4. cap. 26.
53 L. Thomaſſ. livr. 1. de la Meth. d'étud. chrét. les Poët. chap. 9 nomb. 1. pag. 116, 117.
54 Joſeph. lib. 2. contr. Apion. Grammatic.
55 Tom. 1. lib. 2. chap. 6. nomb. 4. pag. 381, 382, 383.
Nomb. 2. pag. 3. pag. 380. où il eſt parlé du jugement de Platon.
Le meſme, au nombre 9. pag. 384. où l'on rapporte celui de Joſeph.
56 Le meſme au nomb. 11. pag. 386, où l'on voit celui des Peres.
57 Plutarque au Traité où il enſeigne que l'on ne ſçauroit vivre joieuſement ſelon la doctrine

Homere. d Epicure fol. 278 B. in fol. Vaſcoſ.

58 R. Rap. Compar. d'Homer & Virg. chap. 6. pag. 29.

59 Nouv. de la Repub. des Letr. du mois de Mars 1684. pag. 87.

60 Apud Voſſium de Nat. Poëtic. cap. 9. pag 52.

61 Jul. Scaliger Poëtic. lib. 5. qui Criticus dicitur cap. 2. pag. 542. idem & cap. 3. & alibi etiam.

62 La guerre des Auteurs pag. 46, 47, & ſuiv.

63 Addition aux Poëtes Grecs, Latins, François, chap. 1.

64 Deſmarets au meſme Traité, chap. 2. & 4.

65 Le meſme au meſme Tr. chap. 3.

66 Compar. d'Homer & Virg. l. chap. 6. pag. 27, 28. edit. in 4.

67 Le meſme au meſme Traité, pag. 30.

68 Le meſme chap. 13. pag. 52. de la Compar. d'Homer & Virg.

69 Chap. 6. pag. 23, 24.

70 Ariſtot. de Poëtic. cap. 23. pag. 68, 69.

71 R. Rapin. Com. d'Homer & Virg. chap. 12. pag. 45. edit. in 4.

72 Le meſme chap. 13. pag. 52.

73 Au meſme Traité chap. 6. pag. 26, 27.

74 Pag. 30. du meſme Traité.

75 Reflexion ſur la Poëtiq. pag. 59. edit. in 12.

76 Compar. d'Homer. & Virg. chap. 7. pag. 31.

77 Ren. le Boſſu Traitt. du Poëme Epique livr. 4. chap. 5. pag. 43, 44.

78 Ren. Rap. Compar. d'Hom. & V. chap. 8. pag. 33. edit. in 4.

79 Le meſme, chap. 12. pag. 55. du meſme Tr.

80 Longin Trait. du ſublime chap. 7. pag. 42, 43, de la Trad. Franc. de M. Deſpr.

81 Macrob. lib. 5. cap. 16. Saturnal. cité par le P. Rapin.

82 Dan. Heinſius obſerv. in Ariſtotel. Poëticam. Homere & le P. Rapin Compar. d'Hom. & V. ch. 13.
83 Jul. Cæſ. Scaliger Poëtic. lib. 5. cap. 2.
84 Reflexions ſur la Poëtique pag. 72, 73. edit. in 4.
86 Tan. le Fevre Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 6.
87 Athenæi Dipnoſophiſt. lib. 14. cap. 8. & ep. Rap. Refl. p. 100.
88 Quintilian. Inſtitut. Oratoriar. lib. 10 cap 1. cujus verba repetit Cornel. Schrevelius præfat. in Homerum edit. Batav. ann. 1656.
89 Lancelot de P. R. Preface de la Method. Gr. pag. 34.
90 Nicol. Cauſſin. de ſacr. Eloquent. lib. 1. cap. 10.
91 Traité de Plutarque des Oracles de la Pythienne fol. 629. B. trad. d'Amiot in fol. par Vaſcoſan.
92 Ren. Rap. Compar. d'Homer. & Virg. chap. 9. pag 35, 36.
93 Quintilian. Inſtit. Orat. lib. 10. initio ac deinceps.
94 Plutarch. Sympoſiac. quæſtion. 9. fol. 409. Le meſme Auteur louë Homere generalement en divers autres Traitez de ſes Morales. Il l'appelle ſouvent *divin*. Voyez le Traité de la Conſolation à Apollonius fol. 244. lettr. E Le Traité du banniſſement fol. 127. 128. edit. Vaſcoſ. in fol
95 Jul. Scalig Poëtices lib 5. ut ſupr.
95 Idem Scal. in eod. lib. qui Criticus dicitur, cap. 3
97 Jean Deſmarets addit. au Traité des Poëtes Grecs, Latins & François, chap. 5.
98 Ren. Rap. en divers endroits de la Compar.

Homere. d'Hom. & Virgil. & ſur tout chap. 10. pag. 31. in 4t edit
Item chap. 11. pag. 42. 43.

99 Dans le Traité ſervant d'addition à ſes Poëtes Gr. Lat. Franç.

* Jul. Cæſ. Scaliger lib. 5. Poëtices Critic. cap. 2.

** Gueret de la guerre des Auteurs pag. 49, 50, 58.

100 Dion. Halycarn. in opuſcul. Critic. & dans le P. Rapin Reflex. 15. part. 2.

101 Horat. Epiſtol. 2. lib. 1.
L. Thomaſſ. Method. d'étud. chreſt. les Poët. livr. 1. chap. 10. nombr. 2 & 3. pag. 137. 138.

102 Le meſme Thomaſſ. au 1. livr. chap. 2. nombr. 11. pag. 37, 38.

103 Ren. le Boſſu Traitt. du Poëme Epique liv. 1. chap. 9. pag. 51, 52, & ſuiv.

104 Ren. Rapin Compar. d'Hom & Virg. ch. 13 pag. 46, 47.

105 Au meſme Traité chap. 3. pag. 14.

106 Chap. 12. pag. 45. du meſme Ouvrage,

107 Chap. 6. pag. 23 de la meſme Compar. &c.

108 Horatius Epiſtol. 2. libr. 1. ad Lollium.

109 R. Rap Comp. d'Hom. & Virg. chap. 7. pag. 16. edit. in 4.

110 R. le Boſſu livr. 1. chap. 10. du Poëm. Epiq. pag. 56, 64.

111 L. Thomaſſin livre 2. tom. 1. chap. 5. nombr. 1. & 2. pag. 364, 365.

112 Horat. Epiſt. 2. libr. 1. & Thomaſſ. livr. 1. chap. 10. nombr. 4. pag. 139.

113 S. Gregor. Nazianz. pag. 210. Carminum, & dans Thomaſſ. livr. 1. chap. 7. nomb. 12. pag. 13.

114 Claudian. carm. ad Serenam &c. & dans Thomaſſ. livr. 1. chap. 5. nombr. 18. pag. 63.

115 Particulierement dans le 1, le 2, le 5 & le 6. livres. Homere.
116 Le P. Rap. Compar. d'Hom. & Virg. chap. 13. pag. 47, 48.
117 Chap. 6. pag. 30, du meſme Traité.
118 Ariſtotel. de Arte Poëtic. cap. 17. & R. le Boſſu au 1. livre du Poëme Epique vers la fin, pag. 127, &c.
119 R. Rap. Comp. d'Hom. & Virg. chap. 6. pag. 23 24. edit. in 4.
120 Paul Beni Diſcours Academiq. ſur Homere & Virgil. cité par le P. Rapin.
121 Ren. le Boſſu livre 2. du Poëme Epiq. chap. 16. pag 252, 253.
122 Longin Traité du ſublime chap. 7. pag. 42, 43. trad. de D . . .
123 Tan. le Fevre abr. des Vies des Poëtes Grecs pag. 6.
124 Horat. de Arte Poëtica.
125 Sentim. de l'Academ. Franç. ſur la Tragi-comed. du Cid de Corneille pag. 185, 186.
126 Perroniana pag. 266.
127 R. Rapin Reflexions ſur la Poëtiq. part. 1. pag. 20. edit. in 12.
128 Compar. d'Hom. & Virg. chap. 14. pag. 57, 58.
129 Æliani Præneſt. de Var. Hiſtor. cap. 14. libr. 13. pag. 2. fol. 62. edit. Græc. Roman.
130 Joſeph. lib. 1. contra Apionem Grammatic. & ap. Rap. pag. 58.
Item Plutarch. in vita Lycurgi.
Item Cicero lib. 3. de Orat. & ap. Rap. ut ſup.
131 Tan. le Fevre des Poëtes Grecs pag. 314, &c.
132 Cicero lib. 3. de Oratore, Ælian. lib. 13. Var. hiſt.
133 Diogen. Laërtius in vita Solonis, ex Diu-

Homere. chida in Megaricis lib. 5.

134 Thomaſſin livre 1 ch. 8. nomb. 22. pag. 111.

135 Ex Plutarcho Laurentius Craſſus de Poëtis Græcis pag. 376. & ſuiv.

136 Plutarch. de legend. Poëtis fol. 41. trad. d'Amiot in fol. de Vaſcoſ.

137 Tann. le Fevre des Poër, Græc. pag. 617.

138 Tom. 1. des Jugem. des Sçav. part. 1. chap. 12. pag. 62, 63.

139 Tarquin. Gallutius Oration. 1. de Virgilii Allegoria pag. 212.

140 R. Rapin. Compar. d'Hom. & Virg. chap. pag. 59.

141 M. le Fevre, comme cy-deſſus pag. 7.

142 Vid. Voſſius de Hiſtoricis Græcis.
Item Tan. le Fevre des Poëtes Grecs pag. 7.

143 Olaus Borrichius de Poëtis nomb. 20. p. 9.

144 Voiez auſſi une Oraiſon de Dion Chryſoſtome imprimée avec l'Heraclide du Pont, & avec les autres du meſme Dion.

M. XCIV.

HESIODE,

Heſiode. Natif *de Cumes en Eolide*, ſelon quelques-uns, mais demeurant à *Aſcra en Beotie*, où il devint Poëte; vivant vers le commencement des Olympiades.

Plutarque aprés Ephore de Cumes pretend qu'il eſt né à Aſcra en Beotie.

NOus avons quelques ouvrages en vers qui portent le nom d'Heſiode, comme ſont celuy du travail de

l'homme & des jours appellé ἔργα καὶ ἡμέραι, celuy de la *Theogonie* ou Genealogie des Dieux, celuy du Bouclier d'Hercule, &c. Hesiode.

Il y a des Critiques qui pretendent que tous ces ouvrages ont esté generalement supposez à Hesiode : on n'a presque jamais douté que le dernier ne fust de cette nature ; les plus clairvoyans ne sçavent encore que dire de la Theogonie. Mais la plupart conviennent qu'on ne peut pas raisonnablement oster à Hesiode le premier de ces ouvrages qui contient quelques preceptes pour l'agriculture & pour les mœurs, & qui paroît avoir esté entrepris pour exhorter les hommes au travail.

Monsieur le Fevre dit (1) qu'Hesiode a fait dans ce Livre à peu prés comme nos faiseurs d'Almanachs, qui marquent quelques fois les jours heureux & malheureux, mais que cet ouvrage dans le fonds n'est pas fort considerable.

Heinsius n'en jugeoit pas si mal. Il pretend (2) que de tous les Poëtes il ne connoissoit presque qu'Hesiode avec Homere qui eussent sçeu representer la Nature toute pure avec une naïveté qui est infiniment preferable à tous les artifices dont on s'est servi dans la suite des

Heſiode. temps. Il dit que ce qui fait le ſujet de ſon eſtonnement, c'eſt de voir que la Nature ait commencé & perfectionné en meſme temps ſon ouvrage dans ces deux Hommes, qu'il ne fait point difficulté d'appeller *Divins* pour cet effet; & qu'elle nous ait fait remarquer en eux une idée achevée de la vertu humaine.

Monſieur Borrichius veut nous perſuader (3) que cet ouvrage eſt écrit avec tant de prudence & d'habileté, que la lecture peut eſtre encore aujourd'huy d'une grande utilité à tous ceux qui veulent s'appliquer à la Morale, à la Politique, à l'Oeconomie, à la Marine, & à l'Agriculture. Il juge auſſi que la Theogonie peut avoir quelque choſe de plus avantageux pour nous qu'elle ſemble n'en promettre à l'exterieur, parce que bien qu'elle ne paroiſſe inſinuer autre choſe qu'une multitude inutile de Divinitez, ceux qui ſont curieux de chercher en toutes choſes les merveilles ſecrettes de la Nature, trouvent ſous les écorces de ces fables des veritez naturelles, & des maximes ſalutaires puiſées du fonds de la Philoſophie. C'eſt auſſi ce que Plutarque avoit autrefois remarqué (4).

Neanmoins Platon trouvoit mauvais

qu'Heſiode eut eu ſi peu de diſcretion que de feindre des fables ſcandaleuſes & de mauvais exemple, telles que ſont celles qu'il a forgées du Ciel, de Saturne & de Jupiter, & de la vengeance que les enfans ont exercée contre leurs Peres, & d'autres qui ne peuvent produire que de méchans effets dans l'eſprit de ceux qui liſent ces ſotiſes (5). D'autres ont eſtimé auſſi qu'il n'y a que de la ſuperſtition groſſiere dans tout ce qu'il dit touchant la diſtinction & l'obſervation des jours heureux & malheureux (6). Heſiode.

Mais cela n'a point empeſché Voſſius de dire qu'Heſiode s'eſt rendu recommandable à la Poſterité pour avoir ſçeu joindre l'utilité aux agrémens (7). Il ajoûte qu'il n'eſt point Poëte, mais qu'il eſt Theologien dans la Theogonie, comme il eſt Phyſicien dans ſon ouvrage du Travail & des Jours. C'eſt auſſi ce qui a eſté remarqué par la pluſpart des Critiques qui ſe ſont contentez de donner à Heſiode la qualité de Verſificateur, parce que la matiere qu'il a choiſie, & la maniere dont il l'a traitée, n'a rien qu'on puiſſe rapporter au genre Epique ou Dramatique, ny meſme au Lyrique. (8).

Pour ce qui regarde le ſtyle d'Heſiode, Denis d'Halycarnaſſe témoigne (9) qu'il

Heſiode. a de la douceur & de l'uniformité, qu'il eſt coulant & agreable, & qu'il eſt meſme aſſez châtié, ajoûtant qu'il a mis toute ſon étude à plaire à ceux pour qui il faiſoit des Vers. C'eſt ce qui a fait dire à M. le Fevre (10) que ſon ſtile eſt tres-ſimple & ſans élevation; & au P. Rapin (11) que s'eſtant contenté d'eſtre agreable & de bien parler, il a fait aſſez connoiſtre que quand il auroit choiſi une autre matiere, ſon deſſein n'auroit pas eſté d'aſpirer au genre de Poëſie Heroïque.

Neanmoins Heinſius pretend (12) que cette ſimplicité n'a rien de bas ny de rampant, mais qu'elle ſe ſoûtient par tout avec beaucoup d'égalité, qu'elle eſt accompagnée d'une grande pureté & de beaucoup de netteté, & qu'il a par tout un air naturel ſans affectation, & ſans employer jamais aucune expreſſion étrangere ny aucun ornement ſuperflu. Il eſtoit ſi perſuadé de la verité de ce point, qu'il ſe crut obligé d'entreprendre la defenſe d'Heſiode contre tous ces Grammairiens, qui affectans d'eſtre ſi difficiles & ſi dégoutez à ſon occaſion font aſſez connoiſtre qu'ils ont le gouſt fort mauvais. C'eſt ce qu'il a tâché d'executer dans une longue Preface qui eſt

à la teſte de l'édition qu'il a donnée de ce Poëte, où il fait voir que cette ſimplicité d'Heſiode eſt infiniment preferable à toutes les figures des autres Ecrivains. Heſiode.

Quintilien a reconnu auſſi que ſon ſtile s'éleve tres-rarement, & que ſa beauté ne conſiſte le plus ſouvent que dans la proprieté des mots (13), mais que par le genre mediocre d'écrire qui eſt celuy qu'il a ſuivy, il a remporté le prix ſur ceux qui s'y ſont appliquez comme luy, tant à cauſe de l'utilité de ſes maximes, que pour la douceur de ſes expreſſions, & la probabilité de la maniere avec laquelle il a coûtume d'expoſer les choſes.

Quoy qu'Heſiode ſoit fort loüable d'avoir ſceu l'art de maintenir ſon ſtile dans une juſte mediocrité entre l'elevation & la baſſeſſe (14), il ſemble que cela n'ait point dû luy meriter le rang parmi les Auteurs du premier ordre, outre qu'il n'y a rien de fort noble dans la matiere qu'il a traittée. Il paroît neanmoins que Patercule n'ait point eu beaucoup d'égard à ces conſiderations lors qu'il a dit (15) qu'Heſiode eſtoit un tres-beau Genie, & d'une ſi grande delicateſſe pour les Vers, qu'on luy a donné

Heſiode. le ſecond rang d'aprés Homére.

Le Bibliographe d'Allemagne a remarqué qu'il n'y a preſque que les Sçavans qui gouſtent Heſiode (16), & que les jeunes gens ſur tout n'aiment gueres à le lire, parce que le ſujet qu'il traite ne revient pas beaucoup à leur inclination. Le jeune du Verdier ſemble nous donner une autre raiſon de ce dégouſt (17) qui eſt une repetition trop frequente des meſmes Epithetes qui ennuie le Lecteur.

Entre les bonnes editions des œuvres d'Heſiode, celle d'Henry Eſtienne eſt des plus rares & des plus eſtimées. Celle de Daniel Heinſius qui parut en 1603 in 4. ſuit aprés, enſuite celle de George Paſor avec un Dictionaire des mots d'Heſiode. Mais pluſieurs croient celle de M. Grævius qui parut l'an 1667. eſt la meilleure de celles qui avoient eſté publiées juſqu'à lors.

1 Tann. le Fevre Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 8.
2 Dan. Heinſ. prolegom. ad Heſiod. edition. ann 1603.
3 Ol. Borrich. Diſſertat. de Poët. Græc. p. 19.
4 Plutarch. Tract. de legend. Poëtis, inter opuſcul. Moral.
5 Platon. lib. 2. de Legib. ſeu Republ.

Thomaſſin

Thomaſſin livre 2. nomb. 2. pag. 379, 380. de la Meth. d'enſeigner les Poëtes. Homere.

6 Borrich. ut ſupr. loco laudato.

7 Ger. Jo. Voſſius, de Arte Poëtica pag. 36, 37.

8 Lil. Greg. Girald. R. Rap. R. le Boſſu & les autres.

9 Dionyſ. Halycarnaſſ. de Linguæ Græc. auctoribus ſeu Opuſcul. Critic.

10 Le Fevre au lieu cité, pag. 8.

11 R. Rapin Reflexion 15. ſur la Poëtique, ſeconde Partie.

12 Du Heinſius Præfat. ad Heſiod. in editione anni 1603.

13 Quintilian. Inſtitut. Oratorior. lib. 10. cap. 1.

14 Borrich. de Poët. Græc. pag. 10. Diſſertat.

15 Vell. Patercul. libro 1. Hiſtor.

16 Bibloth. anonym. Hiſtor. Philoſoph.

17 Claud. du Verdier Cenſio omnium Auctorum &c. pag. 44.

18 Bibliograph. Car. Philolog. pag. 50. Anon.

M. XCV.

LA SIBYLLE,

Multipliée en dix ou en douze fantômes ſelon la fantaiſie des Auteurs & des Peintres.

QUoy que toutes les perſonnes raiſonnables ſoient perſuadées que ce que nous avons ſous le nom d'*Oracles*

Sibylles. *Sibyllins* n'eſt que le fruit d'une impoſture groſſiere, nous avons crû pouvoir en dire un mot en cet endroit pour ne nous point écarter du temps auquel on pretend que la Sibylle a paru dans le monde, quoy que la Verſification qu'on luy a ſuppoſée luy ſoit poſterieure de pluſieurs ſiecles.

Il y a une difference tres-conſiderable entre les anciens Vers de la Sibylle que l'on conſultoit à Rome du temps de la Republique, & ceux qu'on a forgez depuis l'établiſſement de la Monarchie Romaine, ou plutoſt depuis la derniere diſperſion des Juifs ſous les Empereurs Romains. Les premiers dont les reſtes ſe conſerverent juſqu'au temps de Theodoſe l'ancien, & qui furent entierement brûlez par les ordres de Stilichon General des armées d'Honorius, n'avoient ce ſemble aucun rapport avec la Religion Chreſtienne, pour laquelle les ſeconds ont eſté compoſez.

Les premiers n'inſinuoient autre choſe que l'Idolatrie, & il paroiſt par l'Hiſtoire Romaine qu'on ne les conſultoit jamais, qu'ils n'ordonnaſſent quelque nouveau point de ſuperſtition, quelques ſacrifices aux fauſſes Divinitez, l'établiſſement de quelque nouvelle idole

comme d'Esculape sous la forme d'un serpent, de la Mere des Dieux sous celle d'un caillou, dont on fit venir l'un d'Epidaure & l'autre de Pessinunte sur la consultation qu'on fit des Livres Sibyllins. C'est là qu'on avoit apris aussi à Rome à joindre l'inhumanité avec l'infamie dans le culte des Demons, & à immoler des Victimes humaines. Sibylles Ragusé.

Les seconds au contraire n'enseignent que le culte du veritable Dieu. On y trouve des invectives contre l'Idolatrie & des exhortations perpetuelles à reconnoistre la Divinité de Jesus-Christ.

Il n'y avoit rien de plus obscur ni de plus embarassé que les premiers, c'est ce qui donnoit lieu à ceux qui les consultoient d'y trouver par leurs explications tout ce qu'ils vouloient, comme on fait aujourd'huy dans les centuries de Michel de Nostre-Dame que nous appellons Nostradamus.

Mais les seconds n'ont rien d'enigmatique, ny de trop difficile à dechiffrer. Ils sont mesme plus clairs que les Propheties de l'ancien Testament, & Isaïe qui passe presque pour un Historien parmi les Prophetes, n'a point parlé du mystere de nostre Redemption avec tant de netteté & d'évidence. Car on ne

Sibylles. trouve point le nom de *Jesus*, & de *Marie* dans Isaïe comme dans ces Vers de la pretenduë Sibylle, où il est parlé aussi du Baptesme de Jesus-Christ dans le Jourdain, & de la manifestation des trois Personnes de la sainte Trinité. De sorte que s'il se trouvoit encore aujourd'huy quelqu'un qui vouluſt croire que ces Vers sont plus anciens que l'Incarnation du Fils de Dieu, il seroit obligé de reconnoistre que Dieu auroit fait plus de grace en ce point aux Payens qu'aux Juifs, à qui il avoit donné l'ancien Testament pour les conduire dans la veritable Religon, puis que ses mysteres paroissent découverts ou mieux developpez dans ces Vers qu'on supposeroit avoir esté faits pour l'utilité des Payens.

Mais nous reservons au Traitté des Imposteurs ce qu'il y aura à dire du temps & de la maniere dont ces Vers ont esté supposez à la vieille Sibylle, & nous nous contenterons d'ajoûter icy en peu de mots ce qui regarde le jugement qu'on doit faire de leur composition.

Les Critiq[illegible] jugent que ces Vers sont écrits en un fort mauvais stile, que leur Auteur ne sçavoit pas bien la langue Grecque, qu'il y a des barbarismes, des etymologies pueriles & des badine-

nies qui n'ont aucun air de l'ancienne Grece, & qui ne sentent nullement la gravité de la matiere que l'on y traite. Sibylles

Henr. Valesi. Observationibus ad Histor. Eccles. Eusebii
Ger. Jo. Vossius lib. 1. de Poët. Græc. pag. 2, 3, & Isaac. V. p. 41. cap. 8.
Tan. le Fevre Vies des Poëtes Grecs. pag. 2. 3.

Ceux qui voudront s'instruire à fond de la matiere des Sibylles touchant leurs personnes & leurs Livres, peuvent consulter les Traitez singuliers qui en ont esté faits exprés, 1. par Onofre Panvini Ermite Augustin de Verone en Latin; 2. le sieur David Blondel Protestant de Chalons en Champagne en François, 3. Erasme Schmid Allemand de Misnie en Latin, 4. le sieur Tobie Vvagner Allemand demeurant à Tubingue en Latin; 5. le sieur Daniel Clasen Jurisconsulte, depuis 13. ans en Latin; 6. le sieur Jean Christ. Salbach depuis 8. ans en Allemand; 7. le P. Jean Crasset Jesuite depuis 8. ans en François; 8. le sieur Isaac Vossius Hollandois, Chanoine de Vindsor en Angleterre, en Latin depuis six ans; 9. le sieur Jean Marcxius, Profes-

Sibylles. ſeur de Groningue en Friſe depuis 4. ans en Latin ; Enfin on nous fait eſperer un ample Traité ſur ce ſujet par M. Petit Medecin & Philoſophe à Paris, & l'on dit qu'il eſt déja imprimé à Leipſick en Allemagne.

M. XCVI.

ALCMAN,

Poëte Lyrique de *Lacedemone*, vivant en la 27. Olympiade, du temps de Manaſſes Roy de Juda.

IL nous reſte de ce Poëte un petit nombre de fragmens qui ont eſté ſauvez dans les Ecrits de ceux qui les ont citez anciennement. Mais ils ne ſuffiſent pas pour pouvoir nous donner une idée aſſez juſte du caractere de ce Poëte, qu'on dit avoir eſté tendre & trop enclin à l'amour. Sa Dialecte eſt Dorique, comme l'a remarqué Suidas (1), & c'étoit celle qu'on parloit à Lacedemone. Patercule pretendoit neanmoins (2) qu'il n'eſtoit point de cette Ville, mais comme nous ne faiſons point l'hiſtoire des Autheurs, cet examen n'eſt point de

oſtre ſujet. Il faut remarquer ſeulement que comme il y avoit un autre Alcman Meſſine qui eſtoit auſſi Poëte Lyrique, & qui vivoit preſque en meſme temps, pluſieurs ne ſçavent auquel des deux attribuer les Fragments qui portent le nom d'Alcman. Alcman.

1 Suidas in Lexico litt. A
2 Vell. Patercul. lib. 1. Hiſtor.
3 Voſſius lib. 1. de Poët. Gr. Tan. le Fevre, des Poëtes Grecs.
4 Laur. Craſſo, de Poët. Græc. &c.

M. XCVII.

ARCHILOCHUS

Poëte Iambique de *Paros Iſle des Cyclades* vivant en la 29. Olympiade, 660. ans avant Jeſus-Chriſt.

Du temps de Manaſſez Roy de Juda & de Tullus Hoſtilius Roy des Romains, ou du temps de Romulus ſelon Ciceron.

CE que nous avons de luy n'eſt pas beaucoup plus conſiderable que in Brut.

Archilochus. ce qui nous eſt reſté d'Alcman. Il paſſe pour un des premiers Autheurs du Vers Iambe, ſelon Clement Alexandrin : (1) & Quintilien juge (2) qu'il eſtoit un de ceux qui avoient porté ce genre de Poëſie, le plus prés de ſa perfection. Il ajoûte que pour cet effet il avoit un talent merveilleux, une force admirable dans ſes paroles dont il ſe faiſoit une eſpece ſinguliere d'éloquence; que ſes Sentences eſtoient puiſſantes, courtes, & tranchantes, & qu'il ſemble qu'elles ne fuſſent compoſées que de nerfs & de ſang. Et comme il eſtoit trop emporté & trop mordant dans ſon ſtile, ce Critique dit que pluſieurs attribuoient ce vice à ſa matiere pluſtoſt qu'à ſon eſprit.

Archilochien.

De quelque part que luy ſoit venuë cette humeur mediſante, il ne paroiſt pas qu'elle ait jamais eſté excuſée, & encore moins approuvée de perſonne. Elle a eſté notée par Ciceron, qui pour la diſtinguer de la veritable fureur Poëtique, ſemble avoir voulu ſe mocquer de ceux qui avoient pris la douleur d'une playe faite par les traits envenimez d'Archilochus & d'Hiſſponax pour quelque choſe de divin, c'eſt à dire pour un effet de l'Enthouſiaſme (3)

Archilochus.

Horace a conſideré auſſi cet emportement d'Archilochus pluſtoſt comme une rage que comme un mouvement d'enhaut ou un effet de ce feu Divin (4) dont les Poëtes ſe vantent d'eſtre animez.

Par des Vers qu'il fit contre cet homme qui luy refuſoit ſa fille qu'il luy avoit promiſe.

Il faut en effet que cette rage ait eſté bien violente pour avoir pû produire le deſeſpoir dans l'eſprit de Lycambe, & l'avoir obligé de ſe pendre.

Archilochus ne ſe contenta pas de vouloir eſtre piquant, il voulut joindre l'obſcenité à la médiſance (5), & il meſla toutes ſortes d'ordures & de ſaletez dans le venin dont il avoit coûtume de tremper ſes traits. C'eſt ce qui, au rapport de Valere Maxime (6), obligea la Republique de Lacedemone de le condamner au banniſſement, & de ſupprimer ſes Livres dont elle jugeoit la lecture tres-pernicieuſe à toutes ſortes de gens, & particulierement à la jeuneſſe. Et cet Autheur ajoûte que les Lacedemoniens aimerent mieux priver leurs Enfans des Ecrits de ce Poëte, quelques polis & quelques elegans qu'ils fuſſent, que d'expoſer l'innocence de leurs mœurs à une corruption viſible.

Archilochus.

Ce jugement desavantageux qu'une sage Republique a porté des Poësies d'Archilochus paroist n'avoir pas moins d'équité que de severité. Neanmoins il n'a pas empesché Patercule de parler de luy avec beaucoup d'éloges, & de dire (7), qu'aprés Homere & luy, il n'est pas aisé de trouver quelqu'un capable de donner la perfection à une chose dont il auroit esté luy-mesme l'Autheur. Ce n'est pas que Patercule prétendist par là l'égaler à Homere en toutes choses, car Demetrius de Phaleres cité par le P. Rapin (8), dit qu'Archilochus n'avoit pas cette grandeur d'ame propre au Poëme Heroïque qu'avoit Homere.

Mais s'il n'estoit point arrivé au point de l'élevation où l'on voit Homere, on ne peut pas dire aussi qu'il ait rampé avec les derniers Poëtes, quoique selon le jugement de Longin (9), il se brouille quelquefois, & qu'il manque d'ordre & d'œconomie en plusieurs endroits de ses Ecrits. Et bien que l'*Erigone* d'Eratosthene, par exemple, soit un Poëme où il n'y a rien à reprendre, on ne peut pas dire pour cela qu'Eratosthene est plus grand Poëte qu'Archilochus, parce que celuy-cy

ne tombe dans ce defaut que nous venons de marquer qu'à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraîné, & qu'il ne ſçauroit regler comme il veut. Archilochus.

1 Clem. Alexandr. in Stromat. Item Horat. de art. Poët.
2 Quintilian. lib. 10. Inſtitut. Orator. cap. 1.
3 Cicero de Natura Deorum lib. 3.
4 Horat. de arte Poët. Vid. & Ol. Borrich. Diſſertat. de Poëtis pag. 27.
5 Suidas in Lexico. Item lib. Greg. Gyrald. Dialog. 12. de Poëtis veteribus.
6 Valer. Maxim. Rer. Memorabil. lib. 6. cap. 3. de ſeveritate.
Pedro de Guzman, Diſcours 6. §. 8. des avantages de l'honneſte travail, en Eſpagnol.
Laur. Craſſo des Poëtes Grecs, en Italien, pag. 59, 60; il appelle Archilochus un Auteur tres-fleuri & tres-fecond.
Joſeph de Voiſin, Défenſe du Traité de M. le Prince de Conty, contre la Comedie, pag. 274.
7 Vell. Patercul. lib. 1. Hiſtor.
8 Ren. Rapin, Reflexions ſur la Poëtique pag. 31. edit. in 12.
9 Longin, Traité du Sublime chap. 27. pag. 100. de la Traduction Françoiſe.

M. XCVIII.

STESICHORE,

Steſichorus. d'*Himere en Sicile*, vivant en la 37. Olympiade, mort en la 56. ſous le regne de Cyrus Roy des Perſes.

IL ne nous reſte plus de luy que trente ou quarante vers d'un fort grand nombre, pour leſquels toute l'Antiquité témoignoit avoir beaucoup d'eſtime.

Il excelloit en plus d'un genre de Poëſie, & il avoit le ſtyle grand, plein & majeſtueux (1). Il ſemble neanmoins que ſon principal talent conſiſtaſt dans la Poëſie Lyrique. Denis d'Halicarnaſſe dit (2) que Steſichore avoit toutes les bonnes qualitez & les graces de Pindare & de Simonide, mais qu'il les a ſurpaſſez tous deux dans la grandeur de ſon ſujet, où il a fort bien gardé les caracteres des mœurs & des perſonnes.

Quintilien témoigne que c'eſtoit un puiſſant genie, qu'il avoit pris des ſujets grands & élevez, comme des guer-

res importantes, & les belles actions des plus vaillans Capitaines, pour exercer dignement ſes talens, & qu'il avoit fort bien ſoutenu la majeſté du Poëme Epique *par ſa lyre* ; mais qu'il eſtoit quelquefois accablé de ſon abondance, & que pour n'avoir pas ſçeu ſe moderer, il avoit perdu l'avantage qu'il auroit eu d'eſtre le ſecond d'aprés Homere & de l'approcher de fort prés (3). Stesichorus.

Syneſius le mettoit auſſi au rang des Poëtes Heroïques, & il ſemble avoir voulu le comparer avec Homere, lors qu'il a dit (4,) que l'un & l'autre avoient donné beaucoup d'éclat & de nobleſſe au genre Heroïque par leurs vers. C'eſt ſans doute ce qui a porté Alexandre le grand (5) à mettre Steſichore au rang de ces Poëtes que les Princes doivent lire & étudier, & c'eſt ce qui a fait dire à Horace (6) que la Muſe de ce Poëte avoit de la gravité.

Hermogene de Tarſe parlant de la douceur que doit avoir un Orateur, releve fort haut le merite de Steſichore(7), & dit qu'il a excellé particulierement en ce point, qui fait une des principales parties du diſcours, à cauſe du bon uſage qu'il a fait des Epitheres.

Il écrivoit en langue Dorique (7).

Stesichorus. Athenée semble l'avoir mis au rang des Poëtes lascifs. Il n'eut pourtant pas beaucoup d'égard à la beauté d'Helene lors qu'il la maltraita dans ses vers. Les Anciens faisoient un conte sur ce sujet, & ils disoient que Stesichore fut puni de l'aveuglement pour avoir deshonoré Helene; mais qu'ayant reparé sa faute par des vers qu'il fit ensuite à sa loüange, il recouvra la vûe (8).

Stesichorus l. c. Stator Chorée. Stesichore n'estoit pas son veritable nom, mais il fut ainsi appellé dans la suite pour avoir arresté & fixé la maniere de la danse aux instrumens, ou du chœur sur le theatre.

1 Tan. le Fevre, Vie des Poët. Gr. pag. 19.
2 Dionys. Halycarnass. de L. Auctorib. Græc. judic.
3 Quintilian. Institut. Oratoriar. lib. 10. cap. 1.
4 Ap. Lil. Gregor. Gyrald. de Poët. Dialogo 12. pag. 986.
5 Lil. Greg. Gyraldus Hist. Poëtarum Dialog. pag. 956, &c. ex Dione quem allegat Gr. Gyraldus.
6 Horat. lib. 4. Ode 9. ad Lollium.
7 Gyraldus au mesme endroit: Hermogenes Tarsensis in libris de Rhetor. & Borrich. Dissertation de Poëtis.
8 C'est Pausanias qui a publié particulierement cette Fable; Hesychius l'a copiée, & plusieurs l'ont suivi.

M. XCIX.

SAPPHO,

Sappho.

femme de l'Iſle de *Lesbos* dans l'Archipel, vivant en la 44. Olympiade du temps de Nabuchodonoſor & de Tarquin l'ancien.

ON pretend qu'il y en a eu deux de ce meſme nom qui eſtoient du meſme païs, qui vivoient preſque en meſme temps, & qui toutes deux ont fait le meſtier de Poëte : de ſorte qu'il eſt difficile de dire, à laquelle des deux il faut attribuer ce que nous avons ſous le nom de Sappho.

Mais comme nous ne nous appliquons point tant à la recherche des Auteurs qu'à celle de leurs ouvrages, il ſuffit de remarquer deux choſes qui ſautent aux yeux de ceux qui liſent les vers qui portent aujourd'huy ce nom, l'une que celle qui en eſt l'Auteur eſtoit un bel eſprit, & l'autre que c'eſtoit une grande débauchée.

Sappho. I. Il n'eſt pourtant pas ſi aiſé de juger du premier point par l'Hymne, l'Ode & quelques petits fragmens que nous avons d'elle, que par les glorieux témoignages que les plus celebres Critiques de l'Antiquité luy ont rendus. Ces Auteurs nous apprennent (1) qu'il n'y avoit rien de ſi beau que les Poëſies de Sappho, qu'on y remarqoit des graces toutes extraordinaires, un art ſecret & admirable d'entrer dans les cœurs, dit Monſieur le Fevre, de parler & de vaincre en meſme temps, & toucher les paſſions les plus tendres; & que c'eſt particulierement ce qui luy a attiré l'eſtime de tant de ſiecles.

Demetrius de Phaleres rapporté par le Giraldi (2) diſoit qu'une des principales beautez que l'on remarquât dans ſes vers eſtoit celle des repetitions & redoublemens que les Grecs appellent *Anadiploſe*; & Hermogene ne luy trouvoit jamais tant de douceur que lors qu'elle faiſoit parler ſa lyre, & qu'elle luy faiſoit faire des réponſes aux queſtions qu'elle feignoit de luy propoſer (3).

Denis d'Halycarnaſſe dans ſes jugemens, & Strabon dans ſa Geographie, à l'occaſion de l'Iſle de Lesbos, en parlent fort avantageuſement, & nous font

connoiſtre qu'ils n'avoient encore rien Sapphon
remarqué dans tout le ſexe qui meritaſt de luy eſtre comparé (4).

Longin & l'Empereur Julien (5) nous donnent auſſi une grande idée du merite de ſes vers, & le Pere Rapin nous aſſure (6) que ces Anciens ont eu grande raiſon de nous vanter ſi fort dans leurs ouvrages le genie admirable de cette fille, parce qu'on y trouve des traits de la delicateſſe la plus fine & la plus paſſionnée. C'eſt auſſi ce qu'on peut voir plus au long dans le jugement que Mademoiſelle le Fevre, & depuis elle Monſieur de Longepierre ont porté de ſa Poëſie (7).

Nous nous contenterons de remarquer qu'on a augmenté le nombre des Muſes en ſa faveur; que c'eſt d'elle que vient cette eſpece de vers Lyriques qui portent encore aujourd'huy ſon nom, & que ſa Dialecte eſtoit Æolique (8).

Nous ajoûterons que ſi on en veut croire Voſſius (9), elle avoit pris pour le modele de ſon ſtyle Archilochus, mais qu'elle avoit eu la prudence de temperer ſon aigreur par une douceur admirable. Et Caſtelvetro a remarqué auſſi aprés Appulée (10) que c'eſt à cette douceur qu'on eſtoit redevable des adouciſſe-

Sappho. mens qui paroiſſoient dans l'inſolence & l'effronterie de ſes matieres.

II. Le ſecond point regarde la galanterie dont nous trouvons encore des veſtiges dans les reſtes de ces vers. On peut dire qu'ils ſont ſuffiſans pour nous perſuader d'une partie de ce qu'on a dit de ſes infames débauches, qui n'ont pû eſtre bornées par les débordemens meſme qui ont coûtume de ſatisfaire la brutalité des plus abandonnées d'entre les Courtiſanes. Et quelque ſoin que Mademoiſelle le Fevre ait pris pour tâcher de diminuer en nous l'horreur d'une paſſion ſi monſtrueuſe, nous ne pouvons nous imaginer que le peu d'utilité qui pourroit nous revenir de la lecture de ſes vers pût eſtre comparé avec la moindre des méchantes impreſſions qu'elle pourroit faire ſur nos eſprits, & dans les cœurs meſme de ceux qui pourroient s'y laiſſer ſeduire, s'ils n'eſtoient point utilement prevenus contr'elle.

a Suidas in Lexico.
Laur. Craſſo de Poët. Græc. pag. 449, 450.
1 Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 22.
2 Lil. Gregor Gyraldus de Hiſt. Poëtar. Dialog. IX. pag. 978. edition. in 8.
3. Hermogen. Rhetoric. apud eumdem Girald.

4 Dionyſ. Halicarnaſſ. in Opuſcul. Critic. Strabo in Geograph. agens de Leſbo. Sappho.
5 Dionyſ. Caſſ. Longin. de Sublimi cap. 8. pag. 45, 46. de la Trad. Françoiſe.
Julian. Imper. de Cæſarib. Satyr.
6 Ren. Rapin, Reflexion xxx. ſur la Poëtique, ſeconde partie.
7 Anne le Fevre & D. L. preſac. de leur edition &c.
8 L. Greg. Gyrald. de Hiſt. Poët. Dialog. 1 x. loco citato. Ol. Borri de Differt. de Poët.
9 Ger. Joan. Voſſius Inſtitution. Poëtic. lib. 3. 78, 97.
10 Ludov. de Caſtelvetro in art. Poëtic. Ariſtot. & apud Laur. Craſſ. de Poët. Græc. pag. 450.
12 Plutarch. Tractat. de Oracul. Pyth. &c.
Item Suidas in Lexic.
Vid. & Ovidius paſſim, ejuſque Epiſtol. ſub nomine Sapphûs.
V. M. Bayle Nouv. de la Rep. des Lettres de Novembre 1684. tom. 2. pag. 396, 397.

M. C.

ALCE'E

Alcée.

de Leſbos, Poëte Lyrique, Contemporain & Compatriote de Sappho.

LEs petits debris des Poëſies de cet Auteur qui ſont venus juſqu'à nous,

Alcée. ſemblent nous donner lieu de rapporter ici une partie des jugemens que les Critiques ont faits de ſes Ecrits.

Denis d'Halicarnaſſe juge (1) qu'il y avoit dans ſes compoſitions de la magnificence ou de la grandeur, de la breveté, de la douceur ou de l'agrément, du ſel, de la gravité, des figures qui n'avoient point d'obſcurité, horſmis dans quelques termes qui regardoient la proprieté de la langue. Il ajoûte qu'il avoit de la force, que ſon ſtyle eſtoit nombreux, c'eſt-à-dire, meſuré & ſoûtenu d'une belle cadence, qu'il ſçavoit bien proportionner toutes choſes aux mœurs de ſon temps & aux uſages de ſon païs; & que ſi on avoit retiré les pieds de ſes vers, on l'auroit pris volontiers pour un Ecrivain du Barreau.

Quintilien luy donne preſque les meſmes qualitez, quoi qu'en moins de paroles (2), & il ne fait point difficulté de dire qu'il s'eſtoit rendu ſemblable à Homere pour le ſtyle.

Monſieur le Fevre a témoigné ouvertement n'eſtre nullement du ſentiment de Quintilien en ce point (3): & malgré le reſpect dû à l'Antiquité, il pretend que ce Critique n'a point eu plus de raiſon lors qu'il a comparé Alcée à Ho-

mere, que lors qu'il a comparé Herodote avec Tite-Live, qui ne ſe reſſemblent, dit-il, en aucune maniere, ſinon en ce qu'Herodote a écrit une Hiſtoire en Grec, & que Tite-Live en a écrit une en Latin. Mr le Fevre nous fait connoître en même temps que s'il avoit à comparer Alcée avec quelqu'un des Poëtes Latins, ce ſeroit avec Horace, quoy qu'il euſt dit auparavant que le ſtyle d'Alcée repreſentoit aſſez bien les qualitez de ſon ame & de ſon courage, c'eſt-à-dire, qu'il eſtoit martial. C'eſt ce qu'on n'a point dit de celuy d'Horace, qui a donné luy-meſme (9) le nom de Muſe menaçante à la Poëſie d'Alcée, à cauſe qu'il avoit écrit contre les Tyrans de ſon Païs, & ſur tout contre Pittacus. Alcée.

Quintilien paroît ne l'avoir pas jugé loüable de ce qu'eſtant plus propre pour les grands ſujets, comme pour chanter des guerres & des victoires, il s'eſtoit amuſé à des bagatelles, & eſtoit deſcendu de ſon rang, pour le dire ainſi, afin de chanter des Jeux & des Amours (4). Ciceron a dit encore quelque choſe de plus honteux à ſon ſujet (5), & il nous apprend qu'Alcée non content de s'eſtre laiſſé aller à la Pederaſtie, ce qu'Horace avoit auſſi marqué dans ſes vers

Alcée. (6), il en avoit encore écrit, comme s'il en eust voulu corrompre d'autres que luy.

Au reste c'est de cet Alcée que nous est venuë cette espece de vers que nous appellons Alcaïques, & qui passent pour estre des plus beaux & des plus agreables dans le genre Lyrique.

Synesius rapporté par le Giraldi remarque (7) qu'il n'avoit pas coûtume d'employer de Personnages feintes ni de matieres chimeriques ou inventées à plaisir, comme les autres Poëtes ont coûtume de faire, mais que les Personnes & les choses y estoient veritables, de sorte qu'il ne trompoit personne, & qu'exposant librement ses inclinations au Public, il estoit aisé de voir par ses vers tout ce qui luy donnoit du plaisir ou du chagrin.

Sa Dialecte estoit Æolique comme celle de Sappho (8).

1 Dionys. Halycarnass. in judic de Poët. pag. 10. edit. in 8. inter Opuscul. Critic.
2 Quintil. Institution. Oratoriar. lib. 1. cap. 1.
3 Tan. le Fevre Abr. des Vies des Poëtes Grecs, pag. 27, 28.
4 Fabius Quintil. loco cit. ut supra.
5 Cicero in libris de Natura Deor. Item in Quæstion. Tusculan.
6 Horat. lib. 1. Od. 32. ad Lyram.

7 Apud Lil. Gregor. Gyrald. de Hiſtor. Poëtar. Dialogo IX. pag. 272. edition. in 8. Alcée.

8 Ibid. ep. Greg. Gyrald. Item Olaus Borrich. Diſſertat. de Poëtis pag. 23. Vidend. Laurent. Craſſ. de Poët. Græc.

9 Horatius lib. 4. Od. 9. ad Lollium.

M. CI.

IBYCUS, Ibycus

Poëte Lyrique *de Rege en Italie, vis-à-vis de l'Iſle de Sicile*, vivant en la 54. Olymp. du temps de Cyrus, de Croëſus, & de Servius Tullius. 560. ans & plus devant noſtre Epoque.

SEs Odes eſtoient écrites en langage Dorien, & quelques fragmens qui nous en reſtent font aſſez connoître que ſon ſtyle eſtoit plein, & quelquefois fort élevé, qu'il avoit de la netteté & des agrémens.

Il avoit écrit fort élegamment l'*enlevement de Ganimede & de Tithon*. Mais il avoit tout gâté par ſes obſcenitez, qui faiſoient aſſez voir qu'il eſtoit encore plus corrompu que ces Poëtes laſcifs dont nous avons parlé auparavant.

Ibycus.

Lil. Greg. Gyrald. de Hiſtor. Poëtar. Dialog. IX. pag. 1010, 1011. Suidas in Lexico. V. & H. Stephanus qui in ejus fragmenta edidit cum cæterorum Lyricorum reliquiis.
Tan. le Fevre Abr. des Vies des Poëtes Grecs pag. 35.
Laur. Craſſo de Poët. Græc.
Ol. Borrichius Diſſertat. de Poëtis pag. 23. 24.

M. CII.

PHOCYLIDE,

Phocylide, de *Milet dans l'Ionie*, vivant en la 60. Olympiade, du temps de Cyrus. 540. ans devant l'Epoque Chreſtienne.

MOnſieur le Fevre pretend (1) que le ſtyle de Phocylide eſtoit auſſi pur & auſſi net que ſes mœurs, & que l'on apprenoit par la lecture de ſes ouvrages à bien vivre, & à bien parler tout à la fois.

Nous avons aujourd'huy une piece de Poëſie morale ſous le nom de Phocylide. Mais c'eſt une piece aſſez moderne. Du moins eſt-il viſible qu'elle a eſté ſuppoſée à cet ancien Phocylide qui eſtoit

estoit contemporain à Theognis, à Hipponax, & à Anacreon. L'Auteur de ces vers Moraux estoit un Juif d'Alexandrie, si l'on veut suivre la conjecture de plusieurs Critiques. Quelques-uns mesme des plus éclairez, parmi lesquels on peut conter Vossius & M. le Fevre estiment que c'étoit un Chrestien vivant du temps de Trajan ou Adrien, ou mesme plus tard, s'il est vray, comme a remarqué Suidas, que cet Auteur a volé les vers de la Sibylle, qui n'ont esté forgez que vers le temps de ces Empereurs. Une des meilleures raisons de Monsieur le Fevre est que le style de cette piece à tout-à-fait l'air & le tour des Grecs modernes. Phocylidr.

Suidas in Lexico.
Ger. Joan. Voss. de Poëtis Græc. pag. 22.
Tan. le Fevre des Poëtes Grecs pag 43, 44.

M. CIII.

MIMNERMUS,

de *Colophon* ou *de Smyrne en Ionie* vivant en l'Olympiade 60. sous Cyrus & Cambyse. Mimnermus.

SOlin mettoit ce Poëte au rang des plus beaux genies que l'Asie ait ja-

Mimnermus. mais produits (1). M. le Fevre dit (2) qu'il se trouve encore assez de fragmens cet Auteur pour pouvoir dire avec fondement que Mimnerme fut un tres-bel esprit, & un des plus grands ornemens de l'Antiquité. Il ajoûte que son style est tres-agreable, & rempli de l'abondance de l'ancienne Grece : qu'il composoit fort facilement ; & qu'on pourroit pour de certaines choses le comparer à Ovide, si ce n'est que le style du Poëte Latin n'est pas si serré ni si plein que celuy du Poëte Grec.

C'est un des principaux Auteurs du genre Elegiaque parmi les Grecs, mais il semble n'avoir appliqué ses talens qu'à des matieres de galanterie, & il avoit le sens si corrompu, qu'il ne croyoit pas qu'on pust rien faire d'agreable sans l'Amour & les Jeux, au rapport d'Horace (3). C'est peut-estre ce qui a fait dire à Properce (4) que Mimnerme avoit eu l'avantage sur Homere en ce point.

1 Julius Solin-Polyhistor. cap. 43. &c. Cl. Salmasius exercit. in eum loc.
2 Tan. le Fevre Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 34.
3 Horat. lib. 1. Epistol. 6. ad Numicium.
4 Propert. lib. Eleg. 9.

M. C.

* NOus ne dirons rien d'EPIMENIDE de *Crete ou Candie*, d'HIPPONAX *d'Epheſe*, de THESPIS *du païs Attique*, de LASUS d'*Hermione* au Peloponneſe, & de pluſieurs autres dont il ne nous reſte plus rien.

1. Il eſt bon neanmoins de remarquer qu'il nous reſte un des vers hexametre d'*Epimenide* qui a eſté, pour le dire ainſi, conſacré par ſaint Paul dans l'Epitre à Tite, chap. 1. verſ. 12. où il s'agit de l'humeur & des inclinations des habitans Crete.

2 Et qu'*Hipponax*, fameux par ſes vers mordans, & par ſon humeur médiſante & ſatyrique, eſt celuy que nous conſiderons comme l'Auteur de cette eſpece de vers Iambiques, qu'on appelle *Scazons*.

1. Epimenide vivoit du temps des derniers Roys de Juda, & de la captivité de Babylone.

2 Hipponax vivoit du temps de Cyrus, & *Theſpis* eſtoit un peu plus jeune, auſſi-bien que *Laſus*, qui s'eſtoit encore rendu recommandable par la connoiſſance de la Muſique.

M. CV.

Ana-creon.

ANACREON,

de *Teos en Ionie*, vivant en la 61. Olympiade, du temps de Cyrus, Cambyse & Darius, mort âgé de 85. ans, attaché à la personne & aux interests de Polycrate Tyran de Samos.

TOut ce qui nous reste des Poëſies d'Anacreon ne consiſte presque qu'en chansons à boire; en billets doux, & quelques autres pieces d'une galanterie outrée. Nous n'avons rien dit des débauches de Sappho qui ne se puisse dire encore d'Anacreon. Il y a tant de rapport entre le caractere de leurs Poëſies & de leur esprit, dit Monsieur Bayle, qu'il seroit aisé de les prendre l'un pour l'autre (1). Mais Anacreon passoit Sappho en ivrognerie.

Mademoiselle le Fevre & Monsieur de Longepierre nous ont donné chacun une nouvelle edition des restes de ces deux Poëtes avec des Remarques sçavantes & chacun leur version, que la

premiere a faite en Proſe, & le ſecond en Vers, & qui ſont deux pieces fort bien travaillées. Anacreon.

Monſieur de Longepierre (2) nous apprend qu'Anacreon faiſoit ſa principale eſtude de la joye; que ce qui nous reſte de ſes ouvrages eſt une preuve aſſez convainquante qu'il fut ſenſible aux plaiſirs de la vie juſqu'au dernier ſoupir. On voit dans tous ſes vers avec quel emportement il s'y abandonne tout entier, & de tous les témoignages que les Anciens ont rendus de luy, il n'y en a preſque pas où l'on n'ait remarqué cette pente étrange qui l'entraînoit dans l'une ou l'autre des deux eſpeces de debauches dont nous avons parlé.

Un des plus ſçavans Critiques de l'Antiquité nous fait aſſez connoître (3) que quelque beauté qu'il y euſt dans ſes vers, il n'avoit pû ſe faire goûter de tout le monde, parce qu'il ne parloit que de boire dans ſes Odes, & que parmi les loüanges de l'ivrognerie il mêloit des ſaletez qui le rendoient inſupportable, & qui donnoient de l'averſion à tous les gens de bien pour ſa Poëſie. Il ajoûte que ce qui leur paroiſſoit entierement ridicule, c'eſt que s'il arrivoit qu'Anacreon en compoſant ſes vers, n'é-

Anacreon. toit pas actuellement dans le vin, ce qui estoit assez rare, il feignoit toûjours d'estre ivre, quoy qu'il n'y euſt aucune neceſſité. Ce qu'ils ont attribué à un grand défaut de jugement.

Horace qui a remarqué auſſi qu'il avoit ſouvent deshonoré les Muſes en chantant ſur ſa lyre les amours infames où il eſtoit engagé contre les ſentimens de la Nature, nous fait remarquer qu'il avoit une facilité merveilleuſe à compoſer des vers, en diſant qu'il ne travailloit point ce qu'il faiſoit (4).

Les Critiques modernes ſemblent s'être plus étudié que les Anciens à nous découvrir les beautez du genie & du ſtyle d'Anacreon. Iules Scaliger entre les autres témoigne y avoir eſté ſi ſenſible (5) qu'il aſſure qu'il trouvoit les vers d'Anacreon infiniment plus doux que le meilleur ſucre des Indes. Voſſius pretend (6) qu'il paſſoit parmi les Grecs pour un des principaux Maîtres en l'art de plaire & de debiter des douceurs.

Le Pere Rapin dans la ſeconde partie des Reflexions ſur la Poëtique, dit que les Odes d'Anacreon ne ſont que des fleurs des beautez & des graces perpetuelles (7); que la naïveté luy eſt ſi familiere, & qu'il a un air ſi delicat, ſi aiſé

& si agreable, qu'il n'y a rien de comparable dans toute l'Antiquité à la maniere qu'il a prise, & au genre d'écrire qu'il a suivi. Ce mesme Auteur écrit neanmoins dans la premiere partie de ses Reflexions (8) que bien qu'Anacreon eust une delicatesse d'esprit admirable, il n'avoit pourtant pas d'élevation. Anacreon.

Mademoiselle le Fevre nous apprend (9) que sa beauté consiste principalement en ce qu'il a imité la Nature, & suivi la raison; qu'il n'a presenté à l'esprit que des images nobles & naïves, & qu'il a eu toûjours grand soin d'éviter les pointes qui se sont introduites dans les temps posterieurs, contre la pratique de tous les plus excellens Poëtes de l'Antiquité.

Sa Dialecte estoit Ionienne (10), & ce qui contribuoit beaucoup à la grace qu'il avoit dans son style, & à la tendresse de ses manieres, estoit la repetition des mots (11).

1 Nouv. de la Rep. des Lettres de Novembre 1684. pag. 396. tom. 2.

2 D. L. Vie d'Anacr. à la tête de son edition Gréque & Françoise.

3 Athenæi Dipnosophist. & ex eo Laur. Crass. de Poët. Græc. pag. 29, 30.

4 Horat. Epodon lib. 5. Od. 14. ad Mæcenat.

Anacreon.

5 Jul. Cæſ. Scalig. Poëtices lib 1. cap. 45.
6 Ger. Joan. Voſſ. Inſtitution. Poëticar. lib. 3. pag. 78.
7 R. Rapin Reflexions ſur la Poëtiq. part. 2. Reflex. xxx. pag. 165. edit. in 4.
8 Le meſme premiere part. des Reflex. pag. 50. edition in 12.
9 Anne le Fevre Pref. ſur ſon edit. d'Anacr. &c.
10 Lil. Greg. Gyrald. de Hiſtor. Poët. Dialog. IX. &c.
Tann. le Fevre, Vie des Poëtes Grecs, page 49. où il dit qu'il y a beaucoup d'Odes qui ne ſont pas d'Anacreon.
Olaus Borrichius Diſſertat. de Poëtis pag. 14.
13 Jul. Cæſ. Scaliger de Poët. loco cit. ut ſupr.

M. CVI.

Pythagore.

PYTHAGORE,

Et ſes Diſciples.

IL court ſous leur nom un petit ramas de vers qu'on appelle *dorez*, mais nous en parlerons plus à propos au Recueil des Philoſophes.

M. CVII.

SIMONIDE,

Simonide.

de *Ceos Iſle de la Mer Ægée*, vivant en la 65. Olympiade ſous Darius Hiſtaſp. Et Tarquin le Superbe, 560. ans devant noſtre Epoque.

CE Poëte eſtoit en grande reputation parmi les Anciens. Nous avons quelques fragmens de ſes Poëſies accompagnez des Notes de Fulvius Urſinus, avec d'autres reſtes de quelques anciens Poëtes comme luy, ſur leſquels Urſinus a travaillé de la meſme maniere.

Simonide avoit fait des *Odes*, des *Tragedies*, des *Epigrammes*, des *Elegies*, & d'autres ſortes de vers.

Denys d'Halycarnaſſe dit (1) que ce Poëte s'appliquoit particulierement à bien choiſir ſes mots, qu'il eſtoit circonſpect dans ſa compoſition, qu'il avoit un talent particulier pour exciter la compaſſion de ſes lecteurs, & qu'en ce point il eſtoit preferable à Pindare.

Il paroît neanmoins qu'il y avoit quel-

Simonide. que excés dans son exactitude, & qu'il estoit trop scrupuleux dans l'emploi de ses termes. Aristote cité par le Giraldi (2) le raille assez agreablement sur cette fausse delicatesse qui luy faisoit éviter de mettre dans ses vers des expressions trop basses comme p.e. le mot de *Mules*, au lieu duquel il mettoit *les filles des chevaux*; comme si, dit Aristote, les Muses n'étoient pas aussi *les filles des Asnes*.

Nonobstant cette affectation & ce desir de s'élever, Quintilien n'a point laissé de dire que son style est simple (3), mais que ses termes sont propres, & qu'il s'est rendu recommandable par je ne sçay quel agrément qu'on trouve dans ses vers. Ce Critique a fait aussi la mesme remarque que Denis d'Halycarnasse sur l'adresse particuliere que Simonide avoit pour exciter la compassion, & il ajoûte que ce n'estoit pas seulement sur Pindare, mais encore sur tous les autres Poëtes qui s'estoient exercez dans le mesme genre d'écrire, qu'il avoit eu l'avantage pour ce sujet.

Ciceron mesme témoigne aussi que Simonide n'estoit pas seulement un Poëte agreable (4) mais qu'il estoit encore docte & sage, qualitez qu'on trouve assez rarement jointes ensemble dans un mesme homme.

On trouve aussi dans l'Anthologie, des Epigrammes où il est loüé pour sa douceur extraordinaire, & ses divers agrémens (5). Simonide.

Enfin Monsieur le Fevre dit (6) qu'il écrivoit dans la derniere pureté de la langue, & comme il n'a point osé contredire Quintilien, qui avoit témoigné que la diction de ce Poëte estoit simple, il pretend que c'est d'une simplicité delicate & fine, & conforme à celle des Anciens.

La Dialecte de Simonide estoit Dorique.

1 Dionys. Halycarnass. de leg. Græc. Auctor. pag. 9. Opuscul. Criticor.
2 Apud Lil. Greg. Gyrald. de Histor. Poëtar. Dialog. IX. pag. 995.
3 Quintilian. lib. 10. Instit. Orator. cap. 1.
4 Cicero, de Natura Deor. & Laur. Crasso de Poët. Græc. pag. 463, 464.
Item Olaus Borrichius Dissertat. de Poëtis pag. 24.
5 Crasso iter. loco citato.
6 Tann. le Fevre Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 39, 40.

M. CVIII.

Theognis.

THEOGNIS,

natif de *Megare en Attique*, mais habitant de *Megare en Sicile*, vivant en la 68. Olympiade, du temps que les Romains changerent leur premiere Monarchie en Republique.

C'Est un des anciens Poëtes moraux, que nous appellons *Gnomiques* ou sententieux. Mais si on en croit Monsieur le Fevre (1) ce n'estoit pas un des plus grands Poëtes de la Grece. On ne trouve, dit-il, dans ses compositions ny feu ny genie. Tout y est fort simple, & sans ornement. Il avoüe neanmoins qu'il y a du profit à faire dans la lecture de sa Morale, & que c'estoit un des Auteurs qu'on faisoit apprendre par cœur aux enfans de la Grece.

Mais quoy qu'on puisse dire qu'il inspire aux jeunes gens de l'aversion pour la débauche dans les fragmens des ouvrages moraux qui nous sont restez de luy, & qu'il ait pû meriter le titre du

plus ſage des Grecs de ſon temps, que quelques Modernes luy ont donné (2): il faut avoüer neanmoins qu'il a beaucoup perdu de ſa reputation, & qu'il nous a fait beaucoup diminuer de l'opinion que nous aurions pû avoir de l'excellence de ſa morale par les maximes pernicieuſes de ſes *Paræneſes* ou ſes exhortations. Car au jugement de Suidas, & de quelques autres Auteurs (3) elles eſtoient remplies de corruption & d'infamies, & on y trouvoit des leçons de Pæderaſtie, de Sodomie, & de tout ce qu'il y a de plus honteux dans les déreglemens d'une vie brutale. Theognis.

Au reſte ſon ſtyle eſt naturel, doux & facile, & il eſt proportionné aux manieres que doivent prendre ceux qui veulent s'inſinuer dans l'eſprit des enfans (4): Mais aprés tout Theognis n'étoit point Poëte, & Plutarque (5) ne le conſideroit que comme un ſimple verſificateur.

Sa Dialecte eſtoit Dorique (6).

1 Tann. le Fevre Abregé des Vies des Poëtes Grecs pag. 41.
2 Hub. Goltzius in ſua Sicilia, &c.
3 Suidas in Lexico, & Laur. Craſſ. de Poët. Gr.
4 Olaus Borrichius diſſertat. de Poët. pag. 10.
5 Plutarch. de legendis Poëtis inter Opuſcul. Moral.

6 Lil. Greg. Gyrald. Dialog. de Hiſtor. Poëtar. tom. 1.
Item Laurent. Craſſ. de Poëtis Græcis Italicè pag. 506.

M. CIX.

PINDARE.

Pindare.

De Thebes en Beotie, né en la 65. Olympiade au commencement du regne de Darius, mais paroiſſant particulierement ſous Xerxes, vers la 75. Olympiade.

PIndare eſt le plus celebre des neuf Poëtes Lyriques que l'ancienne Grece diſtinguoit des autres : & quoiqu'il n'en fuſt pas le premier pour l'âge, ſon merite l'a fait neanmoins conſiderer comme leur chef. Le P. Rapin pretend meſme (1) qu'il eſt le ſeul qui ait acquis de la gloire parmi les Grecs dans ce genre d'écrire.

Il avoit compoſé un tres-grand nombre d'ouvrages preſque en toutes ſortes de genre de Poëſie, mais il ne nous reſte que ces belles Odes qu'il a faites pour chanter les loüanges de ceux qui avoient de ſon temps remporté le prix aux que-

de Jeux solennels de la Grece *.

Platon faisoit un cas extraordinaire des Ouvrages de ce Poëte, qu'il appelloit tantost un homme tres-sage, & tantost un homme divin (2), & peut-estre qu'il donnoit en cela quelque chose à la sympathie qui paroissoit entre Pindare & luy pour le stile enflé.

M. Blondel qui a fait la comparaison de Pindare & d'Horace, comme le P. Rapin a fait celle d'Homere & de Virgile, & celles de quelques autres grands Personnages de l'Antiquité, remarque que Pindare avoit beaucoup de pieté envers ses Dieux, & qu'il en parle avec beaucoup de respect (3). C'est une qualité que les Critiques Chrestiens ont coûtume de loüer mesme aujourd'huy dans ces Anciens dont ils plaignent d'ailleurs l'aveuglement, parce que le culte de la Divinité en general, quoique mal conduit & mal appliqué, paroist toûjours moins insupportable que l'impieté & l'Atheïsme.

Mais il est difficile de ne pas soupçonner Politien d'impieté, lors qu'il a eu la hardiesse de comparer Pindare à David, à cause que celuy-là avoit entrepris de traiter des vertus & des vices dans ses Odes, comme a fait David dans ses Pseaumes. Toute la difference que cet

* Olympiques, Isthmiques, Pythiques, Nemées.

Pindare. audacieux Critique y vouloit reconnoître, c'eſt que Pindare, à ſon avis, a exprimé avec beaucoup d'éloquence & une grande Majeſté de ſtile, ce que David a traitté de la maniere la plus ſimple & la plus baſſe à ſon gouſt (4).

Cependant ſi nous voulons nous en rapporter au jugement des Critiques Payens meſme, nous ne pourrons pas convenir de cette pretenduë conformité que Politien trouvoit entre ces deux Autheurs. Car Athenée a remarqué que les inclinations & les maximes de Pindare ne roulent preſque que ſur l'amour dereglé & impur (5): au lieu que les enſeignemens de David n'ont rien que de ſaint & de tres-pur, & qui ne ſoit animé de l'eſprit de Dieu.

Mais ſans nous arreſter trop long-temps à la Morale de Pindare, il vaut mieux conſiderer ſa maniere d'écrire & ſon ſtile ſur ce qu'en ont dit les Critiques anciens & modernes.

Denis d'Halycarnaſſe parlant de la ſeverité de la diction de ce Poëte, aprés avoir expliqué fort au long ce qu'il appelle *Harmonie auſtere & ancienne*, conclud en diſant (6) que la diction d'Æſchyle parmi les Poëtes Tragiques, & celle de Pindare preſque toute entiere

parmi les Lyriques en fournit des exemples suffisamment. Le mesme Auteur cité par M. Blondel (7), pretend qu'entre tous les Poëtes generalement, Pindare est celuy qui s'est le plus heureusement servi de cette harmonie ou construction austere dans le discours. Pindare.

Le mesme Critique reconnoist encore dans sa Poësie (VII) un air de grandeur, du nerf, de la fecondité, de l'art, de la force meslée de douceur, de la liaison, de l'étenduë, de l'adresse pour les figures, du talent pour representer les caracteres & les mœurs, & des graces toutes singulieres.

Horace ne s'est point contenté d'avoir de grands sentimens sur les excellentes qualitez de Pindare, il a voulu aussi nous en faire concevoir une idée semblable à la sienne. Dans l'Ode qu'il a faite pour nous persuader qu'il est dangereux d'imiter les anciens Poëtes, il dit que de vouloir se proposer de suivre Pindare, c'est entreprendre de voler avec des ailes de cire comme l'Icare de la fable (8). Il ajoûte que Pindare luy paroist courir & se precipiter dans la profondeur immense de ses expressions, cõme un torrent impetueux qui descend des montagnes, & que les pluyes ont

Pindare. fait enfler, monter au deſſus de ſes rivages, & franchir ſes bords, & qu'on ne peut arreſter la rapidité de Pindare non plus que celle d'un torrent de cette nature. Enfin il juge que quelque choſe que faſſe ce Poëte, il merite de nouvelles couronnes, ſoit qu'il rempliſſe de mots nouveaux ſes *hardis Dythirambes*, & que marchant d'un pas libre il affecte des cadences qui ne reconnoiſſent point de Loix ; ſoit qu'il chante les loüanges des Dieux, ou des Rois, ou des Heros.

Mais il faut avoüer que ce jugement que fait Horace des Poëſies de Pindare ne regarde preſque que ſon ouvrage des Dithyrambes que nous avons perdu avec pluſieurs autres. Voſſius dit auſſi (9) que c'eſt ſans fondement que quelques-uns ont voulu appliquer aux Odes de Pindare qui nous ſont reſtées ce qu'Horace a dit de la liberté que ce Poëte a priſe de ne point s'aſſujettir aux loix de l'art, parce que cette varieté de Vers qu'ils remarquent dans quelques-unes de ſes ſtrophes n'eſt point pratiquée au hazard, & nous voyons bien que le Poëte a eu ſes raiſons, quoique nous ne les connoiſſons pas toûjours.

Quintilien dit (10), que Pindare a

voit fait paroiſtre tant de force d'eſprit, tant d'élevation & de grandeur dans ſes manieres, tant de beautez dans ſes ſentences & ſes figures, tant d'éloquence & une ſi heureuſe abondance autant dans les choſes que dans les mots, qu'Horace avoit eu raiſon de ſe le repreſenter comme un modele inimitable. Pindare.

Mais au jugement de Longin, il ſemble avoir porté trop loin le bel uſage qu'il auroit pû faire de tant de bonnes qualitez. Vous vous imagineriez, dit-il, (11), qu'il va quelquefois tout emporter par ſa vehemence comme par un embraſement auquel rien ne reſiſte: mais cette ardeur s'eſteint auſſi quelquefois mal à propos, & alors il tombe malheureuſement.

En effet, dit M. Blondel (12), Pindare a des façons de parler ſi hardies & ſi éloignées de noſtre uſage, qu'elles paſſeroient aujourd'huy pour ridicules: & il a ſouvent des hyperboles exceſſives, & d'énormes digreſſions ou des *parecbaſes* qui n'ont aucun rapport au ſujet principal de l'Ode.

Scaliger le fils avoit remarqué (13) qu'il y a dans Pindare beaucoup de mots qu'on ne trouve point ailleurs, mais qu'il ne les recherchoit pas, &

Pindare

qu'il les employoit naturellement comme ils se presentoient à luy, au lieu que Nicandre & Callimachus les recherchoient & mettoient les plus obscurs & les plus ineptes.

Vossius reconnoist neanmoins (14) qu'il a des expressions trop enflées, mais que cela est pardonnable à ces grands Genies, qui croyent qu'il leur est plus glorieux de tomber quelquefois de bien haut & avec éclat, que de ramper toûjours contre terre. C'est ce defaut qui a fait dire à M. le Fevre de Saumur (15) que les figures que Pindare employe sont nobles, & grandes à la verité, mais qu'elles ont quelquefois l'air du Dithyrambique, c'est à dire de la hardiesse & de la témerité qui fait peine à ceux qui n'aiment que le stile chatié. Il ajoûte qu'il a de la gravité d'ailleurs, mais qu'il aime un peu trop ce qu'on appelle *Sentences*; qu'il perd assez souvent son sujet de vûë à cause de la longueur de ses digressions; qu'aprés avoir pris son essor, il revient tout d'un coup lors qu'on s'y attend le moins; qu'il rentre sans ceremonie, c'est à dire, qu'il n'apporte pas beaucoup de soin pour faire la liaison de ses premieres pensées avec ce qui suit.

C'eſt peut-eſtre dans des vûës ſemblables qu'un Critique Anonyme de nos jours accuſe Pindare (16) d'eſtre tout découſu, & tout des-uny : Mais M. le Fevre, & cet Anonyme ne paroiſſent pas entierement eſtre d'accord avec Denis d'Halycarnaſſe, qui, comme nous l'avons vû plus haut, donne à Pindare de la liaiſon & une *harmonie auſtere*. Pindare.

Le P. Rapin avouë que ce Poëte eſt grand dans ſes deſſeins, vaſte dans ſes penſées, hardi dans ſes imaginations, heureux dans ſes expreſſions, éloquent dans ſes diſcours : mais il dit que ſa grande vivacité luy oſte quelquefois le jugement, & qu'il s'abandonne trop. Il pretend que ſes Panegyriques ne ſont que des égaremens perpetuels, où ſortant ſouvent de ſon ſujet il promene ſes Lecteurs de fables en fables, d'illuſions en illuſions : mais pour l'excuſer il ajoûte que c'eſt le caractere de l'Ode qui doit avoir de l'emportement (17).

M. Borrichius dit que Pindare eſt ſouvent obſcur, & que cette obſcurité eſt l'effet de tous ces defauts que nous ayons marquez (18). D'autres Autheurs portant leur Critique au delà des bornes de l'Art Poëtique, ont trouvé dans les Ouvrages de Pindare des fautes con-

Pindare. tre la Chronologie & l'Hiſtoire (19), comme M. Blondel; d'autres ont crû en trouver contre la Phyſique (20), comme Peletier du Mans, qui a remarqué que noſtre Poëte donne des cornes aux biches dans ſes Olympiaques.

Mais avec tous ces defauts, Pindare ne laiſſe point d'avoir quelque choſe de plus ſurprenant qu'Horace, & qui tend plus au divin, ſelon le ſentiment de M. Blondel (21). Ses Ouvrages ont une liberté naturelle. Il ſemble que c'eſt la ſeule force de ſon genie qui les a produits, & qu'il n'a eu beſoin d'aucun ſecours étranger. C'eſt ce qui a donné un ſi grand éclat à ſon caractere, & qui l'a ſi fort relevé au deſſus des autres Lyriques de la Grece, parce que, comme dit Longin, le ſublime doit naiſtre avec nous, & ne s'apprend point.

Voſſius avoit remarqué la meſme choſe que M. Blondel, & il dit (22), que Pindare ſe vantoit luy-meſme de n'avoir pour Maiſtre & pour guide que la Nature dans la compoſition de ſes Vers, au lieu que les autres y employoient l'Art, aux regles duquel il n'avoit pas crû devoir s'aſſujettir, en quoy il ſe comparoit luy-meſme à un Aigle, & les autres Poëtes à des Corbeaux.

Au reſte les Odes de Pindare ſont tres-correctes, dit M. le Fevre (23) : du moins ne ſe trouve-t'il gueres d'ouvrages anciens qui ayent eſté moins corrompus par la negligence des ſiecles paſſez. Cela vient de ce que les Copiſtes & les Critiques n'ont pû y faire de fautes qu'elles ne fuſſent reconnuës ſur le champ. Car la regularité des meſures y eſt ſi grande, qu'il n'eſt pas poſſible d'y changer la moindre ſyllabe qu'on ne s'en apperçoive auſſi-toſt. Pindare.

La Dialecte en laquelle Pindare écrivoit eſt la Dorique, mais elle eſtoit mélée de l'Æolique, & on a remarqué même qu'il appelloit quelquefois ſa Lyre Æolienne (24).

Une des meilleures editions de ſes Poëſies eſt celle d'Eraſme Schmidt qui parut l'an 1616. avec ſes Commentaires.

1 R. Rapin. Reflexions xxx. ſur la Poëtique, ſeconde partie, pag. 164. de l'edit. in 4. V. & Athenæi Dipnoſophiſt. & Suidæ Lexic. V. & Laur. Craſſ. de Poët. Græc. pag. 414.
2 Plato ap. Ol. Borrich. pag. 25. & L. Craſſ.
3 Franc. Blondel, Compar. de Pindare avec Horace pag. 19, & ſuiv.
4 Polit. ap. Anonym. Bibliogr. curioſ. hiſt. philolog. pag. 53.
5 Athenæi Dipnoſoph. & Craſſ. ut ſupr.

Pindare.

6 Dionyſ. Halycarnaſſ. de eloquent. Demoſth. in Opuſcul. Critic.

7 Idem de Conſtruct. Verb. & Blondel. Compar. de Pindare & d'Horace, pag. 203, 204. VII. Dion. Halycarn. Opuſcul. Critic. pag. 9.

8 Horat libro 4. Od. 2. ad Anton. Julium. Item Andr. Dacier pag. 49. Commentaire ſur Horace.

9 Ger. Joan. Voſſius Inſtitution. Poëtic. lib. 3. pag. 77.

10 Quintilian. Inſtitut. Oratoriar. lib. 10. cap. 1. Item Anton. Poſſevin. Biblioth. Select. cap. 18. pag. 128.
Lil. Greg. Gyrald. de hiſtor. Poët. Dialog. 11. Olaus Borrichius diſſertat. Poëtar. pag. 25.

11 Dion. Caſſ. Longin. de ſublimi. Item Blond. pag. 206, 207, 208.

12 François Blondel Comparaiſon de Pindare & Horace pag. 209. & ſuivantes.

13 Poſterior. Scaligeran. pag. 187.

14. G. J. Voſſ. Inſtitution. Poëtic. lib. 2. pag. 75.

15 Tan. le Fevre Abr. des Vies des Poëtes Grecs pag. 65.

16 Anonym. Bibliograph. Cur. Philolog. hiſt. pag. 53.

17 Ren. Rap. Reflexion XXX. aliàs XXXIX. edit. in 12. ſur la Poëtique.

18 Ol. Borrich. de Poëtic. Diſſertat. ut ſuprà, pag. 25.

19 François Blondel au lieu cité, pag. 220. &c.

20 Jacques Peletier dans ſon Art Poëtique livre 1. chap. 5.

21 François Blondel, Comparaiſon de Pindare & d'Horace pag. 281, 282, 283.

22 Ger. Joan. Voſſius de arte Poëtica lib. ſingul. pag. 24.

23. Tan.

23 Tan. le Fevre Vies des Poëtes Grecs pag. 65, 66. Suidas, Gyrald. Borrich, &c.

M. CX.

ÆSCHYLE

Æschyle.

d'*Athenes* Poëte Tragique du temps de Miltiade & de Themistocle, tué en Sicile, selon l'opinion vulgaire, de la chûte d'une tortuë qui luy cassa la teste, en la 76. Olympiade, environ 475. ans devant nostre Epoque.

CE Poëte outre ses Elegies avoit composé quatre-vingt-dix Tragedies, mais il ne nous en est resté que sept d'un si grand nombre, encore ne sont-elles pas toutes entieres.

Il a esté consideré par les Anciens, comme le Pere & l'Autheur, ou plûtost comme le Reformateur de la Tragedie des Grecs, & il a fait aux representations de Theatre divers retranchemens & quelques additions.

Aristote dit (1) qu'aprés plusieurs chan-

Æchyle. gemens qu'avoit receus la Tragedie, il la fixa, & la mit en eſtat de ſe ſoûtenir ſur ſes Principes. Il ajoûte qu'il augmenta le nombre des Acteurs, car avant luy il n'y en avoit qu'un qui paroiſſoit à la fois ſur le Theatre, il y en ajoûta un autre, & cela fit les Entreparleurs (2).

Le meſme Philoſophe nous apprend qu'Æſchyle diminua le Chœur, & qu'il en oſta la confuſion que la multitude avoit coûtume d'y apporter. Car, ſi on en croit M. d'Aubignac (3), le Chœur dans ces temps-là eſtoit de plus de cinquante perſonnes.

Horace témoigne auſſi (4), que c'eſt Æſchyle qui le premier introduiſit l'uſage du maſque ſur le Theatre, & de cet habillement dont on s'eſt ſervi depuis dans la repreſentation des Pieces Tragiques. Il ajoûte que c'eſt luy qui fit mettre ſur l'échaffaut du Theatre une eſpece de Pulpitre, ou pluſtoſt un degré compoſé d'ais pour la commodité de l'Acteur qui devoit parler ſeul, & que c'eſt luy encore qui fit mettre aux Acteurs cette eſpece de chauſſure que les Anciens appelloient *cothurne* & nous *brodequins*, pour donner plus de gravité & de poids à leur Action. Monſieur

Palla.

Desprеaux nous a dit presque la mesme chose en nostre langue (5). En voicy les termes. Æschyle.

Æschyle dans le Chœur jetta des Personnages,
D'un masque plus honneste habilla les visages,
Sur les ais d'un Theatre en public exhaussé
Fit paroistre l'Acteur d'un brodequin chaussé.

Personæ, Pallæque repertor honestæ Æschylus, & modicis instravit pulpita tignis, Et docuit, magnumque loqui, nitique cothurno

Æschyle fit encore un reglement fort important dans le genre Dramatique. Ce fut de retrancher du Theatre & d'oster à la veuë des spectateurs les executions tragiques (6), les assassinats & les objets atroces qui seroient capables de produire quelques effets funestes.

En effet il n'avoit pas besoin de ces expediens pour se donner un air Tragique & pour se rendre terrible à ses Auditeurs, comme nous le verrons dans la suite. Philostrate de qui nous apprenons ces circonstances, avec quelques autres qui servoient à regler les representations & à orner le Theatre (7), ajoûte que c'est pour tant de beaux éta-

Æschyle. bliſſemens que les Atheniens l'ont conſideré comme celuy qui avoit donné la naiſſance à la Tragedie.

On n'a pourtant pas approuvé generalement toutes les pratiques qu'il avoit entrepris d'introduire ſur le Theatre, & Athenée entre les autres l'a jugé blâmable d'avoir meſlé des yvrognes parmi ſes Acteurs (8). Ce qui a fait croire qu'il avoit ſuivi ſes inclinations en ce point, & qu'il faloit qu'il fûſt luy-même adonné au vin. Calliſthene au rapport de Lucien (9) dit qu'Æſchyle ne compoſoit ſes Tragedies que lors qu'il étoit dans le vin. Et c'eſt apparemment ce qui a porté quelques-uns des Anciens Autheurs à faire courir le bruit que c'eſtoit par les ordres & ſous les auſpices de Bacchus qu'il avoit commencé & continué de faire ſes Tragedies.

Mais d'autres Critiques ont voulu faire les ſpirituels ſur cette méchante reputation qu'Æſchile s'eſtoit acquiſe, & ſur le mauvais air que l'odeur de ſon vin attiroit autrefois ſur ſes vers. Plutarque écrit (10) en plus d'un endroit de ſes Morales (11) qu'il avoit donné lieu de croire qu'il ne pouvoit faire de Vers qu'aprés avoir bien bû, parce

qu'on s'imaginoit qu'il faloit avoir eu la teſte fortement échauffée pour compoſer des pieces auſſi vehementes que les ſiennes, & qu'on eſt perſuadé que rien n'eſt plus capable d'échauffer la teſte que le vin. Quelques Critiques Modernes ont expliqué la choſe d'une autre maniere que Plutarque (12), & ils pretendent que c'eſt ſon ſtile dithyrambique & enflé qui l'a fait paſſer pour un yvrogne, comme ſi ſes diſcours ſembloient partir d'un eſprit troublé de vin plûtoſt que d'un eſprit raiſonnable.

On a encore trouvé dans les Vers d'Æſchyle des marques de quelques autres vices que de celuy de la débauche. On n'y voioit point des preuves fort evidentes du reſpect dû à ſes Dieux. Et Ælien nous apprend qu'ayant eſté accuſé d'impieté dans une piece Dramatique & condamné à eſtre lapidé, il fut garanti de ce ſupplice par le merite de ſon frere puiſné Amynias, qui avoit perdu un bras au ſervice de la Republique à la bataille de Salamine (13).

Son autre frere eſtoit le fameux Cynegire, &c.

Quoique ce que nous venons de dire ſoit capable de rendre la Morale d'Æſchyle ſuſpecte, neanmoins le P. Thomaſſin n'a point laiſſé de nous montrer qu'on peut faire un grand uſage des pie-

Æschyle. ces de cePoëte & des autres Tragiques, pour apprendre à fuir les vices & à pratiquer les vertus (14). Et le P. Rapin meſme a eu ſi bonne opinion de la modeſtie qui paroiſt dans les ouvrages de ces Anciens, qu'il témoigne eſtre perſuadé que l'innocence du Theatre ſe conſerveroit bien mieux ſelon l'idée de l'ancienne Tragedie, parce que la nouvelle eſt devenuë trop efféminée par la molleſſe des derniers ſiecles. Et il croit que Monſieur le Prince de Conty qui a fait éclater ſon zele contre la Tragedie Moderne par le Traitté qu'il en a fait, auroit peut-eſtre ſouffert l'ancienne, parce qu'elle n'eſt pas ſi dangereuſe (15).

Ce n'eſt pas ſeulement dans la Morale qu'Æſchyle a paru irregulier, mais c'eſt encore dans la Pratique des regles meſme de l'Art dont il ſembloit eſtre le Maiſtre dans ſon temps. M. d'Aubignac luy trouve encore un peu de ce déreglement des temps qui l'avoient precedé, auquel il avoit pretendu remedier (16), & dans un autre endroit, il ajoûte (17), qu'aprés la reforme meſme qu'il avoit faite du Theâtre & de la Poëſie Dramatique, il n'eſtoit pas encore dans la derniere juſteſſe des regles, & que l'on ne trouve pas qu'il ait

exactement pratiqué la diviſion du Poëme en cinq Actes. Æſchyle

Voſſius a remarqué auſſi (18) qu'il n'a point obſervé aſſez ſcrupuleuſement l'unité du temps, & qu'il a étendu quelquefois l'Action qu'il repreſentoit au delà de deux jours, quoy qu'elle doive ſe borner à un jour ou à deux au plus, ſelon ſon ſentiment. Il ajoûte ailleurs qu'il n'a pas meſme gardé les caracteres de ſes Perſonnages (19), & qu'il n'eſt preſque pas poſſible de les reconnoiſtre, lorſqu'on les entend parler une ſeconde fois.

Le P. Rapin ſemble eſtre allé encore plus loin dans la cenſure qu'il en a faite. Il dit (20) qu'Æſchyle n'a preſque aucun principe pour les mœurs qu'il donne à ſes perſonnages, & pour les bienſéances; que les Fables ſont trop ſimples; que l'ordonnance en eſt triſte; que l'expreſſion en eſt obſcure & embaraſſée, & qu'on n'entend preſque pas la Tragedie d'Agamemnon entre les autres: Mais qu'ayant crû que le ſecret du Theatre eſtoit d'y parler pompeuſement, il a mis tout ſon art dans les paroles, ſans ſe ſoucier des ſentimens. Il ajoûte que ce Poëte a pourtant beaucoup de naturel, & de bon ſens; qu'il eſt grand

Æschyle. reglée & furieuse : elle estoit feconde en prodiges, & elle dédaignoit d'ordinaire le vray-semblable comme une chose trop commune. Il a des metaphores assez belles & mesme assez éclatantes ; mais il ne les suit pas, & il ne finit jamais par où il a commencé. Il en confond mesme quelquefois deux ou trois ensemble dans une mesme expression, ce que nostre Critique pretend estre non seulement contre l'Art, mais encore contre la Nature qui ne sçauroit approuver un mélange si déreglé. Il ajoûte qu'Æschyle n'a point entendu les regles du Theâtre ou qu'il les a negligées ; que les Personnages de la Scene sont étranges, c'est à dire, que ce ne sont pas toûjours des hommes, mais des Divinitez, & quelquefois des Furies & des Spectres. C'est ce qui rendoit ses representations si terribles qu'estant soûtenuës par cette fougue, & cette impetuosité qu'on voit encore dans ses Vers, elles jettoient l'épouvante parmi leurs Auditeurs jusqu'à faire mourir des enfans de frayeur sur l'heure mesme, & faire accoucher les femmes dans les loges. C'est du moins ce que les Scholiastes Grecs nous assurent de la Tragedie des *Eumenides* lors qu'il la fit joüer pour

la premiere fois. C'eſt ce qui a fait dire à Ariſtophane que ce Poëte eſtoit furieux comme un Taureau; & c'eſt peut-eſtre au ſentiment du meſme Monſieur le Fevre ce qui a donné lieu de croire qu'il puiſoit moins à la fontaine des Muſes & d'Apollon qu'à la cuve de Bacchus. Æſchyle.

En effet, dit le P. Rapin (25) Æſchyle ne dit rien de ſang froid, il parle des choſes les plus indifferentes d'un air tragique : il a meſme dans les images qu'il fait, des couleurs trop fortes & de trop grand traits.

Monſieur Botrichius eſtime que ſes Epithetes tiennent beaucoup de l'humeur de ſoldat, dont il ne s'eſtoit pas défait en quittant l'épée (26) : & il dit que ſes Metaphores auroient eſté mieux receuës s'il avoit ſceu les ſoûtenir également par tout, & qu'il n'a point obſervé ce juſte milieu que l'on cherche entre l'excez & le defaut.

Ceux qui croyent tout ce que nous venons de rapporter ſur la foy des Critiques, n'ont pas lieu de s'eſtonner qu'Æſchyle ſoit ſi difficile à entendre. L'Autheur du Journal de l'an 1665. dit que Monſieur de Saumaiſe qui eſtoit excellent Critique, & qui ſe plaiſoit à é-

Æschyle. claircir les difficultez qui se rencontrent dans les Autheurs les plus embaraſſez, eſtoit rebuté de celles qu'il trouvoit dans Æſchyle, & qu'il s'eſt aviſé de dire dans quelques-uns de ſes Livres que ce Poëte eſt plus obſcur que l'Ecriture Sainte (27).

Entre les editions differentes qu'on a faites des Poëſies d'Æſchyle, on a toûjours eſtimé celle de Turnebe & d'Henry Eſtienne, mais quelques-uns pretendent que la meilleure eſt celle de Stanley qui parut à Londres in fol. l'an 1664. avec les Scholies Grecques, une verſion Latine & des Commentaires de ſa façon (28).

Les Tragedies qui nous reſtent d'Æſchyle ſont, *Promethée à l'attache, les ſept Preux devant Thebes, les Perſes, Agamemnon, les Eumenides, les Suppliantes, les Choëphores.*

1. Ariſtotel de Arte Poëtic. cap. XII.
2. Hedelin d'Aubignac Pratiq. du Theatr. livre 3. chap. 4. pag. 260.
3. Le meſme au meſme endroit, item L. Gr. de Hiſt. Poët.
4 Horatius de Arte Poët. Vers 279 & ſeqq.
5 Oeuvres du ſieur D... Art Poëtique chant 3. pag. 196.
6 Ger. Joan. Voſſ. inſtitution. Poëticar. lib. 2. cap. 12. pag. 50, 51.

Idem ibid. cap. 13. pag. 67. Æschyle

Idem ibid. de iis quæ ab Horat. allata sunt lib. 2. cap. 10. pag. 39, 40.

Item cap. 11. pag 45. & cap. 16. pag. 86.

7 Philostrat. in vit. Apolloniij Tyanæi, & ex eo Lil. Gregor. Girald. de Histor. Poetar. Dialog. 6. pag. 735. edit. in 8.

8 Athenæi Dipnosophist. & ex eo Laur. Crass. de Poët. Græc in Æschylo.

9 L. Gregor. Gyrald. loco laudato ut supr.

10 Plutarch. de modo legend. Poëtar. inter opuscul Moral.

11 Idem Plut. in symposiac. Item ex eo L. G. Gyrald. pag. 736. Dial 6. de Poët. Hist.

12 Jul. Cæs. Scaliger Poëtices lib. 1. pag. 62, item pag. 65.

Tan. le Fevre abreg. des Vies des Poët. Gr. pag. 57, 58.

Item ex Callisthene apud Lucian. L. Gyral. Ol. Borrich. &c.

13 Ælian. lib. 5. histor. diverf. circa finem.

14 L. Thomass. Method. d'etud. & d'enseign. chrestienn. les Poetes livr. 1. 2. chap. 12. nombr. 7, 8, 9, &c.

15 Ren. Rapin Reflex. xx. Poëtiq. 2. part. pag. 148. edit. in 4.

16 Hedel. d'Aubignac Pratique du Th. livre 1. chap. 8. pag. 68.

17 Le mesme au 3. livre du mesme Traité chap. 4. pag. 280.

18 Ger. Joan. Voss. lib. 2. Institution. Poëticar. cap. 3. pag. 13.

Item lib 1. ejusd. operis cap. 3. pag. 22.

19 Voss. lib. 1 Institut. Poët. cap. 5. pag. 54.

Idem lib. 2. cap. 19. pag. 100.

Æſchyle

20 R. Rap. Reflex. xxii. ſur la Poëtiq. ſeconde partie.
21 Dionyſ. Halycarnaſſ. opuſc. critic. pag. 10. edit. in 8.
22 Quintilian. lib. 10. Inſtitut. Orator. cap. 1.
23 G. J. Voſſ. Inſtit. Poeticar. lib. 2. cap. 14. pag. 71, 75.
24 Tan. le Fevre Abreg. des Vies des Poët. Gr. pag. 54.
25 Ren. Rap. au lieu cité 2 part. des Reſl.
26 Olaus Borrich. diſſertat. de Poët. pag. 18.
27 J. Galloys journal des Sçav. du 2. de Mars 1665.
28 Le meſme Autheur & Borrichius aux meſmes endroits.

M. CXI.

PANYASIS

d'*Halycarnaſſe dans la Carie*, oncle d'Herodote l'Hiſtorien ſelon quelques-uns, vivant principalement depuis la 72. Olympiade juſqu'à la 77, du temps de Darius Hiſtaſp. & Xerxes.

LE peu de fragmens qui nous reſtent de cet Auteur n'eſt pas ſuffiſant pour donner aux Critiques d'aujour-

d'huy le moyen de faire le jugement du caractere de ſon eſprit & de ſes Poëſies. Mais ſi l'on veut s'en tenir à ce qu'en ont dit les Anciens, ce Poëte, ſelon la remarque de Monſieur le Fevre (1), fut un des plus excellens Autheurs de la Grece, &, ſans Homere, il auroit eſté le premier de tous. Denis d'Halycarnaſſe qui eſtoit de ſon païs dit (2) qu'il avoit renfermé en luy ſeul toutes les bonnes qualitez d'Heſiode & d'Antimaque; qu'il avoit pris du dernier cette vehemence de ſtile & ce grand air qui eſt propre à l'éloquence du barreau, & qu'il y avoit joint la douceur, la facilité & les agrémens du premier. Mais il ajoûte qu'il les avoit paſſez tous deux ſoit dans le choix de ſa matiere, ſoit dans la diſpoſition & l'ordonnance de ſes pieces. Panyaſis.

1 Tan. le Fevre abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 75.

2 Dionyſ. Halycarnaſſ. pag. 9. opuſcul. Critic. edit. in 8.

Suidas in Lexic. ubi de Epico Carmine præcipuè de Herculis expeditionibus & Ionicis tranſmigrationib.

V. & Laur Craſſ. de Poët. Græc. pag. 400.

M. CXII.

Empedocle.

EMPEDOCLE.

De Gergenti ou Agrigente en Sicile, vivant ſous Xerxes & Artaxerxes. Depuis la 77. Olymp. juſqu'en la 84.

CE Philoſophe avoit écrit des *Hymnes* ſur les principes de la Phyſique & ſur les divers effets qui viennent du mélange des Elemens.

Outre ces Hymnes il avoit encore fait un grand Poëme ſur le meſme ſujet. Monſieur le Fevre dit (1) qu'il eſtoit excellent, & il croit que c'eſt ce Poëme que Lucrece avoit devant les yeux, lors qu'il loüa ſi magnifiquement cet Auteur.

Cependant les Critiques n'ont jamais conſideré Empedocle comme un veritable Poëte, mais comme un ſimple Verſificateur (1).

Ariſtote ſemble dire (2) qu'Homere & Empedocle n'ont rien de commun que la meſure des Vers; que le premier eſt un Poëte legitime, & l'autre un Phy-

ſicien plûtoſt qu'un Poëte. C'eſt ce qui a fait dire auſſi à Plutarque (3) qu'Empedocle avoit fait des Vers, mais non pas un Poëme, & qu'il n'avoit emprunté des Poëtes de la meſure & des pieds que pour ne point ramper en expliquant la Philoſophie. Empedocle.

Cependant Voſſius veut qu'il puiſſe meriter le nom & le rang de Poëte, à cauſe qu'il s'eſt rendu l'imitateur d'Homere (4) : il pretend meſme que c'étoit la penſée d'Ariſtote, quoique ſa Verfification ſoit toute Philoſophique, qu'il n'ait fait qu'exprimer en Vers les choſes naturelles ſans y meſler aucune fable ny aucun agrément des fictions, & qu'il ait ſongé moins à plaire qu'à inſtruire dans tout ce qu'il a fait (5).

1 Ludovic. Caſtelvetro de Art. Poëtic. in Ariſt.
2 Ariſtotel. de art. Poëtic. & in eam comment. Majoragius, Benius, Robortell. Riccobonus & ex iis Laur. Craſſus pag. 182. de Poët. Græcis.
3 Plutarch. de aud. & leg. Poet. in opuſcul. Moral. Item Voſſ. de arte Poëtic. pag. 7.
4 G. Joan. Voſſius de art. Poët. pag. 5, 12, 19, 28.
5 Ren. Rap. Reflex. ſur la Poëtiq. 1. part. pag. 17. edit. in 8.

M. CXIII.

SOPHOCLE

D'Athenes Poëte Tragique, plus jeune qu'Æſchyle, plus âgé qu'Eurypide, né en l'Olympiade 71. la ſeconde année, mort âgé de 95 ans, ſix ans aprés Eurypide.

D'autres mettent leur mort en meſme-temps la troiſiéme année de la 92. Olymp. mais ſans fondement.

SOphocle avoit fait ſix-vingts Tragedies, d'autres diſent 123, mais il ne nous en reſte que ſept, qui ſont encore aujourd'huy beaucoup d'honneur à leur Auteur.

Il a encheri ſur les établiſſemens qu'avoit faits Æſchyle, & il eſt allé ſi fort au delà de tout ce qu'il avoit mis en uſage, qu'au ſentiment de pluſieurs il a élevé le Theatre des Grecs au plus haut point de perfection où on l'ait jamais vû, meſme en preſence d'Eurypide.

Il ajoûta aux deux Entre-parleurs un troisiéme Acteur; il composa le Chœur de 15 personnes, au lieu qu'il n'estoit que de 12 de l'institution d'Æschyle qui l'avoit trouvé de 50. Il fit encore quelques autres reglemens qui donnerent une nouvelle face au Theatre. C'est ce qui a fait dire à Monsieur Despreaux qu'Æschyle avoit jetté les fondemens necessaires à la verité pour élever le Theatre, & qu'il avoit commencé même à le polir (1); mais que Sophocle

Sophocle enfin donnant l'essor à son genie,
Accrût encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Interessa le chœur dans toute l'action.
Des vers trop raboteux polit l'expression.
Luy donna chez les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.

Ciceron avoit une si haute idée du merite de Sophocle (2), qu'il ne faisoit point difficulté de l'appeller un Poëte divin, & il paroit que Virgile (3) en faisoit plus de cas que de tous les autres Poëtes Tragiques par la distinction

Sophocle qu'il en a faite dans ſes Eclogues, à moins qu'on ne diſe que Sophocle a obligation de cet honneur à la commodité que ſon nom a donnée à ce Poëte pour le faire entrer dans ſes vers.

Denis d'Halycarnaſſe dit (4) que Sophocle a excellé dans l'art d'exciter les Paſſions, & de les repreſenter dans leurs plus grands mouvemens ſans faire perdre à aucun d'entre ſes Perſonnages le rang qu'il leur avoit une fois donné, ni la dignité du caractere qu'il leur avoit imprimé. Il ajoûte qu'il a fort bien gardé les mœurs & les bien-ſéances; qu'il n'a point de ſuperfluitez ni de cette abondance incommode qui rend un diſcours ennuyeux; qu'il ne dit que le neceſſaire : mais qu'il aimoit à forger des mots nouveaux, qu'il faiſoit paroître quelquefois trop d'oſtentation & de fanfare, & que c'eſt ce qui l'obligeoit ſouvent à deſcendre dans des manieres trop populaires & trop triviales.

Quintilien eſt preſque entré dans les meſmes ſentimens que Denis touchant l'artifice de Sophocle pour le mouvement des paſſions, & il ajoûte qu'il avoit un talent tout particulier pour exciter la compaſſion (5). On peut juger meſme par le témoignage que Pline luy

a rendu dans ces temps-là, que Sophocle estoit toûjours en reputation du premier d'entre tous les Poëtes Tragiques (6). Plutarque luy trouvoit neanmoins de l'inégalité (7), & l'on voit dans Athenée & dans Philostrate quelques traits de son Histoire qui semblent avoir contribué à faire diminuer quelque chose du prix de ses Ouvrages (8). Mais on ne peut pas luy oster la gloire que luy donne Longin (VIII) d'exceller dans la peinture des choses. Sophocle

Parmi les Critiques Modernes, Joseph Scaliger dit (9) que c'est un Auteur admirable, que c'est le premier des Poëtes Grecs pour le merite, & que peu s'en faut qu'il n'ait surpassé Virgile mesme.

Vossius écrit que son stile n'est pas seulement élevé & magnifique, mais qu'il est encore pur & châtié (10). Il dit ailleurs qu'il passe Eurypide pour la grandeur de l'expression & la sublimité du stile, mais qu'il a moins de netteté que luy. Il ajoûte que Sophocle dépeint les hommes comme ils doivent estre, au lieu qu'Eurypide les represente comme ils sont. C'est ce qui avoit esté remarqué plusieurs siecles auparavant par Aristote (11), qui pour ce sujet avoit jugé Sophocle preferable à Eurypide, parce que c'est

Sophocle le propre d'un veritable Poëte de mettre les hommes sur le pied de vertu & de perfection qu'ils peuvent, & qu'ils doivent estre, comme a fait Sophocle : au lieu que ceux qui les font voir tels qu'ils sont ou qu'ils ont esté, font plûtost l'office d'un Historien, comme on pourroit, ce semble, le penser d'Eurypide.

Vossius pretend aussi (12) que ses Chœurs sont mieux disposez & mieux reglez que ceux d'Eurypide, mais il ne laisse pas de reprendre diverses choses dans l'œconomie & l'ordonnance de ses pieces, qu'il a prises pour des fautes contre les regles de l'art.

Monsieur le Fevre qui avoit le mesme gousst que Vossius pour le stile de Sophocle, ajoûte que ce stile represente bien l'humeur & le courage d'un homme de guerre tel qu'estoit Sophocle (qui avoit esté Lieutenant general de l'Armée de la Rep. d'Athenes avec Periclés). Il dit que ce stile a tout-à-fait l'air du beau monde, au lieu que celuy d'Eurypide n'a que l'air de l'Ecole (13); qu'il est incomparablement plus exact dans ses compositions qu'Æschyle, à cause que les fictions de ce dernier sont fort souvent monstrueuses & incroyables, au lieu que Sophocle se tient toûjours dans

une regularité tres-judicieuſe. Il eſtime neanmoins qu'on pourroit encore ajoûter quelque choſe à ce qui eſt de ſon invention, & qu'on pourroit étendre un peu davantage ſes penſées. Sophocle

Monſieur d'Aubignac pretend auſſi (14) que Sophocle eſt beaucoup plus regulier & plus net dans ſon ordre que ni Æſchyle ni Eurypide meſme, quoique ce dernier fût venu aprés luy : & l'on remarque qu'il a pratiqué diſtinctement le Poëme Dramatique en cinq Actes. Le meſme Critique écrit encore ailleurs que Sophocle eſt plus éloquent & plus judicieux qu'Eurypide (15).

Mais au ſentiment du P. Rapin (16) ce n'eſt que par les diſcours que Sophocle a mieux réüſſi qu'Eurypide ſur le Theatre d'Athenes, quoique ſelon Monſieur le Fevre (17) ce dernier ſe ſoûtienne moins par la grandeur & la force de ſes penſées que par le choix & l'arrangement de ſes paroles.

Ce Pere reconnoît auſſi que Sophocle a beaucoup de naturel & de bon ſens, qu'il eſt judicieux dans ſes fables, qu'il eſt paſſionné dans ſes expreſſions ; & que c'eſt par cet endroit qu'il touche les cœurs beaucoup mieux qu'Eurypide, quoique les Tragedies de celuy-cy ayent

Sophocle plus d'action, plus de morale, & des incidens plus merveilleux que celles de Sophocle.

Neanmoins quelque grand que ſoit l'éclat & le brillant qui paroît dans toutes ſes pieces, cet Auteur n'a point laiſſé d'y découvrir des taches. Il pretend ſur toutes choſes que Sophocle *eſt trop* compaſſé dans ſes diſcours, que ſon art n'eſt pas aſſez caché en quelques-unes de ſes pieces, qu'il y paroît trop à découvert, & que ſon élevation le rend obſcur (18). Mais il ne luy refuſe rien de ce qui ſe peut dire à l'avantage d'un beau ſtile : & dans un autre Ouvrage il en releve le merite en inſinuant qu'il étoit formé ſur celuy d'Homere (19), dont il dit que Sophocle eſtoit l'admirateur perpetuel & l'imitateur le plus exact de ceux qui eſtoient venus aprés luy. Un autre Critique de nos jours n'a point crû eſtre venu trop tard (20) pour nous vanter ſa douceur, la beauté & le grand nombre de ſes ſentences & de *ſes figures*, la netteté & la clarté de ſon diſcours, quoique d'autres y ayent trouvé de l'obſcurité avant luy.

Mais pour ajoûter un mot des jugemens qu'on a faits de quelques-unes de ſes pieces en particulier, nous dirons que

que ſon *Philoctete*, ſes deux *Oedipes* & ſon *Ajax* ſont des plus eſtimées. Sophocle

Scaliger le fils ne fait point difficulté d'appeller le *Philoctete* une Tragedie divine (21), & il témoigne de l'étonnement de voir qu'un ſujet ſi ſterile par luy-meſme ait eſté ſi bien amplifié par le Poëte.

Ciceron nous a conſervé un trait d'Hiſtoire qui doit nous donner bonne opinion de ſon *Oedipe de Colone* (22). Il dit que Sophocle eſtant devenu fort âgé, ſes enfans qui s'ennuyoient de le voir vivre ſi long-temps, & qui ne pouvoient ſouffrir qu'il abandonnaſt le ſoin de ſes affaires domeſtiques pour ne vaquer qu'à ſa Poëſie, le voulurent faire paſſer pour un fou, ou pour un homme que l'âge avoit fait tomber dans cette eſpece de demence que nous appellons l'enfance des vieillards. Sur ce pied ils le defererent au Magiſtrat pour le faire declarer incapable de gouverner ſon bien. Sophocle qui avoit contre luy ſon grand âge pour témoin, & ſes propres enfans pour accuſateurs, crût ne pouvoir mieux faire pour ſe défendre que de faire voir aux Juges la Tragedie de l'*Oedipe de Colone* qu'il venoit d'achever, afin de leur prouver par cette piece

ou Hippocolone lieu prés d'Athenes.

ophocle qu'il n'avoit pas encore perdu l'esprit. Les Juges en furent tres-convaincus aprés la lecture de la Tragedie, & le renvoyerent absous avec de grands éloges pour un si bel Ouvrage, au rapport d'Appulée, qui dit que la peine pensa retomber sur la teste de ses enfans (23).

L'*Oedipe Tyran* est aussi une tres-belle piece au jugement de Scaliger (24), qui louë Sophocle de n'y avoir employé qu'un petit nombre de personnages. Le Pere Rapin dit qu'Aristote parle toûjours de l'Oedipe de Sophocle comme du modele le plus achevé de la Tragedie (25). Ce qui n'a point empêché ce Pere d'y remarquer des defauts en divers endroits de ses Reflexions sur la Poëtique. Il écrit en un de ces endroits (26) que Sophocle fait Oedipe trop foible dans son exil aprés le caractere de fermeté qu'il luy avoit donné avant sa disgrace. En un autre il dit, aprés avoir reconnu que le dénoüement de cette piece est tres-heureux, qu'Oedipe ne devoit pas tout-à-fait ignorer l'assassinat du Roy de Thebes ; & que l'ignorance où il est de ce meurtre, n'est pas assez vray-semblable (27), quoiqu'elle fasse toute la beauté de l'intrigue.

Pour ce qui est de l'*Ajax* de Sophocle, Monsieur d'Aubignac qui en a fait une Dissertation à part pour l'examiner selon les regles de l'Art les plus severes, pretend (:28) que c'est une des plus belles pieces non-seulement de toutes celles que ce Poëte a faites, mais encore de tout le Theatre des Anciens. L'artifice dont le Poëte se sert pour faire toutes choses, est si délicat, que l'on ne peut pas dire qu'il y affecte une seule parole : & ce qui s'y passe est si bien ajusté que tout y paroît necessaire, & c'est en quoy consiste le grand Art. Tout y est proportionné & mesuré, il a pourvû à toutes choses, & il ne laisse rien à desirer. Sophocle

Il ajoûte que ses Actes pouvoient estre plus judicieusement divisez, mais que la liaison des Scenes y est fort sensible. Les Intervalles des Actes y sont, à son sens, si necessaires & si bien remplis par les choses qui se doivent faire hors du Theatre, que la continuité de l'Action y est tres-manifeste. A prendre cet Ouvrage par la verité de l'Action, il ne semble pas, dit ce Critique, que Sophocle ait rien fait pour les Spectateurs, tant les choses y sont vray-semblablement dépendantes les unes des autres.

Sophocle L'artifice des narrations eſt admirable.

Neanmoins le Pere Rapin ſoûtient (29) que le dénoüement de l'*Ajax* ne répond pas à l'intrigue. L'Auteur, dit-il, ne devoit pas finir un ſpectacle ſi terrible, ſi funeſte, & ſi pitoyable par une conteſtation froide & languiſſante ſur la ſepulture de ce grand homme, qui venoit de ſe ruer. Il prend auſſi pour une machine trop violente dans la meſme piece, celle de Minerve, qui faſcine les yeux d'Ajax, pour ſauver Uliſſe qu'Ajax eut tué s'il l'euſt reconnu.

Nous n'avons point parlé de la Morale de Sophocle, parce qu'elle eſt à peu prés la meſme que celle d'Æſchyle, & que l'on doit juger de celle de Sophocle, par ce que nous avons rapporté de celle d'Æſchyle. Le Pere Thomaſſin qui en a fait un long & curieux examen (30) recherchant l'eſprit de ces fables, trouve que Sophocle y inſpire preſque par tout de l'horreur pour le vice, & de l'amour pour la vertu; qu'il y *inculque* par tout la ſoumiſſion que nous devons avoir pour la volonté de Dieu; les ſentimens où nous devons eſtre pour la Divinité, les reflexions perpetuelles que nous devons faire ſur nos miſeres, nos foibleſſes, noſtre mortalité, & ſur les

besoins continuels que nous avons du secours d'enhaut. C'est ce qu'on peut voir dans ce qu'il dit des deux *Oedipes*, de l'*Hercule de Trachine*, de l'*Ajax Mastigophore*, de l'*Electre* & de *Philoctete*, où il a pretendu remarquer les plus importantes veritez de la Religion Chrestienne & de belles regles de Morale. Sophocle

C'est au moins l'usage que nous devons faire aujourd'huy de la lecture de ces Poëtes, & il nous importe peu de sçavoir si Sophocle a songé à toutes ces moralitez en voulant divertir les Atheniens. Il n'est pas mesme necessaire qu'il ait eu les mœurs reglées pour contribuer à reformer les nostres. Car d'ailleurs il n'estoit pas plus honneste homme qu'Æschyle & la plûpart des autres Poëtes. Il avoit esté plongé toute sa vie dans les débauches les plus honteuses, & il faisoit mesme ses delices de tout ce qu'il y a de plus abominable dans la Pæderastie. Ce qui n'a point empêché les Ecrivains de sa vie, & quelques autres Auteurs de vouloir nous persuader qu'il estoit le bien-aimé des Dieux, qu'il étoit particulierement sous leur protection, qu'il les recevoit familierement chez luy, & qu'ils luy avoient accor-

Sophocle dé le don des Miracles (31).

Mais pour rentrer dans noſtre ſujet, il ne faut pas oublier de dire auſſi que quelques Anciens ont eu mauvaiſe opinion de ſa bonne foy, comme s'il avoit pris à d'autres les plus belles choſes que nous avons ſous ſon nom, ſans leur en avoir témoigné ſa reconnoiſſance. On dit que ces vols ont eſté découverts par Philoſtrate dans un Livre qu'il fit exprés contre Sophocle, & qui eſt cité par Euſebe (32).

Une des meilleures Editions que nous ayons des Tragedies de Sophocle, eſt celle que Paul Eſtienne publia avec les Scholies Grecques, les notes de Joach. Camerarius & d'Henry Eſtienne ſon Pere. Pluſieurs eſtiment auſſi celle qui parut à Cambridge l'an 1673. in VIII°, ſans porter le nom de celuy qui la procura avec la verſion Latine & toutes les Scholies Grecques à la fin. Mais le Public n'en eſt pas encore pleinement ſatisfait, & il attend que quelque habile Critique luy donne quelque choſe de meilleur. Les ſept Tragedies qui nous reſtent de Sophocle ſont *Ajax qui porte le foüet, Electre, Oedipe le Tyran, Antigoné, Oedipe de Colone, les Trachinies, & Philoctete.*

1 Oeuvres du S. D..... Art Poëtiq. Chant 3. Sophocle pag. 196.
2 Cicero lib. 2. de Divination. & ex eo Critici recentiores paſſim.
3 Virgil. Eclog. 8. verſ. 10.
4 Dionyſ. Halycarnaſ. in Opuſcul. Critic. pag. 10 & 11. edit. in 8.
5 Quintilian. lib. 10. cap. 1. Inſtitution. Oratoriar.
6 Plin. Hiſt. Nat. & ap. Borrich. de Poët. pag. 30.
7 Plutarch. ap. Laur. Craſſ. de Poët. Græc. in Sophocle pag. 471.
8 Athenæi Dipnoſoph. lib. 13. Philoſtrat. Vit. Apollon. Lil. Greg. Gyrald. Dial. 7. de hiſt. Poëtar.
VIII. Longin du Sublime chap. 13. pag. 62. de la Trad. Fr.
9 Poſterior Scaligeran. pag. 229.
10 Voſſ. Inſtitution. Poëticar. lib. 2. pag. 75.
11 Ariſtotel. Poëtic. ex Voſſ. Item R. Rap. Reflex. ſur la Poëtiq. pag. 57. de la premiere part. edit. in 8.
12 Ger. Jo. Voſſ. Inſtit. Poët. ut ſupra lib. 1. & 2. paſſim.
13 Tan. le Fevre Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 86, 87.
14 Hedelin d'Aubignac Pratiq. du Theatre livre 3. chap. 4. pag. 280.
15 Le meſme au livre 4. du meſme Traité chap. 2. pag. 372.
16 Ren. Rapin. Reflex. ſur la Poëtiq. ſeconde part. Refl. XXI.
17 T. le Fevre au lieu cité pag. 87.
18 R. Rap. XXII. Reflex. pag. 150. edition. in 4.
19 Compar. d'Homere & Virgile par le meſme

Sophocle Auteur chap. 9. pag. 35.

20 Olaüs Borrichius Diſſertat. de Poët. pag. 29, 30. poſt Gr. Gyrald.

21 Joſeph Scalig. in Poſteriorib. Scaligeran. pag. 229.

22 Cicero in Catone maj. ſeu lib. de Senectut. num. 22. Item ap. Lil. G. Gyr.
M. le Fevre y a changé quelques legeres circonſtances.

23 Appule us in Apologia ſua. Item ap. Gyrald. hiſt. Poët.

24 Poſter. Scaliger loc. ſupr. cit.

25 Ariſtot. Poëtic. cap. 15. de la citation du P. Rapin Reflex. XIX. p. 144. edit. in 4.

26 Ren. Rap. Reflex. generales ſur la Poëtiq. pag. 61. edit. in 8. part. 1.

27 Le meſme aux Reflex. particulieres 2. partie Refl. XXII. pag. 150, 151. edit. in 4.

28 Hed. d'Aubign. Examen de l'Ajax de Soph. à la fin de ſon Traité de la Prat. du Theatre.

29 Le P. Rap. XXII. Reflex. ſur la Poët. pag. 150. comme cy-deſſus.

30 L. Thomaſſ. Method. d'étud. & d'enſeign. Chreſtienn. les Poëtes tom. 1. livre 1. chap. 12. nombr. 1, 2, 3, 4, 5. 6. pag. 163. & ſuiv.

31 Lil. Greg. Gyral. de Poëtar. hiſtor. Dialog. VII. pag. 771. ex Athenæo, Hegeſandro, Hieronymo Rhodio, Ione & aliis, licet reſipuiſſe ſuadeant Plato, Cicero, Valer. Maxim. Marcellin. &c.

32 Apud eumd. Gyrald. pag. 774. ejuſd. Diagi.

M. CXIV.

EUPOLIS

Eupolis.

d'*Athenes* Poëte Comique vivant en la 85 Olympiade,
Noyé dans l'Helleſpont à la guerre contre les Lacedemoniens.
Accident qui fit faire aux Atheniens une Ordonnance pour défendre à tout Poëte de porter les armes.

EUpolis avoit fait XVII. Comedies au rapport de Suidas (1), mais elles ſe ſont perduës entierement, hors quelques Sentences que quelques Anciens avoient détachées de leur corps. On dit que ſes vers avoient beaucoup de grace (2), mais il eſtoit un peu mordant; & Lucien ſemble dire (3) qu'il avoit de la vehemence & de l'aigreur.

Horace le met au rang de ceux de l'ancienne Comedie qui reprenoient le vice avec beaucoup de liberté, & qui appelloient chaque choſe par ſon nom (4).

Eupolis. 1 Suidas in lexic.
2 Gerard. Joan. Voſſius Inſtitution. Poëticar. lib. 2. pag. 136, 137.
3 Apud Laurent. Craſſ. de Poët. Græc. pag. 216.
4 Horat. Satyr. 4. lib. 1. initio his verbis.

Eupolis atque Cratinus Ariſtophanesque Poëtæ
Atque alii quorum comœdia priſca virorum eſt,
Si quis erat dignus deſcribi, quod malus aut fur,
Aut mœchus foret, aut ſicarius, aut alioqui
Famoſus, multa cum libertate notabant.

M. CXV.

CRATINUS

Cratinus

d'*Athènes* Poëte de la vieille Comedie, qui parut principalement depuis le temps de Pindare & d'Æschyle jusqu'à la guerre du Peloponnese, au commencement de laquelle il mourut âgé de plus de cent ans, environ 430 ans devant l'Epoque Chrestienne.

Il n'en a vécu que 97. selon d'autres.

DE XXI. Comedies qu'il avoit faites, il ne nous reste qu'un petit nombre de vers qui ne sont pas suffisans pour nous faire reconnoître son caractere.

Monsieur le Fevre dit (1) neanmoins qu'il estoit ferme & hardi en ses compositions; mais il n'estoit pas plus considerant qu'Eupolis, & il n'épargnoit personne non plus que luy, comme nous l'avons vû d'Horace (2). D'ailleurs il ne sçavoit se tenir au dedans des bornes de la moderation, quand il falsoit agir son imagination pour trouver quelque

Cratinus. choſe (3). Neanmoins Quintilien faiſoit tant de cas de ſes Comedies, qu'il en recommandoit particulierement la lecture à ceux qu'il vouloit former pour l'éloquence (4).

Au reſte Cratin n'eſtoit pas plus honneſte-homme que les autres, & on a lieu de s'étonner qu'il ait tant vêcu aprés avoir paſſé preſque toute ſa vie dans la débauche du vin, des femmes, & des garçons.

1 Tan. le Fevre Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 91.

2 Satyr. 4. lib. 1. initio de potorib. aq. Epiſtol. XIX. lib. 1.

3 Gerard. Joan. Voſſius Inſtitution. Poëticar. lib. 2. pag. 136, 137.

4 Inſtitution. Oratoriar. lib. 10. c. 1. &ap. Tan. le Fevre ut ſupr.
Laurent. Craſſ. de Poët. Græcis voce Cratinus.
Lil. Gregor. Gyrald. de Hiſtor. Poëtar. Dialog. VI. pag. 756, 757. &c.

C'eſt de luy qu'Horace cite ces deux vers qui diſent que les beuveurs d'eau ne peuvent pas reüſſir à faire des vers.

M. CXVI.

EURYPIDE.

Eurypide

D'Athenes Poëte Tragique. Né à Phlye bourgade de l'Attique l'année que les Perſes furent defaits à Salamine, la premiere année de la 75. Olympiade, 480 ans avant noſtre Epoque, mort en Macedoine âgé de 75. ans, la meſme année que Sophocle ſelon les uns & ſelon d'autres ſix ans devant luy, quoique 20. ans plus jeune. Etranglé & dechiré par des chiens.

NOus avons déja rapporté beaucoup de choſes qui regardent le jugement qu'on doit faire des Tragedies d'Eurypide en parlant de celles de Sophocle, avec lequel les Critiques anciens & modernes ſemblent avoir pris plaiſir de le comparer. C'eſt pourquoy il faut ſe contenter

Eurypide d'y renvoyer le Lecteur, & ajoûter icy ce qui a esté reservé pour cet endroit.

Aristote consideroit Eurypide comme le plus tragique d'entre les Poëtes (1), c'est à dire, comme celuy qui avoit le mieux entendu l'art de la Tragedie d'entre les Anciens, quoiqu'il reconnust qu'il n'estoit pas toûjours heureux dans la disposition & l'ordonnance de ses Fables.

Aristophane qui vivoit presque en mesme temps que nostre Poëte, a voulu representer dans une Comedie toute entiere le jugement qu'il faisoit, & qu'il vouloit que l'on fist de ses Tragedies. C'est dans celle qu'on appelle *les Grenoüilles*. Eurypide sembloit l'avoir emporté sur Sophocle, & Sophocle sur Æschyle pour le succez de la representation, & souvent mesmé de la composition. Aristophane par cette Comedie fait revoir le procez dans les Enfers, & il a fait donner à Æschyle le premier rang, le second à Sophocle, & le troisiéme seulement à Eurypide (2), qui est aussi l'ordre que la Nature leur avoit donné dans le monde.

Il est vray que Ciceron témoigne à Tiron (3) qu'il faisoit une estime particuliere d'Eurypide; mais ce n'est que

pour l'air ſententieux qu'il a tâché de prendre dans toutes ſes pieces, & lors qu'il dit qu'il conſidere chaque vers de cet Autheur comme une Sentence ou une maxime de grand poids, il paroiſt nous l'avoir voulu repreſenter autant comme un Philoſophe que comme un Poëte, ſelon la penſée d'un Critique moderne (4). Eurypide

Effectivement il ſemble qu'Eurypide ait affecté de paroiſtre plus intelligent dans la Morale que dans l'Art Poëtique meſme dont il faiſoit profeſſion, & nous avons remarqué que quelques-uns luy ont donné le deſſus de Sophocle pour ce point (5).

C'eſt ce qui a donné lieu au P. Thomaſſin de faire de judicieuſes reflexions ſur les principales Tragedies d'Eurypide, & de nous montrer que ce ſont des leçons preſque perpetuelles de vertu (6), & d'y faire voir meſme un grand nombre de ſentimens conformes à ceux que nous apprenons dans les Ecritures ſaintes.

Il a remarqué dans la Tragedie de l'*Iphigenie en Aulide* que ſans faire violence au Poëte, l'on trouve les traces & les apparences du ſacrifice d'Iſaac, & de celuy de la fille de Jephté dans ce-

Euripide luy d'Iphigenie fille d'Agamemnon; qui, pour obeïr aux ordres du Ciel, témoigna de vouloir bien estre immolée pour le salut de la Grece, & qui sur le point d'estre sacrifiée, fut enlevée par Diane qui substitua une biche à sa place. Que l'on y voit l'obligation que les hommes ont de preferer l'interest public à leur bien particulier. Qu'on y découvre les prejugez dont tous les esprits estoient prevenus qu'aprés avoir immolé cette vie mortelle au salut de la Patrie, il restoit une vie immortelle où l'on estoit recompensé d'une action si heroïque. Que bien que Dieu ne veüille pas que les hommes luy soient sacrifiez, il veut que les hommes soient disposez à se sacrifier eux-mesmes, & tout ce qu'ils ont de plus cher à sa gloire. Que si l'on a pris la coûtume d'immoler des animaux, c'estoit pour les substituer en la place des hommes. Que Dieu demande toûjours la pureté & souvent mesme la virginité dans ses Prestres & dans ses Victimes, &c.

Dans les reflexions sur celle de *l'Iphigenie en Chersonese Taurique*, il dit que si l'on y trouve des songes frequens & des Propheties, si l'on y entend la voix des Dieux sans les voir, si

on y lave ſes crimes en ſe baignant, & que ſi Agamemnon avant le commencement de la guerre voüe à Dieu ce qui pourroit naiſtre de plus beau en la meſme année, ce ſont autant de déguiſemens de l'hiſtoire veritable de nos ſaintes Ecritures. Eurypide

Il ſeroit inutile de ſuivre ce Pere dans tout cet ample détail qu'il fait des moralitez qu'il a rencontrées, en faiſant l'examen de chaque Tragedie d'Eurypide en particulier. Mais on ne doit point diſſimuler qu'il eſt beaucoup plus aiſé de les trouver dans ſon Ouvrage que dans les pieces d'Eurypide & des autres Poëtes qui ont eu la malice de les couvrir de mille obſcuritez, d'en cacher ſouvent les avenuës, & d'en empoiſonner meſme les dehors. De ſorte qu'à moins que d'eſtre auſſi ſage & auſſi experimenté dans les belles Lettres, la Philoſophie Morale, & les ſaintes Ecritures que le P. Thomaſſin, & quelques-uns des autres Critiques de nos jours qui ont entrepris d'expliquer les myſteres des Fables, & de découvrir l'utilité qu'on peut retirer des anciens Poëtes, il eſt rare & difficile meſme qu'on puiſſe toûjours penetrer ſi avant. Du moins peut-on aſſurer que la

Eurypide pluſpart de ceux qui ne liſent les Poëtes que pour ſe donner du plaiſir, ſe ſoucient peu d'aller juſqu'au fond ; & que ne s'occupant que de ce qui les divertit, & qui repaiſt leur imagination, pour ne rien dire de plus facheux, ils donnent ſujet de croire que generalement parlant la lecture des Poëtes profanes eſt plus dangereuſe qu'elle n'eſt utile, ſur tout aux jeunes Gens, à moins qu'ils n'ayent à leurs coſtez un Maiſtre de Morale pour preſider à cette lecture.

Il faut donc avoüer avec tous les Critiques qu'Eurypide s'eſt rendu plus ſententieux & plus moral que Sophocle (7) ; que c'eſt peut-eſtre ce qu'a voulu dire Ariſtote en l'appellant le plus tragique, c'eſt à dire, le plus inſtructif des Poëtes Tragiques ; & que c'eſt ſans doute ce qu'a voulu loüer en luy l'oracle d'Apollon lors qu'il a fait ſes eloges au rapport d'Euſebe (8). Mais il faut reconnoiſtre auſſi que par cette affectation il eſt devenu moins bon Poëte que quelques-uns d'entr'eux.

Ariſtote ſuivi de quelques modernes (9) condamne Eurypide de faire parler quelquefois ſes perſonnages d'un air trop Philoſophe ſelon les principes de

l'opinion d'Anaxagoras qui estoit alors nouvelle : & Vossius témoigne (10) que c'est sur ce dangereux modele que Seneque s'est gâté, en s'efforçant d'encherir encore sur luy. Eurypide

Denis d'Halicarnasse l'accuse (11) de n'avoir pas toûjours exactement suivi la verité, c'est à dire les maximes qu'exigent les regles du Theatre, & de n'avoir pas bien observé les mœurs & les usages receus dans la vie humaine, ce qui l'a fait souvent écarter des loix de la bien-séance, en quoi il a fait connoître combien il estoit éloigné de Sophocle. Ce Critique ajoute qu'Eurypide n'a pas assez bien exprimé les caracteres ni les passions, ni les mouvemens de l'ame qu'il a rendus trop mal-honnestes, trop effeminez, & trop bas; au lieu que Sophocle, dit-il, a eu un soin particulier d'éviter ce défaut. Enfin il pretend qu'Eurypide a voulu faire souvent l'Orateur mal à propos, & qu'il est trop rempli des figures & de ces inductions qui ne sont propres qu'à des Rheteurs; qu'il a preferé la mediocrité à la grandeur & à l'élevation dans ses expressions, & qu'il imite presque toutes les manieres des Poëtes Comiques, sans se souvenir du rang & du caractere qu'il devoit garder.

Eurypide Mais Quintilien ne parle pas ſi mal d'Eurypide que fait Denis d'Halicarnaſſe. Il dit (12) qu'il a ſurpaſſé Æſchyle, & que c'eſtoit encore de ſon temps une queſtion indeciſe de ſçavoir à qui de luy ou de Sophocle on devoit adjuger le prix du merite. Il avouë qu'ils ont pris chacun une route aſſez differente pour parvenir à une meſme fin ; mais il pretend qu'Eurypide eſt incomparablement plus utile à ceux qui ont beſoin de paroître & de parler en public ; que nonobſtant la cenſure des partiſans de Sophocle & des admirateurs de ſa gravité, de ſa vehemence, & de ſes grandes expreſſions, Eurypide eſt plus conforme aux maximes des Orateurs, & qu'il s'accommode mieux aux regles de leur Art ; que l'employ frequent qu'il fait des Sentences & des bons mots des anciens Sages l'a rendu preſque égal à eux ; qu'il n'y a perſonne parmi ceux qui ont le plus éclaté dans le barreau auquel il ne ſoit comparable ; mais qu'il s'eſt rendu admirable dans le mouvement des paſſions, & particulierement dans celuy de la compaſſion & de la tendreſſe. Quintilien dit auſſi que Menandre faiſoit ſes delices d'Eurypide, quoique ce fuſt un genie fort different

ı ſien : & c'eſt peut-eſtre ce qui a fait Eurypide
re à Denis d'Halycarnaſſe qu'Eurypi-
: avoit quelque choſe de l'air Comi-
ıe.

Neanmoins il paroît que Quintilien
'a voulu juger d'Eurypide que par rap-
ort aux Inſtructions qu'il donnoit de
Art Oratoire, car les autres Critiques,
: particulierement les Modernes, qui
our bien juger d'un Poëte croient
u'il ſuffit d'appliquer les regles de
Art Poëtique à ce que l'on veut exa-
ıiner, n'ont pas cru que les loüanges
u'auroit pû luy meriter une qualité é-
rangere comme celle-là, duſſent l'em-
orter ſur les reproches qu'ils ont jugé
. propos de luy faire pour diverſes irre-
ularitez qu'ils ont pretendu trouver
ans ſes pieces.

Jules Scaliger témoigne (13), que
es uns l'accuſent de n'avoir pas bien
eu diſtinguer les parties de la Trage-
ie, & d'avoir ſouvent broüillé le Pro-
ogue avec ce qu'on appelle *Protaſe*. Il
lit que les autres l'ont blâmé (14),
neſme de ſon temps, de ce qu'il avoit
u l'indiſcretion de repreſenter ſur ſon
heâtre des femmes impudiques & per-
luës de reputation, dont le mauvais
xemple mis en ſpectacle gaſtoit le peu-

Eurypide

ple,& le jettoit dans des impuretez ſemblables. Eurypide qui n'ignoroit pas ces reproches pretendoit ſe juſtifier en diſant que ces perſonnes iufames n'étoient pas des perſonnages feints qu'il euſt inventez dans ſa teſte; mais que c'eſtoient des Gens qui avoient vécu veritablement dans ces deſordres; qu'ainſi il repreſentoit ces perſonnes telles qu'elles avoient eſté ſur la terre; & que pour abolir la memoire de toutes les actions odieuſes qui peuvent ſcandaliſer le monde & le porter au mal, il faudroit aneantir toutes les Hiſtoires. Mais cette réponſe d'Eurypide qui ſeroit bonne pour un Hiſtorien, ne paroît point recevable en un Poëte, qui, comme nous l'avons remarqué en parlant de Sophocle, doit repreſenter les perſonnes non pas tant comme elles ont eſté, que comme elles ont dû eſtre (15).

Voſſius a remarqué un autre defaut aſſez conſiderable dans les Tragedies d'Eurypide (16). C'eſt de n'avoir pas toûjours gardé la vray-ſemblance, comme lors qu'il feint des Rois reduits à la beſace qui vont mandier leur pain de porte en porte. Il pretend auſſi que ce Poëte n'eſt pas toûjours heureux dans l'ordonnance & la diſpoſition de ſes

pieces, ce qui a esté remarqué par d'autres Critiques long-temps avant luy. Il dit ailleurs (17) qu'Eurypide ne compose pas bien une Fable, & qu'il écrit quelquefois des choses qui sont contre le bon sens, qui repugnent, & qui renferment des contradictions. Il convient neanmoins en d'autres endroits qu'il a le dessus de Sophocle en quelque chose, comme celuy-cy le surpasse en d'autres; que Sophocle, par exemple, aime les hyperboles & la transposition des mots, au lieu qu'Eurypide s'attache pour l'ordinaire à bien arranger les siens; que si Sophocle l'emporte pour la sublimité de la diction & pour l'œconomie, Eurypide est au dessus de luy pour le mouvement des Passions, & la gravité des Sentences (18). Eurypide

Mais quoi qu'Eurypide ait esté mieux reçu & mieux gousté qu'Æschyle lors qu'il a employé le stile simple & uni dans les choses qui ont un air satyrique, où Æschyle s'estoit servi du grand stile (19): La mesme chose n'a pourtant point réüssi ailleurs à Eurypide, on a jugé que son stile estoit quelquefois trop bas & trop rampant (20); & c'est encore une des considerations qui ont fait dire aux Critiques qu'Eurypide

Eurypide tient un peu du Comique.

Monſieur le Fevre de Saumur dit (21), que ſon ſtile eſt clair auſſi bien que celuy de Sophocle, mais qu'il ſe ſoûtient plus par le ſoin & l'arrangement des mots, que par la force & par la nobleſſe des penſées.

C'eſt un jugement que Monſieur le Fevre a pris à Longin ſans le dire (xxi). Il en uſe de meſme à l'égard des autres. Cela luy eſt commun avec beaucoup d'autres Critiques qui ſont pourtant bien aiſes de paſſer pour des *Critiques en chef*. Mais ce qui eſt moins commun, c'eſt de voir d'honneſtes gens comme eſtoit Monſieur le Fevre, qui aprés avoir profité du travail d'un Auteur ne le citent que pour luy reprocher ſes fautes, comme il luy eſt arrivé à l'égard de Lilio Gregorio Giraldi, & l'on peut aſſurer que ſon exemple n'a point eſté ſans ſuite.

Monſieur le Fevre ajoûte que les plus fins d'entre les Critiques de l'Antiquité ont eſtimé qu'Eurypide n'eſt pas aſſez ſerré; que ſes Tragedies ſentent le Dialogue & les entretiens Socratiques, & que ſes fictions ne ſont pas ſouvent fort regulieres.

Monſieur d'Aubignac blâme Eurypi-

de

de (22) de ce que dans ſes Prologues le principal Acteur & quelquefois Dieu ſur la machine fait ſouvent la narration des choſes arrivées devant l'ouverture du Theâtre aux Spectateurs, comme pour luy faire plaiſir. Ce qu'il ne peut approuver, dit-il, parce que bien ſouvent toutes ces choſes ſont aſſez clairement expliquées dans la ſuite de la piece. Ainſi, ce qui doit faire un bel effet en ſon lieu, n'eſt plus qu'une redite importune. Il ajoute que Sophocle n'en a jamais uſé de la ſorte, & qu'il doit ſervir d'exemple pour ce point; mais il ne laiſſe pas de reconnoiſtre dans la ſuite qu'Eurypide eſtoit un peu mieux reglé qu'Æſchyle (23). Eurypide.

Ce meſme Critique dit ailleurs (24) qu'Eurypide s'eſt toujours embaraſſé de Prologues, de ſorte que ſes Pieces ſemblent avoir toujours ſix Actes, & quelquefois ſept. Et il nous fait remarquer en un autre endroit (25), qu'on eſt encore aujourd'huy dans le meſme gouſt que les Anciens, lors qu'on veut faire le Parallele des Tragedies d'Eurypide avec celles de Sophocle, que celles-là ont pour ceux qui les liſent moins d'agrémens que celles-cy, & qu'il n'en faut pas cher-

Eurypide cher d'autre raiſon que parce que les diſcours d'Eurypide ſont moins eloquens & moins judicieux que ceux de Sophocle.

Le P. Rapin qui a reconnu le meſme avantage de Sophocle ſur Eurypide pour la meſme raiſon (26) pretend neanmoins que les Tragedies d'Eurypide ont plus d'action, plus de morale, & des incidens plus merveilleux que celles de Sophocle. Mais ces bonnes qualitez ne l'ont point empeſché de découvrir divers defauts aſſez importans dans les pieces de ce Poëte. Il dit (27) qu'il n'eſt pas exact dans l'ordonnance de ſes Fables; que ſes caracteres ne ſont pas diverſifiez; qu'il retombe dans les meſmes ſentimens par les meſmes avantures; que ſes diſcours ne ſont pas aſſez ardens ni aſſez paſſionnez, ce qui le rend moins touchant qu'il ne devroit eſtre; qu'il y a des precipitations dans la preparation de ſes incidens; & que ſes denoüemens ne ſont point naturels, parce que ce ſont des machines perpetuelles, c'eſt dire, des Dieux qui les font. Cependant le meſme Auteur ne laiſſe pas de dire enſuite de luy comme d'Æſchyle & de Sophocle, qu'il eſt grand dans ſes deſſeins,

judicieux dans ſes fables, paſſionné dans ſes expreſſions : qu'il regne dans les Ouvrages de ces trois Poëtes, du genie, du naturel, du bon ſens : & que bien qu'ils ayent fait des fautes, on peut dire neanmoins que tout ce qui eſt d'eux eſt original. Eurypide

Voila peut-eſtre ce qu'on pourroit remarquer de plus conſiderable dans les jugemens que les Critiques ont portez ſur les Tragedies d'Eurypide (28). Car nous n'avons pas crû devoir nous arreſter à l'imagination de quelques perſonnes, qui croyent trouver dans ſes écrits des marques de cette haine qu'on dit qu'il avoit pour les femmes, & qui ont publié qu'il avoit eſté mis en pieces par les mains de celles qui ont voulu venger le ſexe, pluſtoſt que par les dents des chiens que ſes envieux avoient lâchez contre luy (28).

De quatre-vingt & douze Tragedies qu'Eurypide avoit compoſées, il ne nous en eſt reſté que dix-neuf dont les mieux faites au jugement d'un Critique Allemand (30) ſont l'*Hecube* & l'*Hippolyte*, à qui il donne le prix ſur toutes les autres. Les Anciens faiſoient une eſtime tres-particuliere de celle de l'*Andromede* qui eſt du nombre de celles

Eurypide que nous avons perduës (31) On peut juger de la force de l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur les eſprits de ſes Auditeurs par un trait d'hiſtoire que Lucien en a rapporté. Comme le fait eſt curieux & ſingulier, il merite icy ſon rang, d'autant plus qu'il peut contribuer à nous donner quelque idée propre à nous faire juger de ce que nous avons perdu (32).

On dit que du temps de Lyſimachus Roy de Macedoine, les habitans d'Abdere furent tourmentez d'une fievre chaude tres-violente, qui finiſſoit le ſeptiéme jour par une perte de ſang ou une ſueur. Mais ce qu'il y avoit de plus étrange, c'eſt que tous ceux qui en étoient atteints, recitoient des Tragedies & particulierement l'*Andromede* d'Eurypide, d'un air grave & d'un ton lugubre, & toute la ville eſtoit pleine de ces Comediens faits à la haſte, qui tout defigurez & tout décharnez, crioient en vers d'Eurypide, & joüoient le rôle des perſonnages d'un air fort melancholique ; ce qui dura juſqu'à la venuë de l'Hyver dont le grand froid emporta toute cette phreneſie. Ce mal mal venoit de ce que le Comedien Archelaüs qui eſtoit en grande vogue dans

ce temps-là, avoit joüé cette Tragedie avec applaudiſſement durant les chaleurs les plus ardentes de l'Eſté. De ſorte que pluſieurs au retour du Theâtre ſe mirent au lict, & le contrefaiſoient le lendemain, ayant l'eſprit encore tout plein de ſes termes tragiques & ampoullez. Eurypide

Voila le fait, mais, à dire le vray, il ſemble que tout cela eſtoit plûtoſt un effet de la repreſentation que de la compoſition de la Piece, & que la gloire en eſt deuë au Comedien qui en a eſté l'Acteur, plûtoſt qu'au Poëte qui en a eſté l'Auteur. Ce n'eſt point tant par le ſpectacle qui n'eſt plus, que par la lecture qui peut toûjours durer que nous devons, pour noſtre uſage preſent, juger des Pieces des Anciens & de toutes celles qui ne ſont pas propres au Theâtre d'aujourd'huy.

La meilleure edition des Tragedies d'Eurypide eſt celle de Paul Eſtienne avec les Scholies Grecques, mais elle n'eſt pas encore au point de perfection que l'on exige de celuy ou de celle de qui on en attend une nouvelle.

Les Tragedies qui nous reſtent

Eurypide d'Eurypide, outre l'Hecube & l'Hippolyte dont nous avons parlé, ſont, *Oreſte*, *les Phœniſſes* ou Phéniciennes, *Medée*, *Alceſtis*, *Andromaque*, *les Suppliantes*, *Iphigenie en Aulide*, *Iphigenie dans la Taurique*, *Rheſus*, *les Troades*, *les Bacchantes*, *le Cyclope*, *les Heraclides*, *Helene*, *Jon*, *Hercule en fureur*, *Electre*.

1 Ariſtotel. Poëtic. pag. 38. item ex eo recentiores non pauci.

2 Ariſtophan. Comœd. *Rana*. Item L. Thomaſſin livr. 1. de la Method. d'étud. & enſeigner chreſtiennement les Poëtes chap 12. nomb. 15.

3 Cicero Epiſtolar. ad Familiar. Epiſt. VIII. ad Tironem.

4 Tan. le Fevre Abreg. des Vies des Poët Gr. pag. 87.

5 V. cy-deſſus au jugement de Sophocle, du P. Rapin & des autres Critiques.

6 L. Thomaſſ. Meth. d'etud. & d'enſ. chreſt. les Poët. tom. 1. livr. 1. chap. XI. nombr. 2. 3, 4, & ſuivant, depuis la pag. 148, juſqu'à la 162.

7 Ger. J. Voſſ Rap. Hed. d'Aubig. &c.

8 Euſeb. Cæſarienſ. lib. 5. de præparat. Evangel. cap. 33.

9 G. Joan. Voſſius de arte Poëtic. libr. ſingul. pag. 26, item pag. 59.
Item le P. Rapin pag. 60. de la prem. part des Reflex. ſur la Poëtiq. de l'edit. in 12.

10 Voſſius lib. 1. Inſtitution. Poëticar. pag. 58. Eurypide

11 Dionyſ. Halycarnaſſ. in opuſcul. Critic. pag. to. 11. edit. in 8.

12 Quintilian. lib. 10. Inſtitut. Orator. cap. 1. & ex recent. Gyrald. Borrich. &c.

13 Jul. Cæſ. Scaliger Poëtices lib. 1. qui eſt Hiſtoric. pag. 45.

14 Idem ibidem. lib. 3. qui eſt de Idea pag. 368.

15 Ger. Io. Voſſ. Inſtitution. Poëtic. lib. 1. cap. 2. pag. 20. Item R. Rapin. pag. 57. edit. in 8.

16 Idem Voſſius ibid. pag. 53. item. Ariſtotel. de Poëtic. cap. 13.

17 Voſſ. lib. 1. Inſtit. Poëtic. pag. 22, 23. ce qu'il repete encore en divers autres endroits du meſme Ouvrage, &c.

18 Idem Inſtit. Poët. lib. 2. pag. 53.

19 Id. eod. libr. pag. 100.

20 Ibid. pag. 75. inſtit. Poëtic.

21 Tan. le Fevre Vies des Poëtes Grecs. pag. 87.
Item Olaus Borrich. diſſertat. de Poët. pag. 30. num. 71.

22 Hedelin d'Aubignac de la Pratiq. du Theâtre livr. 1. chap. 7. pag. 61.

23 Au meſme Livre chap. 8. pag. 68.

24 Au troiſieſme livre du meſme Traitté chap. 4. pag. 280, 281.

25 Le meſme d'Aubign. au 4. livre de la Prat. chap. 2. pag. 372.

26 Ren. Rapin Reflex. XXI. ſur la Poëtiq. part. ſeconde.

27 Au meſme Traitté Reflex. XXII. pag. 151. in 4.

Euripide 28 On auroit pû y ajoûter ce qui en a eſté recüeilly par Lil. Greg. Giraldi dans ſon hiſtoire des Poëtes au Dialogue VII. depuis la page 776. de l'edit. in 8. juſqu'à la 792 ; par l'Auteur Anonyme Allemand de la Bibliographie curieuſe pag. 51, 52 : par Olaus Borrichius dans ſes Diſſertations ſur les Poëtes pag. 30. que nous n'avons pas voulu rapporter pour éviter les redites.

19 Suidas in Lexico. Item L. Gr. *Gyrald.* ut ſupr.
Laurent. Craſſo de Poët. Græc. Ital. in fol.
Tan. le Fevr. ut ſupr.

30 Bibliograph. Curioſ. Hiſtor. Philologie Anonym. pag. 51, 52.

31 Athenæi Dipnoſoph. & les autres citez par le P. Rapin ſeconde partie des Reflexions ſur la Poëtiq. Reflex. XIX. pag. 146. edit. in 4.

32 Lucien de la maniere d'écrire l'Hiſtoire au commencement du Traitté de la Traduct. d'Ablancourt au premier tome.

M. CXVII.

ARISTOPHANE

Aristophane.

Athenien, né au Bourg Cydathenien, Poëte de la vieille Comedie, vivant du temps de Socrate vers la fin de la guerre du Peloponneſe, mort à Athenes environ 400 ans devant Jeſus-Chriſt.

DE plus de cinquante Comedies qu'Ariſtophane avoit compoſées, il ne nous en eſt reſté qu'onze. Mais qui ſont entieres, & qui ſe ſont aſſez bien défenduës contre les mauvais traitemens des Copiſtes & des méchans Critiques, malgré la revolution de plus de vingt ſiecles. ou 54. ſelon Suidas.

Ces Comedies font encore conſiderer aujourd'huy Ariſtophane comme le Chef de tous les anciens Comiques. Il paſſoit meſme de ſon temps pour le principal des Poëtes de la vieille Comedie, quoiqu'il n'en fût pas le premier pour l'âge.

Ariſto-phane. Il faut ſe ſouvenir ici des trois faces differentes de la Comedie des Grecs, que l'on diſtingue en vieille, moyenne, & nouvelle.

Les Poëtes de la vieille Comedie ſont ceux qui reprenoient les vices & qui attaquoient les perſonnes ſans fineſſe, ſans artifice, & ſans aucun déguiſement, qui nommoient les Gens ſans façon, & qui par la meſme naïveté appelloient chaque choſe par ſon nom. C'eſt ce qu'Horace nous fait connoître en parlant d'Eupolis, de Cratinus, & de noſtre Ariſtophane, lors qu'il dit que ces trois Auteurs & tous les autres Poëtes de la vieille Comedie *reprenoient avec beaucoup de liberté tous ceux qui meritoient d'eſtre notez pour leurs malices, pour leurs rapines, pour leurs débauches & pour leurs autres crimes. Ils n'épargnoient ni le voleur, ni l'adultere, ni l'homicide* (1).

Cette liberté rendit ces ſortes de Poëtes formidables à tout le monde, & plus encore aux Grands qu'aux Petits. C'eſt ce qu'on a remarqué particulierement d'Ariſtophane qui ne fit point difficulté d'attaquer les Principaux de la Ville, les Chefs de la Republique, & ceux qui gouvernoient l'Eſtat. Mais quoique cette maniere de dire les veri-

tez fust receuë du Peuple avec de grands applaudissemens, & qu'elle fust mesme assez agreable à la plus grande partie des personnes de qualité, on ne laissa point de s'en lasser, & Alcibiade publia un Edit pour défendre à tout Poëte Comique de plus nommer personne par son nom dans la Comedie (2). Aristophane.

Cet Edit produisit une nouvelle espece de representation qu'on appella la *Moyenne Comedie*, & ce fut Aristophane qui la trouva le premier, & les Critiques remarquent que les dernieres pieces de ce Poëte peuvent servir d'exemple de cette nouvelle espece (3). Il fut suivi dans cette methode par Philemon, par Platon le Comique, & par plusieurs autres qui prirent à son imitation un honneste milieu entre la dureté de la vieille Comedie & la molleſſe de la nouvelle.

Mais comme on s'aviſa encore de ſe choquer des ſujets réels de la Comedie, quoiqu'on n'y nommaſt plus perſonne, on inventa enfin une troiſiéme eſpece qu'on appella la *Nouvelle Comedie*, dans laquelle on tâcha de s'acommoder à la délicateſſe ſcrupuleuſe de ces temps-là; & à la place des ſujets veritables & réels, on en ſubſtitua qui eſtoient feints

Ariſtophane. auſſi bien que les noms, & l'on a conſideré Menandre comme l'Auteur de cette nouvelle eſpece, ou du moins comme celuy qui y avoit le mieux reüſſi. C'eſt ce qu'on trouve plus agreablement expliqué dans l'Art Poëtique de M. Deſpreaux, & que nous rapporterons ici pour la ſatisfaction de ceux qui aiment qu'on les inſtruiſe en vers. (4)

Des ſuccès fortunez du ſpectacle tragique,
Dans Athenes nâquit la Comedie antique.
Là, le Grec né mocqueur, par mille jeux plaiſans
Diſtilla le venin de ſes traits médiſans.
Aux accés inſolens d'une bouffonne joye,
La Sageſſe, l'eſprit, l'honneur furent en proye.
* Ariſtophane. *On vid par le Public un Poëte avoüé**
S'enrichir aux dépens du merite joüé,
*Et Socrate par luy dans un Chœur de NUE'ES**
* Comedie d'Ariſtoph. contre Socrate. *D'un vil amas de Peuple attirer les huées.*
Enfin de la licence on arreſta le cours.
Le Magiſtrat des Loix emprunta le ſecours,

Et rendant par Edit les Poëtes plus sages, Aristophane.
Défendit de marquer les noms ni les visages.
Le Theatre perdit son antique fureur.
La Comedie apprit à rire sans aigreur,
Sans fiel & sans venin sceut instruire & reprendre,
Et plût innocemment dans les Vers de MENANDRE.
Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vid avec plaisir, on crût ne s'y point voir.
L'Avare des premiers rit du tableau fidelle
D'un Avare souvent tracé sur son modelle:
Et mille fois un fat finement exprimé
Méconnut le Portrait sur luy-mesme formé.

Il y avoit cette difference entre les Poëtes de ces trois especes de la Comedie Grecque que ceux de la Vieille ne feignoient rien, c'est-à-dire que tout y estoit veritable & réel, tant les sujets que les Personnes qui y estoient representées par les noms & les qualitez qui servoient à les faire connoître dans le

Ariſtophane. monde. Ceux de la Moyenne prenoient des ſujets réels, c'eſt-à-dire quelques faits veritablement arrivez & connus ſouvent du Public, mais les perſonnes eſtoient feintes, c'eſt-à-dire que les Auteurs veritables de ces faits eſtoient joüez ſous des perſonnages inventez. Et ceux de la Nouvelle feignoient toutes choſes, c'eſt-à-dire, qu'ils reprenoient le vice & les deſordres en general ſans ſpecifier ni les faits ni les perſonnes.

Mais cette diſtinction qui eſt aſſez juſte pour la Vieille & la Nouvelle Comedie, ne paroît pas avoir eſté toûjours fort regulierement pratiquée dans la Moyenne; c'eſt ce qui a donné occaſion à quelques Critiques de la confondre tantoſt avec la Vieille & tantoſt avec la Nouvelle: & il ſemble qu'il n'y ait eu qu'Ariſtophane qui ait donné lieu à cette diſtinction, parce que quoiqu'il ait changé de methode dans ſes dernieres pieces, il auroit eſté trop violent de ne luy faire faire qu'un ſaut de la Vieille Comedie à la Nouvelle.

Un ancien Grammairien, allegué par Voſſius (5), ſemble n'en avoir pas voulu reconnoître de Moyenne; & rapportant la difference qu'il trouvoit en-

tre la Vieille & la Nouvelle, il dit que la Vieille admettoit toutes sortes de Vers, mais que la Nouvelle n'employoit que des Iambiques & des Trochaïques : que la Vieille avoit le stile plus élevé, plus aigre & plus fort, parce qu'elle approchoit assez de l'air Tragique ; mais que la Nouvelle avoit plus de netteté, d'uniformité, d'agrémens, & de beautez Attiques. Aristophane.

Mais il n'y a personne parmi les anciens Poëtes Comiques qui ait fait valoir le privilege de la Vieille Comedie tant qu'Aristophane, qui sous pretexte de ne vouloir épargner personne, s'est mis à mordre & à déchirer avec une effronterie incroyable les personnes du premier merite, & ceux qui faisoient profession particuliere d'aimer la Sagesse & de pratiquer la vertu. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il n'a point crû devoir menager la pudeur de ceux qui l'écoutoient non plus que celle de ceux qui pourroient lire ses Comedies dans la suite des temps ; c'est ce qui a attiré sur luy le zele & le chagrin de divers Critiques, & particulierement de Plutarque (6), qui dans la comparaison qu'il a faite d'Aristophane avec Menandre, pretend qu'Aristophane n'a point

Ariſtophane.

pû venir à bout de plaire au Peuple, & qu'il s'eſt rendu inſupportable à toutes les perſonnes raiſonnables. En quoy Plutarque ne s'eſt point trouvé d'accord meſme avec tous ceux qui d'ailleurs conviennent avec luy que la Muſe d'Ariſtophane auprés de celle de Menandre, ſemble avoir l'air d'une femme débauchée, qui aprés s'eſtre abandonnée à toutes ſortes de deſordres, & y avoir perdu tout ſon en-bon-point, n'a point honte de vouloir contrefaire la Dame de conſequence. Au lieu que celle de Menandre reſſemble à une fille vertueuſe, que les graces & la beauté, jointe à la pudeur & à l'honneſteté rendent aimable à tout le monde. Plutarque ajoûte que toute l'*Urbanité* que l'on donne à Ariſtophane, n'a rien que d'amer & de tres-déſagreable : que ſon ſel n'a rien que de picquant, d'acre, de mordant, & qu'il ne ſert qu'à aigrir les playes qu'il a faites luy-meſme. Il dit auſſi qu'il a la malice d'envenimer toutes choſes, & de donner toûjours le mauvais tour à ce qu'il devroit naturellement tourner du bon coſté : que s'il veut dépeindre un homme adroit & prudent, il en fait un fourbe : que s'il repreſente un Païſan qui ſera ſimple, mais homme de bon

sens, il en fait un niais & une beste: que s'il veut prendre le parti de la raillerie, il tombe aussi-tost dans la bouffonnerie: que s'il entreprend de parler de quelque Amour, il va toûjours chercher ce qu'il y a de plus honteux & de plus criminel dans cette passion: enfin qu'il paroît n'avoir point eu intention de se faire lire d'aucun homme sage & moderé, mais qu'il n'a voulu se rendre agreable qu'à ceux qui font un métier infame de la médisance & de toutes sortes de débauches, pour lesquels seuls il semble avoir écrit. Aristophane.

Voila le jugement de Plutarque, c'est-à-dire, d'un des plus judicieux Ecrivains de l'Antiquité sur les Comedies d'Aristophane; & s'il est irrevocable, il faut avoüer que ceux qui depuis luy ont tant travaillé à relever le merite de ces Comedies, ont pris cette peine inutilement & mal à propos. Mais Vossius pretend que Plutarque a passé en ce point les bornes de sa moderation ordinaire, & que l'amour interessé de la Philosophie luy a fait commettre cet excés en faveur de Socrate qu'Aristophane avoit rendu ridicule dans la Comedie des *Nuées* (7); & il s'est trouvé un Grammairien Allemand nommé

Ariſtophane. Friſchlin, qui a entrepris en particulier la défenſe de ce Poëte contre la cenſure de Plutarque (VII).

En effet toute médiſante & toute mal-honneſte que ſoit la Poëſie d'Ariſtophane, on ne l'a point jugée entierement inutile, à ceux meſme pour le divertiſſement deſquels elle paroiſſoit faite. Si nous en croyons Mademoiſelle le Fevre (8), on y trouve des leçons pour la pratique des vertus Politiques & Militaires, pour retenir les plus puiſſans de la Republique dans le devoir, & pour faire prendre des meſures honneſtes & des reſolutions genereuſes contre les ennemis de l'Eſtat. Il ſemble meſme que ſes Comedies ſoient comme une repreſentation de toutes les affaires des Atheniens de ſon temps. C'eſt ce qui a fait dire à Platon, écrivant à Denis le Tiran, qu'il n'avoit qu'à lire ſoigneuſement les Ouvrages d'Ariſtophane, pour connoître parfaitement l'eſtat de la Republique des Atheniens.

Il aſſembloit, dit Mademoiſelle le Fevre, les Spectateurs, non pas pour les flater par des loüanges fades & trompeuſes, ou pour les divertir par des bouffonneries & par des groſſieretez : mais pour leur donner des inſtructions ſoli-

des qu'il ſçavoit rendre agreables, en les assaiſonnant de mille inventions plaiſantes que d'autres que luy ne pouvoient trouver. Il ne ſe contentoit pas de les avertir de leur devoir, il leur reprochoit leurs fautes, il leur diſoit ſans façon (9) qu'ils raiſonnoient comme des enfans ; & que quand leurs reſolutions eſtoient ſuivies de quelque heureux ſuccés, il paroiſſoit alors que les Dieux prenoient plaiſir à faire des miracles ; mais que ces meſmes Dieux ſe laſſeroient enfin de garder des foux. Ariſtophane.

Cette liberté qui choqueroit ſans doute la délicateſſe de noſtre ſiecle, fut ſi bien receuë des Atheniens, c'eſt-à-dire de ceux meſme qu'il cenſuroit, & qu'il condamnoit dans ſes Vers, qu'ils le comblerent de loüanges & de preſens, & qu'ils luy rendirent tous les honneurs imaginables.

Ariſtophane ne s'eſt point borné a inſtruire des Soldats & des Perſonnes d'Eſtat, mais il ſemble qu'il ſe ſoit étudié à former un homme dans les Vertus morales. Et comme, ſelon l'Auteur que nous avons déja cité, ce Poëte avoit l'eſprit d'une grande étenduë, il ne s'attachoit pas à donner le caractere d'un ou de deux Citoyens, il attaquoit la

Ariſtophane. Republique en corps, & luy montroit toute la déformité de ſes vices. Ces idées generales ne l'empêchoient pas de deſcendre quelquefois dans le particulier, & d'aller chercher dans toutes les Tribus de la Ville pour y trouver quelque Athenien dont il pût découvrir les deſordres.

Le Pere Thomaſſin a jugé auſſi qu'il n'eſtoit pas impoſſible de tirer des Comedies d'Ariſtophane, quelques inſtructions utiles pour regler meſme nos mœurs dans le ſiecle où nous vivons. Mais il dit (10) que, ſi on excepte la Comedie du *Plutus*, & une bonne partie de celles des *Nuées* & des *Grenoüilles*, les autres ſont pleines de ſaletez & de mille écüeils pour la pudeur & l'honneſteté de la jeuneſſe. Il ajoûte qu'on ne ſçauroit aſſez regreter que tant de politeſſe & tant d'élegance ait eſté employé en des Comedies ſi peu proportionnées à la fin que l'Auteur devoit ſe propoſer.

Pour ce qui eſt du Caractere de l'eſprit d'Ariſtophane, on ne peut pas dire qu'il ſoit difficile à remarquer, parce qu'il ſe fait ſentir par tout. Il avoit, ſelon Mademoiſelle le Fevre, le naturel bilieux & ardent; le genie preſque toû-

jours tourné à la raillerie ; l'esprit toûjours libre, élevé, & plein de courage (11). Jamais homme, dit-elle ailleurs, n'a eu plus de fineſſe que luy pour trouver le ridicule, ni un tour plus ingenieux pour le faire paroître. Sa Critique eſt naturelle & aiſée, &, ce qui eſt aſſez rare, il conſerve beaucoup de délicateſſe dans une grande fecondité. Elle ajoûte que l'Eſprit Attique que les Anciens ont tant vanté, paroît plus dans Ariſtophane que dans aucun autre Auteur qu'elle connoiſſe de l'Antiquité. Mais que ce que l'on doit le plus admirer en luy, c'eſt qu'il eſt toûjours ſi bien le Maiſtre des Matieres qu'il traite, que ſans ſe geſner, il trouve le moyen de faire venir naturellement des choſes qui auroient paru d'abord les plus éloignées de ſon ſujet, & que ſes caprices meſme les plus vifs & les moins attendus paroiſſent comme les ſuites neceſſaires des incidens qu'il a preparez. Ariſtophane.

Un ancien Auteur nommé Platonius, rapporté par Voſſius (12), pretendoit qu'Ariſtophane n'a point la vehemence & la force de Cratinus, ni la grace & les beautez d'Eupolis : mais neanmoins qu'il approchoit aſſez du premier lorſqu'il s'emportoit contre le vice, & qu'il

Ariſtophane. n'eſtoit pas éloigné du ſecond dans les endroits unis & coulans.

Ceux qui ont examiné la conſtitution de ſes pieces, ne les ont pas toûjours trouvées également conduites. M. d'Aubignac dit (13) que ſes Comedies ont toutes le Prologue à la façon de la Tragedie Grecque, mais qu'elles ne ſont pas toutes pareilles. Il y en a, dit-il, qui ſont bien regulieres, & d'autres ſi pleines de confuſion qu'il eſt tres-difficile d'en cotter les Actes diſtinctement. Il pretend que la pluſpart des Interpretes n'ont oſé marquer les Actes dans les editions qu'on a données de cet Auteur, parce qu'ils paroiſſent trop broüillez. Et que dans celles-meſme où on les voit diſtinguez, il ſe trouve des manquemens aſſez conſiderables pour embaraſſer ceux qui les voudroient remettre en ordre.

Il croit neanmoins que la grande difficulté qui s'y rencontre, eſt arrivée ou par la licence de la Vieille & Moyenne Comedie, ou par la corruption des exemplaires que le temps avoit diſſipez en partie, & que l'ignorance des Compilateurs & des Imprimeurs a mal rétablis. C'eſt un ſentiment qu'il a fait connoître encore en d'autres endroits de

son Traité (15) où il attribuë les irregularitez qui se trouvent dans ces Pieces aux desordres qu'on toleroit dans les deux premiers estats de la Comedie Grecque, & aux diverses imperfections où se trouvent aujourd'huy les Ouvrages d'Aristophane, qu'il pretend estre fort defectueux en l'estat que nous les avons. En quoy il n'est point d'accord avec ceux qui, comme nous l'avons rapporté dés le commencement, estiment que ces Comedies sont fort entieres. Aristophane.

Le Pere Rapin juge qu'Aristophane n'est point exact dans l'Ordonnance de ses fables (16); que ses fictions ne sont pas assez vray-semblables; qu'il joüe les gens grossierement & trop à découvert. Il pretend qu'il ne faisoit souvent le plaisant que par des goinfreries, & qu'il y a de certains ragouts dans quelques-unes de ses pieces qui ne seroient pas fort au gousst de nostre siecle.

D'autres Critiques ont remarqué (17) qu'il est souvent sorti de son Caractere, qu'il ne garde point les bien-séances, & qu'il est presque toûjours excessif dans ses Comedies, sur tout dans celles qu'il a faites les premieres.

Mademoiselle le Févre qui par rapport

Ariſtophane. au jugement qu'on doit faire des Comedies d'Ariſtophane, a diviſé tous les Critiques en trois claſſes, ne fait pas beaucoup d'honneur à ceux qui n'en jugent pas aſſez favorablement. D'autres que nous pourrons examiner la juſtice avec laquelle elle a crû devoir leur refuſer le premier rang, qu'elle n'a reſervé que pour ceux qu'elle appelle Critiques de bon gouſt. Il n'y a, dit-elle, que ceux de cette premiere eſpece qui ſont charmez de la beauté & de la fineſſe des idées d'Ariſtophane, de la grandeur & de la hardieſſe de ſes deſſeins, de la vivacité de ſon imagination, & de la ſoupleſſe de ſon eſprit, qui luy rendoit ſi aiſé l'Art de tourner en ridicule les choſes meſmes les plus parfaites (18). Ceux d'entre les autres Critiques qui n'ont pas tout-à-fait le meſme gouſt, pourront ſe pourvoir contre Mademoiſelle le Fevre de la maniere qu'ils le jugeront à propos, & je ne me crois nullement obligé de m'intereſſer dans cette querelle.

Ils n'auront rien à démeſler avec elle pour le ſtile & les expreſſions d'Ariſtophane, parce qu'ils conviennent avec elle, au moins pour la plûpart, que c'eſt le côté le plus beau par lequel on puiſſe

enviſager

enviſager ce Poëte. Il faut voir premierement ce qu'en a jugé cette ſçavante Critique (19). Ariſtophanes

Le ſtile d'Ariſtophane, dit-elle, eſt auſſi agreable que ſon eſprit. Outre la pureté, la netteté, la force, & la douceur, il a une certaine harmonie qui flate ſi agreablement l'oreille, qu'il n'y a rien de comparable au plaiſir qu'on prend à le lire. Quand il s'attache au ſtile mediocre & commun, il le fait ſans baſſeſſe : quand il prend le ſtile ſublime, il s'éleve ſans obſcurité, & jamais perſonne n'a ſçû faire un mélange ſi agreable de tous les differens genres d'écrire. Que l'on ait étudié tout ce qui nous reſte de l'ancienne Grece, ſi on n'a point lû Ariſtophane, on ne connoît pas encore tous les charmes & toutes les beautez du Grec.

Monſieur le Fevre eſtoit dans les meſmes ſentimens que Mademoiſelle ſa fille, touchant le ſtile de noſtre Auteur, auſſi bien que dans quelques autres points de Critique qui le regardent, & que la ſympathie leur a fait exprimer de la meſme maniere, & en des termes qui ſe reſſemblent encore mieux que les enfans ne reſſemblent à leurs Peres (20), & qui fait voir que les filles peuvent he-

Aristophane. riter des pensées comme des autres biens. Monsieur le Fevre dit donc que ceux qui ont quelque sentiment de l'Esprit Attique, & qui sçavent ce que c'est que le beau Grec, reconnoissent tous qu'Aristophane est le seul de qui il faille apprendre ces deux choses; que pour ce point il est consideré comme le grand Docteur de la plus délicate & de la plus ingenieuse des Nations du Monde; & que quand on sçait assez de Grec pour pouvoir lire cet Auteur sans peine, on ne le sçauroit quitter, tant il a de charmes pour captiver son Lecteur.

Aprés le témoignage que ces deux personnes ont rendu au stile d'Aristophane, il paroît assez inutile d'employer ceux des autres Modernes, parce qu'ils ne peuvent presque nous rien apprendre de nouveau sur ce point que nous n'ayons déja rapporté (21). Ils conviennent qu'il n'a jamais eu personne parmi les Grecs & les Romains qui l'ait surpassé dans la délicatesse & dans toutes les beautez de la Langue Grecque, dont il a esté consideré comme le Modele le plus accompli (22); du moins est-ce le sentiment de Borrich. Quenstedt. &c.

Dom Lancelot dit qu'il est plein de rencontres agreables & de cette *Urba-*

nité Attique, c'eſt-à-dire, de ces ſubtilitez ingenieuſes qui ſont tout autres parmi les Grecs que parmi les Auteurs Latins (23), ſelon l'aveu meſme de Quintilien. Ariſtophane.

Scaliger pretend que c'eſt le premier des bons Auteurs de la Langue Attique qu'il faille lire (24), & que perſonne ne doit ſe vanter de ſçavoir les beautez & les fineſſes de cette Langue, s'il ne ſçait parfaitement ſon Ariſtophane. Mais il ſemble que ce hardi Critique ait voulu propoſer un Paradoxe, lorſqu'il a dit qu'il n'y a point d'Auteurs qui puiſſent ſervir davantage à entendre l'Ecriture ſainte, qu'Ariſtophane, Catulle, Tibulle, Properce; &, comme il paroît, ceux qui ſont les plus éloignez de la pureté & de la ſainteté qui regne par toute la Bible.

Voſſius n'eſt point different des autres dans le ſentiment qu'il témoigne avoir pour la beauté du ſtile de ce Poëte, mais il dit (25), que ſa diction paroît eſtre plus ſublime dans les Chœurs que dans les autres parties de ſes Comedies; & que ce qui luy a fait quelque tort, c'eſt que les Chœurs dans la Comedie ont ceſſé d'eſtre en uſage dés le temps de Menandre.

Ariſto-phane.

Le Gyraldi témoigne qu'Ariſtophane paſſoit pour le plus éloquent des Atheniens, & pour le plus bel Eſprit de la Republique (26), qu'il eſt plein de belles Sentences, qu'il y a dans ſon invention une varieté ſurprenante, mais agreable; & que l'artifice avec lequel il tourne toutes choſes, a fait dire qu'il avoit paſſé de fort loin tous les autres Poëtes Comiques. Quelques-uns ont publié qu'il avoit voulu imiter le ſtile d'Eurypide, & qu'il avoit tâché de prendre ſon tour & ſes manieres. Mais comme ils n'eſtoient pas fort bons amis, il y a ſujet de douter qu'Ariſtophane eût aſſez bonne opinion d'Eurypide pour ſe le propoſer comme un modele à ſuivre. En effet il eſt plus ſimple & moins élevé qu'Eurypide. D'ailleurs comme il aimoit beaucoup les diminutifs, au jugement meſme d'Ariſtote dans ſa Rhetorique, il ne faut pas douter que cela n'ait rendu ſon diſcours plus bas & plus mou, en le rendant plus tendre & plus paſſionné. Mais qu'aprés tout, ce n'eſt rien faire de trop de l'apprendre tout entier, parce qu'il renferme en luy ſeul, tous les ornemens & toute l'élegance Attique.

Il ſemble que les Critiques Modernes

n'ayent fait autre choſe que ſuivre les Anciens, dans les éloges qu'ils ont donnez au ſtile & à la diction d'Ariſtophane. Et quoiqu'au ſentiment de quelques-uns le ſilence de Longin ne ſoit pas moins deſavantageux à ce Poëte que la Cenſure de Plutarque & d'Elien (27), ils ont crû pouvoir leur oppoſer le gouſt preſqu'univerſel de l'ancienne Grece, & celuy de quelques Romains meſme. Car on peut dire que perſonne n'a mieux expliqué l'excellence de ce ſtile que Quintilien qui paroît l'avoir reconnu comme la ſource de la pureté Attique; & comme il rapportoit toutes choſes à l'Art Oratoire, il pretend qu'Ariſtophane eſt tres-propre pour faire des Orateurs; & en luy attribuant une *liberté tres-éloquente*, il a fait croire à quelques-uns qu'il eſtoit dans le ſentiment de ceux qui veulent qu'il ne puiſſe ſe trouver de veritable éloquence hors d'une Republique, ou d'un Eſtat où l'on a la liberté de tout dire. Ariſtophane.

Mais perſonne n'en a parlé avec plus d'éloges & de magnificence que Platon, qui feignant que les Graces aprés avoir parcouru tout le Monde pour trouver un lieu propre à ſe bâtir un Temple qui durât eternellement, dit

Ariſtophane. qu'elles choiſirent l'eſprit ou le cœur d'Ariſtophane, d'où elles ne bougerent point depuis ce temps-là (28). C'eſt le ſens d'une Epigramme qu'on attribuë à ce Philoſophe, mais quand il n'en ſeroit pas l'Auteur, comme il n'eſt pas fort vray-ſemblable qu'il le ſoit, on ne peut pas dire que Platon n'en ait eu qu'une eſtime mediocre, s'il eſt vray qu'il ſe ſoit étudié à former ſon ſtile ſur celuy de ce Poëte qu'il liſoit avec beaucoup de ſoin, & qu'il luy ait donné la meilleure place dans ſon Banquet, qui eſt un de ſes plus beaux Dialogues (29).

Aprés tant de témoignages rendus à la netteté, à l'élegance & aux autres excellentes qualitez du ſtile d'Ariſtophane, il ſemble que ce ſeroit venir trop tard, & s'expoſer à eſtre mal receu que de pretendre y découvrir des fautes. Mais ces conſiderations n'ont pas empêché le P. Rapin de nous dire (30), que ſon langage eſt ſouvent obſcur, embaraſſé, trivial; que ſes alluſions frequentes de mots, ſes contradictions de termes oppoſez les uns aux autres, ſes mélanges du ſtile Tragique avec le Comique, du ſerieux avec le bouffon, du grave avec le familier ſont fades; & que ſes plai-

ſanteries, à les examiner de prés, ſont ſouvent fauſſes. Ariſtophane.

De toutes les Comedies d'Ariſtophane qui nous ſont reſtées, il n'y en a preſque que trois qui meritent d'eſtre lûës par ceux qui ont quelque reſte de pudeur à conſerver. Ce ſont celles qu'on appelle *le Plutus*, *les Nuées* & *les Grenoüilles*. Pluſieurs ne croyent pas meſme que la derniere merite cet honneur, non pas tant à cauſe qu'Eurypide y eſt mal-traité, que parce que l'Auteur y paroît exceſſivement licencieux. Je ne doute preſque pas que Mademoiſelle le Fevre n'ait eſté dans la meſme penſée, lorſqu'elle a choiſi les deux premieres au préjudice de toutes les autres pour les traduire en noſtre Langue.

Le Pere Thomaſſin a porté l'exactitude encore plus loin, & ayant condamné generalement toutes ces Comedies pour les ordures dont il dit qu'elles ſont toutes remplies, il n'a excepté de ce nombre que le ſeul *Plutus* dont le ſujet eſt bon de luy-meſme, & fournit des regles de Morale qui ſont tres-pures & tres-Chreſtiennes (31). La moderation qui paroît dans cette piece, plus que dans celles qu'il avoit faites auparavant, a fait dire aux Sçavans que c'eſtoit une

Cette piece parut en la 4 année de la 97 Olympiade ſous l'Archonte Antipater.

Ariſtophane. piece de la Moyenne Comedie, quoique les noms n'y ſoient pas ſuppoſez, ſelon la regle qui luy eſtoit preſcrite. Car Ariſtophane y nomme hardiment ceux qu'il attaque, mais le ſujet en eſt feint, ce qui l'a diſtingué de celles de la vieille Comedie. La Satyre eſt un peu plus déguiſée dans cette piece, que dans les autres que nous avons de ce Poëte. Mais, comme dit Mademoiſelle le Fevre, pour eſtre plus fine, elle n'en eſt pas moins piquante. Tout ſon deſſein eſt de reprocher aux Atheniens leur avarice. Et pour cet effet il feint que par le ſecours d'Eſculape on fait recouvrer la vûë à Plutus, & qu'on détrône Jupiter pour mettre à ſa place ce Dieu des Richeſſes. Il eſt difficile de rien trouver de plus ingenieuſement concerté. Ariſtophane en tire mille railleries contre toutes ſortes de perſonnes, & contre ſa Religion meſme. L'unité de Lieu y eſt aſſez regulierement gardée, mais il n'eſt pas aiſé d'y bien développer celle du Temps. C'eſt ce qui a fait dire à l'Auteur que nous venons de citer (32), que cette Comedie fut joüée à deux repriſes, que les deux premiers Actes furent joüez le ſoir un peu avant le coucher du Soleil, & que les trois derniers furent joüez le

matin ; ce qui pouvoit paſſer pour une nouveauté, dont on n'avoit peut-eſtre pas encore vû d'exemple juſqu'alors. Ariſtophane.

Le ſujet de la Comedie des *Nuées* n'eſt pas ſi loüable, & l'hiſtoire qu'Elien nous en a conſervée dans ſes Recüeils (33), ne fait pas beaucoup d'honneur à Ariſtophane, qui ſuivant ce recit ne paſſera jamais que pour un lâche Miniſtre de la malice des calomniateurs tels qu'Anytus & Melitus. Le P. Thomaſſin pretend (34), que ce Poëte a violé les loix de la Comedie en tournant Socrate en ridicule. Car la raillerie ſur le Theâtre peut eſtre un aſſaiſonnement propre pour les corrections qui ſeroient quelquefois dures en meſme-temps qu'elles deviendroient ſerieuſes, ou qu'elles paſſeroient pour des corrections. Mais Ariſtophane porta la raillerie à des excés, qui d'un coſté mirent la vertu de ce Philoſophe dans ſon plus beau jour, mais qui de l'autre diſpoſerent enfin les Atheniens à conſentir à ſa mort dans la ſuite du temps : ce qui eſt un abus viſible de l'inſtitution de la Comedie. La piece eſt d'ailleurs une des plus regulieres ; l'unité du temps & du lieu y eſt exactement pratiquée. Le deſſein du Poëte eſt de perſuader aux Athe-

Cette piece fut joüée la premiere fois en la premiere année de la 89 Olymp. ſous l'Archonte Iſarque.

Ariſtophane.

niens que Socrate corrompoit la jeuneſſe, & qu'il reconnoiſſoit d'autres Dieux que ceux des Atheniens. Le ſuccés en fut ſi grand que les Atheniens ſurpris & charmez de ſa beauté, ſans attendre que ſa repreſentation fuſt achevée, ordonnerent que le nom d'Ariſtophane ſeroit écrit au deſſus de ceux de tous ſes rivaux (35). En effet Mademoiſelle le Fevre dit qu'il n'y a rien de plus ingenieux que tout le tiſſu du ſujet de cette piece, & que ce qu'elle y admire le plus, c'eſt qu'Ariſtophane a ſi bien attrapé l'air & les manieres de Socrate dans le ridicule qu'il luy donne, qu'on croit veritablement l'entendre parler (36). Elle dit encore ailleurs qu'elle eſt ſi charmée de cette piece, qu'aprés l'avoir traduite & l'avoir lûë deux cens fois, elle ne s'en laſſe point encore: ce qu'elle avouë ne luy eſtre jamais arrivé d'aucun autre Ouvrage. Elle ajoûte que le plaiſir que luy donne cette Comedie eſt ſi grand, qu'il luy fait oublier l'averſion & l'horreur qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour Ariſtophane, de ce qu'il a ſi honteuſement abuſé de ſon eſprit pour détruire ou effacer la verité avec les couleurs les plus noires du menſonge, & pour perdre un homme qui

estoit la sagesse mesme, & le plus grand ornement de la Republique des Atheniens (37). Mais ce qui me paroît assez extraordinaire, c'est de voir que Platon tout passionné qu'il estoit pour la doctrine & la reputation de Socrate, ait témoigné publiquement l'estime qu'il faisoit de cette piece. Car on dit que Denis le Tyran luy ayant demandé un plan & un estat de la Republique d'Athenes, il ne luy en envoya point d'autre que la Comedie des *Nuées* d'Aristophane. C'est ce qu'on peut voir dans le Giraldi (38). Aristophane.

Pour ce qui regarde les editions des Comedies d'Aristophane, plusieurs témoignent faire cas de celle de Leyde, qui parut chez Jean Maire avec les Commentaires de Scaliger & des autres. Mais M. Colomiez pretend (39) qu'on n'a point encore donné d'édition de ce Poëte qui soit parfaitement bonne. Il estime que la moins mauvaise est celle qui parut Grecque & Latine in folio à Genéve l'an 1608. avec les Scholies Grecques de Marc Musure, & les notes de Florent Chrestien & des autres. Cependant nous avons vû ailleurs cette edition fort décriée par Claude Chrêtien fils de Florent, à cause de l'infide-

Aristophane. lité que ceux de Genéve y ont commise (40).

Les Comedies qui nous restent d'Aristophane, outre les trois que nous avons nommées, sont, *les Cavaliers*, *les Acharnaniens*, *les Guêpes*, *les Oyseaux*, *la Paix*, *les Harangueuses*, *les Prêtresses de Cerés*, *Lysistrate*.

1 Horat. lib. 1. Satyr. 4. initio.

2 Lil. Gregor. Gyrald. histor. Poëtar. Dialog. 7. pag. 813. edit. in 8.

3 Anne le Fevre, Preface sur le Plut. & les Nuées d'Aristophane pag. 22. Cette Demoiselle s'appelle aujourd'huy Madame Dacier depuis son Mariage. Mais j'ay crû qu'il estoit plus à propos de luy conserver le nom que portent ses Livres, c'est-à-dire, celuy sous lequel elle est connuë des Gens de Lettres. Greg Gyral. pag. 812. ut supr.

4 Oeuvres du S. D... Art Poëtiq. chant 3. pag. 207

5 Vet. Grammatic. Græc. apud Vossium in Institution. Poëticar. lib. 2 pag. 141.

6 Plutarch. in Epitom. Comparation. Aristophan. cum Menandro, & ex eo Lil. Gr. Gyrald. in Hist. Poët. Dial. 7. Item Laurent. Crass. de Poët. Græc. in voce Menandr. Item Ren. Rap. Reflex. particul. sur la Poëtiq. seconde part. reflex. xxvi.

VII Nicodem. Frischlinus apud Jo. Andr. Quensst. dial. de Patr. Vir. illustr. pag. 424.

7 Gerard. Joan. Voss. lib. 2. Institution. Poëticar. pag 141. &c.

8 Ann. le Fevre pref. ſur les deux Comed. d'Ariſtoph. pag. 45. & ſuiv. Ariſtophane.

9 Tanneg. le Fevre ſon Pere Abr. des vies des Poët. Grecs pag. 116.

10 Loüis Thomaſſ. Method. d'étud. & d'enſeign. les Poët. Chreſtiennement, liv. 1. chap. 12. nombr. 11, 12, 13. & ſuiv.

11 Ann. le Fevre pag. 3. de la pref. ſur Ariſt. Item pag. 10.

12 Platonius apud Voſſ. pag. 137. Inſtitution. Poëticar.

13 Hedelin d'Aubignac Tr. de la Pratique du Theâtre livre 3. chap. 4. pag. 283.

14 Le meſme au 1. livre du meſme Traitté chap. 8. pag. 68.

Le meſme au ſecond livre chap. 9. pag. 180, 181.

15 d'Aubign. au meſme lieu, Tanneg. & Ann. le Fevre aux endroits alleguez cy-deſſus.

16 Ren. Rapin Reflexions particulieres ſur la Poëtiq. ſeconde partie. Reflex. 26. pag. 157. in 4.

17 Claud. Verder. cenſion. in omn. Auctor. &c. pag. 48.

18 Ann. le Fevre pag. 15, pag. 13. & 14. de la Preface ſur le Plut. & les Nuées, &c.

19 La meſme au meſme endroit pag. 11.

20 Tanneguy ſon Pere Vie des Poëtes Grecs, pag. 119. 120.

21 Joan Andr. Quenſtedt. de Patriis Viror. illuſtr. Dial. pag. 424. ut ſupr.

22 Olaus Borrichius Diſſertat de Poëtis pag. 35.

23 Lancel. de P. R. preface ſur la Method. nouv. de l. h Grecq. pag. 34.

24 Jol. Scalig. in primis Scaligeranis pag. 23. Item pag. 20. retro.

Ariſtophane.

25 Ger. Joan. Voſſius Inſtitut. Poëticar. lib. 2. pag. 127.

26 Lil. Gregor. Gyrald. de Hiſtor. Poëtar. Dialog. 7. pag. 814. edit. in 8.

27 Ælian. Hiſtor. diverſ. lib. 2. cap. 13. Item ex eo Thomaſſ. & alij

Quintilian. Inſtitut. Oratoriar. lib. 10. cap. 1.

28 Ann. le Fevre pag. 12. de ſa Pref. L. G. Girald. pag. 816. Ol. Borrich. p. 34.

29 Platon rapporté par Mademoiſelle le Fevre pag. 12. & in Dial. ſympoſ.

30 R. Rap. Reflex. partic. ſur la Poët. pag. 157 ſeconde part.

31 L. Thomaſſin dans ſa Preface ſur la Method. d'étud. Chreſt. les Poëtes nombre 22.

Le meſme au 1. tome de cet ouvrage. livre 1. chap. 12. pag. 171, 172.

32 An. le Fevre pag. 25. Item pag. 22, 23. &c. de ſa Diſſert. en forme de pref.

33 Ælian hiſt. diverſ. loc. cit. fol. 9. edit. Græc. Rom. 1545. in 4.

Item ex Laurent. Craſſo de Poët. Græc. Italicè pag. 69.

34 Thomaſſ. livre 1. chap. 14. nombr. 1. pag. 187. de la Meth. d'étud. &c.

35 A. le Fevre pag. 37. de la Pref. ſur les *Nuées* d'Ariſtophane.

36 La meſme dans la meſme diſſert. pag. 42.

37 La meſme pag. 56.

38 Lilio Gregor. Giraldi Dial. 7. de Hiſtor. Poëtar. pag. 814, 815.

39 Paul Colomiez Biblioth. choiſie pag. 201.

40 Voyez la ſeconde partie des Critiques Gram. où il eſt parlé de Flor. Chreſtien.

* Ariſtophane paſſe pour l'Auteur des Vers Tetrametres & Octometres.

M. CXVIII.

PLATON LE COMIQUE d'*Athenes*, Poëte de la Moyenne Comedie, contemporain d'Eurypide & d'Ariſtophane.

Platon le Comique

CE Platon qui eſtoit plus ancien que le celebre Philoſophe d'une generation entiere, c'eſt à dire d'environ trente ans, paſſe parmi pluſieurs Critiques pour le Chef de la moyenne Comedie (1). Neanmoins Diogene Laërce dit nettement que c'eſtoit un Poëte de la vieille Comedie (2). Lil. Gregorio Gyraldi écrit la meſme choſe (3), & il le joint à Cratinus dont nous avons parlé en ſon lieu, autant pour le temps auquel il a vêcu que pour la conformité de leurs écrits.

Vers l'Olymp. 81. ſelon Euſebe.

Il ne ſeroit pas difficile de juger de la verité de ce point, ſi nous avions quelqu'une de ces XXVIII. Comedies que Platon avoit faites; mais il ne nous en eſt reſté que quelques petits fragmens, qui font encore aſſez connoiſtre en cet eſtat que c'eſtoit un des

Platon le Comique

bons Auteurs de la langue Greque. Athenée témoigne (4) que son stile étoit noble & éclatant. On dit qu'il avoit aussi beaucoup de pureté & de netteté, & qu'il avoit surmonté cette dureté qui se faisoit encore sentir dans les ouvrages de ceux qui avoient écrit avant luy, comme l'a rapporté Monsieur le Fevre (5). Mais il avoit la maladie ordinaire des Poëtes lascifs.

1 Ger. Joan. Voss. Institut. Poëticar. Item de Poët. Grec.
Item Borrich.

2 Diogen. Laërt. in vit. Platonis Philosoph. ad calcem.

3 Lil. Gregor. Gyrald. de histor. Poëtar. Dialog. 6. pag. 756.

4 Suidas in Lexico enumerat omnes Platonis comœdias, & ex eo Lil. Cregor. Gyrald. pag. 754. Dial. 6. pag. 755. 756. Vid. & Ol. Borrich Dissertat. de Poët. num. 82. pag. 35. Athenæi Dipnosophist. & ex eo Gyrald. Dialog. de Poët. & Laur. Crass. de Poët. Græc. &c.

5 Tann le Fevre Abreg. des Vies des Poëtes Grecs. pag. 92.

M. CXIX.

BACCHYLIDE

Bacchylide.

Neveu de Simonide, né comme ſon oncle à Julis ville de Cée dans l'Archipel, non pas en Beotie. Il parut depuis la 81. Olympiade juſqu'en la 94.

C'Eſtoit le dernier des neuf Poëtes Lyriques ſi celebrés dans l'ancienne Grece, mais il n'eſtoit pas le dernier pour la ſageſſe & la retenuë avec laquelle il traitoit ſes matieres. C'eſt un de ceux qu'Horace ſe propoſa comme des modeles qu'il pouvoit ſuivre.

Il avoit compoſé des *Odes*, des *Hymnes* & des *Epigrammes*, dans leſquelles on ne laiſſoit point de trouver de la galanterie, quoi qu'on ait pû dire de ſa modeſtie. Ammien Marcellin témoigne (1) que l'Empereur Julien avoit une eſtime toute particuliere des écrits de ce Poëte, & que comme il affectoit de faire paroiſtre un exterieur compoſé, & une conduite reglée dans ſes actions, il en avoit tiré beaucoup d'excellens

Bacchilide.

preceptes, entre leſquels il eſtoit particulierement touché de celuy où ce Poëte diſoit que *la Chaſteté eſt le plus grand ornement d'une belle vie.* Les Commentateurs de Pindare rapportent auſſi qu'Hieron Roy de Sicile preferoit les Poëſies de Bacchylide à celles meſme de Pindare, quoique celuy-ci paſſaſt pour le chef des Lyriques (2).

Mais il eſt inutile de nous étendre davantage ſur des ouvrages dont nous n'avons plus que quelques fragments.

1 Amm. Marcellin. Hiſtor. & ex eo Lil. Gregor. Gyrald. Dialog. 9. pag. 1013, tom. 2. Laur. Craſſo de Poët. Gr. Tann. le Fevre Vies des Poët. Gr. pag. 93, 94.

2 Gregor. Gyrald. ibid. ut ſupra.

M. CXX.

MENANDRE

Menand.

Athenien Poëte Comique, chef de la Nouvelle Comedie, vivant en la 114. Olympiade, ſous Alexandre le Grand & ſes ſucceſſeurs, mort âgé de 50 ou de 55. ans, noyé prés du Port de Pyrée. *D'autres mettent ſa naiſſance en la troiſiéme année de la* 109. *Olympiade, & ſa mort la quatriéme année de la* 121. *en la* 32. *année du regne de Ptolemée fils de Lagus, ſelon Euſebe; ou la premiere année de la* 122. *Olympiade, ſelon une vieille inſcription,* 292. *avant noſtre Epoque vulgaire.*

NOus avons déja vû une partie des jugemens que les anciens Critiques faiſoient des Poëſies de Menandre, lors que nous en avons fait le parallele avec celles d'Ariſtophane.

Menandre. Il avoit composé 108. ou 109. Comedies, quoy que quelques-uns n'en aient conté que 105. dont la perte a esté tres-sensible à la Republique des Lettres. Les fragmens qui nous en sont restez nous font encore assez connoître qu'il n'estoit pas indigne de tant de glorieux témoignages que toute l'Antiquité a rendus à son merite.

Quintilien semble dire que ce que ce Poëte avoit composé pouvoit tenir lieu de presque tous les Ouvrages que les autres Poëtes avoient fait en ce genre (1); que la lecture seule de ses Comedies suffisoit pour former un esprit; qu'on y voyoit une peinture fidele de tout ce qui peut arriver à l'homme durant sa vie; qu'il avoit l'imagination tres-feconde, une facilité admirable de s'exprimer avec grace, avec force, & avec beaucoup d'éloquence; & qu'il sçavoit parfaitement l'art de s'accommoder à toutes sortes de personnes, & d'imiter les mouvemens de toutes sortes de passions. Il ajoûte que si Menandre estoit utile à tout le monde, il estoit particulierement necessaire à ceux qui vouloient s'exercer dans la declamation & dans les harangues, à cause de l'adresse & du succés merveilleux avec

lequel il ſçavoit repreſenter toutes ſortes de perſonnages & dans toutes ſortes de poſtures ; & qu'il ſçavoit parfaitement obſerver la bien-ſéance par tout ; & qu'ainſi on ne devoit point s'eſtonner qu'il euſt effacé tous les autres Poëtes qui avoient couru la meſme carriere. Menandre.

Le Jugement que Plutarque faiſoit des Comedies de Menandre n'eſtoit pas moins avantageux pour ſa reputation que celuy de Quintilien. C'eſt ce qui paroiſt dans l'abregé de la comparaiſon qu'il a faite de ce Poëte avec Ariſtophane (2). Il dit que ceux qui voudront prendre la peine de confronter les premieres Comedies de Menandre avec celles qu'il a faites dans la ſuite & ſes dernieres, pourront aiſement juger de ce qu'il auroit fait de plus, s'il euſt vécu plus long-temps. Entre les Poëtes Comiques, les uns tâchent de ſe rendre agreables à la multitude, les autres ne veulent plaire qu'à un petit nombre de perſonnes de bon gouſt ; mais il n'eſt pas aiſé d'en trouver qui aient eu ces deux avantages tout à la fois. C'eſt du moins ce qu'on ne peut pas dire d'Ariſtophane qui n'a pû plaire ni à la multitude, ni au petit nombre d'eſprits

Menandre. choisis. Mais, dit-il, Menandre s'est rendu tres-agreable à tout le monde & dans toutes sortes de rencontres. *Il* a écrit avec tant de charmes & d'agrémens, qu'entre toutes les belles productions de la Grece, il n'y en a peut-estre pas qui meritent mieux d'estre leuës, appriſes & miſes en pratique que ſes Ouvrages. Il a fait voir juſqu'à quel point de perfection l'homme eſt capable de pouſſer les choſes par ſon induſtrie & par ſon eſprit. Et il n'y a perſonne qui puiſſe ſe défendre de luy & qui puiſſe reſiſter au plaiſir qu'il y a de le lire ou d'entendre reciter ſes pieces, pourvû qu'il ſcache le Grec.

Plutarque ajoûte que Menandre faiſoit encore de ſon temps les delices de tout le monde aprés tant d'années, ſur les Theâtres, dans les bonnes Compagnies, & dans les feſtins : qu'on s'en faiſoit toûjours un plaiſir nouveau : que les Philoſophes les plus abſtraits & les Magiſtrats les plus graves ne trouvoient rien de plus propre pour ſe delaſſer de leurs ſerieuſes meditations ou des exercices penibles de leurs Charges que les Comedies de Menandre, dans leſquelles ils trouvoient ſouvent l'utile joint à l'agreable ; eſtant rempli de ce ſel Atti-

que qui ne s'eſtoit jamais trouvé plus heureuſement employé que dans ces Comedies. Menandre.

Les Critiques Modernes qui n'ont point eu le plaiſir de voir ces Comedies n'ont pas laiſſé d'en juger auſſi favorablement que les Anciens qui témoignent avoir eu cette ſatisfaction. C'eſt du moins ce qui a paru dans la conduite du P. Rapin (3) qui dit que Menandre eſt plaiſant d'une maniere plus honneſte qu'Ariſtophane ; que ſon ſtile eſt pur, net, élevé, naturel ; qu'il perſuade en Orateur, & qu'il inſtruit en Philoſophe. Et ſi l'on peut, dit-il, former un jugement juſte ſur les fragmens qui nous reſtent de cet Auteur, on trouvera qu'il fait des Portraits fort agreables de la vie civile ; qu'il fait parler les gens dans leur caractere ; qu'on le reconnoiſt dans les peintures qu'il fait des mœurs, parce qu'il s'attache à la nature ; & qu'il entre dans les ſentimens des perſonnes qu'il fait parler.

Mais quelques eloges que Menandre ait meritez, il n'a point laiſſé de s'attirer des Cenſeurs qui ne l'ont pas cru excuſable d'avoir fait un mauvais uſage des talens qu'il avoit receus de la Nature & des belles connoiſſances qu'il avoit acquiſes.

Menandre. Les uns ont trouvé à redire à sa Morale ou plûtoſt à ſes mœurs, & ils ont jugé qu'il s'eſtoit fait beaucoup de tort auſſi bien qu'à ſes Auditeurs & à ſes Lecteurs d'avoir ſi ſouvent donné dans ſes pieces des marques du dereglement de ſa vie & de la corruption de ſon cœur (4).

Les autres ſemblent avoir voulu attaquer ſa bonne foy. Euſebe & Porphire rapportez par le Gyraldi (5) l'ont accuſé d'avoir pillé les anciens Poëtes qui avoient paru avant luy. On dit qu'un de ſes amis nommé Ariſtophane qui eſtoit un celebre Grammairien de ce temps-là, l'avertiſſoit ſouvent du tort qu'il faiſoit à ſa propre reputation par des voyes ſi peu honneſtes. Mais Cratinus paſſa encore plus avant, & il écrivit un gros Traitté compoſé de ſix livres pour découvrir les vols de Menandre. Clement Alexandrin qui s'eſt étudié particulierement à faire voir que les Grecs n'ont eſté ſouvent que les *Plagiaires* des Hebreux & des Ecrivains des autres Nations Orientales & Meridionales qu'ils traitoient de Barbares, dit (6) que Menandre avoit pris beaucoup de choſes des Prophetes & des autres Auteurs ſacrez. Il met dans ce nombre

bre cette belle penſée de Menandre qui nous apprend que ce n'eſt point *le ſacrifice des Taureaux, ny l'effuſion du ſang des Animaux* que Dieu demande dans le culte qu'on doit luy rendre, mais la pureté du cœur, avec l'innocence & la juſtice dans nos actions. Menandre.

1 Quintilian. Inſtitution. Oratoriar. cap. 1. libri 10. & ex eo Lilius Greg. Gyrald. Hiſtor. de Poët. Item Borrichius Diſſertat. de Poët. num. 84. pag. 36. Diſſ. ultim. de Poët. Græc.

2 Plutarch. in compend. Comparat. Ariſtoph. & Menandr. & ex eo Laur. Craſſ. de Poët. Græc. pag. 337, 338.

3 Ren. Rapin. Reflex. particul. ſur la Poëtiq. ſeconde part Refl. xxvi. pag. 157. edit. in 4.

4 Plinius, & Plutarch. apud Greg. Gyrald. Dialog. 7. pag. 857.

5 Euſeb. Cæſar. & Porphyrius apud eumdem loc. citat.

6 Clem. Alexandr. lib. 5. Stromat. Item Euſeb. & ex iis Gyrald.

7 Voyez le reſte au nombre 1117. où nous avons parlé d'Ariſtophane.

Philem.

M. CXXI.

PHILEMON.

Poëte Comique de *Syracuſe*, ſelon Luidas de *Soloë ou Pompeiopolis en Cilicie*, ſelon Strabon, mort âgé de 97 ou 99 ans. Crevé de rire d'avoir vû ſon Aſne manger des figues avec appetit. Sous le regne d'Antigone.

IL avoit compoſé 90 Comedies, dont il nous reſte fort peu de Vers. C'eſtoit un Poëte de la nouvelle Comedie, quoi que quelques-uns l'ayent mis parmi ceux de la moyenne. Il avoit ſouvent remporté le prix ſur Menandre, mais c'eſtoit par un jugement qui paroiſſoit pluſtoſt l'effet du mauvais gouſt de ſes Juges, & de la jalouſie des envieux de Menandre, à qui noſtre Philemon n'étoit nullement comparable.

Neanmoins Quintilien ne laiſſe pas de dire, qu'il n'eſtoit pas indigne d'eſtre lû, & qu'il meritoit le ſecond d'aprés Menandre au jugement de pluſieurs. Philem.

De eo Vid. Apulejus, Suidas, Plutarch. de ira cohibenda, Lucian. Gregor. Gyrald. Dial. 7. Laur. Craſſ. de Poët. Græc. Voſſ. lib. 1. de Poët. Græc. pag. 58 & alij.

M. CXXII.

DIPHILE.

De *Sinope. au Pont,*

APPOLODORE *de Gela* en Sicile.

POSIDIPPE de *Caſſandre*, & divers autres Comiques dont nous avons quelques reſtes dans des Recueils differens qu'on en a faits.

IL eſt inutile de nous arreſter davantage à voir les jugemens qu'on a faits des Ouvrages de tant d'Auteurs dont il ne s'eſt preſque conſervé que la memoire & le nom *juſqu'à* nous.

1. DIPHILE qui eſtoit un des plus eſtimez, avoit fait cent Comedies. Il a eſté loüé par la pluſpart des anciens Grammairiens, & par Clement Alexandrin. On dit que Plaute ſe l'eſtoit pro-

posé comme le modele qu'il vouloit suivre, & c'est de son Grec qu'il a traduit la Comedie *des Mourans ensemble*, comme Terence nous l'apprend (1). Diphile avoit le caractere tres-Comique & il estoit fort sententieux au rapport de Clem. Alex. & d'Eusebe de Cesarée (2). Diphile.

2. APOLLODORE avoit composé un grand nombre de Comedies. Il estoit des plus considerez parmi les Poëtes de la nouvelle Comedie aprés Menandre : & quand on se souvient que Terence a pris de luy ses Comedies du Phormion & de l'Hecyre, on ne peut pas sans quelque mauvais gouſt mettre Apollodore au nombre des mediocres Poëtes (3). Il y avoit un autre Apollodore *d'Athenes* qui estoit aussi Poëte Comique, & qui avoit composé 47 Comedies au rapport de Suidas. Je ne parle pas des autres Poëtes de ce nom, parce que je ne suis pas Historien, mais on peut voir le Gyraldi, Vossius, & particulierement Scipion Tetti dans son petit Traitté des Apollodores.

3. POSIDIPPE avoit fait au moins trente Comedies, & il semble qu'Aulu-Gelle luy ait voulu donner le second rang d'aprés Menandre parmi les Poë-

Posidip. tes de la nouvelle Comedie (4).

Les anciens Critiques nous ont appris peu de choſes du caractere des ouvrages des autres Comiques dont nous avons encore quelques reſtes, comme d'*Alexis*, d'*Epicharme*, de *Crates*, de *Phrynichus*, de *Pherecrate*, d'*Amphis*, d'*Hermippe*, d'*Antiphane*, d'*Anaxandride*, d'*Eubulus*, de *Mneſimachus*, de *Sotades*, d'*Epicrate*, d'*Euphron*, de *Timocle*, de *Damoxene*, de *Machon* & de pluſieurs autres dont Jacques Hertelius a recüeilli les Sentences ſous le titre de Bibliotheque de 50 vieux Poëtes Comiques, imprimées à Verone in 8. en 1616.

1 Terentius in Prolog. Adelphor.

2 Apud Lil. Greg. Gyrald. Dialog. 7. pag. 860. & Ol. Borrich. Diſſert. de Poët. Græc. num. 85. pag. 37

3 Donat nom. Vit. Terent. & recentiores Criticos paſſim.

4 Aul. Gellius lib. 2. Noct. Atticar. & ex eo Lil. Gr. Gyrald. aliique Vid. & Laur. Craſſ. de Poët. Græc. &c.

M. CXXIII.

THEOCRITE

Theocrite.

De Syracuſe, Poëte Bucolique, vivant du temps de Ptolemée Philadelphe qui ſucceda à ſon Pere vers la fin de la quatriéme année de la 123. Olympiade; 285. ans devant noſtre Epoque. Il vivoit à la Cour d'Egypte.

NOus avons encore les Eclogues de ce Poëte, avec quelques autres Vers. Il n'eſt point l'inventeur de ce genre de Poëſie, mais il n'a point laiſſé d'eſtre conſideré comme le Chef ou le Principal de ceux qui s'y ſont exercez : de ſorte que ſon nom ou celuy de ſon pays ſe donnoit quelquefois à cette eſpece de Vers, comme il paroiſt par l'exemple de Virgile (1).

Quintilien dit (2) que Theocrite eſt admirable en ſon genre, mais que ſa Muſe ſera toûjours une Muſe Ruſtique, c'eſt à dire propre pour des Ber-

Theocrite. gers : Qu'ainſi elle eſt trop timide pour vouloir mettre le pied dans les villes, loin d'oſer paroiſtre dans le Barreau. Il veut dire franchement que Theocrite n'eſt point propre pour ceux qui veulent ſe former dans l'Art Oratoire, ni peut eſtre pour ceux qui ne goûtent pas les beautez ſimples & naturelles.

Auſſi ne ſçauroit-on s'imaginer que Theocrite ait voulu écrire pour des Orateurs, & qu'il ait eu deſſein de former des gens de robe & de ſac, ou des Gens qui vivent dans la politeſſe du grand Monde & de la Cour.

Longin pretend (*) qu'il n'y a rien dans toutes les Eclogues de ce Poëte qui ne ſoit heureuſement imaginé, hors quelques endroits où il ſort un peu du caractere de ce genre de Poëſie.

Suidas a remarqué (3) que ſes Eclogues ſont écrites en langage Dorien. Et on pretend que c'eſt la Dialecte la plus conforme à ce genre d'écrire, & que c'eſt en Dorien que les Bergers chanterent les loüanges de Diane en Vers pour la premiere fois dans la Sicile (3).

Monſieur le Fevre de Saumur écrit (4) que ce Dorien dont Theocrite

s'eſt ſervi eſt bien plus doux que le langage des premiers Doriens. Il dit que quand l'on veut examiner le caractere de ce Poëte, on y trouve une grande facilité : Et que dans le Ruſtique ou Bucolique, cet Auteur a autant d'avantage ſur Virgile, que la langue Grecque en a ſur la Latine. Theocrite.

Le P. Poſſevin juge que cette grande ſimplicité qui paroiſt dans les manieres de Theocrite donne à ſon Lecteur un plaiſir aſſez naturel, mais qui finit bien-toſt, parce qu'il n'eſt ſoûtenu de rien. Il ajoûte que c'eſt la Dialecte Dorique qui luy a donné cet avantage au deſſus de ceux qui auroient voulu faire la meſme choſe en Latin, parce qu'il ſemble qu'elle ſoit faite tout exprés pour des Bergers & les autres perſonnes de la campagne : Et que ce plaiſir qu'il appelle groteſque ou d'une naïveté ruſtique ne ſe trouve point dans la lecture des Eclogues de Virgile, parce que la langue ne luy donnoit point la meſme commodité (5). Ce raiſonnement de Poſſevin n'eſt bon que pour des Grecs, à qui la difference des Dialectes eſtoit plus ſenſible.

Enfin le P. Rapin témoigne (6) que

Theocrite. Theocrite eſt plus doux, plus naïf, & plus delicat que Virgile par le caractere de la langue Grecque; qu'il a plus de toutes ces graces qui font la beauté ordinaire de la Poëſie; en un mot qu'il eſt original au lieu que Virgile n'eſt que copiſte.

1 Virgil. Eclog. *Sicelides Muſæ*, item, *Prima Syracuſio dign. &c.*

2. Quintilian. Inſtitution. Orator. lib. 10. cap. 1. & L. Craſſ. de P. Gr.

* Longin. Tr. du Sublime chap. 27. pag. 100. de la Trad. Françoiſe.

3 Suidas in Lexic. Item Laſcaris apud Laur. Craſſ. de Poët. Græc. pag. 500.

4 Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs, pag. 134.

5 Ant. Poſſevin lib. 17. Biblioth. Select. cap. 16. pag. 423.

6. Ren. Rapin Reflex. Particul. ſur la Poëtiq. Refl. 27. edit. in 4. pag. 160.

M. CXXIV.

Callimachus.

CALLIMACHUS

De Cyrene ou Cayroan en Afrique, du temps de Ptolomée Philadelphe & de Ptol. Evergete.

CE Poëte fut un des plus ſçavans hommes de ſon ſiecle, au ſentiment de Monſieur le Fevre & des autres Critiques (1) : & peut-eſtre qu'il ſeroit difficile de trouver un Autheur qui ait fait un plus grand nombre de Poëmes. Mais il ne faiſoit ordinairement que des petites pieces, & l'averſion qu'il avoit pour les longs ouvrages luy faiſoit dire ſouvent qu'*un grand Livre eſt un grand mal*. Ce qui ne ſatisfaiſoit pourtant pas la pluſpart des Critiques de ſon temps, qui pretendoient avec aſſez peu de raiſon que les faiſeurs de Vers ne devoient non plus ſecher que la mer, & que l'abondance eſtoit la plus belle qualité d'un Ecrivain (1).

Il ne nous eſt reſté d'un ſi grand nombre des Poëſies de Callimachus que quelques Epigrammes & quelques Hym-

Callimachus. nes que Mademoiſelle le Fevre a publiées avec de ſçavantes remarques depuis quelques années. Elle dit (2) que dans tout ce que la Grece ancienne nous a produit, il ne s'eſt rien trouvé de plus élegant, ni rien de plus poli. C'avoit eſté auſſi la penſée de Monſieur ſon Pere qui jugeoit (3) que la maniere de compoſer que Callimachus avoit embraſſée eſt nette & forte; que Catulle & Properce l'ont imité fort ſouvent, & l'ont meſme quelquefois traduit.

Il s'eſt trouvé neanmoins des Critiques, & particulierement dans ces derniers ſiecles, qui ont pretendu que Callimachus n'avoit pas grand genie (4) pour la Poëſie. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont pris pour le fondement de ce jugement un diſtique d'Ovide qui dit.

S'eſt nôtre Callimaque.

Battiades toto ſemper cantabitur orbe
Quamvis ingenio non valet, arte valet.

De ſorte que ſur la foy d'Ovide ils ont jugé que ce Poëte avoit plus d'art & d'étude que d'eſprit. Daniel Heinſius voulant expliquer la penſée d'Ovi-

de, dit que lorſque cet Auteur ſemble accuſer Callimachus de peu de genie, ce n'eſt pas qu'il ait pretendu que celuy-cy manquaſt d'invention, de ſubtilité, d'adreſſe ou d'eſprit; mais que c'eſt parce qu'il n'eſt point aſſez naturel, qu'il eſt trop étudié, & qu'il a trop d'affectation, comme s'il avoit recherché la gloire d'un bon Grammairien plûtoſt que celle d'un vray Poëte (5). Callimachus.

C'eſt ſans doute ce qui a fait dire à Candidus Heſychius, Auteur moderne de nos jours, que Callimachus voyant qu'il n'avoit pas le vent favorable, n'a jamais oſé s'expoſer en pleine mer, mais qu'il a eu la prudence de ne jamais s'éloigner des bords pour mieux s'aſſurer du port, c'eſt-à-dire, que n'ayant pas ce genie Poëtique & cet enthouſiaſme qui emporte les Poëtes, il n'a point voulu entreprendre de pieces de longue haleine (6).

Au reſte Callimachus paſſoit pour le Prince des Poëtes Elegiaques parmi les Grecs au jugement de Quintilien, & de quelques Modernes (7). Mais outre cela il eſtoit encore excellent Critique, & l'on ne ſçauroit aſſez regretter les Ouvrages qu'il avoit compoſez en cette qualité (8). Il eſtoit auſſi fort bon

Callimachus. Grammairien, & je ne ſçay ſi Scaliger a eu beaucoup de raiſon de dire (9) qu'il a choiſi les mots les plus obſcurs, les plus anciens, & les plus ineptes, pour faire ſes Vers.

C'eſt ce Callimachus, qui fut Bibliothecaire du Roy Ptol. dans Alexandrie, & qui avoit compoſé pour ſa part huit cens Livres, comme nous l'avons remarqué ailleurs (10).

1 Gerard. Joan. Voſſius lib. de Poët. Græcis pag. 62.
Tanneg. le Fevre Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 143, 144.
2 Ann. le Fevre ou *Mad. Dacier* Præfat. in Callimach. Græc. & Lat.
3 Tann. le Fev. ut ſupr.
4 Voſſius libr. ſingul. de Arte Poëtica pag. 27. Item ibid. pag. 67.
5 Daniel Heinſius Præfat. in Heſiod. edition. ann. 1603.
6 Candid. Heſych. Pſeudonym. in libell. cui titul. *Godellus utrum Poëta* cap. 2. pag. 75.
7 Quintilian. Inſtitution. Oratoriar. lib. 10. cap. 1.
Item Philipp. Beroald. in Propertium, & ex eo Laur. Craſſ. de Poët. Gr.
Item Ger. Jo. Voſſ. de Inſtitution. Poëtic. lib. 3. pag. 51.
8 Joan Jonſius Holſat. de Hiſtor. Philoſoph. &c. Item Joann. Lomejer. de Biblioth. libr. ſingul.

9 Joseph. Scalig. in Posteriorib. Scaligeran. pag. 187.

10 au 1. tom. des Jug. des Sç. préjuge de la multitude des Livres du Lexic. de Suidas &c.

M. CXXV.

LYCOPHRON

Lycophron

de *Chalcide Ville d'Eubée ou Negrepont*, Poëte Tragique, vivant sous Ptolemée Philadelphe, mort percé d'un coup de fléche, & sur le Theâtre mesme selon quelques-uns.

IL estoit incontestablement un de la celebre *Pleïade* de Poëtes qui parurent avec éclat sous Ptolemée Philadelphe, & qui furent honorez de ce nom celeste, à cause de leur nombre de sept.

Cela n'est pas vray, si Nicandre en est

Les six autres estoient *Theocrite*, & *Callimachus* dont nous avons déja parlé, *Nicandre*, *Apollonius* de Rhode, *Aratus*, & *Homere* le jeune. C'est le compte de Tzetzes dans son Commentaire sur la Cassandre de nostre Lycophron. Mais le Scholiaste de Theocrite y met *Æantide* & *Philicus* à la place de Nican-

Lycoph. dre & de Callimachus. Le Scholiaſte d'Hephæſtion en a fait une autre liſte, diſant que cette Pleïade eſtoit compoſée d'*Homere* le jeune, *Soſithée*, *Lycophron*, *Alexandre*, *Philicus*, *Dionyſiade*, *Æantide*. D'autres mettent *Soſiphane* au lieu de Dionyſiade (1).

Cette diverſité fait aſſez voir le peu de fonds qu'il y a à faire ſur un nombre que quelques-uns ont voulu rendre miſterieux. Mais dans toute cette diverſité, on ne voit pas que perſonne ait douté que Lycophron y ait tenu ſon rang. Et M. le Fevre eſt aſſez agreable de dire (2), que comme entre les étoiles de la Pleïade celeſte, il y en a une qui paroît plus obſcure que les autres, Lycophron tient le rang de cette étoile dans la Pleïade Poëtique.

Nous avons de ce Poëte un aſſez grand Poëme qui eſt une eſpece de Tragedie, & qui porte le nom d'*Alexandre* ou *Caſſandre*.

Quant à l'ordonnance de cette piece, le P. Rapin dit nettement (3) qu'il n'y a point reüſſi.

Pour ce qui eſt du ſtile & de l'expreſſion, il n'y a point de Critiques qui n'y reconnoiſſent une obſcurité dont on n'a pas encore bien pû percer les tenebres

(4). Ce ſont des difficultez continuelles, & ce qui eſt moins tolerable, c'eſt qu'elles paroiſſent affectées. Quelques-uns ſe ſont imaginez qu'il avoit voulu repreſenter par tout le genie & le caractere de Caſſandre ; & qu'en ſe rendant obſcur, il n'a rien fait que ce que l'Art a voulu qu'il fiſt, puiſque les Devins & les Prophetes ne parlent jamais ſans quelque ſorte d'obſcurité. C'eſt le ſentiment de M. le Fevre, qui ajoûte que c'eſt dans cette vûë qu'on peut excuſer cette rhapſodie de tant de fables & de tant d'hiſtoires qu'il a enfilées les unes aprés les autres, & dont il a rendu ſon Poëme tout heriſſé. Il ſemble auſſi que ç'ait eſté pour mieux conſerver cette obſcurité, & pour la rendre plus impenetrable que Lycophron a meſlé parmi ſon Grec un grand nombre de mots barbares, ſelon la remarque de Claude du Verdier (5). Lycophr.

On ne peut pourtant pas diſconvenir qu'Iſaac Tzetzes n'ait un peu contribué à nous le faire entendre par un Commentaire aſſez ſçavant qu'il compila des remarques des anciens Scholiaſtes de Lycophron, & entr'autres de Dection, d'Orus, & de Theon. Mais Voſſius ajoûte (6), qu'il y a meſlé ſes propres

Lycophr. visions & ses badineries. C'est ce que je ne rapporte en cet endroit, que parce que je ne l'ay pas remarqué au Recüeil des Critiques Grammairiens, au rang desquels j'ay mis ce Tzetzes & son frere.

Mais il faut avoüer aussi en mesme-temps que si Tzetzes, ou plûtost ces autres Commentateurs ont un peu éclairci le texte de Lycophron, ç'a esté contre l'intention de ce Poëte, à qui on avoit oüy dire de son vivant, qu'il se pendroit, s'il croyoit qu'il dust jamais se trouver quelqu'un qui eust assez d'esprit & de lecture pour entendre son Poëme (7).

Il semble que Joseph Scaliger soit mieux entré que les autres dans les desseins de Lycophron, lorsqu'il en a fait une version Latine en vers iambes, & soit qu'il ait entendu son Auteur, soit qu'il ne l'ait pas entendu, il semble qu'il ne se soit étudié qu'à faire voir qu'on peut estre aussi obscur en Latin que Lycophron l'a esté en Grec (8). C'est ce qui a esté remarqué ailleurs.

Outre le Poëme de la Cassandre, Lycophron avoit encore composé douze ou treize Tragedies, dont on peut voir les noms dans le Lexicon de Suidas.

1 Lil. Greg. Gyral. de Hiſt. Poëtar. tom. 1. Ger. Joſſ. Lycophſ
Jo. Voſſ. de Poëtis Græcis. Tan. le Fevre Laur. Craſſ. Ol. Borrichius & alii paſſim.

2 Tann. le Fev. Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 143. &c. Item p. 138, 139. &c.

3 Ren. Rap. Reflex. particul. ſur la Poëtiq. ſeconde part. Refl. XXII.

4 Critici omnes paſſim, Gerbel. Scalig. Voſſ. Verder. Tan. Fab. &c.

5 Cenſion. omn. Auctor. per Claud. Verderium &c.

6 Ger. Joan. Voſſ. lib. ſingul. de Poët. Græc. pag. 64.

7 V. le Rec. des Critiq. Grammair. Le Fevre pag. 140. Voſſ. ut ſupr.

8 V. le Rec. des Trad. Lat. Item Borrich. num. 75. pag. 32. &c.

M. CXXVI.

Aratus.

ARATUS

de Soli ou Soles en Cilicie, vivant du temps de Ptolemée Philadelphe R. d'Egypte, & d'Antigone Gonatas R. de Macedoine, au Mariage duquel il se trouva, & prés de qui il demeura le reste de ses jours.

CE qui nous reste de cet ancien Auteur, peut nous le faire considerer comme un Astronome & comme un Poëte. Ce sont des Phœnomenes qu'il a mis en vers Grecs, & que Ciceron a traduits en vers Latins, estant encore jeune.

Ce Traducteur dit dans ses Livres de l'Orateur (1), que les vers d'Aratus *sont* fort beaux & fort bons, mais que cet Auteur ne sçavoit pas l'Astrologie. Cependant Quintilien écrit (2), que la diction d'Aratus n'a ni fleurs *ni* ornemens, ni episodes, ni varieté Poëtique, ni aucune de ces qualitez qui touchent

le cœur de ceux qui liſent des vers : mais il ajoûte qu'il eſtoit fort capable d'executer le deſſein qu'il avoit entrepris. En quoy Quintilien ne paroît pas beaucoup conforme à Ciceron ni pour la matiere ou le fonds du ſujet, ni pour la forme ou la ſtructure des vers. Aratus.

La matiere d'elle-meſme ne pouvoit devenir entre ſes mains le ſujet d'une veritable Poëſie, & je crois que c'eſt ce qui a porté Caſtelvetro à le faire paſſer pour un Verſificateur, plûtoſt que pour un veritable Poëte (3).

Aratus a eu encore d'autres Traducteurs Latins que Ciceron, & il y en a une verſion qui court par le Monde ſous le nom de Germanicus Ceſar, & une autre de Feſtus Avienus.

La meilleure edition eſt celle que Grotius a donnée avec ſon Commentaire (4). Et l'on ne peut pas s'imaginer que l'ouvrage d'Aratus ait eſté en petite conſideration dans l'Antiquité, lorſqu'on voit un ſi grand nombre de Scholiaſtes & de Commentateurs qui ont travaillé ſur luy, tels que ſont entre les autres, Ariſtarque de Samos, les deux Ariſtylles tous deux Geometres, les deux Evænetes, les deux Crates, Numenius Grammairien, Pyrrhus de Magneſie,

Aratus. un nommé Thalés, un nommé Zenon &c. dont les Ouvrages se sont perdus (5).

1 Cicero lib. 1. de Oratore. Les défauts que les Critiques trouvent dans la version que Ciceron a faite d'Aratus, s'excusent sur le peu d'âge qu'il avoit quand il y travailla.

2 Quintilien Institution. Oratoriar. lib. 10. cap. 1.

3 Ludov. Castelvetr. Commentar. in Poëtic. Aristotel.

4 Olaus Borrichius Dissertat. de Poët. Græc. pag. 14.

5 Ger. Joan. Voss. lib. de Poët. Græc. pag. 63. V. aussi Tann. le Fevre Abreg. des Vies des Poët. Grecs pag. 150. V. aussi Lorenzo Crasso dans son Recüeil des Poëtes Grecs.

M. CXXVII.

APOLLONIUS *de Rhode*, né dans Alexandrie, Bibliothecaire des Rois d'Egypte aprés Eratosthene, disciple de Callimachus, dont nous avons parlé, entre la 130 & la 133 Olympiade, & assez avant mesme dans le regne de Ptolem. Evergete, appellé Rhodien pour avoir enseigné la Rhetorique à Rhode.

Apollonius.

NOus avons de cet Auteur un Poëme sur l'expedition des Argonautes en Colchide, ou Mingrelie comme on l'appelle presentement.

Quintilien dit (1), que cet Ouvrage est composé dans un genre qui tient le milieu entre les extremitez de l'élevation & de la bassesse, & qu'il a gardé cette mediocrité dans un temperament juste & uniforme.

Il semble que ç'ait esté aussi la pensée

Apollonius. de Longin, qui reconnoît qu'Apollonius ne tombe jamais dans ſon Poëme, & qu'à la verité il ſe ſoûtient aſſez également ; mais qu'avec cette bonne qualité, il eſt encore infiniment au deſſous d'Homere meſme accompagné de toutes ſes fautes, parce que le ſublime, quoique ſujet à des inégalitez, l'emporte toûjours ſur les autres genres (2).

Les Modernes ont eſté plus loin dans les jugemens qu'ils ont faits de cet Ouvrage d'Apollonius, & ils ne ſont pas toûjours d'accord entr'eux dans la maniere de le faire. Le Giraldi témoigne (3), que c'eſt un Ouvrage fort diverſifié, qui a coûté beaucoup de veilles à ſon Auteur ; il dit neanmoins qu'il eſt dur dans le ſtile & dans les manieres, & qu'il eſt meſme aſſez peu agreable à lire, ſi ce n'eſt dans cette partie où il décrit la paſſion de Medée, qui eſt un endroit qu'il pretend avoir plû ſi fort à Virgile, qu'il n'a point fait difficulté de le prendre preſque tout entier, pour en compoſer la meilleure partie du IV. Livre de l'Eneïde.

Monſieur le Fevre a crû la meſme choſe que le Giraldi au ſujet de Virgile, mais il ne veut pas ſouſcrire au jugement de Longin, en ce qu'il a pretendu

que

que chacun reconnoiſſoit qu'on n'avoit jamais rien trouvé à reprendre dans l'œconomie de cet ouvrage (4). Il ſe mocque auſſi de ces Critiques, qui ont jugé que la compoſition en eſt égale, douce & aiſée, diſant qu'il ſe feroit violence pour ſouſcrire à ce qu'ils ont dit; que neanmoins il entendoit un peu le Grec, & qu'il croioit avoir quelque ſentiment de la difference des caracteres. Apoll.

Le jeune du Verdier dit que (5) dans la penſée de pluſieurs, le ſtile d'Apollonius avoit toûjours paſſé pour groſſier, rude & mal poli, & que tous ceux de ſon temps l'avoient tourné en ridicule pour ce ſujet. Il eſt vray, dit le ſieur Borrichius, qu'il fut d'abord mocqué & ſiflé pour la rudeſſe de ſes vers, parce qu'il les avoit faits dans ſa premiere jeuneſſe, mais il les refit depuis, continuë cet Auteur, il les lima, & il les polit ſi bien, qu'il en reçût un applaudiſſement general. (6). Ce même Critique eſt du nombre de ceux qui jugent que la diction d'Apollonius eſt pure, châtiée, unie, douce & agreable; il pretend auſſi qu'il a bien gardé ſes proportions, & qu'il a répandu par tout ſon ouvrage des maximes de Politique qui ſont ſalutaires. Mais le P. Rapin qui recon-

Apollonius

noît que son stile n'a point d'élevation, prétend aussi (7) que la Fable de ce Poëme est mal conçûë, que la fable des Argonautes n'a aucun trait de cette variété dont le sujet estoit si capable, & qu'elle languit dés le premier livre. D'ailleurs Apollonius ne fait cette expedition que de quatre mois, en quoy il se trompe.

On a d'anciennes Scholies sur ce Poëme qui sont fort courtes, mais sçavantes & utiles qu'on croit estre de Tarrhæus, de Theon, & de quelques autres.

L'édition nouvelle que Jeremie Holtzlin en a donnée est estimée de quelques uns, mais d'autres n'en font gueres plus de cas que de plusieurs de celles qu'on appelle *de Variorum*.

1 Quintilian. Institut. Orator. lib. 10. cap. 1. Interp. Lud. Crassi.

2 Longin. Tr. du Subl. chap. 12. pag. 100. de Trad. Fr.

3 Lil. Gregor. Giraldus de Hist. Poët. Dialog. 3. p. 338, 340, 341.

4 Tanaq. le Fevre Abreg. des Poët. Grecs pag. 147.

5 Claud. Verd. Cension. cap. subtor. pag. 46.

6 Olaüs Borrichius dissert. de Poët. Græc. n. 46.

Ren. Rap. Reflex. particul. sur la Poët. 2. part. Reflex. XI.

M. CXXVIII.

MOSCHUS

De Siracuſe en Sicile, Poëte Bucolique, que quelques-uns font Diſciple du celebre Ariſtarque avec aſſez peu de vrai-ſemblance, vivant du temps de Ptolemée Philometor, depuis la 149 Olympiade juqu'à la 159, ſelon l'opinion vulgaire. Mais Monſieur de Longepierre le fait contemporain à Theocrite ſous Philadelphe.

2. BION *de Smyrne*, auſſi Poëte Bucolique né à *Phoſſe village du territoire de Smyrne*, que quelques-uns confondent avec un autre Bion de Siracuſe. Il mourut avant Moſchus & Theocrite, ſelon M. D. L.

IL nous eſt reſté quelques-unes des Poëſies de ces deux Auteurs, qui ont

Mosch. eſté imprimées enſemble, à cauſe du rapport de leur matiere & de leur caractere.

Mais il ſemble qu'il y ait peu de choſe à dire ſur le jugement qu'on peut faire de ces vers, parce que l'utilité qu'on en peut tirer ne paroiſt pas fort grande. Car on n'y trouve preſque que de la galanterie champêtre, & des amourettes à la Grecque miſes en vers epiques.

Si neanmoins on a égard à leur ſtile & à leurs manieres, on peut reconnoître avec le ſieur Borrichius (1) que ce ſont deux Poëtes fort agreables; & le P. Rapin témoigne que l'un & l'autre ont auſſi de grandes beautez, & même de grandes delicateſſes dans leurs Idylles (2).

En effet les Critiques qui ſçavent eſtimer ce que valoit ce genre de Poëſie parmi les Grecs, témoignent que ces Idylles ſont délicates, ingenieuſes & en même temps naturelles. Ils jugent même qu'elles doivent eſtre plus du goût de nôtre ſiecle que toutes celles de Theocrite, dont la ſimplicité eſt beaucoup plus champêtre & plus farouche, & par conſequent moins élegante que celle de Bion & de Moſchus. Bion au ſentiment de ces Meſſieurs a plus de dou-

ceur, plus de fineſſe & plus de grace, Moſch.
que ni Theocrite ni Moſchus même : & Moſchus tient le milieu entre les deux autres.

Mais pour peu de patience que le Public veuille ſe donner encore quelques jours, il ſe trouvera ſuffiſamment inſtruit & ſatisfait ſur ce ſujet dans le nouveau livre qu'il doit bientoſt recevoir de la part de M. D. L. à la converſation duquel je ſuis redevable de ce que je viens de rapporter touchant le temps de ces deux Poëtes & leur paralelle avec Theocrite.

1 Olaus Borrich. Diſſertat. de Poët. Græc. num. 35. pag. 15.
2 Renatus Rap. Reflex. partieul. ſur la Poët. 2. part.

M. CXXIX.

NICANDRE

De Colophon, ou plûtoſt *de Claros*, d'autres ont dit *d'Etolie*; vivant en la 160. Olympiade du temps d'Attalus R. de Pergame, qui laiſſa ſes Etats par teſtament au Peuple Romain la 4. année de la 161. Olymp.

SI Nicandre eſtoit un des ſept Poëtes de la Pleïade Poëtique dont nous avons parlé au ſujet de Lycophron, on ne peut pas dire que cette Pleïade n'ait paru que du temps de Ptolemée Philadelphe, puiſque Nicandre luy eſtoit poſterieur de plus de ſix vingts ans.

De divers ouvrages ſur la Medecine qu'il avoit compoſés en vers, il ne nous en reſte que deux, dont le premier eſt celui des *Theriaques*, ou des bêtes venimeuſes; & le ſecond eſt celui des *Alexipharmaques*, ou des remedes contre les venins. Monſieur Bor-

richius témoigne (1) que ces deux ouvrages font assez connoître combien Nicandre avoit de cette érudition qu'on pouvoit acquerir dans l'Antiquité. Mais quelque sçavant que fût Nicandre, on ne peut pas dire que ses ouvrages doivent nous faire croire qu'il fût Poëte. Nicand.

Plutarque ne l'a considéré que comme un simple versificateur (2). Car prenant avec raison qu'il n'y a point de veritable poësie sans imitation, sans fiction & sans fable, il ajoûte que les ouvrages d'Empedocle & de Parmenide sur la Physique, les Theriaques de *Nicandre*, & les Sentences Morales de *Theognis* ne sont pas veritablement de la poësie, mais que ce sont des compositions mesurées & liées par des pieds de vers, pour éviter seulement la bassesse de la prose.

Mais au reste Nicandre est un Auteur exact, soit pour le choix de ses mots, soit pour la mesure de ses vers, au jugement de J. Scaliger (3) qui dit qu'il seroit difficile de trouver un Poëte plus poli parmi les Grecs. Il remarque qu'il a eu grand soin de ne rien dire qui fût mal à propos, autant pour les choses que pour les manieres; qu'il a beaucoup de netteté & d'élegance dans la description qu'il

Nicand. fait des serpens, & qu'il a acquis autant de gloire, que Virgile en a eu pour ses Georgiques.

Ciceron même luy trouvoit de la delicatesse (4) & un air Poëtique, quoique ce qu'il dit de lui regarde ce qu'il avoit composé sur la vie & les exercices de la campagne, plûtost que les ouvrages qui se sont conservez jusqu'à nous.

Cependant le P. Rapin n'a point laissé de dire que Nicandre est rude (5) & Joseph Scaliger l'accuse (6) d'avoir choisi les mots les plus obscurs, les plus vieux & les plus ineptes; en quoi il n'est point d'accord avec son pere, qui avoit dit de Nicandre en Latin: *Magna et cura est ne quid ineptum aut inepte dicat.* Aussi disoit-il que son pere n'entendoit pas beaucoup les Poëtes Grecs, & qu'il en jugeoit mal, comme nous l'avons remarqué ailleurs (7).

r Olaus Borrichius Dissertat. Græc. num. 36. pag. 15.

2 Plutarch. de rat. legend. & audiend. Poëtar.
Item ex eo Ger. Joan. Voss. lib. sing. de Artè Poëtic. pag. 6.
Item Laur. Crass. de Poët. Grec. pag. 507. ex eod. &c.
Jul. Cæs. Scalig. Poëtices lib. 5. cap. 15. pag. 717.

4 Cicer.

4 Cicero lib. 1. de Oratore, & ex eo Laur. Craſſ. Nicand. loc. cit.

5 Ren. Rapin. Reflex. particul. ſur la Poëtiq. 2. part.

6 Poſterior. Scaligeran. pag. 187.

* Monſieur le Févre de Saumur accuſe Suidas de n'avoir pas lû Nicandre, pour avoir dit qu'il eſtoit de Colophone; parce, dit-il, que ce Poëte témoigne lui-même dans les deux derniers vers des *Theriaques* qu'il eſtoit de *Claros*. Ce Critique pouvoit auſſi par la même raiſon accuſer Ciceron de n'avoir pas lû Nicandre, parce que cet Auteur dit qu'il eſtoit de Colophone. Cependant nous aurions quelque peine de croire qu'un Auteur auſſi grave que Ciceron eût voulu faire les éloges d'un Ecrivain qu'il eſtimoit, ſur la foi d'autrui.

Fin des Poëtes Grecs qui ont paru avec reputation juſqu'à l'établiſſement entier de l'Empire Romain ſur toute la Grece.

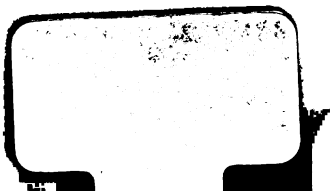
FAUTES D'IMPRESSION au Diſcours prelimin.

Page	*ligne*	*fautes*	*corriger*
88	13	*regard.e*	*regarde*
101	3	*eriel-*	*critique*
153	21	*ludus*	*Iuſus*
162	en marge	*eppsuve*	*epparvre*

Aux Auteurs de l'Art Poëtique.

60	3	*Jean Antoine*	*Jean François*
114	11	*Bibliotheeaires*	*des Bibliotheeaires*

Aux Poëtes Grecs.

11	27	*la expliquer*	*expliquer la*
82	14	*par*	*pour*
96	19	*croient*	*croient que*
104	28	*Hiſſpontaus*	*Hippotaus*
112	3	*eet*	*de cet*
125	14	*dit*	*n'ait*
133	29	*connoiſſons*	*connoiſſions*
242	4	*Luidas*	*Suidas*
243	4	*ſecond*	*ſecond rang*

Il y a dans ce Volume, ou le ſuivant, un endroit ou *Epocle*, s'eſt gliſſé au lieu d'*Epoque*